

Lettres de Jersey.

Vol. XXIII. — N° unique. 1904.

Imprimerie Saint-Augustin,
DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie,
BRUGES (Belgique).

SOMMAIRE:







Lettres de Jersey.

Vol. XXIII. — N° unique. 1904.

Imprimerie Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie,

BRUGES (Belgique).

AVIS.

Nos Souscripteurs sont instamment priés de ne pas communiquer ces *Lettres* et de ne pas en publier d'extraits sans une autorisation expresse.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. l'Éditeur des *Lettres*. Maison Saint-Louis, Saint-Hélier, Jersey (Iles de la Manche).



LETTRES DE JERSEY.

CHINE. — MISSION DU KIANG-NAN.

A l'orphelinat de T'ou-sé-wé.

Extraits de lettres du P. de Lapparent, directeur de l'orphelinat, à sa famille.

T'ou-sé-wé, 21 janvier 1904.

Quatre de nos petits enfants païens ont reçu dimanche dernier la grâce du baptême. J'aurais dû attendre pour eux, comme pour les autres, les environs de Pâques (le Samedi-Saint) ; mais l'un d'eux avait été très malade, il avait une telle faiblesse générale, que je croyais pour le moins qu'il resterait toujours perclus sur son lit ; aussi je lui avais promis de le baptiser plus tôt, quand il saurait son catéchisme. Aussitôt il s'était mis à l'étude, sur son lit d'infirmerie. Entre-temps la Ste Vierge, à la suite de deux neuvaines à N.-D. de Lourdes, l'a si bien remis sur pieds, qu'il peut travailler, aller et venir... etc. Mais il sait bien son catéchisme et montre tant de disposition à la piété, que je n'ai pas voulu lui faire attendre plus longtemps le bonheur d'être chrétien. J'en ai profité pour annoncer à tous les enfants païens — afin de les pousser au travail — un grand examen de catéchisme, à la suite duquel les plus instruits et les plus appliqués pourraient être baptisés. Après l'examen j'ai pris les trois plus forts, et avec l'ancien petit malade ils ont fait une sorte de retraite préparatoire, sous la direction d'un brave maître chinois. Alors dimanche, j'ai invité un des nouveaux arrivés, le P. Chevalier-Chantepie, à venir baptiser ici ses premiers Chinois. Le père de l'ancien perclus est un païen assez honnête ; c'est la misère qui l'a forcé à nous abandonner son enfant ; je l'avais fait inviter à venir assister au baptême, car je pensais que cela ferait du bien à son âme de voir cela. Malheureusement la neige s'est mise à tomber la nuit du samedi et le dimanche matin ; or, la cérémonie était fixée pour neuf heures, aussi je ne comptais plus sur le papa ; je le regrettais d'autant plus que son fils m'avait dit que son papa songeait à se faire chrétien. Sans plus y penser, je changeai pour d'autres raisons l'heure du baptême et la fixai à 10 h. 45. A 9 h. 45 je fais venir les quatre petits (ils ont quatorze ans) pour leur dire quelques mots sur leur bonheur de devenir chrétiens, et pour les exciter à la contrition.

L'ex-perclus me dit : « Mon père n'a pas pu venir ; il fait trop mauvais temps. » — Juste à ce moment voilà qu'on m'amène le dit père, arrivé

malgré la neige — mais trop tard si la cérémonie avait eu lieu à l'heure fixée. Après lui avoir rendu son grand salut, je lui ai fait comprendre que c'était Dieu qui avait permis qu'il pût arriver à temps pour la cérémonie. Celle-ci a eu lieu comme d'habitude, très longue, très simple et très touchante. Les quatre enfants avaient l'air radieux ensuite, surtout l'ex-perclus, qui avait vraiment un air angélique. L'influence de la grâce se manifeste vraiment quelquefois à l'extérieur. J'ai invité le papa à dîner, puis à coucher ici. — Il est resté toute la journée avec son petit baptisé. Vers cinq heures du soir, je les ai trouvés assis côte à côte ; le petit avait son catéchisme et l'expliquait à son père, c'était touchant. Le père m'a dit que d'autres membres de sa famille se feraient aussi chrétiens. Maintenant le germe de foi qu'il a dans l'âme va-t-il pousser et fructifier ? Il n'y a plus qu'à compter sur la grâce et à prier pour que la lumière de la foi éclaire pleinement les pauvres infidèles.

Ici le Père Hermand vient très souvent s'occuper des enfants ; il leur enseigne à jouer du clairon, il n'y a pas besoin de savoir beaucoup de chinois pour cela. D'ailleurs il sait déjà quelques mots et on le comprend. Le Père Vanara vient aussi ; il me forme des joueurs d'harmonium.

Là-dessus, un point d'orgue : à la prochaine fois.

11 février 1904. — Nous sommes au milieu du vacarme du jour de l'an et au milieu des visites de toutes nos gens. Ces fêtes du nouvel an se passent à T'ou-sé-wé comme partout en Chine (dit-on), avec beaucoup de joie et de congratulations.

En principe, les orphelins ont toujours trois jours de congé, et les ateliers chôment pendant trois jours ; mais en pratique, depuis deux ou trois jours on ne faisait plus rien, et dans trois jours on ne se remettra au travail que tout doucement. On ne connaît pas le surmenage dans cet heureux pays !

Hier on a distribué des récompenses aux apprentis, à la suite des divers examens, chacun suivant sa spécialité. Les menuisiers avaient à faire des cadres, des autels, des cercueils ; les peintres, des tableaux, des chemins de croix. On expose tout cela ; un jury d'ouvriers a fait le classement, et comme prix on a donné des outils.

Il y avait eu aussi examen d'écriture, de lecture, d'arithmétique européenne, de catéchisme. Beaucoup de jouets, reçus de France, m'ont servi pour la circonstance, et ont été donnés comme prix, de même qu'aujourd'hui je donne les bonbons aux bébés du village chrétien, que m'amènent leurs parents pour me souhaiter le nouvel an. Tout à l'heure, par la porte entr'ouverte, j'ai vu des parents qui faisaient faire une répétition à leurs enfants pour la prostration ; ils leur montraient comment il faut s'incliner, comment il faut joindre les poings.

Comme sujet d'examen, on avait donné aux plus forts, à écrire une lettre, dans laquelle ils devaient prouver que j'aime les orphelins comme s'ils étaient mes propres enfants. Je me suis bien amusé à voir les raisons qu'ils donnaient pour prouver cela. Ils exposaient tout ce que je fais pour leur âme et leur corps... je les engage à prier la S[te] Vierge avec ferveur, — en effet je leur avais dit cela le matin même ; — je leur fais apprendre le calcul européen ; je fais venir un médecin quand ils sont malades. L'un d'eux, qui a beaucoup d'esprit, a même ajouté que tous les jours au déjeuner il y a un plat supplémentaire : ce qui n'est pas vrai ; c'est sans doute une façon délicate de m'engager à améliorer l'ordinaire. Mais nous mangeons déjà pour vingt-cinq francs de riz par jour, et les petits apprentis du dehors ne sont pas si bien soignés ; ils n'ont que du riz et des légumes salés, jamais de viande, rarement du thé. Ici, de la viande tous les dimanches ; des œufs, le mardi ; du thé à discrétion tous les jours. « Il fait bon de vivre sous la crosse, » comme on disait autrefois : l'Église est une bonne mère ; elle procure bien le bonheur sur terre autant qu'elle le peut.

16 février — Les Petites Sœurs des Pauvres sont arrivées vendredi soir en rade de Wou-sung ; elles ont débarqué à Chang-Haï samedi matin, pleines de zèle pour le salut des Chinois. Déjà elles se sont mises à apprendre la langue ; dès le lendemain dimanche, elles sont venues visiter les ateliers de T'ou-sé-wé, et en partant elles m'ont dit merci en chinois *zia-zia*. En passant à Colombo, elles ont pris leur Supérieure des Indes, qui vient les installer, et qui repartira ensuite. Elles seront ici au nombre de sept.

Vous vous demandez peut-être quelle impression la guerre russo-japonaise produit ici. Pour le moment c'est encore si loin de nous que cela produit à peu près le même effet qu'en France : on se contente de s'informer des nouvelles. Celles-ci sont des plus incertaines ; les consuls de Japon et de Russie à Chang-Haï envoient aux journaux des communiqués contradictoires ; les dépêches de Londres et de Paris viennent augmenter la confusion. L'histoire ne s'écrit pas facilement ! D'ailleurs si nos Chinois ici savent qu'il y a une guerre, cela ne les préoccupe pas beaucoup jusqu'ici. Les commerçants seuls s'inquiètent, car il y a des marchandises qui augmentent de prix : ainsi, depuis quelque temps, le riz, car les Japonais sont venus en acheter beaucoup, en prévision de la guerre ; ainsi encore le bois de sculpture, qui vient du Japon ; cela atteint de près nos ateliers de T'ou-sé-wé. Les banques font des affaires. Pour l'été on redoute cependant en Chine un contre-coup et des agitations. Toutes les sociétés de brigands, si nombreuses dans ce pays, peuvent être mises en efferves-

cence par ces bruits de guerre. Les Missions de Corée, de Mandchourie et d'ailleurs, peut-être, n'ont naturellement rien à gagner à tout cela, sauf des massacres et des martyres. Ici même, dans la vallée du Yang-tsé-kiang (Fleuve-Bleu), où il y a moins à craindre qu'ailleurs, en fait de révoltes générales, il y aura de petites bagarres, qui suffisent pour faire bien du mal. Enfin à la grâce de Dieu !

La guerre n'a pas empêché un jeune Japonais de venir visiter l'autre jour notre orphelinat. Il y a à Chang-Haï un collège païen pour les Japonais. Ce jeune homme, en uniforme à boutons d'or, est venu, accompagné d'un maître de ce collège, qui enseigne à ces messieurs le droit et l'économie politique. J'ai dit à ce maître que nous étions collègues, puisque je fais aussi un cours d'économie politique à des Chinois. Aussi il s'est mis bien vite, à propos des ateliers, à me parler de questions savantes, comme la division du travail, la spécialisation des ouvriers, la durée de l'apprentissage, etc. Nous nous exprimions en anglais, mais quel anglais est le sien !... Notre homme teinté,comme opinions religieuses, de protestantisme ; il a reconnu les statues des douze Apôtres que nous sculptons en ce moment sur cèdre du Japon ; il a compris l'enfer. Quant à la guerre, nous n'avons pas songé à en parler, ou nous n'avons pas osé.

Un orphelin est venu me raconter tout scandalisé qu'un autre avait dit sur moi des choses pas bien. « Eh ! quoi donc ? qu'est-ce qu'il a dit ? — Père, il a dit que vous êtes venu en Chine parce que vous avez été chassé d'Europe ! — Hélas ! mon petit, ce n'est pas tout à fait faux. » Voilà qui n'est pas pour leur donner une bonne opinion de moi, car en Chine on ne chasse que les criminels.

Me voici interrompu par un petit qui vient se plaindre d'avoir été battu, sans doute parce qu'il ne s'appliquait pas assez à l'école. Il s'essuie les yeux avec sa manche, elle en est toute mouillée, car ils n'ont pas de mouchoir, les petits, sauf les jours de grandes fêtes où ils ont un petit mouchoir suspendu à leur boutonnière, et recommandation de ne pas s'en servir pour ne pas le salir. Quant aux grands, ils s'achètent des mouchoirs avec leurs bons points. — Un autre m'apporte un petit chiffon de papier, avec son nom écrit dessus : « C'est un tel qui a écrit cela, c'est très mal ; votre prédécesseur a dit que quand on écrirait ainsi le nom des autres on recevrait des coups dans les mains. » — Pourquoi ? je ne comprends pas ; cela m'intrigue ; j'ai recours au vieux Frère chinois qui dirige l'atelier de peinture, et qui est mon conseil dans les cas embarrassants. Il met ses lunettes et regarde le papier : « Je ne comprends pas non plus, il n'y a pas de mal en cela... Et mais... attention. Voilà deux autres caractères au-dessus du nom ; qu'est-ce qu'ils signifient ?... Cela veut dire : un tel a volé. » — Alors c'est autre chose, en effet c'est très mal de dire que les

autres ont volé ; c'est une insulte dans tous les pays du monde. Allons, pardonnons pour cette fois ; mais si tu recommences, gare au creux de la main ! — Le maître, pour cela, prend une planchette de bois très dur, pas flexible comme la férule des Anglais, et frappe ; c'est ainsi qu'on forme la jeunesse par ici. Cet instrument fait d'ailleurs plus de bruit que de mal.

12 mai 1904.

Ma chère Maman.

Ils sont gentils, vos petits enfants ! pour ce jour de l'Ascension ils se permettent d'avoir la rougeole. En voilà plusieurs tout couverts de boutons ! Il faut passer son jour de l'Ascension à leur installer des lits, à les isoler loin des autres, afin que tout le monde n'y passe pas. Un lit, un crachoir, une théière, défense d'attraper froid ; et un tour de clef pour empêcher les visites inopportunes. Avec cela, tous les infirmiers du voisinage sont en pèlerinage à Zô-sé, et ne reviendront que demain soir ou samedi matin ; — et aujourd'hui, il y a grande promenade militaire pour les orphelins ; on fera je ne sais combien de li ; on ira au salut dans une chrétienté voisine ; on marchera dans la boue, car il a bien plu hier ; les souliers en étoffe avec semelles de papier ou de vieux chiffons seront comme des éponges, mais on sera heureux quand même : aujourd'hui c'est l'Ascension et on a le cœur au ciel. En attendant le départ pour la promenade, les tambours et clairons s'exercent, au détriment de mes oreilles et de ma tranquillité.

9 juin.

Zô-sé. — Mon pèlerinage a été improvisé. Je ne comptais pas y aller, malgré mon grand désir de prier là-bas pour toutes sortes d'intentions, parce ce que c'est trop loin. Il faut huit heures de barque, six à sept heures à pied, et il faut tenir compte de la marée : l'aller et retour prend ordinairement au moins deux jours, sinon trois. Je ne puis laisser la maison si longtemps. Mais l'autre jour, la veille de la fête de N.-D. Auxiliatrice, voilà un frère de l'Observatoire qui dit, moitié en riant, moitié sérieusement : « Il y aura beau clair de lune cette nuit ; ce serait l'occasion d'aller à Zô-sé. » Le frère imprimeur me transmet cette réflexion. Je la mûris dans ma tête, puis : « Pourquoi pas ? Il fera si bon marcher et méditer cette nuit aux rayons de la lune : ce sera un si bon pèlerinage. Pour revenir, on trouvera bien des barques : il y aura 10,000 pèlerins là-bas. »

Alors nous partons le soir à neuf heures, avec une provision d'œufs durs et une lanterne. La lanterne, c'est pour traverser les villes et n'être pas pris par les voleurs, une belle lanterne en papier, portée au bout d'un bâton. — Il y a deux villes à traverser et plusieurs villages. Mais pourrons-nous passer dans les villes ? Ici, c'est comme en France au moyen âge : il y a des portes qu'on ferme la nuit. Dans la première ville, il était onze heures,

nous avons trouvé les portes ouvertes. Mais dans la seconde il était une heure du matin, et le factionnaire qui montait la garde à l'extérieur, en frappant sur un tambour pour montrer qu'il ne dormait pas, nous dit : « Les deux portes, celle d'entrée et celle de sortie, sont fermées ; tâchez de vous faire ouvrir, le gardien est à l'intérieur. » A force de taper, nous réveillons le gardien, et nous avons soin d'agiter quelques sapèques : ce son de bon augure le rassure, il ouvre la porte, et tend en même temps sa main, que nous garnissons de sapèques. Après avoir traversé toute la ville sans encombre, nous obtenons de même l'ouverture de la porte de sortie. Puis, en pleine campagne, nous nous trompons de sentier (puisqu'il n'y a pas de routes), et nous errons pendant une heure au milieu des rizières. Enfin voici un clocher : c'est une petite chrétienté, à une heure et demie de Zô-sé, nous la reconnaissons, mais de quel côté aller ? Heureusement voici une porte qui s'ouvre : précisément c'est un chrétien qui vient voir ce que c'est que ce tapage, car nous parlions fort et cela s'entend dans la nuit ; et puis tous les chiens de la contrée étaient à nos trousses et hurlaient. Il nous indique le sentier ; et enfin nous arrivons sur la sainte montagne. Déjà des quantités de pèlerins y montent pour trouver une place dans l'une des deux églises. A cinq heures, je dis ma messe et je prie avec ferveur. Puis je me sens tout dispos et prêt à profiter de la première occasion pour retourner à Tou-sé-wé. Mais on ne trouve pas de barque qui veuille partir avant midi. Alors, j'espère trouver une brouette dans la ville aux portes fermées la nuit, et je pars donc tout doucement, sans m'égarer cette fois, par un beau soleil, une bonne brise et un temps charmant. J'ai enfin trouvé une brouette de bonne volonté, et suis rentré au logis avant deux heures de l'après-midi, tout ragaillardi, corps et âme, de cette bonne promenade et de ce bon pèlerinage. — J'avais bien peur en partant, à cause des chiens, et de l'obscurité possible, et des villes peut-être inouvrables ! Les chiens n'ont pas cessé en effet de nous accompagner, mais on s'y fait, et ils n'essayaient même pas de mordre. La lune a brillé tout le temps. Enfin les bons Anges nous accompagnaient et nous protégeaient.

19 juin.

J'ai souvenance d'avoir écrit à la fin d'avril une lettre qui a dû être bien difficile à lire, car je l'ai écrite pendant que j'avais le barbier dans le dos, et naturellement cela ne favorise pas l'écriture, surtout pendant la période des *coups de poing*. — Les premières semaines de mon arrivée en Chine, j'avais encore peu d'expérience : quand le barbier venait, je me dérangeais pour m'asseoir au milieu de la chambre et lui permettre de faire son travail; mais cela me perdait du temps. Maintenant je reste assis à ma table et je continue à écrire ; il s'arrange comme il peut. — Il vient deux fois par semaine, bien régulièrement le mercredi et le samedi. Le mercredi, il peigne

et refait la tresse ; le samedi, c'est plus long, il rase tout ce qu'il faut raser (les tempes, la nuque, même le nez et les paupières, mais je l'ai dispensé pour ces deux derniers endroits, j'ai peur qu'il ne me crève les yeux et me coupe le nez !) ; puis il peigne encore, et refait la tresse. Il y a bien un moment où il faut se mettre au milieu de la chambre, c'est quand il frotte toute la tête avec de l'eau très chaude, qui tient lieu d'eau de savon. — Après chaque opération, il fait la cérémonie du *frappe-dos :* c'est-à-dire qu'il administre deux cents à deux cent cinquante coups de poing sur les épaules et tout le long de la colonne vertébrale. C'est une sorte de massage, peut-être très bon comme réaction : mais cela ne facilite pas l'écriture, surtout quand il frappe sur l'épaule droite.

Pour augmenter mes tracas, il y a un de mes maîtres d'école qui a été, dit-il, mordu d'un chien enragé, avant Pâques, alors qu'il était en permission dans sa famille.

Le même chien a mordu un autre homme, qui est mort quinze jours après. Notre maître était donc inquiet, il venait tous les jours me dire qu'il avait je ne sais quoi dans la poitrine, que la tête lui tournait. Tous ses amis lui disaient : « Tu es perdu, tu vas mourir. » Il a consulté, je ne sais combien de médecins et de charlatans ; les uns lui ont répondu qu'il avait des petits chiens dans le corps, qu'il fallait prendre des purgatifs puissants ; d'autres que c'était très dangereux pour lui d'entendre sonner les cloches... Mais a-t-il même vraiment été mordu ? Il dit que oui, au talon : que le bas a été déchiré ; cependant on ne voit aucune cicatrice. Je l'ai envoyé à Chang-hai, à un médecin allemand, qui l'a renvoyé à un médecin anglais,... lequel a dit qu'après si longtemps et la blessure étant douteuse, il n'y avait rien à craindre, pas de besoin de suivre le traitement Pasteur. — Enfin, craignant des complications, au moins à cause de son imagination surexcitée, je l'ai envoyé voilà dix jours chez lui à T'song-ming, où il entendra moins de cloches qu'ici. Avant-hier, des gens de T'song-ming annonçaient qu'il est mort : aujourd'hui la nouvelle n'est pas confirmée. — D'ailleurs c'est un très bon chrétien. Mais tout cela me fait des tracas. — Tant mieux, je ne suis pas venu ici pour me reposer, ce sera pour *plus tard.*

Ici nous avons cinq ou six petits sourds-muets. Ils vont tous les jours au Seng-mon-yeu, où une religieuse Présentandine chinoise les instruit admirablement et les forme très bien à la piété. Ils se confessent souvent à l'aide d'une ardoise, sur laquelle ils inscrivent ce qu'ils ont à dire, et qu'ils montrent à leur confesseur. — D'ailleurs, ils sont sujets à la rougeole tout comme les autres, car j'en ai enfermé un là-haut, avec les isolés.

Je trouvais l'autre jour qu'un des avantages de ce pays-ci, c'est qu'en été il n'y a pas tous ces animaux malfaisants qu'on trouve quelquefois dans sa

chambre dans les pays chauds, comme les serpents. Il n'y a que les moustiques, et c'est une petite croix assez douce. Pas même de mouches comme vous en avez en si grande quantité en France ; seulement quelques-unes, — mais affreuses, il est vrai, des mouches vertes, — presque pas de guêpes... — Mais voici ce que je n'avais pas encore vu : un *crabe* qui est venu m'empêcher de dormir, en trottant de travers, dans ma chambre. Je croyais que c'était un rat ; enfin je me suis levé, et il a familièrement essayé de monter sur mes jambes. Je l'ai mis à la porte.

Comment avait-il pu venir ici ? — Il y a des quantités de crabes dans cette région en été, crabes d'eau douce, ou de terre : on marche dessus le soir sur la route, le long du canal entre Zi-ka-wei et T'ou-sé-wé. Mais venir jusque dans ma chambre, au premier étage : c'est un peu insolent. Je n'en ai que mieux dormi la nuit suivante.

21 juin.

Pour le moment nous n'avons plus de rougeoles, cela n'a duré qu'un mois et n'a pas été grave. Cependant, il vient de nous mourir un de nos petits : je ne sais si ce n'est pas à la suite de la rougeole, car il avait eu une petite rechute. D'ailleurs, ce n'est pas facile de le soigner ni de savoir quelle maladie il avait, car il ne voulait rien dire : « Où souffres-tu ? As-tu faim ?... etc. » Seule réponse : *Je suis fatigué, à en mourir !* C'était bien vrai. — Mais je crois qu'il est surtout mort d'indigestion, car quoiqu'il eût été mis à la diète, comme il convenait, on s'est aperçu trop tard que son père adoptif, un de nos ouvriers sculpteurs, lui apportait à manger, pour lui faire plaisir, toutes sortes de choses indigestes.

Le petit était baptisé depuis Pâques : c'était un bon petit enfant bien paisible et bien innocent.

17 décembre.

Ma chère Maman,

Ne vous inquiétez pas des bavures que vous voyez en haut de ma lettre. Cela vous prouvera seulement qu'il ne fait plus très chaud, qu'il fait même froid, et que j'ai mis le mô-kouo, ou manteau à manches-pagodes : avec ces manches, on balaie tout ce qui se trouve sur leur passage. Je prends ordinairement la précaution de les relever, quand je suis à ma table ; mais aujourd'hui, j'ai été si peu à ma table !...

Il y a tant à faire à droite et à gauche. Hier, nous avions été un peu en l'air, à cause de plusieurs visites inattendues: la « garde d'honneur belge, » consistant en vingt hommes et un officier qui vont à Péking veiller sur leur ambassadeur ; le vice-roi de Nanking avec quelques « grands hommes » ; un attaché d'ambassade français. Aujourd'hui je comptais pouvoir travailler un peu. J'oubliais qu'il y avait plusieurs choses urgentes, des questions de

ménage, comme l'admission d'ouvriers ou d'enfants, les préparatifs pour la fête du 8 décembre (arcs de triomphe, estrades, illuminations), une cheminée à construire, un païen à baptiser pour le 8 décembre, les confessions pour le premier vendredi du mois qui est demain. Ensuite tout l'état-major d'un navire de guerre italien qui est venu visiter l'orphelinat. Je m'asseyais enfin, vers cinq heures du soir, après avoir dit mon bréviaire au bon soleil de décembre, quand un Père m'amène un enfant qu'il a rencontré errant sur les routes. Treize ans, bonne figure, bien mis, il sait lire les caractères et s'exprime presque élégamment, mais il n'a pas mangé son riz depuis deux jours. Son père et sa mère viennent de mourir : son oncle ne veut plus de lui, et l'a envoyé chercher fortune où il voudra. L'enfant connaît la religion, il veut bien se faire chrétien, il veut rester ici. Que faire ? Si son oncle vient ensuite le réclamer, et le rejeter dans un milieu païen ? Il faut que l'oncle nous signe un contrat d'abandon. Mais où est l'oncle ? L'enfant ne peut pas trop indiquer l'endroit : c'est à la campagne, il faut une nuit et un jour pour y arriver, c'est à l'Est (ou à l'Ouest) de je ne sais quel grand bourg.

Que faire ? Le rejeter sur la route où il va devenir vagabond, voleur, et, qui pis est, rester païen ? Allons, mon petit, je t'admets provisoirement ; tu vas apprendre à prier, savoir pourquoi tu es créé et mis au monde : le 8, tu verras de belles fêtes en l'honneur de la bonne Mère, que tu ne connais pas encore. Pendant ce temps, on tâchera de retrouver cet oncle, avec l'aide du missionnaire de l'endroit, et d'obtenir qu'il te donne à l'Église catholique !... Mais si l'oncle refuse, s'il veut reprendre son neveu ! alors inutile de le baptiser pour en faire un apostat, mais il pourra peut-être avoir sa place au ciel. Il n'aura personne pour l'exhorter à se bien conduire, il n'aura pas le secours des sacrements, mais du moins au moment de mourir, il pensera peut-être à T'ou-sé-wé, où on lui a parlé d'un Créateur et Rédempteur, il se rappellera les belles fêtes du 8 décembre, qui le feront penser à la Ste Vierge, il retrouvera dans sa mémoire l'acte de contrition parfaite, il y joindra le désir d'être chrétien, et fera une bonne mort.

Ainsi se passe la journée : on s'agite, on se démène comme une petite fourmi pour tâcher de faire le plus de besogne possible : on ne réussit pas toujours, mais du moins on a fait de son mieux sous le regard de Dieu. Si l'on a fait des fautes, on demande pardon, on prend la résolution de mieux faire le lendemain, avec le secours de la grâce.

Vous voyez qu'on est bien heureux en Chine. Vous faites aussi de bonne besogne pendant ce temps, j'espère, en Europe, où le paganisme semble compter déjà beaucoup de fidèles ou de catéchumènes : c'est attristant de penser à cela... Plus tard la Chine vous enverra des missionnaires pour vous faire rentrer dans le droit chemin.

Joseph de Lapparent, S. J.

Les Petites Sœurs.

Extrait d'une lettre du F. Eugène Beaucé à son frère.

Zi-ka-wei, 14 mai 1904.

IL y a un mois, je suis allé, avec le F. Ducoux et le F. Haouisée, voir les Petites Sœurs des Pauvres. Elles sont installées dans une assez grande maison chinoise, qu'elles ont aménagée, lavée, grattée, nettoyée elles-mêmes ; quoiqu'elles disent que ce n'est pas assez propre, elles ont parfaitement réussi, et nous trouvons la maison d'une propreté extraordinaire, comparée à l'ordinaire des Chinois ; c'est un vrai paradis pour leurs vieilles, qui ne sont guère habituées à pareil luxe, et à soixante ou quatre-vingts ans, comprennent difficilement les efforts et le désir des Petites Sœurs sur ce point ; elles s'y assujettissent plus difficilement encore. Par exemple, la Petite Sœur chargée des dortoirs, ne veut pas laisser là-haut les bas, les souliers, chaussons, et pour cause ; elle les descend donc, tous les matins, dans un endroit *ad hoc.* Elle peut remonter avant midi, et elle trouvera ces précieux trésors pendus aux lits et cachés par la moustiquaire : nous les y avons vus nous-même. Que veux-tu ? ces bonnes vieilles veulent avoir tout leur ménage tout près d'elles.

La maison est carrée, avec une petite cour au milieu. — Au rez-de-chaussée, la chapelle où Petites Sœurs et « Lao-bou-bou » (les vieilles) viennent visiter N.-S., car il est là ; on n'y dit la messe que tous les quinze jours ; chaque matin, les mères conduisent leur pensionnat à l'église de Tong-ka-dou, distante de trois minutes. — A côté, le parloir, puis une chambre avec dix ou douze lits, parés de leur moustiquaire ; quelques vieilles sont sur leur lit, couchées ou assises, causant ou récitant leur chapelet. Elles viennent au devant de nous, font le « ken-den », ou prostration, ou au moins veulent le faire : nous les relevons. Elles sont heureuses ! et elles aiment leurs « Si-yang-mou-mou » Mères européennes ! Le F. Ducoux leur parle : le F. Haouisée et moi, nous tirons les malheureux mots que nous savons ; ce n'est pas long ; mais nous comprenons tout de même ou faisons semblant : avec des « Ho ! oh !... » on peut aller loin en Chine (le F. Noury se charge de tenir une conversation de une ou deux heures avec cette seule syllabe). — « Hao-lai ! Hao-lai-si ! elles sont si bonnes ! bonnes à mourir ! » c'est le refrain des bonnes vieilles ; une païenne ajoutait : « Po-pei, elles nous pouponnent. » « Zia-zia, mou-mou, Zia Tsé-Tsu. Nous vous remercions, mères ; nous remercions le bon Dieu. » Une Petite Sœur nous présente la « perle » de la maison : une bonne vieille de quatre-vingt-trois ans ; puis une autre, qui avait été baptisée huit jours auparavant, toute radieuse au bras de la Petite Sœur ; le matin ou la veille, elle avait apporté à la Petite Sœur chargée de la lingerie, une serviette toute neuve, un bel habit et je ne sais pas

quoi encore, lui demandant d'en prendre grand soin ; c'est pour après sa mort, « elle veut avoir quelque chose de bien pour le grand voyage. »

Au rez-de-chaussée encore, la salle qui sert de réfectoire et de salle commune pour les vieilles: de l'autre côté, la cuisine, toute neuve, toute blanche; la statue de S. Joseph est là qui préside. La Petite Sœur cuisinière est déjà habituée et fait la cuisine chinoise aussi bien que n'importe quel Chinois, à coup sûr plus proprement. — A côté, le lavoir avec ses grandes cuves où l'eau de la concession française arrive directement. Dans un baquet, la Petite Sœur montre au F. Haouisée des habits qui trempaient: les punaises, la vermine ne les avaient pas encore quittés. — Au-dessus de la cour, à la hauteur du premier étage, le séchoir, en plein air : une Petite Sœur est en train d' « égayer » le linge. Au premier étage, un autre dortoir pour les vieilles ; puis, à côté, la lingerie : cela ne rappelle guère les belles lingeries qu'on voit dans les maisons des Petites Sœurs en France ; pourtant on reconnaît l'œuvre des Petites Sœurs : pas un coin n'est perdu : sur la poutre transversale, sont rangées de belles piles de gros savons (il paraît que les rats savent bien les y trouver) ; les armoires sont remplies : tout y est en ordre, bien plié, bien empilé, bien étiqueté: c'est pauvre, mais si propre, si en ordre ! — Là, nous avons vu une vieille qui venait de donner au P. Deffonds, ministre de Tong-ka-dou, sept piastres pour son cercueil, et vingt piastres pour son âme, après sa mort.

A ce premier étage, doit être sans doute la partie réservée aux Petites Sœurs.

Les vieilles sont en tout vingt-sept : c'est le commencement. Elles sont heureuses et traitées comme des princesses. Elles en sont très reconnaissantes aux Petites Sœurs et, à part quelques exceptions, leur montrent beaucoup de confiance. — Les Petites Sœurs les traitent absolument comme leurs vieilles d'Europe ; et ce qui nous a le plus édifié dans cette visite, c'est leur joie, leur entrain, de vraies Petites Sœurs, quoi ! Pourtant tout n'est pas rose dans leur vie. La langue d'abord ; ce leur est une vraie peine de ne pouvoir comprendre leurs vieilles et répondre à tous leurs désirs. Malgré tout, elles se tirent joliment d'affaire, et, le bon Dieu aidant, elles font de la bonne besogne. La Petite Sœur qui va à la quête dans la ville chinoise, nous disait : « Je dis tout ce que j'ai dans mon livre et je marche ! » Les deux quêteuses sont accompagnées d'une vierge chinoise, d'une des meilleures familles de Tong-ka-dou. Étant donné les idées et les habitudes chinoises, « c'est tout simplement héroïque, ce qu'elle fait-là, » disait le P. Deffonds. Elle sait un peu de français et a rendu de grands services aux Petites Sœurs, avec ses deux frères, qui, les premiers jours, avaient demandé à servir eux-mêmes les Petites Sœurs pendant leur repas.

Un autre point très pénible, c'est la propreté. La Bonne Mère Provinciale, une Américaine, disait en voyant les vieilles du Lao-dang : « Mais

elles devraient mourir au bout de trois jours ! » Les Petites Sœurs n'ont pas trop parlé sur ce point : mais nous en avons vu assez pour comprendre qu'elles devaient avoir souvent l'occasion d'offrir à N.-S. de bons sacrifices.

Depuis un mois, la Mère Provinciale a dû aller s'installer avec une autre Petite Sœur dans une autre maison, tout près, où elles doivent recevoir une soixantaine de femmes. Ainsi elles en auront à peu près en tout une centaine. Pour le moment, elles attendent que tout soit installé pour recevoir des vieillards. On va leur bâtir un grand hospice, à un quart d'heure de l'emplacement actuel ; le terrain est acheté, les plans sont faits et envoyés à La Tour St-Joseph. L'argent est encore à venir. S. Joseph y pourvoira. Du reste, les Petites Sœurs ont été bien reçues ; on leur donne, et à mesure qu'elles se feront connaître, elles recevront davantage. Les journaux français, anglais, chinois en ont parlé dans des articles composés par des « connaisseurs ».

La Bonne Mère ne rentrera à Colombo que lorsqu'on lui aura envoyé de France deux autres Petites Sœurs pour la remplacer, elle et sa secrétaire.

Prie pour l'installation des Petites Sœurs. Prie aussi pour les œuvres de Zi-ka-wei, de la Mission. Le R. P. Recteur me disait encore à midi qu'on ne pouvait pas comprendre les besoins qui se font sentir actuellement.

. . . .

Le journal de Zi-ka-wei.

Note du F. Van Hée.

ORIGINE DU JOURNAL.

CE journal s'appelle Courrier, Nouvelliste de Zi-ka-wei. Tout cela s'exprime en deux monosyllabes : *Wei-pao. Wei*, c'est-à-dire Zi-ka-*wei; pao*, gazette. Jugez par là du laconisme littéraire chinois !

Depuis quelque vingt ans, une modeste feuille sortait, deux fois par semaine, des presses de l'orphelinat. Après la guerre sino-japonaise, un grand mouvement se produisit en faveur des sciences européennes. Ce fut une avalanche de feuilles et de revues : nouvelles, politique, agriculture, diplomatie, mathématiques, que sais-je encore, toutes les branches eurent leur organe, souvent il est vrai plus vite mort qu'il n'avait mis de temps à naître.

Il fallut suivre le mouvement. En juillet 1898 une couleur scientifique fut donnée à notre vieil ami *le Record des nouvelles utiles.* Seize pages furent consacrées chaque semaine à vulgariser les sciences européennes, seize autres pages restèrent acquises aux nouvelles. Le succès semble venir. De 700 abonnés on est sauté à 3200. La collection très demandée est

épuisée. Un libraire de Chang-hai a réimprimé la partie scientifique en 18 volumes, comme il suit :

Encyclopédie, 8 vol.
Biographies, 4 vol.
Clef de la science, 4 vol.
Statistiques, 2 vol.

De plus une Zoologie, une Théodicée, et deux volumes de Science amusante ont été réimprimés par nos orphelins.

BOITE AUX LETTRES.

Le Chinois est curieux, excellente condition pour s'instruire. Il est convenu que chacun peut poser des questions. En usent-ils de cette terrible permission ! Des paquets de lettres — jaunes, rouges, blanches, grises, etc. — arrivent par chaque courrier. Pour y répondre, il faudrait la science d'un Pic de la Mirandole, *de omni re scibili, et quibusdam aliis.*

Jugez-en. Voici le début d'une lettre : « A celui qui tient le pinceau ([1]) dans votre journal, j'offre mes félicitations de ce que la renommée de votre science s'est répandue sur les ailes du vent, dans le vaste Empire du milieu, comme un suave parfum, etc., etc. » Est-ce assez pompeux ?

La première page est invariablement écrite dans ce style tout oriental, sur joli papier de couleur, orné de fruits, de fleurs, de dragons et d'autres fioritures semblables. Entre parenthèses, voici un autre signe du temps. Nous avons reçu masse de lettres qui portaient comme ornementation le portrait de Napoléon IX, de Pierre le Grand ou d'autres personnages célèbres.

Viennent ensuite les questions. En voici quelques-unes choisies entre des milliers d'autres. « J'ai lu dans votre noble journal que l'abbé Haüy était l'inventeur de la cristallographie. A la bonne heure ! Mais expliquez-moi clairement ce qu'on entend par cristallographie. »

Celle-là du moins est sérieuse et facile à résoudre. Mais que penser de la suivante ?

« Pasteur a inventé le moyen de guérir la rage par les microbes. Soit, mais combien y a-t-il de microbes dans le corps d'un homme ? » — Vous le voyez, cela devient enfantin. Et cependant, chose étrange ! on arrive à trouver des réponses dans certaines revues spéciales.

Ne vous étonnez pas que les lecteurs nous parlent de Pasteur. Nous avons fait connaître la vie de cet homme célèbre, grand médecin et chimiste, non moins grand chrétien et patriote. Nous l'avons fait avec d'autant plus d'empressement que cette vie nous fournissait l'occasion de détruire

1. Autrefois cette expression était on ne peut plus juste. La plume était inconnue. Aujourd'hui plus d'un Chinois s'européanise. Des cartes postales ou même des lettres nous arrivent écrites à la plume et au crayon. « Le temps qui change tout... »

bien des préjugés. N'avions-nous pas reçu bien des fois et ne recevons-nous pas encore cette question à résoudre : « Comment expliquer que les gens mordus par des chiens enragés ont petit à petit une masse de petits chiens dans les entrailles ? » Ne croyez pas que j'exagère. C'est la traduction textuelle.

Un autre écrit « Vos anciens Pères ont dit, dans les livres intitulés « Principes de psychologie », que l'eau de rose de *Malitza* enlève les maux de tête, fortifie la mémoire, aiguise l'intelligence,... » Que faut-il en penser? où trouver cette essence divine ? » En lisant cela, je me disais à part moi : elle est trop forte celle-là ! Mais voilà que six mois plus tard je consulte Vidal-Lablache pour tout autre chose, et que trouvé-je ? L'eau de roses de *Maritza*, dans les Balkans C'est cela: *Maritza* fait bien *Malitza* en chinois: la lettre *r* manque en effet à l'alphabet complexe sinologique.

Voulez-vous quelques autres demandes comme spécimens ? « Pourquoi les Européens sortent-ils la canne à la main ? — Pourquoi portent-ils un chapeau si haut et si laid ? — A quoi bon leurs courses de chevaux ? — Darwin a parfaitement prouvé le transformisme, n'est-ce pas ? — Quels sont les revenus des douanes dans les cinquante-huit pays actuellement policés ? (ouf !) — Qui a tué le roi d'Italie et pourquoi ? — Où est la plus grosse cloche du monde ? — le plus petit poisson ? — la plus haute tour ? — A-t-on des nouvelles d'Andrée ? — Voyons, où est le corps de Moïse ? — Combien y a-t-il d'évêques ? — Combien y a-t-il eu d'hommes depuis la création ? »

Avouez que rien ne manque à ce pot-pourri. Et quand ces braves lettrés savent que la plus grosse cloche est aux Indes, à Mingoum, pesant plus de 100.000 kilos, alors que la Savoyarde de Montmartre n'en pèse que 13.000 ; etc..., alors ils semblent heureux et les questions repleuvent à foison : « Combien pèse le soleil ? — Qui a inventé la fourchette ? — le fusil ? le canon ? le papier ? » Ou bien encore : « Où se procure-t-on les meilleurs chiens ? — Pourquoi le français est-il la langue diplomatique ? » Et cela se déroule ainsi sans trêve ni fin mais non parfois sans finesse.

M. Licou, par exemple, ne comprend pas pourquoi le verre laisse passer la lumière et arrête l'électricité. M. Li se demande pourquoi le souffle vivifie le feu et éteint sa chandelle.

Plusieurs d'un ton plus sérieux voudraient connaître les meilleurs moyens pour relever leur patrie. A la réponse faite que le christianisme peut seul rendre la Chine vraiment heureuse, les Lettrés ripostent malheureusement par la théorie si malencontreuse de la décadence des races latines et catholiques, et du succès croissant des races anglo-saxonnes protestantes. Japonais et ministres anglais se sont en effet fait un devoir de traduire toutes les brochures qui traitent en mauvaise part de ce sujet.

En voilà assez, je pense, pour vous donner une idée du questionnaire dans notre *Wei-pao*.

Le personnel.

Permettez-moi maintenant de vous présenter le personnel. Rédacteur en chef et Directeur : le R. P. Ly, jésuite chinois, auteur d'une vingtaine d'ouvrages, sans parler de la collection du *Messager du Sacré-Cœur* qu'on doit presque tout entière à son talent. Collaborateur aux nouvelles : M. Tcheou, bachelier vieilli dans le paganisme, mais dont la conversion récente est par trop curieuse pour n'être pas narrée. Lettré intelligent, il connaissait la Religion, mais se gardait bien d'y entrer. C'est si gênant, pensait-il. Le voilà un jour invité à un dîner de gala, par un de ses voisins, bon chrétien, habile interprète au service des Français. Celui-ci, vers la fin du dîner, est pris d'un accès de zèle et se met à raisonner notre bachelier à peu près en ces termes : « Mais quand donc te décideras-tu à te faire chrétien ?... — Ah ! pour ça je n'y manquerai pas, attends seulement... — Attends ! attends ! ce sera comme pour l'empereur K'ang-chi [1]. Lui aussi connaissait parfaitement la doctrine, il est mort toutefois sans baptême, pour avoir retardé toujours. — Il n'en sera pas pour moi de la sorte, j'espère bien. — Il ne s'agit pas de cela. Voyons, veux-tu oui ou non un jour être baptisé ? — Évidemment. — Alors pourquoi pas à l'instant même ? » — Et sans plus de cérémonies, notre apôtre improvisé fait agenouiller son néophyte et le baptise. Scène ! Vous devinez aisément que ce petit fait délia les langues. On s'informa. Le lettré soutint jusqu'au bout que c'était sérieux. Peu de temps après il s'approcha de la Sainte Table. Ce n'est pas tout. Son fils aîné avait été baptisé tout petit, à l'article de la mort. Depuis il avait été élevé au collège et malgré l'opposition de la famille, demeurait bon chrétien. Cette année son frère a reçu le baptême. Reste encore la mère de famille et les filles. Un si heureux commencement aura, espérons-le, une fin encore plus heureuse.

Notre nouvelliste m'a retenu trop longtemps. Voici M. Tchou, néophyte, lettré, médecin : trois épithètes qui demandent explication.

Tout le monde est d'accord pour dire qu'il a une foi profonde, chose remarquable chez un néophyte. Lettré, médecin ! Cela semble jurer. Ici c'est le fait ordinaire. Pas n'est besoin d'études ni de diplômes pour exercer la médecine. N'importe quel lettré, qui y prend goût, peut, à l'aide de vieux manuels, tâter le pouls de ses patients, en tirer les diagnostics les plus variés, et prescrire en conséquence des remèdes, souvent cocasses, quelquefois bien rebutants. Je n'ai pu arrêter un éclat de rire, en voyant de hautes pancartes, collées sur les murs et les arbres, où mon lettré se vante de traiter efficacement trente à quarante maladies soigneusement énumérées. Il y a sept ans, quand il vint ici, j'eus toute la peine du monde à lui prouver

1. Les sinologues écrivent *K'ang-hi* et prononcent *K'ang-chi.*

que la rate est à gauche de l'estomac : il tenait mordicus avec ses vieux bouquins que la rate est à droite ! Hélas ! dans le journal, à la question posée : « Où se trouve la rate ? » pendant six mois les caractères « gauche » et « droite » s'embrouillèrent furieusement. — Ajoutez un second lettré, chrétien de vieille souche, un graveur, instruit de la Religion, mais que sa vieille mère retient dans le paganisme, un traducteur pour francais et latin, lui aussi membre d'une famille catholique convertie par nos anciens Pères ; et enfin l'auteur de cet article, venu en Chine à dix-neuf ans : et vous aurez l'admirable variété des collaborateurs ordinaires.

Et que gagnent-ils ? Les lettrés de 100 à 250 ou 300 fr. par an. Le graveur et le copiste 100 fr. ; le traducteur, tout à la fois professeur de latin à l'Université, environ 900 fr. Les articles venus du dehors se payent 5 fr. la page.

L'impression et l'expression.

L'imprimerie se trouve à dix minutes des bureaux. De petits commissionnaires font la navette entre les deux. Charmants, ces petits gosses ! Enfants de la Ste Enfance, ils marchent d'un pas tout militaire, depuis que des mains bienfaisantes leur ont envové, avec le costume militaire, épées, sabres, instruments de fanfare et le reste. Leur costume d'été est bien simplifié. Une chemise, des culottes, des bas et des souliers : voilà tout. Et encore, à en juger par les autres enfants, seraient-ils bien aises, comme eux, de se débarrasser de plus d'un article. J'allais oublier. Jamais ils ne manquent de porter *ostensiblement* le scapulaire. Ne croyez pas qu'ils le font parce qu'ils sont orphelins et restent chez nous. Du tout. Les autres chrétiens y vont avec la même rondeur. Et pourquoi pas ? Les païens portent leurs amulettes, sapèques de longévité, de bonheur, de richesses, au vu et su de tout le monde, nos chrétiens trouvent tout simple d'en faire autant pour le scapulaire.

Ingambes, nos petits commissionnaires courent porter les feuilles aux deux compositeurs. Ceux-ci, enserrés entre deux étagères obliques, vont de ci de là ; d'une main ils tiennent le manuscrit et tâchent en y jetant de temps en temps un coup d'œil rapide de le chantonner à mi-voix ; de l'autre main ils prennent dans une des *5000 à 6000* cases, le caractère voulu. Voyez quel apprentissage il faut ! Apprendre la place exacte de 6000 mots tout à fait différents ! C'est à première vue un vrai casse-tête. On y arrive cependant. D'abord on a divisé tous ces monosyllabes du style chinois, sous les 214 *clefs* du dictionnaire. Les *clefs* sont certains caractères plus ou moins simples, variant de 1 à 14 traits ; une clef se retrouve soit à gauche, soit à droite, soit en bas, soit en haut d'un mot donné. Avec ces notions, il faut se tirer d'affaire. Et souvent on n'y arrive pas. Que de fois ai-je vu un des compositeurs encore novice recourir à la bonté d'un plus habile !

Métier pénible, comme vous le voyez, qui leur procure... 25 fr. par mois. Le Chinois est sobre, il vit de peu : le R. P. Havret, n'a-t-il pas calculé, qu'une famille chinoise dans l'île de T'song-ming, ne dépensait par année que 104 fr. !

Conclusion.

On a représenté le Chinois comme figé immobile dans ses vieux us et coutumes, ennemi de tout progrès. C'était vrai jadis, ce n'est plus que partiellement exact aujourd'hui. Toute une classe de Lettrés, qui ont approché les livres européens, et non des moins intelligents, une catégorie de marchands et d'industriels, veulent aujourd'hui des changements. Malheureusement ils ne savent pas s'orienter. Les protestants anglais et américains, les Japonais, à la fois fins politiques et rusés marchands, des Chinois mal au courant du vrai progrès, d'autres encore guidés par des motifs divers, mais peu favorables au Catholicisme, inondent la Chine de journaux, de revues et de brochures, où la vérité historique est aussi blessée que la saine philosophie. . Pour arrêter ce courant, il faudrait décupler nos moyens d'action. D'autres, espérons-le, pourront plus tard y réussir. Que Dieu daigne dès à présent bénir tous ceux qui par la prière, l'aumône et n'importe quel autre concours, nous aident dans cette tâche souvent très ingrate et cependant on ne peut plus nécessaire dans l'état actuel de notre bien-aimée et malheureuse Chine.

Dans les montagnes

Lettre du R. P. Desnos.

JE suis donc allé à Yao-eul-pin (le plateau des Yao). Grand Dieu, quelle journée ! En quittant Chen-k'eou-pou j'ai franchi la montagne Li-chou-lin, le matin à la fraîcheur, c'est un jeu. A mesure que l'on s'élève l'on se débarrasse de la buée blanche qui enveloppe la vallée comme d'un linceul, l'on respire un air plus pur, et le ciel est d'un bleu transparent. Au sommet l'on aperçoit tout autour des pics qui émergent fièrement, produisant leur chevelure mouillée, comme des baigneurs qui sortent de l'onde. Après dîner il faut franchir une seconde montagne du nom de Ho-chao-lin, mais en plein soleil de midi, par une route ou plutôt des escaliers pavés. Au-dessus, une chaleur de plomb ; au-dessous, les marches brillantes réfléchissant l'ardeur solaire, aveuglaient et mettaient la tête en feu. Au sommet du col, rien qu'un pagodin construit en magnifiques pierres de taille. Nous y entrons ; il y faisait une fraîcheur glaciale, trop grande même, car un instant j'eus peur que la transition subite ne produisît quelque inconvénient sur mes porteurs de paniers. Eux, non ; ils ne font pas attention à cela. Un

petit cultivateur qui habite une misérable cahute à côté du pagodin nous apporta du thé bouillant ; ce fut le salut. Cette boisson produit une réaction, provoque la sueur, et empêche un refroidissement ou une congestion. Mais nous n'étions pas au bout. Il fallait en partie redescendre et perdre en partie ce que nous avions escaladé ; puis de nouveau ascensionner à pic une terrible montagne. Heureusement qu'à mi-route, la brise vint à souffler, brise amenée par une queue d'orage. Quand le col est franchi, l'on me dit qu'il faut encore redescendre, puis aller gagner une crête qui nous nargue là-bas. O le terrible coin ! Les habitants, pour arracher aux montagnes une nourriture de quelques années, ont déboisé, défoncé le terrain et planté du maïs. A cette époque, le maïs sort à peine de terre et laisse apercevoir tout ce flanc de montagne, moucheté de rocs brillant au soleil, semé de pierres, et de sable rempli de mica. Tout cela flamboie, tout cela chauffe, tout cela contribue à vous étouffer, Enfin j'atteins cette quatrième crête, et là je m'assieds, ou plutôt je me couche un instant. Un peu de café froid remet un peu, et invite à pousser jusqu'au bout. Maintenant nous apercevons le terme de notre voyage, nous voyons se dresser la pointe *des sangliers* qui domine tout le pays et compte 1754 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il reste encore à monter une cinquième fois, mais la route suit un torrent, et pénètre dans de magnifiques forêts ; et puis c'est le soir, la brise commence à reparaître. Cependant quand on est fatigué, il est aussi pénible de descendre que de monter. Ces chemins étroits comme des rubans et en vis de pression, secouent les genoux, les entrailles et même la pauvre tête. Avant d'enfiler la vallée qui borde le torrent, je m'arrête dans une famille païenne. Aussitôt je suis entouré : hommes, femmes, enfants, tout le monde veut voir, entendre. D'habitude, en nos montagnes, les gens sont plutôt sauvages en présence d'un étranger qu'ils voient pour la première fois. Qui donc a produit ce changement ? car on ne m'a jamais vu.

Le P. Gilot, le naturaliste, est passé par ici, il s'est même arrêté dans la maison, où nous prenons actuellement une petite réfection. De plus une des brus est la fille du propriétaire du Père. Le P. Gilot a loué une maison à un vieux papa Nié ; je me trouvais chez sa fille. Elle paraît tout heureuse. Ses petits enfants ont la fièvre et des vers, elle attend de moi le remède. « Vous en avez, Père, me dit-on, car le P. Gni (Gilot) nous l'a affirmé. » Impossible de reculer, et je distribue, selon les infirmités, de la quinine, du semen-contra, de l'onguent de la mère, des pilules contre le choléra, des purgatifs et des astringents. Au sortir, l'argent que j'offrais pour le thé fut naturellement refusé. « A votre prochain voyage, vous viendrez chez moi, me dit un vieux qui faisait sauter sur ses genoux son arrière-petit-fils. Nous sommes vingt-quatre, enfants, petits-enfants, ou arrière-petits-enfants ; mais n'ayez crainte, il y aura place pour vous et du riz à manger. » Ce vieux est à l'aise, il a du riz, chose que tous n'ont pas sur ces hauteurs.

L'altitude trop élevée et le froid qui s'ensuit ne permettent pas de planter le riz ; il n'y mûrit point. Que mangent-ils ? Du pain de blé, du maïs réduit en bouillie, ou encore des pommes de terre. Plus tard, il faudra retenir les détails suivants pour la biographie du P. Gilot. Retiré sur les hauts plateaux et sommets du Yao-eul-pin, il se nourrissait de brouet préparé au maïs et s'abreuvait à l'eau cristalline des torrents. Un jour je lui envoie du miel, il me le réexpédie ; du vin, il me le retourne ; d'autres denrées, il me maudit. Il voulait mener la vie simple, champêtre ou plutôt alpestre, des montagnards.

Depuis la crète où j'avais bu le café froid, j'avais toujours marché, longeant un torrent délicieux, qui fuyait sur des roches de grès poli, décrivant des méandres, des angles droits, aigus, puis se laissant précipiter de cascade en cascade, écumant, bouillonnant. J'avais déjà parcouru la distance qu'on m'avait dite pour atteindre le P. Gilot, et je n'arrivais toujours point. Enfin j'aperçois dans une petite plaine bien cultivée, une maison plus proprette, et entourée d'une palissade contre les sangliers. Allons là et demandons s'il n'y a point erreur. J'entre le premier, mes domestiques me suivent, Que vois-je ? un vieux en train de se faire raser et la chevelure en désordre. M'apercevant, il se lève aussitôt, et me prenant par le bras, il me force à m'asseoir, tandis que lui, congédiant le barbier, s'en va les cheveux épars, prévenir à la cuisine d'avoir à chauffer rapidement le thé, et le thé de première qualité. Là-dessus entre par le fond un autre monsieur plus jeune, c'était le frère puîné du précédent et notable de cette région montagneuse. Je me trouvais comme qui dirait chez M. le Maire. Du coup, lui aussi veut offrir de son thé, nous buvons de l'un, nous buvons de l'autre, nous le trouvons si bon que nous avons épuisé toutes les théières. Tous deux me disent un tas d'aimables et gracieuses choses sur le P. Gilot, sur sa science, sur ses livres, sur ses instruments. Ils voulaient me retenir à souper, à coucher. En partant, ils vidèrent dans les mains de mes porteurs des soucoupes de pépins de citrouilles grillés. Les Chinois en sont friands, et en grignottent constamment quand ils n'ont rien à faire.

En sortant, l'on me dit que je n'étais plus qu'à cinq li, et que maintenant je pouvais m'asseoir en chaise. Je les crus sur parole. Et en effet ces cinq li, le soir au coucher du soleil, dans un sous-bois perpétuel, sur le bord du torrent toujours grondant, marchant sur une pelouse parfumée, me parurent la plus délicieuse route que j'aie de ma vie parcourue. Loin ! les monts Li-chou-lin, Ho-chao-lin, et je ne sais plus quelle *lin* (montagne) !!! Tout est oublié. Il me semble que dans un rêve j'ai été transporté subitement de Chen-k'eou-pou en cet endroit enchanteur, sans sueur, ni fatigue. Les membres lassés se trouvent tout à coup assouplis, reposés ; et quand, à un détour abrupt, je dois descendre, puis escalader un petit monticule, je me trouve tout à coup devant le bon P. Gilot, je ne puis m'empêcher de dire :

« Je suis disposé à recommencer la même course, » c'est-à-dire 110 li de montagne.

Nous passons ensemble le dimanche 21 juin, avec intention de repartir le lundi. Mais lundi, grande pluie. Il fallut remettre au mardi. Deux jours passés dans une petite chambre de huit pieds sur dix, encombrée par nos paniers et bagages, où nous couchions et dormions, et cela en temps de pluie, sans pouvoir mettre le nez dehors !

Donc le soleil du mardi fut salué avec enthousiasme. Ce jour-là même, nous passons dans le Tsien-chan ; mais trois montagnes et pas mal de collinettes à franchir avant d'arriver en ville. Le jeudi à midi nous étions à la maison. La demi-journée est consacrée au lavage, au sommeil, au repos. Vendredi soir à Roang-tsien et samedi soir, arrivée à Ngan-King.

Et dire que cette terrible route est parcourue par les Présentandines ! Quel mérite, pauvres filles ! Et cela en hiver par la neige ou le verglas ! Je ne pouvais m'empêcher de les admirer le long du chemin. Et la vieille Anne Cheng fait cette route deux fois par an depuis 1888. Il y a 2×400 li = 800×15 ans = 12000 li, rien que pour se rendre en retraite. Et elle fait presque la moitié à pied, à cause des rampes par trop raides !

René DESNOS, S. J.

Congrégation d'hommes à T'song-ming.

Lettres du F. Achille Durand en visite chez le P. Le Chevallier.

UNE des choses qui m'ont le plus frappé, c'est le zèle qui est au cœur de ces néophytes. Le Père a établi deux congrégations d'hommes : une à *St-Barthélemy*, l'autre à la *Maternité*. J'ai assisté à une des réunions de cette dernière... Ils étaient à peu près vingt-cinq. Le Père leur fit une allocution sur l'Évangile du jour, en leur développant la parabole du Samaritain, avec une histoire locale à l'appui. Cela dura bien vingt minutes, et tous écoutaient avec beaucoup d'attention. Après le sermon et les avis pratiques, le Père appela chacun par son nom, lui demandant ce qu'il y avait de nouveau depuis la dernière fois, — et chacun exposa bien simplement ce qu'il avait fait. Celui-ci a instruit et baptisé à l'article de la mort un païen de ses voisins ; celui-là avertit le Père que dans son village cette famille chrétienne est très éprouvée par la maladie, il l'a visitée et demande du secours pour elle ; un autre annonce qu'il a exhorté avec succès plusieurs païens de sa famille et de ses amis à entrer dans la religion, et qu'ils viendront bientôt se faire inscrire comme catéchumènes ; un quatrième a apporté à l'orphelinat plusieurs petits enfants abandonnés par leurs parents païens, etc , etc. Quelquefois le Père interroge: « Eh bien ! un tel, y a-t-il des chrétiens tièdes

dans ton quartier? — Non, Père, tous viennent à l'église le dimanche, pour les prières et le chemin de la croix ; pas un qui ne donne le bon exemple en observant exactement les commandements de Dieu et de l'Église... »

Ces Congréganistes sont pour la plupart de braves laboureurs, auxquels il ne manquait que de connaître le vrai Dieu pour devenir enfants dociles de la Sainte Eglise. A peine convertis, heureux de leur nouveau genre de vie, ils veulent que leurs malheureux frères païens partagent leur bonheur, et ils nous offrent des exemples de charité et de zèle, dignes des chrétiens de vieille roche. Témoin ce pauvre néophyte qui, baptisé en danger de mort, emploie, malgré sa grande pauvreté, son temps, et la santé que Dieu lui a rendue, à courir le pays pour y exhorter les infidèles. Pour le dédommager un peu de ses peines, le Père était parvenu un jour à lui faire accepter une piastre : il la remit peu après à l'administrateur pour l'entretien de la chapelle. — Près de St-Barthélemy, un païen âgé de quarante-deux ans, absolument seul dans sa cabane, fut réduit à l'extrémité par la typhoïde. De bons chrétiens l'ayant su, allèrent lui porter secours, lui procurant des aliments qu'ils préparaient eux-mêmes, le veillant nuit et jour et le pourvoyant de tout le nécessaire. Touché de cette charité, le malade se rendit sans peine aux exhortations des chrétiens, et reçut le baptême. Cette conquête n'a pas été la seule. Les voisins ont tout vu et tout admiré. « Les propres parents n'en auraient pas fait autant pour lui, disaient-ils tout haut et avec étonnement. Que les chrétiens sont bons ! » Plusieurs familles ont déclaré vouloir la foi chrétienne. Peu après, le Père inscrivait huit nouveaux catéchumènes dans ce village.

Beaucoup des nouvelles chrétientés doivent leur origine au zèle des congréganistes. Le « T.-St-Rédempteur » a été fondé par un petit marchand ambulant de gâteaux et de sucre. Il n'avait pour toute fortune que sa boîte et sa marchandise. En circulant de village en village, il eut l'occasion de voir des chrétiens, de les entendre parler. La curiosité le porta à entrer à l'église pendant le sermon du Père, pour se rendre compte de ce qu'il disait. La grâce lui parla au cœur ; c'était un homme simple et honnête ; il résolut d'aller trouver le Père. N'ayant personne pour le présenter, il vint à la « Maternité », assez embarrassé. Abordant un néophyte, il lui dit : « Est-ce que moi aussi je ne pourrais pas être chrétien ? » On le conduit au Père, qui, après informations prises, l'inscrit comme catéchumène. Dès lors, il devint apôtre et tout en faisant son commerce, il exhorta si bien les païens qu'il en a converti à lui seul *plus de 300*. Le bon Dieu a béni aussi ses travaux temporels. Il a pu acheter quelque « mou » de terre. Il a alors construit une chapelle de roseaux, et une chambre pour le Père. Il continue son œuvre d'apostolat, et les catéchumènes sont nombreux aux environs. C'est lui qui fait tous les frais de réception, quand le Père va au « T.-St-Rédempteur » : il ne veut jamais rien recevoir en retour. Je suis allé chez

ce brave homme : il nous a servi un petit goûter, « tié-sin » (allume-cœur), et j'ai distribué des images aux enfants

La veille, notre marchand de sucre était à la « Maternité », et il racontait tout joyeux cette histoire au Père, pendant le repas. Les Chrétiens augmentant de jour en jour au « T.-St-Rédempteur », le Père a résolu, malgré son peu de ressources, de remplacer la misérable paillotte par une église en briques un peu plus convenable. Il a acheté le terrain. Les païens de l'endroit ont su l'affaire, et après consultation, ont découvert qu'une église construite dans l'endroit choisi nuirait à leur « fong-choei » et aurait une influence néfaste sur leur santé et sur leurs récoltes. Pour conjurer ce malheur et conserver en même temps les bonnes grâces du Père, ils vont trouver l'administrateur (notre marchand de sucre) et le chargent de proposer au Père l'échange du terrain contre un autre, bien plus vaste et mieux situé. Le Père accepte, naturellement, et tout le monde est content.

La chrétienté de *Lourdes* est due aussi au zèle d'un congréganiste néophyte. Avant sa conversion, il était d'un caractère difficile. La grâce du baptême le transforma et il se mit à l'œuvre. Son exemple et ses exhortations portèrent des fruits. Il a gagné *plus de 200* païens à la foi.

N.-D. du bon Conseil a été fondée par une pauvre veuve ayant pour toute fortune cinq enfants à élever. Ne voulant pas rester seule chrétienne au milieu des païens, elle gagna d'abord une famille, puis le mouvement se propagea de proche en proche, et il y eut bientôt *230* baptisés.

Non loin de là se trouve *Mère admirable* : 150 chrétiens. — L'administrateur actuel, avant sa conversion, qui est assez récente, demanda pendant longtemps au Père d'être inscrit comme catéchumène, avant d'obtenir cette faveur. Comme le brave homme avait une petite affaire (procès) sur les bras, le Père craignait que ce ne fût le seul motif qui le poussât à se faire chrétien. Lui venait régulièrement saluer le Père, et quand on essayait de lasser sa constance, il répondait : « Que vous m'acceptiez, ou que vous ne m'acceptiez pas, je viendrai toujours. » Sa persévérance fut récompensée, et c'est maintenant un excellent chrétien, qui a offert 200 pas de terre pour l'entretien de son église.

St-Barthélemy a monté rapidement de *212* baptisés à *1400* chrétiens. Aussi l'église, qui peut contenir 400 personnes, est-elle absolument insuffisante. Le Père va commencer à construire, mais il est débordé !

Lorette, qui compte 240 baptisés, tous groupés autour d'une vieille chapelle trop petite, voit chaque dimanche plus de la moitié des fidèles dehors.

La chrétienté de la *Compassion* est encore plus à plaindre. C'est le groupe le plus récent. Les néophytes et catéchumènes, au nombre de trois à quatre cents, n'ont pas même une salle pour se réunir. Ils offrent un terrain et promettent de faire tous les terrassements nécessaires. Le Père ne peut leur donner aucune espérance d'ici deux ou trois ans !

En somme, il n'y a de vraiment installée que la chrétienté de la *Maternité* : orphelinat, où l'on apporte presque chaque jour de pauvres petits enfants abandonnés, — écoles, « kong-sou », église bien construite avec un élégant petit clocher, à trois cloches : superbe carillon dont les chrétiens sont fiers ! — Une histoire assez originale se rattache à la construction du clocher. Quelque temps après son achèvement, il y eut dans cette partie de l'île une épidémie sur les chiens. « La construction du clocher avait contrarié le « fong-choei » et irrité les esprits, qui ne peuvent plus circuler librement dans les airs. Ceux-ci, pour se venger, avaient résolu de faire périr 10.000 hommes, mais le Père, touché de compassion, a prié avec tant de ferveur les « Poussahs », et s'est mortifié si durement pendant deux jours et deux nuits, qu'il a obtenu des esprits malfaisants grâce pour les hommes, et que leur courroux est tombé sur les chiens. L'épidémie cessera quand ils auront fait 10.000 victimes. » C'était la réponse des sorciers. Les bons païens ont cru cette fable, et ont su gré au Père de les avoir sauvés du trépas.

A l'origine de la fondation de cette mission de la « Maternité » (1887), se place la conversion de M. Lieou, dont le fils est encore administrateur. Païen fervent, probe d'ailleurs, et ami des bonnes œuvres, Lieou-tsang-sen avait résisté à tous les efforts de ses voisins chrétiens, les Tsa. Toute sa famille, et surtout son fils, l'administrateur actuel, n'avaient pu échapper à des maladies étranges, malgré bien des sacrifices aux idoles. Une vision merveilleuse du jeune homme, qui s'était vu emporté par les diables et sauvé par le chrétien Tsa, acheva de faire la lumière. Lieou fit demander au P. Ho de venir le recevoir dans l'église et prendre ses idoles. Le Père, qui se méfiait, répondit « que Dieu se trouve partout et qu'on peut bien sacrifier les idoles sans les faire passer par d'autres mains. » Aussitôt Lieou brise ses idoles et les met au feu, fait asperger sa maison d'eau bénite et se met à étudier les prières. Dès le lendemain son fils se levait guéri, et depuis lors personne chez lui n'a été sujet aux accidents d'autrefois.

Les douze ans de christianisme de M. Lieou ont fait l'admiration de tous. Levé bien avant l'aube, quand le Père était là et devait dire la messe, il arrivait chaque jour, été comme hiver, à 4 h. ½ à la porte de l'église, attendant qu'on lui ouvrît ; et il restait seul en oraison devant le T.-St-Sacrement jusqu'à l'arrivée des fidèles. Presque chaque jour, il amenait à l'église dans la journée quelques-uns de ses voisins, ou quelques passants rencontrés sur le chemin, pour réciter avec lui le rosaire en commun. Il pratiquait une foule de dévotions et jeûnait tous les vendredis, d'abord pour obtenir la conversion de l'aîné de ses fils et de ses deux belles-filles, qui furent plus lents à répondre à l'appel de Dieu, et puis en action de grâces. Il était très zélé pour la conversion des pauvres païens, et sa parole convaincue, jointe à ses bons exemples, n'est pas restée inefficace : de nombreux néophytes lui sont redevables de la lumière de la foi. Il encourageait les timides, soutenait les

faibles, et était la terreur des méchants. Son plus grand bonheur était de faire le bien et de rendre service. Mais c'était pour le bon Dieu, et uniquement pour l'amour du bon Dieu qu'il entendait travailler... Pour un service, on lui offrait un cadeau en invoquant le koei-kin (coutume) séculaire : il prend son interlocuteur par la main, et l'entraînait au tronc des pauvres de l'église, tout content alors de faire deux charités à la fois.

Sa mort fut une perte pour la chrétienté, et causa un deuil universel dans la contrée. Il couronna sa belle vie par un sacrifice qu'on peut regarder comme héroïque, étant données les mœurs chinoises. Ce qui cause le plus de joie aux gens de ce pays, c'est la certitude d'avoir après sa mort un magnifique cercueil, de beaux habits, et l'espoir que leurs enfants ne les enterreront pas immédiatement, mais conserveront leur cadavre longtemps encore dans leur maison. — M. Lieou, toujours humble et mortifié jusque dans la mort, recommanda à son fils de lui faire faire un cercueil très ordinaire, de le revêtir de ses vieux habits, et de le faire enterrer immédiatement.

Il avait été au lit de mort, plus apôtre que jamais, plus souriant et plus heureux aussi, tout débordant du désir de voir son Dieu à jamais.

Voilà des chrétiens qui comprennent que le premier commandement est : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu par-dessus toute chose » : mais que le second, qui tient à celui-là, est : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même, pour l'amour de Dieu. »

Au pays des Ming.

Extraits d'une lettre du Père Joseph Dannic, au R. P. Louail.

6 septembre 1903.

QUE de fois, prenant nos désirs pour la réalité, n'ai-je pas eu aussi moi l'impression que presque tout le Kiang-nan est évangélisé, et que, somme toute, nous avons peu à craindre de nos rivaux, les protestants ! Un petit voyage de dix jours, de 60 à 70 lieues, fait à pied ou en chaise entre Mong-tcheng au nord, et Nanking au sud, sans *aucune* station intermédiaire, m'a prouvé surabondamment qu'il y a d'immenses étendues dans notre mission, où nous ne sommes pas encore, pas même à l'état du grain de sable dans le désert, ou du grain de sénevé dans le champ du Père de famille, puisque hélas ! nous n'y existons pas encore, et que je ne crois pas avoir entendu dire qu'aucun de nos Pères y ait seulement passé jusqu'ici !

Et pourtant, c'est la vraie Chine, le cœur même de notre vicariat, que cet immense pays qui s'étend entre la Hoai, fleuve plus beau que la Loire, et le fleuve Bleu, la plus grande et la plus utile merveille de l'Empire. C'est le pays de la dynastie chinoise par excellence, de la dynastie des Ming, qui,

de 1368 à 1644, en 276 ans, donna dix-sept empereurs à un pays plus grand et plus peuplé que l'Empire Romain. C'est sous cette dynastie que S. François-Xavier aborda en Chine. C'est par ses derniers empereurs que Matthieu Ricci fut si bien reçu à Pé-king !

La ville très commerçante de Hoai-yuen est comme la clé du pays. Elle est coquettement assise sur les bords de la Hoai, entre deux montagnes assez hautes, qui autrefois n'en faisaient qu'une, mais que le grand Yu, le Noé des Célestes, aurait fendu en deux pour livrer passage au cours majestueux de la Hoai. On parlait autrefois de faire de Hoai-yuen un autre centre de vacances pour les Pères du Nord. C'est là que le P. Perrigaud subit un véritable martyre. Après cinq ans, l'affaire fut enfin péniblement arrangée ; mais qui en a profité ? — Les Protestants ! Alors que nous autres, nous n'avons ni Pères ni chrétiens, les Protestants sont au nombre de huit, et semblent contents des fruits de leur apostolat.

A peine étais-je arrivé à Hoai-yuen que l'un de ces Révérends est venu me saluer à mon auberge, et cela dans une intention si délicate que je ne peux m'empêcher de vous en parler : « Savez-vous la grande nouvelle ? me dit-il. — Quelle nouvelle, s'il vous plaît ? — Une nouvelle qui vous causera beaucoup de joie : vous avez un nouveau pape, Pie X. Venez chez moi, je vous montrerai quelques détails, d'après les dernières dépêches, et nous prendrons un punch en l'honneur du nouveau Pontife. » Impossible de décliner l'offre, j'aurais craint d'être impoli envers un homme si aimable, parlant fort bien français et me citant du Leroy-Beaulieu plus que je n'aurais désiré. Puisse le règne de Pie X voir tous les protestants de bonne foi, comme m'a semblé l'être ce Presbytérien, revenir au vrai bercail !

Par voie de terre comme par voie d'eau, Hoai-yuen serait notre meilleure position stratégique au Nord du Ngan-hoei. Le Père Perrigaud avait dédié Hoai-yuen à l'Immaculée Conception. Qu'on y mette un Père, je suis sûr que bientôt il pourra y chanter : *Gaude, Maria Virgo, cunctas hæreses interemisti in universo mundo !*

Au Sud de la Hoai, le pays change, mais hélas ! partout là, Européen veut dire protestant, nulle part missionnaire catholique français ! Sur un parcours d'au moins cinquante lieues, on venait me demander des remèdes. Ceux qui se croyaient les plus avisés ajoutaient : « Votre femme et vos enfants sont-ils revenus de leur station d'été sur les bords du fleuve Bleu ? » J'en prenais occasion pour leur insinuer qu'il y a une religion plus vraie et plus ancienne que celle de ces pasteurs mariés, une religion introduite dans l'empire précisément par ces Ming, dont je foulais le sol natal et dont le souvenir est encore douloureusement vivant dans tous les cœurs.

Fong-yang-fou, cité à moitié déserte et mélancolique, qui ne vit que des souvenirs du passé, Fong-yang-fou, qui fut sur le point de devenir la capitale de la Chine, parce que la dynastie des Ming en est originaire, et dont les

murailles, percées de douze magnifiques portes, ont eu autrefois un développement de trente kilomètres, Fong-yang-fou, quoique déchue, m'apparut pourtant des hauteurs voisines pleine de charmes, et de cette sorte de grandeur qui s'attache aux choses vénérables du passé. Le soir tombait. Je priai un bon vieillard qui était venu me saluer par curiosité de me conduire à la pagode où Hong-ou, premier empereur de la dynastie, aurait été bonze et berger avant de devenir Fils du Ciel. Le vieillard qui était en même temps un lettré, accepta l'offre avec empressement. J'étais dans l'admiration d'un spectacle ravissant. Une immense couronne de collines, dorées par le soleil couchant, et au centre, sur un plateau élevé, la cité qui manqua, sous la dynastie la plus florissante, de devenir la reine de ce colossal Empire. « Toutes ces collines que vous voyez maintenant si nues, disait le vieillard, étaient autrefois couvertes de très riches pagodes et de villas princières. La campagne regorgeait d'une population, d'où sortaient les plus grands mandarins et les plus illustres lettrés de l'Empire. Hélas ! les Mandchous, ces maudits étrangers, sont venus, qui ont rasé nos monuments et nos tombeaux, détruit toutes nos merveilles, entre autres la grande tour, la plus haute des dix-huit provinces, qui nous ont exilés et égorgés pour notre attachement aux Ming et qui continuent à voir de mauvais œil tout ce qui sort de Fong-yang-fou. Hélas ! notre pays était le premier de la Chine ; il est devenu le dernier maintenant. »

Un Père ici ferait grand bien. En tout cas, il nous poserait aux yeux de la population, et permettrait de marquer d'une belle croix sur la carte cette immense étendue vide, entre la Hoai et le Fleuve Bleu. Fong-yang se compose de deux villes, distantes de trois li, et reliées par une route presque à l'européenne. Je ne sais s'il y a beaucoup de villes pareilles en Chine. Si l'on ne peut s'établir dans l'une, qu'on s'établisse dans l'autre, ou même, ce qui est bien plus pittoresque, entre les deux ou sur quelque colline voisine. — Les Pères du Nord seraient heureux de trouver cette halte, dans leur si long voyage des vacances.

Les protestants y ont tout, jusqu'au télégraphe ! — Et la religion de S. François-Xavier est inconnue, au pays des Ming !

Joseph Dannic, S. J.

Note de statistique.

(P. Gandar.)

On se souvient qu'en 1892, le P. Sica terminait son *Catalogue des Pères et frères de la Compagnie de Jésus en Chine* par cette observation : de 1842 à 1892, sont morts dans nos missions de Chine (Kiang-nan et Tcheu-li)

11 religieux chinois et 122 européens. La vie moyenne en mission pour ces derniers a été de 10 ans, 6 mois.

Les feuilles blanches que le P. Sica avait ajoutées à la fin de son catalogue sont maintenant pleines. Une petite revue sur ces noms fera peut-être plaisir.

Je parle ici pour le Kiang-nan, nos renseignements n'étant plus assez précis sur le Tcheu-li.

Nous avons pour ces 11 dernières années un total de 51 décès, dont 7 Chinois, qui comptent en moyenne 28 ans, 3 mois de religion. — La vie moyenne des 44 Européens en mission a été seulement de 24 ans, 4 mois. Mais rappelons-nous que le P. Sica nous a dit qu'elle n'a été que de 10 ans 6 mois pour les 122 défunts des 50 premières années de nos missions de Chine.

Cette prolongation de la vie des ouvriers évangéliques est un progrès très important. Il est dû surtout à l'amélioration des habitations, et aux précautions hygiéniques que l'expérience a conseillé de prendre. Aussi la longueur des existences devient-elle plus normale et se rapproche-t-elle de celle des Européens vivant dans la mère-patrie.

De nos 51 défunts sont morts :

De 16 à 20 ans..................	1
De 20 à 30 ans..................	1
De 30 à 40 ans..................	5
De 40 à 50 ans..................	8
De 50 à 60 ans..................	12
De 60 à 70 ans..................	16
De 70 à 80 ans..................	7
Au delà de 80 ans...............	1

Conclusion : — La vie est tolérable en Chine. *Experto crede Roberto.*

P. Gandar, S. J. (1).

Les étrangers en Chine en 1903.

Note du F. Joseph Ducoux.

D'APRÈS le relevé fait par les douanes impériales chinoises, le nombre des étrangers résidant en Chine en 1903 était de 20,404 se répartissant ainsi. Nous avons mis en regard des chiffres d'il y a 10 ans.

1. Le P. Gandar, né en 1829, est en Chine depuis 40 ans.

		1903		1893		DIFFÉRENCE
1.	Anglais	5,662		4,163	+	1,499
2.	Japonais	5,287		1,017	+	4,270
3.	Américains	2,542		1,336	+	1,206
4.	Portugais (et Macaïstes)	1,930		410	+	1,520
5.	Allemands	1,658		777	+	881
6.	Français	1,213		786	+	437
7.	Russes	361		118	+	143
8.	Espagnols	339		357	+	18
9.	Italiens	313		189	+	124
10.	Belges	311		50	+	261
11.	Danois	236		127	+	109
12.	Hollandais	224		52	+	172
13.	Autrichiens	172		76	+	96
14.	Suédois	120	226	328	—	112
15.	Norvégiens	106				
18.	Puissances n'ayant pas de traité avec la Chine (Suisses surtout)	59		104	—	45
17.	Coréens	22		0	+	22
18.	Brésiliens	3		1	+	2
19.	Péruviens	2		0	+	2
	Total	20,404		9,891		10,513

La colonie étrangère en Chine a donc un peu plus que doublé en dix ans. On remarquera que les Japonais sont cinq fois plus nombreux qu'il y a dix ans et occupent maintenant le second rang.

Parmi les Européens, ce sont les Belges qui ont le plus gagné proportionnellement, bien qu'ils soient encore peu nombreux.

Presque tous les pays ont doublé le nombre de leurs nationaux; la France n'a gagné que 55 °/₀ environ. L'Angleterre a le plus petit gain avec 25 % environ.

CROQUIS CHINOIS.

PAYSAGES, SCÈNES, PORTRAITS.

Autour du Scolasticat.

Loisirs des Missionnaires. — *P. L. Richard.*

Ne demandez pas aux missionnaires de vous écrire des lettres « rédigées » (1). Songez que tel Père, le P. Bondon, par exemple, a près de 100 chrétientés, 70 catéchistes, 1700 chrétiens, et 12000 catéchumènes, qu'il lui faut instruire chrétiens et catéchumènes, distribuer les sacrements, aller voir les mandarins, s'occuper d'une maison de 300 personnes, tenir les comptes, surveiller achats, cuisine, jardin, etc... et des constructions continuelles d'églises ou d'écoles. Il met 12,000 catéchumènes ; mais, comme il le dit, il pourrait aussi bien mettre 40,000 ou 80,000. Seulement, il ne peut guère s'occuper de plus de 12,000, et cela grâce à ses catéchistes, qui, eux aussi, pourtant, doivent être suivis de très près. — Je cite le P. Bondon, parce que c'est le plus occupé ; mais tous les autres en sont plus ou moins là, non pas seulement au Siu-tcheou, où officiellement on compte 27,000 catéchumènes, ou à l'Yng-tcheou, où on en compte 17,000, mais dans toute cette région sud du Kiang-nan. Mêmes fatigues dans le Nord du Ngan-hoei, où s'il y a encore peu de chrétiens, chaque Père a un immense district à parcourir, et passe sa vie à cheval.

Qu'on demande à ces missionnaires un travail soigné, on est presque sûr, malgré leur vertu, qu'ils ne pourront pas le donner. Quelques lignes jetées à la hâte ne valent-elles pas mieux que des lettres polies et attifées comme des dames de cour?

Les Pères du Siu-tcheou nous sont enfin arrivés. Je n'aurais certes pas reconnu le P. Bastard, l'ancien poitrinaire d'autrefois. Pour le P. Salmon, à part de l'embonpoint, il n'a guère changé. Le P. Acher-Dubois reste toujours le même intrépide marcheur : il souffrait de ne pouvoir là-bas aller qu'à cheval : aussi en revenant, il s'en est donné ; trouvant que les barques du canal allaient trop lentement, il a fait avec le P. Bastard 60 kilomètres à pied en une seule nuit. Je n'avais pas connu le P. Louis Le Bayon : il semble fort heureux là-bas, et ne songe, comme tous ceux qui ont été au Siu-Tcheou, qu'à y retourner après son troisième an !

Les secondes vacances sont commencées ; mais on attend encore les Pères de Siu-Tcheou, à part le *Père Thomas*, arrivé depuis quelques jours déjà et enchanté de son district.

Il est là depuis quatre ans, et a déjà plus de 400 chrétiens. — 1e année :

1. Les *Lettres de Jersey* s'en gardent bien.

pas un chrétien, pas un baptême. — 2e année : 10 baptêmes. — 3e année : plus de 100 baptêmes. — 4e année près de 300 baptêmes. Jamais il n'a été aussi heureux : il va bâtir son église, et pourra peut-être avoir un autel ; car jusqu'à présent il n'a qu'une table faite de ses mains. En ce moment, il a 17 catéchistes ; prix : *deux francs* par mois. Ils sont nourris par les chrétiens et catéchumènes, et il y a beaucoup de catéchumènes.

Œuvre d'apprentis. — *(P. L. Richard).*

Le F. Ducoux a entrepris une nouvelle œuvre. Sur nos chantiers travaillent un bon nombre de petits apprentis. Le Frère s'est dit qu'on pouvait leur faire du bien, et a obtenu des patrons, non sans peine, qu'on les lui laisse le dimanche. Il les distrait comme il peut. Hier, lorsque je suis allé à T'ou-sé-wé, il leur apprenait *la boxe*. Il les avait mis tous en file par ordre de taille, le plus grand ayant de 14 à 15 ans, le plus petit 2 ou 3 ans (car on amène les frères). Le professeur montrait ce qu'il fallait faire : tous l'imitaient. Il suait à grosses gouttes, mais tous riaient de bon cœur. Il en mettait ensuite deux en face l'un de l'autre, — mais parfois devait ensuite les séparer, car ils prenaient la chose au sérieux. — Si l'on ne dit pas, après cela, que nous formons nous-mêmes *les Boxeurs !*

Les Frères coadjuteurs. — *(F. Ménez).*

Le Frère Arvier est à l'infirmerie. — Son office est accablant, aussi. A lui seul il mène de front des affaires qui fatigueraient trois hommes robustes ; et on n'a pas d'aide à lui donner.

Cette année (1902-1903) trois frères coadjuteurs sont morts ; deux autres étaient morts auparavant, depuis mon arrivée : et cependant aucun nouveau n'est encore venu d'Europe, depuis le F. Richet, mon compagnon de voyage. Vous vous imaginez sans peine quel vide cela fait : 5 sur 28 ; 28, y compris deux novices chinois encore au noviciat.

C'est un refrain que vous connaissez ! On n'a qu'à le reprendre pour les Pères ! A Zi-ka-wei même, tout le monde cumule. Les surveillants du collège sont des théologiens ; les professeurs à l'université sont des professeurs du séminaire et du collège, ou même le P. Ministre-directeur de l'orphelinat ! etc...

Débuts de « l'Aurore ». — *(F. Ménez)*

Ce sont les élèves eux-mêmes qui ont fait le règlement. A l'un de leurs premiers exercices de déclamation (quelque chose comme nos tons), où ceux qui veulent prennent la parole, l'un des nouveaux s'est levé et a parlé en ce sens : « Je vois des règlements très beaux affichés sur les murs ; mais je ne vois pas qu'on les observe. Ainsi, il est défendu de cracher, et je vois

des crachats çà et là ; j'entends sonner la cloche, et je vois que deux ou trois continuent à parler, le professeur est obligé d'attendre pour sa classe... Ce n'est pas tout d'avoir des règlements, il faut qu'on les observe, etc... » Les autres sont frappés de la justesse du raisonnement, et demandent à refondre le règlement, en visant aux moyens de le faire observer. Le règlement est discuté point par point : ils sont plutôt sévères pour eux-mêmes.

Ainsi, dans les chambres de nuit, où ils sont six par chambre, quand ils travaillaient tous les soirs de huit à dix heures, ils parlaient à peu près librement, pour se demander des explications. Il est décidé qu'il faudra désormais une permission pour parler, qu'on parlera à voix basse, et à quelqu'un de la chambre, sans sortir. Défense de fumer, sinon à des moments et à des endroits déterminés. Ils restreignent aussi la liberté de sortir. Dès le début de l'année dernière, ils s'étaient imposé le silence au réfectoire, bien qu'ils n'aient pas de lecture ; et ils avaient décidé qu'ils ne boiraient pas de vin, afin de pouvoir mieux travailler. Tout cela a passé aux voix, dans une séance de trois heures.

Pour faire observer le règlement, ils ont élu un conseil de neuf membres, plus six surveillants. Ces derniers sont ceux à qui on demande les permissions, ou plutôt qu'on avertit quand on s'éloigne du lieu de réunion. Ils doivent aussi surveiller les infractions au règlement, et avertir les délinquants. Quand quelqu'un aura été averti trois fois, l'un de ces surveillants en référera au conseil des neuf, qui verra avec le directeur (P. Mô) ce qu'il y a à faire.

Le règlement discuté et voté est en vigueur provisoirement, mais au retour des anciens (qui sont aux examens), il sera soumis à leur approbation, et subira peut-être quelques légères modifications. Parmi les anciens absents est précisément le président des 9 ; c'est lui qui l'année dernière était tout.

Ce qu'il y a de curieux, dans tout cela, c'est que rien ne leur a été suggéré. Tous les articles ont été proposés par eux-mêmes, s'inspirant de ce qu'ils connaissent des collèges d'Europe et des universités japonaises.

La Chine s'arme. — *(F. Ménez.)*

Le Lao-daong est la paroisse de la ville chinoise *intra muros* (Tong-ka-dou est dans un faubourg). Dans les vastes bâtiments attenant à l'église, il y a une petite école de 80 élèves ; à peu près du même monde que nos élèves de Zi-ka-wei, mais plus jeunes : presque tous sont pensionnaires. L'ancien directeur de T'ou-sé-wé, le P. Sen-gni, était envoyé par le dernier *status*, comme curé de la paroisse, en vue surtout d'établir un syndicat d'ouvriers chrétiens, les chrétiens étant exclus de celui qui existe entre païens, faute de pouvoir prendre part aux fêtes superstitieuses. Le curé a en même temps la haute direction de l'école.

Le P. Sen-gni, témoin des heureux résultats produits par l'exercice à T'ou-sé-wé, n'eut rien de plus pressé que de procurer le même avantage à ses

nouveaux élèves. Des fusils sont commandés pour les soldats, des sabres pour les chefs, sur le modèle de ceux de T'ou-sé-wé. L'uniforme est aussi à peu près le même. Restait à trouver un instructeur. Le commandant du bataillon de T'ou-sé-wé, passé ouvrier depuis un an, est libre de ses journées du dimanche. C'est tout trouvé. On déniche un clairon, je ne sais où ; un bachelier fait cadeau d'un tambour ; et voilà le matériel au complet.

A la fête de Zi-ko-lao, deux mois après : le nouveau bataillon était là, faisait la haie, comme les orphelins, et la foule, si envahissante ailleurs, s'arrêtait respectueusement devant ces bambins... *en uniforme !*

Douce température. — *(P. Richard.)*

Les chaleurs continuent, tolérables pourtant, grâce surtout à cette bonne mousson, à qui on ouvre portes et fenêtres nuit et jour, et qui en profite pour faire sauter tableaux, feuilles et cartons. Malheureusement, elle se tait parfois, et il faut s'armer de l'éventail : c'est de l'air chaud qu'on s'envoie sur la tête, mais enfin c'est de l'air, et cela repose.

Avec cela, les cigales font un tapage à rendre jalouses celles de Provence, n'en déplaise aux Provençaux. Quand elles se taisent, les grenouilles commencent. A moins qu'elles ne chantent toutes en même temps.

A midi, vous pourriez croire qu'il n'y a pas d'hirondelles. Jusqu'à 9 h., 10 h., elles se tiennent en triples croches sur les fils du télégraphe : quelques-unes, plus intrépides, tournoient encore. Mais la chaleur augmente : où sont-elles ? — Allez derrière la maison. Il y a un peu d'ombre, et des saillies qui courent tout du long. C'est là que les voyageuses infatigables se reposent, en dodelinant leurs petites têtes noires. Allez maintenant nous reprocher de nous enfoncer dans des fauteuils, uniquement occupés à nous y éponger. Quand les hirondelles se reposent, on peut bien, je crois, en faire autant.

L'anglais à Zi-ka-wei. — *(F. Ducoux.)*

La rentrée du collège a lieu après-demain, on va enseigner l'*anglais ;* grande innovation, qui s'imposait au point de vue apostolique, mais qui n'était pas sans susciter des difficultés.

C'est un *fait* que les Chinois *veulent* l'anglais, et qu'ils ne peuvent s'en passer s'ils veulent faire du commerce, ou entrer dans les administrations, douanes, etc... ; par ici tout le monde parle anglais : refuser l'enseignement de l'anglais serait donc exclure par le fait du collège de Zi-ka-wei quantité de jeunes gens chrétiens ou païens qui viendraient volontiers à nous, et qui, eux aussi, auront plus tard leur influence dans le monde des affaires.

En vacances. — *(F. A. Durand.)*

Les vacances à Zô-sé sont particulièrement agréables, grâce aux excursions plus ou moins éloignées que nous faisons presque chaque jour sur les

mille canaux qui sillonnent la plaine en tous sens. Outre les deux grandes barques chinoises de Monseigneur, qui sont à notre disposition pendant ces quinze jours, pour les voyages éloignés, nous avons encore deux canots Européens à rames. Nous avons installé un mât et une voile sur le plus grand et, poussés par le vent, nous traversions rapidement les champs de riz, et les villages chinois, au grand ébahissement des indigènes, qui venaient curieusement nous voir passer... Un beau soir, le vent ayant tourné, nous dûmes louvoyer, et au lieu de rentrer à Zo-sé pour souper à sept heures et demie nous arrivâmes triomphalement à minuit et demi. Mais quel charmant voyage, à la fraîcheur de la nuit et au clair de la lune ! de temps en temps, nous entendions dans le silence des voix récitant les prières chrétiennes : sûrement ce sont des pêcheurs chrétiens ; en passant près des barques, nous leur souhaitions une bonne nuit, et tout heureux d'avoir été reconnus, ces bonnes gens saluent les Pères. Vers onze heures du soir, près d'un petit village, où tout semblait dormir, nous entendons tout à coup retentir une formidable détonnation.

C'est un coup de fusil ! Qu'est-ce qu'il y a ? Si ce sont des brigands, nous allons bien les recevoir ! Mais pas du tout : c'est nous qu'on a pris pour des brigands. Le veilleur du bourg entendant de loin le bruit insolite de nos avirons et nos voix, fut pris d'une panique, et donna le signal de l'alarme. En passant, nous pûmes voir une dizaine d'hommes avec des lumières, courant de côté et d'autre : l'un d'eux, monté sur une barque, était déjà prêt à partir. Nous les rassurâmes, et sans autre incident, nous fûmes bientôt à Zô-sé.

Vacances de « l'Aurore ». — *(F. Durand.)*

Nos universitaires de « Aurore » (120 élèves) sont partis en vacances le 13 juillet, jusqu'au 1er septembre. Ils ont passé d'excellents examens de fin d'année. Depuis deux mois, ils travaillent d'arrache-pied pour les préparer ; aussi les résultats ont dépassé toute attente. Le dernier jour, ils ont offert un banquet à tous leurs professeurs, y compris le lieutenant et le sergent du poste français. Ils ont porté des « toasts » dans les différentes langues qu'ils apprennent ici. Ils ne savaient comment exprimer leur reconnaissance : ils sont partis enchantés de leur année scolaire... ne se plaignant que d'une chose, c'est qu'on leur donnât des vacances trop longues (six semaines). Une dizaine d'entre eux sont même restés à l' « Aurore », espérant y travailler plus librement que chez eux. Trois de ces jeunes gens s'étant présentés aux examens chinois, il y a deux mois, ont été reçus docteurs, ce qui les élève très haut aux yeux des Chinois. Ils doivent revenir ici au mois de septembre, pour continuer leurs études de sciences européennes. Ils ont adressé une requête au vice-roi de Nanking, afin d'obtenir que l'« Aurore » fût reconnue officiellement par le gouvernement chinois, jouisse de certains privilèges, et

reçoive quelques subsides. Pour la prochaine rentrée, le nombre des élèves est fixé à 150. Impossible d'en recevoir davantage ; tout est plein, et on ne construit pas. Le bâtiment définitif sera probablement élevé entre Chang-haï et Zi-ka-wei, sur la Concession française près du grand hôpital chinois que la Mission est sur le point de commencer. — Priez toujours pour cette œuvre, qui peut donner les plus beaux résultats.

Guérisons et conversions. — *(F. Durand.)*

A Ou-si, les catéchumènes affluent chez le P. Speranza. Ils viennent quelquefois d'une façon extraordinaire. Je vous ai raconté des faits de maladies diaboliques : voici une autre guérison d'une maladie où le diable semble n'être pour rien. Le Père revenant d'une tournée dans ses chrétientés, trouve à sa porte plusieurs païens qui l'attendaient. L'un d'eux, un jeune homme de 20 à 25 ans, est étendu par terre, raide, sans pouvoir faire aucun mouvement. Près de lui, se tient sa mère. Aussitôt qu'elle eut vu le Père, elle s'écrie : « Père, guérissez mon fils, chassez le démon qui veut me le prendre. » Le Père, après quelques instants d'examen, ne reconnaissant aucun symptôme de maladie diabolique, lui dit : « Votre enfant n'est pas possédé du démon ; il a une maladie ordinaire, mais très grave, de la moelle épinière, ou une carie des os, je ne sais pas, moi, je ne suis pas médecin, et je ne puis soigner tous les païens malades de la contrée, allez voir un de vos médecins.» La mère ne veut rien entendre : « Guérissez mon enfant, je ne partirai pas avant que vous ne l'ayez guéri.» Le Père essaie de la raisonner. Peine perdue, elle ne veut rien entendre et se montre bien résolue à ne pas s'en aller. En désespoir de cause, le Père lui permet de demeurer quelques jours dans une petite salle attenante à la porterie. Entre temps, les gens du Père apprennent au malade, qui en avait manifesté le désir, les principaux dogmes de la religion chrétienne ; et trois jours après, le mal semblant empirer, le jeune homme supplie le Père de lui administrer le baptême. Le P. Speranza acquiesce volontiers, croyant avoir affaire à un moribond. Mais à peine celui-ci a-t-il reçu le baptême, qu'il se relève complètement guéri, louant et bénissant Dieu, au grand étonnement de tous. N.-S. semble avoir voulu récompenser ainsi la foi tenace et persévérante de sa mère.

Naturellement, toute la famille s'est déclarée catéchumène. Les païens qui habitent près du jeune homme, sont ébranlés. Mais hélas ! les hommes et les ressources font défaut ; on ne peut recevoir tous ceux qui viennent.

A Ou-si, chez le Père Speranza. — *(F. L. Hermand.)*

Profitons du beau temps : le mercredi dès l'aube, en route pour le Ta-hou, un grand lac ; on pourrait dire une mer intérieure. Il est semé de beaucoup d'îlots, un peu, mais en très grand, comme le Morbihan,

auquel il fait rêver les vieux Bretons de race ou de cœur. Deux grandes îles surtout. Nous irons à celle du Nord : Mo-ti-cé (la montagne en fer à cheval,) et comme le P. Speranza désire en connaître les habitants, il viendra avec nous. Aucun missionnaire, à sa connaissance, n'a été jusque-là, et sans doute guère d'Européens. Charmante promenade à la voile. Vers 11 heures, nous entrions dans une petite crique au Nord de l'île. Tout le monde accourt, comme à une exhibition de Barnum ; et voilà les scènes les plus amusantes du monde. Pas trop effrayés, les indigènes ! mais ce sont des sauvages, qui n'ont rien vu : stupéfaction générale, en face de ces hommes à longues barbes. « Ce vieux Père a la barbe rouge (c'était moi, s'il vous plaît), il doit bien être vieux, sa barbe est si longue et si épaisse ! — Eh bien ! vieux frère, voyons, combien me donnes-tu ? — Au moins 60 ans ! — Oh ! Oh ! j'en ai 30, et c'est déjà bien comme cela ! — Comment, 30 ? Et ce vieux-là n'a que quelques poils, avec ses 70 ans !... » Les étonnements se multiplient à propos de tout. — Le P. Speranza, lui, est ravi de la simplicité de ces gens. Il a baptisé Mo-ti-cé : *l'île des scolastiques*, et a de grands espoirs à son sujet.

Au retour grand vent. Certains cœurs se troublent, mais les scolastiques français tiennent bon : d'où beaucoup de *face* devant nos marins !

Notre *amiral* tient la corde à virer la voile, mais aussi le fil de la conversation. En raconte-t-il des histoires ! Pour rentrer vers Ou-si, il faut passer un détroit peu large, et là nous avons vent debout. On tire des bordées à toute vitesse : l'une d'elles nous mène juste sur une barque amarrée là : terreur des pêcheurs qui déjà se voient coupés en deux, comme les *terre-neuvas* par un transatlantique ; ils hurlent. L'amiral cause toujours, sans s'occuper de leurs vociférations, et au moment où nous allions aborder : « Pare à virer — Vire ! » et nous tournons, en rasant la pauvre barque. C'était magnifiquement enlevé. Aussi, spontanément, les scolastiques éclatent en applaudissements et en félicitations. C'est ça qui a donné de la *face* à ces braves *lôdas !* A 8 heures, nous rentrions à Ou-si.

Petits Bonzes. — *(F. Hermand.)*

A la fin de notre séjour, nous apprenons par hasard qu'à quelques pas de Zô-sé habite un bonze ; que le dit bonze a acheté trois enfants qu'il élève pour en faire à toute force de petits bonzes, ce qui ne semble pas plaire du tout aux pauvres gosses, qui récalcitrent ; alors le patron cogne dessus à tour de bras, et les met à la diète.

L'un des trois, le plus grand, un jour s'est sauvé : depuis lors, il est enchaîné comme un prisonnier : deux bracelets de fer au-dessus des chevilles, reliés par une grosse chaîne.

Le bon cœur du F. Ducoux bondit : il m'arrive en coup de vent : « Eh bien ! mon vieux lapin, allons-y voir. » Et on y va. La bonzerie est

fermée : on cogne à la porte : « Qui est là ? — Des Pères, vieux frère. Ouvre ! » — On ouvre : ce n'est pas le bonze, mais son domestique, un vieux à la tête mauvaise, pas bonze tout à fait, mais appartenant pour le moins à un tiers-ordre de la bonzerie. Le torse nu, crasseux, il se fait pourtant très aimable, obséquieux, nous comble de saluts et de remerciements pour notre visite, qui le gêne effroyablement.

« Ce n'est pas tout ça, vieux frère, on vient voir les gosses !... — Allons, amène-les, et un peu vite, hein ! — Grand homme, ils sont en train de se laver ! — Allons, dépêche. » A contre-cœur il s'exécute : les mioches ne se lavaient point du tout et, à coup sûr, ne s'étaient pas lavés depuis des semaines.

Ils sont gentils, ces trois petits (6, 9, 12 ans) vêtus de simples pantalons, mais maigres, souffreteux, miséreux. Le plus petit a l'air intelligent, les deux autres semblent déjà abrutis : le grand marche péniblement, la chaîne de ses pieds est courte et les bracelets lui ont fait des plaies. Ils ont un peu peur de nous, mais pas tant que le vieux, que nous regardons d'un air pas content. Il recule de quelques pas. Ça ne fait rien, vieux, tu donneras tout de même des explications. Il lui fallut bien causer : naturellement il rejeta tout sur le dos du bonze absent.

Le lendemain, nous sommes retournés nombreux, une vraie invasion. Beaucoup de Chinois nous suivent. Nous faisons manger les gosses, et de quelles dents ils dévorent tout. Cependant nos Chinois s'indignent ; un de nos marins veut faire sauter les chaînes. Puis on visite la maison de la cave au grenier. Sur le lit du bonze, on trouve sa pipe à opium : on se paie la tête des bouddhas, ce qui fait rire le vieux, que nous finissons par photographier avec les petits, malgré l'heure tardive.

Que peut-on faire pour ces enfants ? Hélas ! sauf les enchaîner, le bonze *a le droit* de les traiter ainsi, et de les battre ! Le tout petit ne vivra pas longtemps. Peut-être, puisqu'on peut entrer là, pourra-t-on le baptiser.

21 août.

L'affaire des petits bonzes de Zo-sé se corse. Quelques jours après nos visites et notre départ, les deux plus grands (l'aîné malgré ses chaînes aux pieds) se sont enfuis, et réfugiés chez le P. Lemercier, mis par nous au courant. Les chaînes sautent. Le vieux gardien vient les réclamer : les gosses refusent de s'en aller. Un catéchiste menace le vieux de l'enchaîner à la place du petit gars, s'il ne déguerpit immédiatement : il déguerpit. Le bonze, de retour sur ces entrefaites, n'ose rien dire, ni réclamer les petits. Il se sent dans son tort, et a le pays contre lui. On attend encore ; mais je compte bientôt voir arriver ces deux petits bonzes à T'ou-sé-wé : le troisième est resté à la bonzerie, trop petit pour s'enfuir. — A sa place, d'une autre bonzerie en est venu un de quinze ans, « gentil comme un amour, »

dit le P. Lemercier, et demandant à se faire chrétien. En voilà déjà plusieurs de ce monastère qui se convertissent : un d'eux, maître Z'ong, est devenu un véritable apôtre dans les environs.

Poésie de la Mission. — *(F. Hermand.)*

Il paraît que certains jeunes, qui rêvent sans doute le martyre et la souffrance à haute dose, trouvent que systématiquement nos lettres « couvrent toute la Chine et tous les Chinois d'une neigée de fleurs, et qu'il y aurait beaucoup de rosiers sans épines, dans notre pays de cocagne ! » C'est gentiment dit, cela, c'est poétique, voire un peu jeune ! Mais ça ne me fera pas dévier d'un millimètre dans ma vieille direction : vous dire *franchement* ce que je pense. Après tout, je suis peut-être devenu trop chinois : merci à ceux qui me le diront !

Je ne vois pas, après tout, que nous fassions la vie si rose au missionnaire, et le prélassions « dans un palankin mandarinal à longueur de journée ! » Quand on y va, en palankin mandarinal, c'est rare, et c'est généralement la pire corvée ! On use infiniment plus de fonds de culottes en char, en brouette, à mules, en barque.

Eh ! lisez donc nos lettres, jeune poète, et voyez si nous y dissimulons que la vie de missionnaire est en réalité fort dure !...

La « neigée de fleurs, » pour le missionnaire, c'est de voir (parfois !) que ses peines ne sont point perdues ; que, Dieu aidant et la Ste Mère aussi, ses chrétiens sont bons, simples, pieux, d'une foi solide ; qu'ils résistent bien à l'attrait des superstitions, et qu'il n'y a guère de Judas ; qu'on peut les rosser, les piller, brûler leurs maisons, les persécuter, ils restent fidèles ! que le troupeau augmente, et que les catéchumènes s'inscrivent, nombreux et sérieux ! — (Encore n'est-ce pas partout !) — Mais ne serais-je pas bête, avec cela, de vous dire que les Chinois sont des brutes avec lesquelles il n'y a rien à faire ?

Les enfants du patronage. — *(F. Hermand.)*

J'éprouve toujours le besoin de vous dire du bien des Chinois, ou de quelque catégorie de Chinois, ne serait-ce que des petits *apprentis* maçons et menuisiers qu'on rencontre à chaque instant dans la maison, depuis quatre mois, à cause des constructions en train. Tout ce petit monde-là est païen, et au début était bien sauvage ; mais combien transformé depuis ! Quelques-uns des scolastiques leur ont témoigné un peu d'intérêt au début, et ils ont été gagnés. Jamais ils ne nous rencontrent sans s'épanouir en un sourire bien ouvert : « Bonjour, Siang-Kong : — le Siang-Kong va-t-il bien ? » ou bien (autre formule chinoise) : « Le Siang-Kong a-t-il dîné ? » Et pour peu qu'on s'y prêtât, ils ne nous lâcheraient plus.

Vous savez qu'on avait commencé jadis par leur procurer un jour de repos, à les réunir l'après-midi du dimanche à T'ou-sé-wé, où on tâchait de les amuser. Ils faisaient l'exercice... naturellement ! et en étaient fous : dès le lundi matin ils demandaient : Dimanche encore, Siang-Kong, on ira à T'ou-sé-wé ? et vivaient de cela jusqu'au dimanche suivant. Malheureusement l'entrepreneur, païen aussi, ne pouvant travailler chez nous le dimanche, se ménage quelque entreprise ailleurs, où il travaille surtout ce jour-là, y mettant tous ses ouvriers, lesquels se passent difficilement de leurs apprentis. Il a fallu cesser ces réunions.

Le F. Ducoux passant un jour près de la pagode de Long-fo, voit sortir un petit bonhomme d'une boutique à thé, et venir lui faire la prostration. C'était un apprenti-maçon d'une dizaine d'années, qui avait travaillé chez nous une quinzaine de jours, et était venu à T'ou-sé-wé un dimanche, un seul ; il y avait de cela deux mois. C'en était assez pour que ce petit païen éprouvât le besoin de témoigner sa reconnaissance, devant tout le monde, au *diable d'Occident.*

Débuts dans la surveillance. — *(F. Savio.)*

C'est drôle de surveiller des enfants dont on ne comprend ni la langue ni les mœurs. Si vous saviez ce que j'y voyais, les premiers temps que j'étais au collège ! — Voilà deux élèves qui vous arrivent : l'un pleure, l'autre a l'air bien fâché : qu'est-ce qu'ils me veulent donc, ces petits marmots ? Et voilà que le premier d'entre eux, tout petit, me montre sa belle robe toute mouillée de thé : peut-être le plus grand lui aura-t-il versé du thé sur sa robe ? C'est fort probable, mais le grand lui aussi accuse son compagnon, qui lui aurait volé une toupie. Est-ce vrai ? Comment le savoir ? Pas moyen de parler, très difficile de les comprendre : que faut-il faire ? Enfin je me résous à leur demander leurs noms, et les renvoie en disant « *H'ao* » (bien). Et ils partent, se demandant peut-être ce que je vais faire de leurs noms. S'ils savaient que je n'ai pas même compris leurs noms !

Ce sont là des histoires de chaque jour : mais peu à peu on finit par les comprendre, on commence à dire quelques mots, pas beaucoup, assez toutefois pour poser les questions nécessaires. — Croyez-vous qu'on est plus avancé avec cela ? pas du tout : pas moyen de savoir la vérité ; c'est alors que le *h'ao* d'usage intervient, et sauve toute la situation.

Un élève vient-il vous demander une permission : vous lui répondez : « *H'ao* » (oui). Un autre vous raconte-t-il une histoire incompréhensible : c'est encore *H'ao* que vous répondez, mais répété : « *H'ao-h'ao* » (bien, j'y penserai). C'est un précieux trésor que ce *H'ao*, que l'élève interprète toujours à sa façon et selon les circonstances.

Un général d'armée. — *(F. Hermand.)*

Les exercices militaires gagnent du terrain. « Mon sergent » en deviendra un homme célèbre. Déjà à T'ou-sé-wé, et à « l'Aurore », il est le chef immédiat ; au Lao-daong, il dirige médiatement par le commandant de T'ou-sé-wé, et il y va de temps à autre faire passer une revue. Et voici qu'il a reçu une députation, puis une lettre d'élèves de l'École municipale française pour le même objet.

Voilà donc le sergent d'un dépôt, qui n'est censé commander qu'à un caporal et à cinq hommes, et qui, en fait, se trouve à la tête d'une armée active comprenant quelque chose comme 600 hommes !

Impressions d'un nouvel arrivant. — *(1904.)*

Votre mot m'a remué le cœur. Que voulez-vous ? j'ai beau m'appeler (ici un nom chinois), avoir pris le costume du pays ; j'ai beau balbutier quelques mots de « mandarin » ou de « tou-wo », je n'ai pas pu me refondre tout entier en un mois. Les séparations ont coûté, et je les sens encore. Je ne m'en plains pas. On ne partirait pas, s'il n'y avait pas un peu plus à offrir à Notre-Seigneur. Cela ne m'empêche pas d'aimer passionnément ma vocation de missionnaire.

Quels ont été mes sentiments en arrivant? Grande joie : joie de retrouver des pères et frères que j'ai connus, joie très profonde de me sentir arrivé, de me sentir là où le bon Dieu me veut, dans le pays où je travaillerai, où je mourrai.

Je ne vous dirai pas que je suis heureux parce que j'ai trouvé telle ou telle chose, parce que j'ai vu les choses se faire de telle ou telle manière, que j'ai eu des surprises et des désillusions. Non, je ne m'attendais à rien, et je m'attendais à tout. Je voulais la Chine, non pas pour telle ou telle raison particulière, mais parce que le bon Dieu m'y appelait ; et maintenant je suis content parce que je suis où le bon Dieu me veut. Je m'inquiète très peu de l'avenir, et suis bien décidé à me laisser mener, les yeux fermés, par la Providence. Voilà toute ma spiritualité pour le moment.

II. De Nanking vers la mer.

Nanking. — *(P. Louis Richard.)*

DES boutiques, des mulets, des ânes, toujours des ânes, des gens qui portent fourneaux et cuisines, avec des cris, des scieurs de bois installés au milieu de la rue, des joueurs de guitare, des *conteurs*, beaucoup de conteurs, et très entourés. Plusieurs ont jusqu'à 200 ou 300 auditeurs, surtout dans la grande place qui s'étend devant *le local des examens*. Nous

entrons, un mendiant nous suit. Le portier ferme la porte derrière nous, les gens s'étendent par terre, et regardent dessous. A notre droite et à notre gauche les longues rangées de cellules où viennent composer les candidats. Il y a place pour plus de 20.000, pas au large, par exemple. Devant nous le kiosque, où montent les surveillants. Nous y montons: le mendiant nous y suit ; les lettrés qui nous accompagnent intercèdent pour lui.

Le Frère Matthias Tsang finit par lui donner quelque chose : « Les Européens donnent volontiers l'aumône, nous disent les lettrés. — Et vous? Pourquoi ne la donnez-vous pas? répond le Frère Tsang. » — Les rangées de cellules s'étendent en demi-cercle tout autour du kiosque. Au fond, les salles qui servent à loger les examinateurs.

Aristocratie intellectuelle. — *(P. L. Richard.)*

Nous étions restés l'autre jour à la porte du local des examens. Heureux êtes-vous, à Cantorbéry, d'avoir de si larges salles. Si vous voyiez leurs pauvres cellules ! De vraies stalles d'écurie, et envahies par les herbes. On ne peut guère les prendre en photographie, car un mur les longe par devant, à moins d'un mètre de distance. Et dire que c'est ici qu'on a jugé la capacité de tant de mandarins actuels ! et sur quelles compositions ! Encore trouve-t-on des compositeurs bénévoles qui veulent bien subir ce supplice à votre place : vous les payez, et vous empochez le diplôme.

Nous sommes montés à la fontaine de la colline Yn-hoa-t'ai, chantée par les poètes chinois. Quand vient l'époque des examens, les candidats s'y rendent en foule, mais l'eau est réservée aux examinateurs. Plus heureux que les pauvres candidats, nous pouvons entrer, et boire. Évidemment le thé que nous avons pris était préparé avec cette eau précieuse ; je ne suis pas assez gourmet d'eau, pour dire s'il était meilleur.

Dans la ville, de grandes inscriptions tapissent les murs des lettrés : ce sont des passages célèbres, tirés des grands auteurs classiques. Cela vaut bien nos réclames criardes d'Europe. Mais je ne vois guère nos gens de lettres et étudiants, tapissant leurs murs de passages d'Homère, de Cicéron, de Corneille, en immenses caractères noirs sur fond rouge.

Tartares à Nanking. — *(P. Richard.)*

Nous continuons notre route vers l'est. Voici les robes des femmes tartares qui commencent à paraître, nous nous rapprochons de la ville tartare. Plus de larges pantalons, de petits pieds, mais de longues robes, croisant sur le devant, et allant jusqu'aux pieds. Les maisons aussi diffèrent des maisons chinoises : ce n'est plus le grand hangar ouvert aux gens, comme au grand soleil et à tous les vents : un grand mur sépare la maison de la rue, et entre le mur et la maison se trouve une petite cour intérieure. Le

tout est bâti en briques. Est-ce plus propre que les maisons chinoises? cela m'a semblé aussi négligé, d'après ce que j'ai pu voir du dehors.

En s'éloignant de Nanking. — *(P. Richard.)*

La route que nous suivons est d'abord assez bonne : de larges dalles, qui se joignent presque et sont presque de niveau. A mesure que nous avançons, la variété s'y met : tantôt seules, de larges dalles, tantôt des dalles avec des briques de chaque côté, puis des briques seules, puis des briques avec de la terre, des briques et des trous, des pierres de toutes formes et dans toutes les positions. J'étais descendu d'âne au sortir de la ville pour réciter mon bréviaire : je suis presque heureux bientôt de me retrouver sur ma bête, qui a le pied sûr, et sait toujours trouver où le mettre...

Nous croisons continuellement des voyageurs ou des caravanes. Voici par exemple toute une famille qui émigre, portant ses lits et ses modestes ustensiles de cuisine. Pauvres gens ! il faut bien peu pour les satisfaire, et dans leurs yeux ne passe encore rien de cette haine jalouse qui fait mal à voir chez les ouvriers sans travail de nos grandes villes. Ils nous regardent comme nous regardent les gens de tous les bourgs où nous passons, avec les yeux d'enfants curieux et étonnés. Ma barbe surtout, et bien plus ma queue de soie, quand ils peuvent la voir de près, attirent leurs regards, et ils courent parfois comme des gamins, à mes côtés, pour me voir plus longtemps. Si cela leur fait plaisir, tant mieux; pour moi, je ne m'en gêne guère.

La route devient de plus en plus pittoresque, de plus en plus difficile aussi. Du sommet d'une colline, voici une vue qui me rappelle plus d'une promenade aux environs de Lons-le-Saunier, ou dans les monts du Lyonnais. Nous couchons dans une pagode, au bord d'un torrent.

Le grand passé. — *(P. Richard.)*

Nous avons bien retrouvé la carrière d'où sont tirés les monuments du tombeau des Ming. Voici un immense bloc, puis un éléphant dégrossi qu'il ne reste plus qu'à séparer du rocher par la base. Par derrière, une stèle titanesque, taillée et polie sur ses quatre côtés, et qu'il ne resterait plus qu'à détacher à ses deux extrémités. On peut aisément passer dessous. Le Frère Mathias Tsang la mesure au mètre. Elle a près de quatre mètres d'épaisseur, plus de trente-six mètres de long; nous ne pouvons mesurer la hauteur, mais c'est au moins dix mètres : un beau bloc, n'est-ce pas? On se demande quels moyens employaient les anciens pour faire rouler de pareils blocs jusqu'au bas de la montagne, et les transporter ensuite à Nanking : car il n'y a plus de doute possible, c'est bien de là que viennent les blocs du tombeau des Ming, stèles et animaux. C'est un marbre moitié noir, moitié gris.

« Spectaculum facti sumus. » — *(P. L. Richard).*

Assis sur une grosse pierre, je dis mes petites heures. Non pas sans distraction, car je suis vite entouré. On regardait mon bréviaire, on regardait les caractères par-dessus mon épaule, et comme j'avais mon capuchon, on s'accroupissait devant moi pour me regarder : « C'est un étranger, il a la barbe noire. Il ne comprend pas. » Ce manège a duré toute la récitation des petites heures. Ensuite je leur ai montré mon bréviaire, puis les images que j'avais, une image du Sacré-Cœur, une de N.-D. de Fourvière, en leur expliquant que c'était là Notre-Seigneur Jésus, et la sainte Mère Marie. C'était la première fois sans doute qu'ils entendaient ces noms, et pour plusieurs ce sera la dernière.

Au repas, nous avons fait asseoir le guide à notre table! Toutes les fois que nous lui offrons quelque chose, il se lève, pour nous montrer son respect et sa reconnaissance; et quand il a à se moucher (avec ses doigts, comme de juste), il se retourne complètement. Nous offrons du pain aux petits qui nous regardent. Un grand diable veut en avoir aussi, mais non le manger en public, il s'en va pour cela dans la salle voisine. Plusieurs le suivent, en riant et en le plaisantant.

Le soir, au retour, la femme de notre guide est là, radieuse, avec son bébé dans les bras : elle est au moins aussi fière que son mari, qui n'avait jamais eu l'honneur de manger avec des hommes se servant de fourchettes.

Sur la route. — *(P. Richard.)*

Il pleut la nuit : le lendemain nous glissons beaucoup.

De tous côtés des rizières à demi immergées, des champs d'orge, de pois, de fèves, de colza. C'est vraiment fort bien cultivé, et à part les rizières, on pourrait se croire en France. — De temps en temps on aperçoit de grands oiseaux de proie tout noirs, puis c'est un faisan qui court sur le talus en criant. De grands buffles, la tête allongée, appliquent lourdement leurs pattes dans les plaques des rizières, et font jaillir l'eau tout autour d'eux. Ordinairement, ils sont montés par des enfants, qui les laissent aller à leur guise, étendus paresseusement sur leur large dos. A un moment, je me trouve en face de l'un d'eux sur un talus. Impossible de reculer, et pas de place pour deux. Je laisse mon âne aller. Je n'étais plus qu'à deux ou trois mètres du buffle, quand celui-ci, voyant qu'on ne lui laissait pas la place, se jeta tranquillement de côté dans la rizière. Son cavalier, un gamin, de quatorze à quinze ans, coiffé d'un immense chapeau de paille, était étendu à plat ventre sur son buffle. Il se soulève un instant, nous regarde, et s'étend de nouveau sur sa bête, qui à travers l'eau de la rizière, va rejoindre un autre talus, et continue sa promenade, dans une autre direction.

Missions annuelles, a T'song-min. — *(P. Le Chevalier.)*

Grâces à Dieu, depuis une quinzaine, les malades me donnent quelque trêve, et le R. P. Ministre ayant bien voulu venir me donner un coup de main, j'ai pu commencer les missions annuelles. Je compte en donner à la file *six*, sans autre interruption que la fête patronale de mon église centrale, et la réunion mensuelle de S. Barthélemy.

C'est un peu rude, en vérité, et j'ai craint un moment de ne pouvoir aller de l'avant. Une instruction et deux catéchismes par jour, les pénitents *à préparer* ensuite, — et malgré cette préparation aider encore au confessionnal la plupart des nouveaux convertis qui ne savent pas se confesser. On prend sa nourriture quand on peut : il m'est arrivé d'avoir mes trois repas servis en six heures : jugez de l'appétit qu'on peut avoir au troisième.

C'est dans ces missions que j'apprends à connaître mes ouailles, et que je peux juger de ce qu'il y a à faire pour le bien des chrétientés.

Chrétiens zélés. — *(P. Le Chevalier.)*

Sans la connaissance et l'amour de Notre-Seigneur, sans la connaissance du prix des âmes, nos chrétiens auraient-ils parfois le zèle le plus courageux ?

Je sais tel néophyte, vieillard de soixante-treize ans, qui à lui seul a baptisé plusieurs cholériques, et s'en allait partout, pendant le choléra, présider aux enterrements chrétiens, sans craindre ni le fléau, ni une chaleur atroce. J'ai vu moi-même un jeune homme, boiteux, avec un enfant de quatorze ans, s'en aller la nuit assez loin baptiser un catéchumène gravement malade.

Ils auraient pu attendre au lendemain, d'après les données reçues ; ils préférèrent voyager de nuit, munis d'une lanterne de papier huilé, pour ne pas exposer le malade à mourir sans baptême.

En brouette dans le canal. — *(P. Le Chevalier.)*

Le 24 septembre, je revenais de Notre-Dame de la Merci où j'avais été, pour la fête patronale, quand, en chemin, mon brouettier fit un faux pas, et me jeta dans un canal où, *malheureusement*, il y avait un peu d'eau, et il renversa la brouette sur moi. Peu s'en est fallu que je n'eusse l'épine dorsale brisée. Le pauvre homme a eu assez d'esprit pour voir ce danger et a fait un effort violent pour retenir la brouette, qui était très chargée. J'en ai été quitte pour des contusions et quelques douleurs dans le dos et dans la poitrine. Aidez-moi, cher Frère, à remercier Notre-Seigneur et la sainte Mère.

Comment on meurt ici. — *(P. Le Chevalier.)*

Il y a peu, j'ai enterré un vieux néophyte âgé de quatre-vingt-trois ans,dont la belle mort a été le couronnement d'une sainte vie. Converti, il n'y a que

quelques années, par une toute jeune nièce, qui s'est elle-même faite chrétienne malgré sa famille et est maintenant novice à la Présentation, il eut à subir une rude persécution de la part des siens, qui allèrent jusqu'à le lier pour l'empêcher d'aller à la chapelle. Soutenu par les exhortations de sa nièce, il tint ferme jusqu'à ce que, prévenu de ce qui se passait, j'eusse réussi à le délivrer. Depuis lors il a pu pratiquer librement sa religion malgré les tracasseries de son fils et surtout de sa belle-fille. Solidement instruit au catéchuménat, il devint un fervent chrétien. Tous les premiers dimanches du mois il y a messe à la Maternité; quoique distant de trois à quatre kilomètres, le bon vieillard y arrivait toujours l'un des premiers, à jeun, pour pouvoir communier. Le R. P. Supérieur étant, il y a trois ans, venu bénir la nouvelle église de cette chrétienté, il vint après la fête demander un chapelet. « J'ai perdu le mien, Père, et comme je suis vieux, je m'embrouille à compter sur mes doigts. J'ai bien fait un chapelet pour suppléer à celui que j'ai perdu ; mais il est trop peu solide pour durer. » Sur ce, il tira de sa poche le chapelet en question, des grains de maïs enfilés sur une ficelle, grains jaunes pour les *Ave*, rouges pour les *Pater*. Je fis volontiers un échange, et il partit content. Cette année il a voulu faire partie de la congrégation établie à la Maternité. Il y a un mois et demi il vint comme de coutume communier le premier dimanche. Arrivé de très bonne heure, il se coucha sur une planche, car il se sentait fatigué. Puis avant de s'en retourner chez lui, il alla visiter un néophyte de ses voisins, et lui dit dans la conversation qu'il mourrait le lendemain. « Comment le savez-vous ? lui répondit ce dernier. — La sainte Mère me l'a fait savoir en songe. » Le lendemain dans la matinée, il pria un jeune homme de venir me chercher pour l'Extrême-Onction. Celui-ci refusa, objectant que l'Extrême-Onction était pour les mourants, et que lui n'étant pas malade, c'est en vain qu'il irait me chercher. Le vieillard n'en fit pas moins avec soin ses derniers préparatifs, n'oubliant même pas les frais de la brouette pour ceux qui devraient venir me prendre pour son enterrement. Or, le soir, il fut soudain très gravement pris. Il dit alors à ce même jeune homme : « Désormais, il est trop tard pour les derniers sacrements ; je vais mourir. » — Vite, on appelle des chrétiens pour les prières des agonisants. Pendant qu'on les récitait, il s'écria tout à coup : « Oh ! la belle dame et les beaux jeunes gens qui l'accompagnent !... Jamais je n'en ai vu de si beaux... Je crois bien que c'est la sainte Mère et les saints Anges qui viennent me chercher. » Peu après il expirait paisiblement.

Audaces apostoliques. — *(P. Le Chevalier.)*

Que les convertis instruits aient la foi solidement ancrée, les faits sont là pour le prouver. Comment expliquer sans cela leur zèle à exhorter les moribonds même quand les familles font la plus grande opposition, même

quand il s'agit de maladies contagieuses, choléra, diphtérie, typhoïde ?

Que si quelqu'un, cédant aux sollicitations de parents ou d'amis païens, s'oublie à faire des superstitions, malheur à lui s'il est surpris : s'il y a des chrétiens dans le voisinage, ils le lui feront payer cher. Tout récemment le cas s'est présenté d'un néophyte dont le frère et la sœur sont païens, et qui a cru pouvoir, sous leur couvert, offrir un *repas funèbre* aux mânes de ses ancêtres. La chose ayant transpiré, un coup fut vite monté. Un converti inconnu de l'individu en question s'en alla comme par hasard cueillir de l'herbe pour les chèvres, et sous prétexte qu'il pleuvait, entra chez lui. On causa d'abord de choses indifférentes ; puis : « Ah ! vous cuisez le *kaon-va* (repas funèbre) aujourd'hui, à ce que je vois ? — Oui, je le cuis pour mes parents défunts. — Tiens ! je vous croyais chrétien ! — Je le suis, de fait ; mais du moment que le Père n'en sait rien, il n'y a pas de mal. — Ah ! c'est comme on dit vulgairement : le secret excuse tout, n'est-ce pas ? » Notre compère continua ainsi jusqu'à ce que les mets fussent cuits à point ; puis il prit congé de son hôte. Ce fut pour aller prévenir ses complices, qui attendaient dans les environs. En un clin d'œil, ils firent irruption chez le coupable. Tout juste, le repas était servi, les chandelles rouges allumées. Ils saisirent bancs, tables, vaisselle, aliments et papier-monnaie à l'usage des défunts, et apportèrent le tout à la chrétienté où je me trouvais, contents et fiers de leur coup, malgré la pluie et la boue des chemins. Le coupable vint me demander pardon ; le lendemain pendant la messe, il fit amende honorable. Quant au *kaon-va*, réchauffé par l'administrateur de la chrétienté, il fut mangé, non par les ancêtres mais par de joyeux vivants, qui l'arrosèrent copieusement de vin chinois, aux frais du coupable. Le papier-monnaie fit un feu de joie à la porte de la chapelle.

La Sainte-Enfance à T'song-min. — *(P. A. Durand.)*

On a dit avec raison que cette île de T'song-min était « le paradis de la Sainte-Enfance. » Depuis un-demi siècle, la pauvreté de ses habitants et l'instinct de conservation de leurs enfants ont forcé ces pauvres gens à nous confier les petits qu'ils ne peuvent nourrir. L'année dernière on a reçu ainsi *4.254* orphelins des deux sexes (environ un garçon contre quatre filles). — Le Kong-sou central en voit à lui seul entrer chaque jour cinq ou six, dans ses salles tenues par les Présentandines. — Un bien petit nombre échappe à la mort. Quand les frêles créatures, confiées à des nourrices, sont sauvées, elles rentrent dans nos orphelinats, mais elles n'y restent pas longtemps. Nos bons chrétiens tiennent à honneur d'avoir et de nourrir chez eux une adoptée de la Sainte-Enfance, que dans leur langage dépourvu d'artifices, ils appellent « *Ya-mi-long* » (enfant sauvage). — Celle-ci, comme ses sœurs d'adoption, sera libre de rester vierge ou de se marier ;

elle recevra sa part du maigre patrimoine, quelques « pas » de terre pour y cultiver du coton ; et devenue grande, elle adoptera souvent une autre Ya-mi-long.

Affaire de vol arrangée à l'amiable. — (*P. Le Chevalier.*)

Il y a peu, un païen d'une certaine aisance s'est permis de voler la pipe d'un chrétien, dans l'église de la Maternité. On l'aperçoit : amené par la queue devant les administrateurs et les catéchistes, pour éviter d'être livré au ti-pao, il consentit à toutes les conditions. Or, écoutez : « Moi, dit l'un, on m'a volé *autrefois* ici un habit, tu vas me le rendre. » — « Moi, dit un second, on m'a volé des tasses lors de la dernière visite épiscopale, tu vas me les rendre. » — Puis un troisième, un quatrième, etc... Tous ces vols *antérieurs* commis dans l'église ou le kong-sou ont été mis à sa charge. Puis une forte amende pour un pont; une indemnité pour la pipe volée, une autre au ti-pao et au ka-tsang (chargé des voleurs) pour les dérangements occasionnés par les vols antérieurs. — Bref, pour une pipe de cent sapèques, il en a déboursé plus de vingt-mille.

C'est la jurisprudence quand on saisit un voleur : il est responsable de tous les vols du voisinage. — Et cela n'empêche pas les voleurs d'être légion à T'song-ming.

Fêtes pascales. — (*P. Le Chevalier.*)

Je me suis rendu à la Maternité pour les fêtes pascales. Tout s'est bien passé jusqu'à Pâques ; mais ce jour-là, quelle pluie ! quel vent ! venus hélas ! trois heures trop tard ! — Les prudents, à la suite de deux ondées, ont eu le bon esprit de ne pas partir, ou de rebrousser chemin ; une foule d'autres, plus confiants, sont venus quand même à la messe. Et voilà que pendant cette messe la pluie et le vent ont si bien fait qu'un grand nombre doivent renoncer à repartir. Les braves sont partis pieds nus ; ceux qui avaient des parapluies et qui allaient contre le vent n'ont pu s'en servir, ou les ont vus brisés du premier coup. — Bref, j'ai eu à *nourrir* environ deux cents personnes, m'a-t-on dit ; car où seraient-elles allées trouver à manger ?

On a cuit à la cuisine de la petite école interne, cuisine faite pour une quarantaine de personnes. On a cuit aussi au fourneau des administrateurs. Malgré tout, les premiers servis l'ont été vers trois heures de l'après-midi. — Et quelle nourriture ! Du maïs, avec quelques morceaux de navets salés !... Grand régal pour le jour de Pâques. Nos pauvres gens, loin de se plaindre, m'ont témoigné beaucoup de reconnaissance. — Et la nuit !.. Plusieurs hommes préférant le bain, à la perspective d'une nuit blanche, sont partis sous une pluie torrentielle ! Ceux qui sont restés ont eu de beaux dortoirs, en vérité !

Conversions. — *(P. Le Chevallier.)*

Le dimanche 3 juillet 1904, deux bons vieux venaient se faire inscrire comme catéchumènes, pour une raison qu'ils regardent comme surnaturelle. Le second de leurs fils, mort chrétien, il y a peu de temps, aurait apparu en songe à sa vieille mère malade, et lui aurait dit d'appeler le maître d'école chrétien, qui est dans le voisinage, pour *s'entendre* avec lui. Elle fit part de son songe à son mari et à son fils aîné. Ceux-ci remarquèrent alors avec stupéfaction qu'elle avait sur la joue une croix assez grande, et faite avec du sang. D'où pouvait venir ce sang? Qui avait dessiné cette croix? Toujours est-il que le fils aîné, jusqu'alors opposé à la conversion de sa mère, alla lui-même chercher le maître d'école. Celui-ci, trouvant la maladie fort grave, baptisa la bonne vieille après une instruction sommaire. Le mari est venu lui-même me conter le cas, voulant aussi, lui, devenir chrétien. Je ne me prononce pas sur ce fait, mais qu'il y ait supercherie ou non, cela a gagné deux âmes au bon Dieu !

« La Sainte Mère de Ts'ong-ming. » — *(F. A. Durand.)*

Il est vraiment consolant et édifiant de voir comme les Ts'ong-mingois aiment leur bonne Mère et Patronne, et quelle confiance ils ont en Elle. Ils ne doutent de rien : aussi obtiennent-ils des faveurs tout à fait extraordinaires. Voici un fait que j'ai pu constater moi-même, lors de ma visite au bon P. Le Chevallier. Le soir de l'Assomption, nous traversions la chrétienté de Saint-Michel ; après une petite prière faite dans la pauvre chapelle, nous entrons chez le maître d'école, et les chrétiens viennent saluer le Père.

Voici une jeune femme de vingt-huit ans, qui se présente. Le Père me conte son histoire. — Il y a quinze jours, le 30 juillet dernier, on venait chercher le missionnaire en toute hâte, pour administrer cette femme, qui se mourait. Elle était atteinte de fièvre chaude et en plein délire, le médecin chinois l'avait condamnée, et on s'attendait à la voir expirer d'un moment à l'autre. Après l'avoir extrémisée, le P. Le Chevallier dit, en se retirant, au frère de la malade : « Invoquez la Sainte Mère. Voici quelques gouttes d'eau de Lourdes qui me restent. Essayez de les lui faire boire, et faites un vœu à N.-D. de Seng-sé-dang. Ainsi fut fait. A peine le Père était-il parti que le jeune homme s'approche de la moribonde pour lui verser dans la bouche un peu d'eau de Lourdes. Celle-ci, dans son délire, le repousse de toutes ses forces. Il lui saisit alors les mains, verse de l'eau sur son propre pouce, et de force en humecte les lèvres et la langue de sa sœur. Aussitôt le délire cesse subitement, la jeune femme revient à elle et se trouve complètement guérie. Seul un peu de faiblesse lui reste. Le lendemain, fête de S. Ignace, le jeune homme court à Seng-sé-dang (onze kilomètres) avertir le Père, et faire une communion d'action de grâces.

Lundi dernier, 15 août, cettte femme se portait à merveille. Elle nous a assuré elle-même la réalité de sa guérison extraordinaire et subite.

Hélas! la pauvre église du pèlerinage menace ruine !

Déjeuner intéressant ([1]). — *(F. A. Durand.)*

Nous avions apporté quelques provisions de Chang-hai, et elles ont bien interessé les témoins de nos repas !

Des *pommes :* ils ne connaissent pas cela à T'song-ming ; il n'y a pas de fruits dans le pays. On leur en donne, et ils les trouvent bonnes. — Du *fromage :* « Qu'est-ce que cela? — C'est du savon », s'écrie quelqu'un. On leur en donna quelques miettes, mais ce n'est pas de leur goût : ici, ni lait, ni beurre, ni fromage. — Des *sardines :* je fais remarquer que ces petits poissons viennent du pays de T'sé-t'a-t'a (le P. Le Chevallier, breton du Morbihan) : aussitôt tout le monde se précipite pour mieux voir : « Tiens, dit l'un, des poissons sans tête. Est-ce qu'ils sont toujours comme cela? » Et tous les autres rient en se moquant de ce naïf, qui sûrement a parlé avant d'avoir réfléchi. Un bonhomme de soixante-dix-huit ans envie la boîte, quand elle sera vide. On la lui donne, et il en est ravi. — Un énorme *pain*, que nous mangeons avec appétit, fait aussi leur admiration : « Mais comme cela doit être indigeste ! » ils préfèrent du riz ou leur brouet de maïs. — Le *vin* rouge est pris pour de l'huile ou quelque remède. « Mais Père, vous allez sûrement vous rendre malade en buvant de l'eau froide dans ce vin. (Ici, il n'y a ni puits, ni fontaine : rien que l'eau du canal ou l'eau de pluie. — On recueille l'eau de pluie pour faire le thé, qu'on boit toujours très chaud.) — Le Père explique comment ce vin est fait. Alors, dit le vieux à la boîte de sardines, si c'est fait avec du raisin, ça ne doit pas être très fort, et ça ne peut pas enivrer ! »

Autorité du « Père ».

Les néophytes ou les chrétiens, semblables aux enfants qui répètent dès qu'on les touche : « Je vais le dire à papa » ou « à maman », ont également sans cesse à la bouche cette menace : « Tu sais, je vais le dire au Père ; » et ils ne craignent pas de faire plus de huit ou dix kilomètres pour tenir leur promesse. Témoin ce brave néophyte qui passait par les rues du gros bourg de « Tsen-ka-tsen, » portant ostensiblement son scapulaire sur ses habits. Il reçoit cette injure, venant du fond d'une boutique : « Religion de voleurs! » Aussitôt il s'arrête, riposte fièrement : « Insultez-moi, si vous voulez, mais n'insultez pas ma religion. » Et comme l'on ne fait pas de sa réponse le cas qu'elle mérite, il saute dans la boutique, saisit l'insulteur par

1. Tous les traits qui suivent, jusqu'à nouvel ordre, viennent des lettres du F. Durand, collaborateur très zélé des *Lettres de Jersey*.

la queue, qu'il lie solidement *à la sienne* (jugez du coup d'œil !) et dit : « Maintenant, allons trouver le Père ! » Parents et amis d'intervenir, mais notre homme tient ferme contre tous. Il fallut s'exécuter, et faire en sa compagnie une petite promenade d'une vingtaine de kilomètres pour aller faire des excuses au Père et implorer un pardon, qui d'ailleurs ne fut pas refusé.

Courses du missionnaire.

Ce qui cause le plus de fatigue et use le plus vite la santé des missionnaires, par ici, ce sont les courses, presque quotidiennes à certaines époques, pour administrer les *derniers sacrements* aux malades. Les épidémies de dysenterie, de typhoïde et de scarlatine sont fréquentes dans l'île, et précisément à l'époque des grandes chaleurs. Le missionnaire doit donc aller, sous un soleil torride, perché sur sa brouette, protégé par son seul parapluie, qu'il est obligé de fermer quand le vent souffle trop fort. Et souvent c'est dix, quinze, vingt kilomètres qu'il faut faire, presque sans manger, après avoir, toute la matinée, confessé, prêché, baptisé, confirmé (car ici, vous le savez, les simples prêtres peuvent confirmer les personnes âgées de plus de quarante ans, et les enfants en danger de mort). Pendant les deux jours que j'ai passés à la « Maternité », on est venu chercher le Père quatre fois pour l'Extrême-Onction.

La musique.

J'avais rapporté de Zi-ka-wei un *accordéon*, qui a eu le plus grand succès. J'ai accompagné les chants avec cet instrument, tout le monde était ravi. Les administrateurs me disaient après l'office : « Oh ! Père, comme c'est beau, la musique à l'église ! Les chrétiens étaient si contents que tous voulaient s'avancer jusqu'à la table de communion pour mieux entendre, et nous avons eu toutes les peines du monde à faire rester chacun à sa place...... » Ayant remis l'instrument entre les mains d'un vénérable administrateur, il est resté un bon quart d'heure, occupé à en tirer des sons les plus discordants, tout heureux de faire du bruit. — Partout c'était la même question : « Père, combien est-ce que ça coûte? Nous allons l'acheter pour l'église. Laissez-le-nous, Père. » Je n'ai pu leur faire ce plaisir, car l'instrument ne m'appartenait pas. Si quelqu'un possède un vieil accordéon, il n'y a qu'à l'envoyer ici : je saurai où le placer.

Les comptes d'un catéchuménat. — *(P. Le Chevallier).*

Voici pour le catéchuménat de *Saint-Martin* une petite note du Père Ministre : deux cent quarante-quatre hommes y sont allés en cinq bandes. La dépense s'est élevée à 207 fr. 48 ; et encore les catéchumènes ont-ils aidé de 46 fr. 86. Outre le Père qui leur faisait quatre catéchismes par jour,

il s'y trouvait trois catéchistes chargés de les instruire, lesquels leur faisaient encore deux catéchismes en commun, dont l'un avec projections. Chaque jour les catéchumènes récitent devant le Père ce qu'ils ont appris dans la journée. Trente hommes ont été baptisés au catéchuménat même, y ont fait leur première communion et reçu le scapulaire. Une soixantaine de femmes ont trouvé les mêmes soins au catéchuménat de la Maternité. La dépense y est minime : quarante-cinq sapèques par jour. Mais, multiplié par plus de mille journées, cela fait une somme un peu ronde qu'il me faut trouver. Hélas ! les ressources ne croissent pas dans la proportion des œuvres !

Hai-men. — *(P. H. Moisan.)*

Si nous pouvions gagner les *hautes classes*, le peuple, la masse, les bonnes gens, pour les appeler par leur nom, suivraient comme des moutons. — Mais la voie à suivre ? — La voie à suivre, pour autant que nous le pourrons, c'est *l'éducation*.

La Chine est dans ce moment-ci tellement envahie, tellement pénétrée par les autres peuples, Japonais, Américains, Européens de toute nationalité, que malgré elle leur influence se fait sentir, et contraint les Chinois à marcher de gré ou de force dans le chemin de la civilisation.

Pour cela, il faut étudier les sciences et les langues européennes, — il faut dire adieu, au moins en grande partie, aux quatre-vingt mille caractères chinois, et consacrer son temps à l'acquisition de connaissances plus utiles. Pour les acquérir, il faut s'adresser à ceux qui les possèdent. Ainsi l'orgueilleux Chinois est forcé de s'incliner devant l'étranger, et de le prier de lui venir en aide. La caste des lettrés, comme les autres, est réduite à cette humiliation, parce que, comme les autres, elle a besoin *d'argent*, et qu'il n'y a que les relations avec les Européens qui en fournissent sûrement.

Si donc nous pouvions être en état d'instruire, par nous-mêmes ou par d'autres, les milliers de païens qui se présentent pour apprendre les langues étrangères, notre influence gagnerait grandement, et les préjugés tomberaient ; les hautes classes devraient s'adresser à nous. — Nous n'en ferions pas des chrétiens du premier coup, mais la glace serait brisée, les préjugés détruits ; les *relations* s'établiraient : c'est beaucoup.

Sous ce rapport, nous laissons la place libre aux *protestants* de toute dénomination. *En général*, ils vont peu dans l'intérieur colporter leurs bibles et autres produits de leur secte ; mais ils s'installent confortablement dans les ports ouverts et autres centres populeux, ouvrent une *école* et un *hôpital*, et acquièrent par là une influence *très gênante* pour nous. Ils ne convertissent point leurs malades, pas plus que leurs élèves, mais les empêchent de venir à nous et rendent fort difficile leur conversion. — Ils sont ainsi maintenant presque partout dans les grandes villes, avec des ressources énormes.

Pour les Chinois le discernement est souvent malaisé, d'autant que les protestants disent que leurs doctrines sont les mêmes que la nôtre ; mais que leur manière de vivre est beaucoup plus commode, et que chez eux les avantages matériels sont beaucoup plus considérables. — De pareilles raisons ne laissent pas d'avoir une grande influence sur de pauvres païens !

Pour triompher de pareilles difficultés, il faudrait surtout des saints ! Priez pour nous. En Chine comme en France, la victoire est à la sainteté.

Chrétiens en pèlerinage. — *(P. H. Moisan.)*

Nous venons d'avoir à Hai-Men la fête du Patronage de la sainte Vierge, dans une vaste église dédiée à N.-D. de Bon-Secours. Un grand nombre de chrétiens sont venus de dix, quinze et vingt lieues ; les hommes à pied, les femmes en brouette. C'est un spectacle qui ne manque point de pittoresque de voir un homme emmener sur sa brouette sa femme et ses enfants : d'un côté la femme tenant un bébé dans ses bras, de l'autre trois ou quatre moutards ficelés dans un panier. Quelquefois un garçon de neuf ou dix ans trottine par derrière ; s'il a douze ou treize ans, il s'attelle à la brouette et tire par devant pour aider le papa. C'est primitif et fatigant pour les brouettiers, il faut en convenir ; mais cela ne manque ni de charme ni de simplicité.

Il ne faudrait pas s'imaginer que toutes femmes vont en brouette ; c'est le privilège des personnes aisées. Pour se permettre ce luxe, il faut avoir une brouette et un brouettier ; or toutes les femmes n'ont pas cet avantage, tant s'en faut. Aussi en voit-on un bon nombre qui, en dépit de leurs pieds minuscules, font trois, quatre, cinq et six lieues pour venir honorer la sainte Vierge. Elles trottinent toute une journée, s'appuyant sur un long bâton de bambou, passant une nuit à la porte de l'église ; ou dedans, si on le leur permet ; entendent la messe et communient ; puis reprenant leur bâton et leurs petits pieds, elles s'en retournent comme elles sont venues. Plusieurs fois j'ai été touché jusqu'aux larmes en voyant avec quelle ardeur, quel entrain, de pauvres vieilles gravissaient la montagne de Zo-cé pour aller se jeter aux pieds de la sainte Vierge et implorer son secours. Cette bonne Mère peut-elle refuser quelque chose à des âmes qui vont à elle avec tant de générosité et de franchise ?

Tout à vous en Notre-Seigneur.
H. Moisan, S. J.

En brouette dans la nuit. — *(P. Allain.)*

Déjà le sentier lui-même devient presque invisible, et nous avons encore plus de 15 kilomètres de route. Nous nous arrêtons à Mé-Ka-Tseng pour acheter lanterne et bougies. Chrétiens et païens s'assemblent, curiosité d'une part, sympathie de l'autre, mais chez tous respect et prévenance. On

nous dévisage à la lueur des lampes qui éclairent les boutiques. Il faut décliner « nos nobles noms » et nous laisser faire, non pourtant jusqu'à nous asseoir et boire le thé comme on le désire. La nuit est venue et Mou-Yeu-Dang est loin. Aussi les bougies sont à peine allumées que déjà nous avons repris le siège moelleux de nos brouettes, et de nouveau nous piquons des deux à travers la campagne. Silence partout. La roue crie sous l'essieu : on dirait le chariot de la mort que l'on entend, le soir sur nos landes de Bretagne. Nos hommes, de temps en temps, échangent une plaisanterie. C'est alors un bruyant éclat de rire, qui s'éteint aussitôt dans la nuit. A chaque pont de pierre, à chaque détour, à chaque accident de terrain plus prononcé, un petit cri l'annonce au brouettier qui pousse par derrière. On pare au danger, et cours toujours !

Nous dominons souvent la plaine d'un mètre ou deux. L'horizon est vaste peut-être, mais la nuit est profonde et je n'ai d'autre spectacle que les énormes mollets de mon coureur — excellent chrétien de seize à dix-sept ans — et la lanterne qu'il tient à la main gauche. Ses pieds larges appuient fortement sur le sol. Jamais un faux pas qui vienne nous donner la moindre alerte, tant il est sûr de ses mouvements. D'ailleurs pas de bruit : des espadrilles de paille de riz bien fixées à la cheville amortissent le son. A gauche une ligne noire, coupée parfois d'un point brillant, une lampe sur la table de quelque ferme encore éveillée. A droite de belles ombres chinoises, celle du coureur d'abord, puis tout près celle du véhicule y compris le voyageur, — qui se projettent sur le coton, le riz, les haricots, ou se penchent soudain vers les eaux d'un canal qui les attirent et où les roseaux, agités par la brise, saluent sans cesse les étoiles. Dieu est là, partout, admirable dans le spectacle qu'il nous donne ; à part nos chrétiens, qui sont si peu nombreux, nul n'y pense ! Soudain un concert dans les bambous ! Ce sont les cigales à qui la lumière des lanternes fait illusion et qui croient l'aurore déjà parue, à moins qu'elles n'aient aussi reçu pour mission de distraire le voyageur à travers les ombres pesantes.

III. — Nord-Est.

Au Siu-tcheou-fou. — *(Lettre de Mgr Paris à l'Œuvre des Catéchuménats.)*

Chang-Hai, 16 février 1904.

AVANT Noël j'ai fait la visite de la section du Siu-tcheou-fou. Quelle vie chrétienne on trouve chez ces néophytes ! C'est admirable ; et dans la joie de mon cœur je ne pouvais m'empêcher de pleurer à la vue des merveilles dont j'étais témoin. Il y a huit ans, je visitais ce pays comme

Supérieur régulier ; j'y trouvais quelques baptisés et beaucoup de catéchumènes que nous ne pouvions instruire suffisamment. Cette année, d'après un ordre donné, je n'ai vu que les chrétiens baptisés ; ils remplissaient les églises déjà trop petites : et tout ce peuple priait comme dans nos vieilles chrétientés. J'y ai donné tout près de trois mille confirmations, il y en avait huit cent quinze pour le seul district de Saint-Antoine de Padoue que nous sommes d'ailleurs obligés de diviser, car un seul missionnaire n'y peut plus suffire.

Voilà le résultat bien manifeste, pour ainsi dire tangible de l'*Œuvre des Catéchuménats*. Certes d'autres districts ont également beaucoup de catéchumènes ; mais quelle différence dans le nombre des baptêmes annuels et surtout dans l'instruction de ceux qui sont jugés dignes de recevoir le saint baptême ! Oh ! Daigne Notre-Seigneur accorder à nos chères bienfaitrices et à leurs familles les grâces de choix qu'il réserve à ses apôtres !

✠ Ps. Paris, S. J.
Vic. apostolique de Nan-King.

Calomnies protestantes et réalités.

(Lettre du P. Gain à Monseigneur Paris.)

Siu-Ville, 7 février 1904.

Monseigneur,

Toutes les histoires à dormir debout du *Rév. White* [1] avaient fini par me fatiguer. Perdant mon temps à attendre ses preuves introuvables, et à ses entrevues délirantes, je suis allé prendre l'air. J'ai passé quinze jours à visiter tout notre *farwest*. Le froid, la neige, la boue des chemins, et surtout les consolations de voir partout nos Pères en excellente santé, débordés par les catéchumènes qui viennent à eux, et leur font une douce violence pour être reçus dans la religion catholique, tout cela m'a remis et rajeuni. Toutes nos œuvres sont florissantes et dans un progrès qui m'effraie ; car comment le suivre et l'entretenir, avec si peu de monde et si peu de ressources ?

Le Père Bastard est entré dans la ville de Siao-hien, et voudrait bien s'y installer. La position est très bonne, et ne demande qu'à être élargie pour y recevoir un Père à poste fixe avec toutes ses œuvres.

1. Le Révérend White dont il est question dans ces lettres est un américain qui avoue avoir été sollicité par des amis d'écrire contre les missionnaires afin de peser sur le gouvernement français pour qu'il rejette enfin le protectorat des missions. Ce monsieur a écrit des calomnies qu'*un Français* a traduites dans l'*Européen* et que d'*autres Français* ont reproduites dans les journaux du Tong-Kin. Un des arguments principaux du Révérend White est celui-ci : « Moi qui suis ici depuis longtemps, je n'ai pas d'adeptes, vous, vous en avez énormément, il faut donc que vous vous serviez de moyens illicites.

A Ma-tsin, l'école centrale prospère, et les petites écoles débordent. Le Père est très bien avec le Sous-Préfet qui lui a payé une maison en ville, et qui lui arrange pour le mieux ses petites affaires.

A T'ang-chou, le sous-préfet Chao, non encore remis d'une attaque de paralysie, et ne pouvant quitter la chambre, reste en titre, et est aidé d'un M. Li, très aimable, qui est venu me voir.

A Tsiang-leou, le P. Boudon compte soixante-dix gamins dans son école, vingt-cinq hommes dans son catéchuménat, et il se hâte de préparer un logement pour les Présentandines qui vont lui arriver. C'est par douzaines que les notables lui amènent des villages, qui veulent s'inscrire sur ses registres, et se faire chrétiens.

Au Roc, le P. Beaugendre se met au courant de son district. Ses écoles et autres œuvres devant passer avant tout le reste, il craint bien de n'avoir plus assez d'argent pour bâtir la résidence, qui est en plan depuis huit ans, et pourra bien y rester encore jusqu'à l'an prochain.

A San-koan-miao, l'école des filles est fort bien bâtie, mieux installée qu'à Tai-t'ao-leou, mais le P. de Bodman y a mis cinq cents piastres de plus qu'il ne lui en avait été alloué, et tire maintenant le diable par la queue pour faire aller son district jusqu'aux vacances.

A Fong-Ville, j'ai vu M. Hiu, qui avait si sottement renseigné le Nié-Tai. Il a de nouveau devant moi reconnu et déploré sa faute. Pour montrer son repentir, il a voulu, à l'exemple de son collègue de Siao, faire quelque chose qui montre à son peuple ses bonnes relations avec les missionnaires, et m'a remis un billet de deux cents taëls pour aider le P. de Bodman à élever un mur autour de sa propriété.

A Tait-t'ao-leou, les soldats sont encore chez nous, mais j'ai la promesse écrite qu'ils iront s'établir dehors à la première lune. Le petit Père Lieou, avec ses mauvais yeux, se dévoue beaucoup pour ses ouailles, et fait du bien.

De la ville de P'ei-hien, où le P. Van Dosselaere jouit de ses succès et soupire après la division de son district, je suis allé avec lui voir sa nouvelle acquisition de Hio-tchen, au-delà du lac. A mon avis, tout ce qu'il en avait dit et écrit est au-dessous de la réalité. Ce vieux Mont-de-Piété fort bien conservé a dû coûter fort cher à bâtir, et n'a coûté à la Mission que quatre cents piastres ! Avec une somme égale le Père se charge de percer des portes, des fenêtres, une rue, en démolissant quelques dépendances, et il aura *au complet :* résidence, chapelle, écoles avec dortoirs, catéchuménats, etc., tout, y compris le logement d'un Père et les œuvres de deux Présentandines, dès les vacances prochaines, et même avant, si on peut les lui accorder.

De P'ei-hien je suis revenu à travers les Toan, où j'ai commencé à entendre parler de nouveau de Pé-Mouche, le ministre protestant White, qui fait tout pour soulever le pays contre nous. Mais nos gens, au nombre

de plus de trois mille, bien déterminés, sont pleins d'une noble ardeur, que j'ai dû modérer. Un mot, et ils jettent dans le lac l'américain et ses adeptes, gens tarés, qui ne peuvent faire tort à notre réputation.

Enfin, vendredi, à neuf heures du soir, je rentrais en ville, un peu fatigué, mais bien consolé.

Pendant mon absence de quinze jours, le P. Marivint, étonné de se porter si bien, avait fait marcher l'école interne et un petit catéchuménat, terminé hier par cinq baptêmes d'adultes fort bien préparés.

Aujourd'hui, vingt-cinq catéchistes sont venus de la campagne. De tous côtés courent les bruits les plus absurdes. Le Rév. White va partout avec sa bicyclette et est reçu avec enthousiasme par tous les «Tong-Che» véreux, recéleurs de brigands, affiliés aux Ngan-tsing-p'ang, grugeurs du peuple, qui ragent de voir leurs anciennes victimes à l'abri de leurs coups, sous le drapeau de l'Église catholique. En m'accusant dans les journaux et en venant me relancer plusieurs fois ici avec ses faux témoins, il m'a fait, dit-il, une telle peur que j'ai pris la fuite et filé pour Chang-hai... Pour mettre ordre à tous ces bruits malveillants, il va me falloir faire encore une sortie un de ces jours, me montrer aux populations, calmer les esprits et empêcher nos néo-convertis de faire un coup de tête.

Je crois que la meilleure tactique actuelle est de mépriser le Rév. White, tous ses dires, toutes ses manœuvres et tous ses adeptes, en vaquant tranquillement à nos affaires et laisser passer l'orage qui n'aura qu'un temps.

J'en ai vu bien d'autres au Siu-tcheou-fou.

Les travaux de ma grande église Saint-Jean sont arrêtés; les fonds sont épuisés. J'attends l'heure de la bonne Providence qui saura, en temps opportun, inspirer à quelque âme généreuse le sacrifice qui mènera à bonne fin l'œuvre si bien commencée sous les auspices de Votre Grandeur.

Dans l'eau. — *(P. Gain.)*

Dimanche soir, après deux jours et deux nuits d'orages et de pluies, comme on en voit rarement, même ici, un jeune chrétien de dix-huit ans m'arrive sur le coup de neuf heures. — Père, dit-il, je viens vous inviter à donner l'extrême-onction à la femme de notre administrateur, Tch'eng-ou, à Tch'eng-k'ill, cinquante-cinq lis d'ici. — Est-ce grave? — Oui, malade depuis deux jours, ce matin elle avait perdu connaissance. — Comment n'es-tu pas venu plus vite? — Père, j'ai fait plus de vingt lis l'eau à la ceinture, quelquefois jusqu'au cou. — Allons-y donc, et vite! — Oui, c'est bientôt dit, mais comment s'y rendre? — En char, bien entendu. Le mien est là, que traînaient deux bêtes: l'une est morte il y a trois jours, et je n'en ai sauvé que la peau — six mille deux cents sapèques, — l'autre, saignée par le vétérinaire, a déjà mangé deux médecines, et ne peut sortir d'ici cinq

ou six jours. — Qu'on me loue vite un char! — On va en ville me chercher un char. Il y en a des tas, mais pas un qui soit pressé de partir *illico*. On parlemente jusqu'à onze heures et le dernier mot c'est qu'après avoir bien nourri les mules le char viendra me prendre à cinq heures du matin. Impossible de se récrier. Avec promesse d'un pourboire, j'obtiens une heure d'avance. — Entendu, n'y manque pas, à la quatrième veille le char sera ici. — Il y sera. -- La nuit je dors peu, à cause de la chaleur, 28° c. dans ma chambre, et à cause aussi de cette malade qui me tracasse. A trois heures je célèbre la sainte messe et à quatre heures le char est là. J'y monte avec caisse de messe, etc., à toute éventualité. Il fait noir. Il nous faut traverser toute la ville dont chaque quartier est fermé par des barrières que les veilleurs nous ouvrent une à une. L'aurore a paru, quand je franchis la porte Nord, d'où nous dégringolons dans le vieux Hoang-ho devenu sec, mais que les pluies ont changé en forte rivière. Mon gars de dix-huit ans se jette à l'eau, nous indique les bas-fonds, et avec beaucoup de précautions et de tâtonnements nous franchissons environ un kilom. dans l'eau, sans en boire une goutte. Hélas! nous en bûmes bien d'autres ailleurs, car les routes étaient des rivières et des torrents. Les pauvres mules ont traîné le char, ayant l'eau au ventre, et même plus haut, pendant deux, trois et même jusqu'à neuf lis d'enfilée. Et moi, assis dans mon char je prenais de temps à autre des bains de pieds, et des bains de siège, à l'eau douce et gratis... Nous mîmes plus de sept heures à franchir nos cinquante-cinq lis sans débrider, sans rien manger... et quand j'arrivai à Tch'eng-kill, à onze heures, ma pauvre malade, baptisée par moi il y a trois mois, était morte... et enterrée à cause des grandes chaleurs. Les catéchumènes, et une vingtaine de baptisés, dont le mari, le petit garçon et la petite fille de la morte m'entourèrent... me saluèrent. Nous causâmes. Je n'ai vu personne pleurer. Je donnai le baptême à deux nouveau-nés, dont un de mon jeune guide, nommé Augustin, et l'autre Rose, dont la fête était la veille. Après un repos de trois heures, le char loué pour la tournée voulut repartir, et j'y remontai avec mes bagages, qui prirent encore plusieurs bains au retour, et j'arrivai à la résidence de la ville, vers huit heures et demie du soir. J'envoyai aussitôt ma chapelle et ma literie chez les Présentandines, qui en ont pour huit jours à rafistoler.

Donc, honneur à ceux qui n'ont peur ni du feu ni de l'eau : ils ont une vocation spéciale pour le Siu-tcheou-fou !

Conversion des femmes. — *(P. Van Dosselaere.)*

Dans les pays neufs, les femmes sont plus difficiles à convertir que les hommes, — parce qu'il est beaucoup plus difficile, et de les faire venir aux catéchuménats, et même de les aborder.

« Oui, dira quelqu'un, mais les maris convertis, les femmes le seront vite.

La femme ne compte pas, c'est une esclave, en Chine! » — Ah! bien, j'ai lu cela, moi aussi, la « *femme esclave* en Chine! » Est-ce vrai quelque part? car la Chine est grande. Ici, je vois tout le contraire.

« *La femme esclave :* » je réponds par une distinction en forme : c'est-à-dire qu'elle travaille comme une esclave, se dévoue et se fatigue à ces travaux qu'elle aime, elle mène une vie dure, parce qu'elle le veut bien : je concède cela. Elle est esclave, c'est-à-dire on en fait ce qu'on en veut : je sous-distingue: peut-être en tel ou tel endroit où je n'ai point vécu, j'ignore! mais ici au Pei-hien, je le nie hardiment. Voyez.

Ici, le Chinois en général se marie jeune, vers l'âge de quinze ans, de douze même. La femme, choisie pour lui par ses parents, a souvent quatre ou cinq ans de plus, ou même davantage : on compte sur son travail. Cette différence d'âge explique déjà un peu l'ascendant que la femme prendra sur « le petit garçon ». De plus, le nouveau couple ne va pas s'établir à part : le jeune époux introduit sa femme sous le toit paternel. Qu'y a-t-il de changé dans la maison? La reine-mère continue à gouverner la famille, à morigéner son fils, elle a seulement un sujet de plus dans son petit royaume, la nouvelle bru. Celle-ci fera peut-être un noviciat un peu rude sous la direction de la belle-mère; mais elle peut se consoler en se disant : « Mon tour viendra! » Elle est à bonne école pour apprendre à régner. Et quand la vieille vient à mourir, elle n'a plus qu'à passer du second rang au premier : elle gouvernait comme vassale, la voilà suzeraine. Son mari entretemps est resté en tutelle, l'habitude est prise. — Il n'est pas esclave non plus; mais il n'est pas roi : et s'il veut imposer sa volonté, le plus souvent il se brisera.

Converti, il n'entraîne pas pour cela sa femme à la vraie foi. Et si la femme reste païenne, comment les enfants viendront-ils à l'école, éviteront-ils les superstitions de leur mère, se fianceront-ils dans une famille chrétienne? etc....

Un enfant de baptisé voulait venir à l'école. Sa mère cessa de préparer les repas. On dut céder. — Un baptisé avait promis d'envoyer son enfant à l'école, dès qu'il aurait ses habits d'hiver. Quatre ou cinq mois, il resta avec ses vieilles loques, et ne put venir qu'au printemps : encore fallut-il enjoler madame. — Un chef de village ayant de la place chez lui, voulait y loger un catéchiste. Il l'amène triomphant. Mais la femme chinoise tient de sa mère de prodigieuses litanies d'imprécations : c'est infini, et ce n'est pas beau. Ce sont ses seules défenses, et avec les travaux du ménage, ordinairement sa seule éducation. Mon pauvre chef de village et son catéchiste eurent, trois jours durant, à subir ces salves : le catéchiste dut s'en aller. — Ou bien la femme s'enfuit chez ses propres parents. Perte de face pour l'époux, réduit à supplier. — Le dernier moyen est le suicide, et rien n'est plus simple : mais rien ne ruine mieux le mari. Une de mes bonnes

chrétiennes s'est ainsi pendue jadis : heureusement on l'a dépendue à temps, et elle s'est bien convertie.

Vous voyez qu'il faut travailler les femmes, en dépit des obstacles !

Politique mandarinale. — *(P. Bastard.)*

Le sous-préfet de Siao-hien, M. Tchang-chao-t'sang, avait eu de vilains procédés à mon égard — Me voyant très ferme et très menaçant, il s'était abaissé aux plus plates excuses.

Je lui avais donné le choix entre une lettre de démenti au vice-roi, — ou ses bons offices pour nous installer dans la ville, ce qui n'était pas aisé. — Il préféra le second parti, qui me donne *la face* devant tous ses administrés.

Figurez-vous, après cela, qu'il a voulu gagner mon secrétaire, un Mariste, heureusement, qui en a bien ri ensuite. « Tâchez de dire de bonnes paroles au Père, et écrivez-moi quand il y aura du grabuge. Je vous donnerai des étrennes au jour de l'an. » — Pendant ce temps-là, les gens de sa suite tâchaient d'amadouer l'autre Mariste, qu'ils appelaient compatriote, parce qu'il est du Ngan-hoei comme eux, et comme le sous-préfet. « A l'occasion, apaisez le Père, et venez nous voir. Si vous désirez visiter la ville, sur un mot de vous, le sous-préfet vous enverra une monture, et nous vous conduirons partout. »

Depuis, M. Tchang a encore écrit à mon secrétaire : « En fait d'affaires, écrivez-moi comment vous désirez que je les traite, et vous serez servi. » Brave homme ! mais tout de même trop peureux, et pas assez malin.

Encore un voyage dans l'eau. — *(P. Bastard.)*

Votre bonne lettre m'est arrivée hier soir sur la tête d'un courrier qui avait eu de l'eau jusqu'au cou en venant du Fou ; et voilà qu'il pleut de nouveau et par torrents depuis plus de deux heures, sans la moindre éclaircie dans le ciel gris foncé, bas et saturé d'une vapeur tiède, qui flotte à travers les longues traînées de pluie. Il y a dix jours, vous eussiez fait plusieurs centaines de lis sans rencontrer une flaque d'eau : rien que du sable et des sorghos ou des pois étiolés par la sécheresse. Dans la nuit du 14 au 15 courant les cataractes du ciel s'ouvrirent enfin. Je me trouvais dans une paillotte mesurant cinq mètres sur deux mètres soixante-dix centimètres. Les gouttes pressées d'un liquide noirci par la fumée du chaume me chassèrent du coin où j'avais installé ma literie, heureusement peu compliquée. Il me restait juste la largeur d'un banc sur lequel je pus dormir sans être caressé par cette espèce de jus de pruneau.

Au réveil, j'enfonçais jusqu'à la cheville dans le plancher de boue détrempée. On chercha une chambre un peu plus étanche, où une quaran-

taine de chrétiens assistèrent à la messe. — Il fallait rentrer dans la journée : trente-cinq lis dans l'eau.

Le bourg de Lieou-tien-tse était transformé en une Venise où mon char pouvait ressembler vaguement à une gondole, au moins pour les témoins désintéressés, qui s'attroupaient sur les remparts, impatients de me voir verser dans quelque ornière cachée sous les flots jaunes. A force de tâtonnements nous finîmes par arriver à la porte du Sud. Enfin nous allons sortir de cet étang ! Oui, si le char peut passer sur les débris du mur, qui s'est écroulé dans la route. Il faut retrouver le chemin ! Pour quelques sapèques nous louons un fumeur d'opium qui consent à se mettre à l'eau et à nous diriger vers la porte de l'Est. Les rues lui sont connues ; en marchant exactement sur ses traces, le mulet évite les trous profonds et nous sortons par la porte de l'Est, après avoir barbotté une heure entière dans les rues de Lieou-tien-tse.

Quand j'arrivai à Ma-tsin, il y avait six heures que j'avais quitté Liang-tchoang : trente-cinq lis en six heures, c'est moins intéressant que de faire quatre-vingt lis en quatre heures, sur le dos de mon petit cheval à l'amble légère et rapide. — Deux jours après, la pluie recommençait bien autrement terrible. En une nuit, la résidence fut transformée en un îlot émergeant au milieu d'un lac couvert de détritus variés : paille des toits renversés, herbes arrachées dans l'enclos du village ou apportées par le courant venu du sud, débris de légumes ou de combustible oubliés par les ménagères, etc. Le mur est de l'enclos du nord était étalé dans mon jardin, où il n'y avait plus qu'un petit carré de salade à braver les flots. Chers légumes arrosés de tant de sueurs, et maintenant noyés sous tant de pluie !

Et la chaleur continue, une chaleur de serre surchauffée. Inutile de s'éponger, c'est toujours l'inondation sur les personnes comme sur le sol.

Est-ce la famine qui se prépare comme il y a cinq ans ?

Régime sérieux. — *(P. Crochet.)*

Désire-t-on savoir *l'ordinaire* de nos catéchumènes ?

Ils sont (comme moi, du reste, et c'est l'usage universel dans le pays) à deux repas par jour, le premier à neuf heures et le second à trois heures. A chacun de ces repas, le fond de la nourriture est du riz cuit à l'eau, ou une sorte de gros vermicelle, également cuit à l'eau ; dans l'un et l'autre cas comme assaisonnement un seul plat de légumes, choux ou navets alternativement. Comme boisson, l'inévitable thé, qui ne ressemble guère à ce qu'on entend en France par ce mot. Dans un grand bidon, en fer blanc, on dépose une pincée de feuilles sèches, auxquelles les plus fins botanistes ne pourraient souvent trouver aucune affinité avec l'arbre à thé, puis on s'en va sur la rue, où un marchand d'eau chaude (voilà une industrie inconnue au pays, du

moins de mon temps) pour une sapèque (demie centime) remplit ce bidon : le thé est fait et on n'y ajoute rien autre chose. Voilà donc pour le vivre. Le coucher est encore moins compliqué. Sur la terre nue, on étend des roseaux, de la paille, etc.; sur les roseaux, une natte, et c'est tout. Et les meubles? Et les couvertures? Et les oreillers? Rien de tout cela. C'est incroyable comme les pauvres gens sont durs au froid. Quelques-uns apportent avec eux une légère petite couverture, mais c'est le très petit nombre : les autres ramassent leurs habits autour d'eux, se pressent aussi fort que possible les uns contre les autres, et les voilà partis pour le pays des Rêves. Quelques délicats se font un oreiller avec... une brique ou une bûche... Les femmes ne sont du reste pas plus difficiles à accommoder que les hommes; sous ce rapport, bien des points de la Règle des Carmélites n'auraient rien d'effrayant pour elles.

Oh! ma Révérende Mère, que d'âmes simples et droites on rencontre parmi ces Catéchumènes de l'un et l'autre sexe! Il y a peu de temps, j'ai baptisé un pauvre tailleur qui, depuis sa conversion, il y a un peu plus d'un an, s'est montré d'une ferveur extraordinaire : je ne crois pas qu'il ait manqué une seule fois la messe le matin, qu'il pleuve ou qu'il neige ; à la tombée de la nuit, on est encore sûr de le retrouver à la chapelle pour le rosaire et la prière du soir. Avant le baptême, j'ai l'habitude de faire faire aux adultes une accusation générale des principales fautes de leur vie au confessionnal, afin de les aider à la contrition. Quand mon brave tailleur se présenta, il pleurait toutes les larmes de ses yeux... Et ces exemples ne sont pas si rares.

Brigand, gendarme, ou soldat?

(D'une lettre du P. Beaugendre.)

Il y a près de trois ans, un chrétien âgé de vingt ans fut pris. Par son audace et son habileté, il était devenu le chef de soixante-dix brigands. Le jour, ils étaient chez eux. Convoqués pour *une opération commerciale*, comme ils l'appellent, ils doivent tous venir. Ce chef se sachant poursuivi, changeait jusqu'à deux et trois fois de village dans une nuit. Pour le faire avouer, car on ne l'avait pas pris en train de faire ses opérations commerciales, on le mit à la torture. Il reçut plusieurs milliers de coups sans qu'on réussît à le faire avouer ses méfaits et à dénoncer ses compagnons. Il resta deux ans en prison. Le chef des Fou-i, qu'on pourrait appeler le chef des « contre-brigands » étant mort, on lui offrit la place. Les Fou-i sont des brigands pris, ou à la veille d'être pris, qui consentent à se mettre au service du Mandarin, pour donner la chasse à leurs anciens compagnons. Ils sont fort redoutés et, à l'occasion, toujours brigands. Dernièrement deux de ces Fou-i ont été pris par les brigands qu'ils voulaient prendre. Ils ont eu le

ventre ouvert. Le mandarin ne s'occupe pas de ce qui leur arrive. Notre chrétien donc, quoique chef de brigands, avait toujours la foi. En prison même, il avait enseigné les prières à quelques-uns de ses compagnons. Il refusa de se racheter en devenant ce qui équivaut au titre de « petit mandarin contre-brigand. » — Enfin, dernièrement, le Mandarin lui a fait grâce à condition qu'il se fasse soldat. Son cheval est acheté. Il sera dans la cavalerie.

Ministère actif. — *(P. Bondon.)*

Transportez-vous par la pensée, un samedi soir, dans mon nouveau centre, à moins de deux lieues de la ville de T'ang-chan, et voyez ces centaines d'hommes : ils sont venus de cinq, dix, quinze lieues pour assister à la messe du dimanche ; tout à l'heure, après la prière du soir, ils viendront se confesser. Comment vont-ils passer la nuit? Comme ils pourront : je n'ai pas de lits à leur offrir ; heureux ceux qui trouveront une natte, et surtout une planche ; les autres dormiront sur la terre nue. Demain dimanche, mon église sera pleine, et ceux des villages voisins venus trop tard pour y trouver place se tiendront dehors. Je dis « mon église ! » Quand l'aurai-je, cette église ? J'en voudrais une pouvant contenir deux mille chrétiens, et elle ne serait pas trop grande !

Et chaque semaine, je suis obligé de refuser des villages venant me demander des catéchistes. Songez, pour quelque quarante francs, être obligé de dire équivalemment à des centaines d'âmes : « Notre-Seigneur est mort pour vous sauver, je voudrais vous apprendre à le connaître et à l'aimer : je ne peux pas, car je n'ai pas d'argent. » Du renfort ! et tout se multipliera sans retard : ce ne seront pas dix mille, mais cinquante mille catéchumènes que nous aurons ici. Notables et lettrés, tous sont bien disposés. A la dernière persécution, il y a eu pillages et incendies : nos gens venaient à la messe comme de coutume ; seulement ils venaient par groupes et armés, et les femmes restaient à la maison. Au moment du danger pour le Père, ils étaient là nuit et jour, et pas un qui reculât devant la mort. Depuis, leur nombre a décuplé, et ils sont là des milliers qui attendent qui leur fera aimer Notre-Seigneur et la sainte Mère.

Mon district a été partagé cette année ; il m'en reste encore assez pour le diviser entre quatre ou cinq Pères !

Troisième an. — *(P. Dannic.)*

Quant à moi, je suis au troisième an. Je ne doute pas que j'en eusse grand besoin. Il y avait *dix ans* que monté dans ma petite barque, j'avais quitté les pays civilisés pour m'enfoncer, plein d'espérances, jusqu'au fin fond de la province du Ngan-hoei. Aujourd'hui, ma barquette, image de

l'existence, vient se radouber au port, et refaire sans doute ses provisions pour le reste de la vie. Il y a dix ans, nous étions jeunes, cher Père Il paraît que me voilà à l'âge mûr, et que je n'ai plus qu'à descendre l'autre versant de la montagne, tourné vers l'Occident et le tombeau. Vraiment, en ce cas, la vie est une chose décevante, et je n'aurai pas monté bien haut dans ce qu'on appelle, en style troisième an, « l'échelle de la perfection ». Que si je n'y monte pas encore quelques échelons, ce ne sera pas assurément la faute de la Compagnie, qui m'aura donné le P. Adigard comme instructeur. On l'avait cru malade ! Mais la jeunesse du P. Adigard s'est « renouvelée comme celle de l'aigle », ou plutôt comme celle de S. Jean, et ses journées se passent comme celles de S. Jean à nous dire : « *Diligite... praeceptum Domini est !* »

En quittant sa « paroisse » ! — *(P. Dannic.)*

Si vous vous rappelez, jusqu'ici je datais mes lettres de Po-tcheou, vulgo « *Pot-de-choux* » car Po-tcheou se prononce à peu près ainsi. Pot-de-choux, mon cher Pot-de-choux, le premier sacrifice qu'on m'a demandé au troisième an, c'est de ne plus y penser. J'essaie donc de n'y plus penser le jour, mais comment ne pas en rêver, la nuit ? De même qu'au noviciat, je ne rêvais que de ma paroisse natale, perdue là-bas au pays de St-Yves, de même au troisième an, je ne rêve que de mon cher Pot-de-choux, de mes deux cents élèves, de mes deux à trois mille catéchumènes, de mes quatre ou cinq cents néophytes, tous baptisés de ma main. Il est vrai que quand je les voyais dans la réalité, ils n'étaient pas tous la personnification de la propreté, de la franchise, de l'honnêteté, de la reconnaissance, et de mille autres délicatesses. Quelquefois même, il m'est arrivé de dire : « Oh ! que je voudrais être à dix mille lieues de votre Pot-de-choux ! » — Mais c'est comme la maman qui menace son enfant du loup !

Et certes, ils ont leurs qualités, nos chers Chinois, même l'affection et la reconnaissance... à leur façon. — Seulement, il faut d'abord les aimer beaucoup ! On ne récoltera pas plus qu'on n'a semé !

« Je suis né natif » d'un pays où il y a encore de bons chrétiens. Eh bien ! je me demande en quelle paroisse de Bretagne j'aurais trouvé des paroissiens plus respectueux et plus confiants dans les prêtres, des laboureurs plus simples et plus honnêtes, des maîtres et des maîtresses d'école plus pieux, et plus obéissants, des élèves plus nombreux et plus aimants, des serviteurs plus dévoués. Et ce ne sont pas mes libéralités qui ont acheté les cœurs : à Po-tcheou je ne me rappelle pas avoir fait aucune aumône... à un chrétien, et cela pour la bonne raison que le chrétien acheté, selon le proverbe local, ne persévère que le seul jour où le marché se conclut. Mais c'est moi qui les ai instruits, visités, aidés dans leurs malheurs, qui les ai faits

chrétiens par le baptême. Leurs enfants, le plus précieux de leurs trésors, ils l'ont gardé six mois, et me l'ont confié six autres mois, et par les enfants la confiance et l'amour sont devenus plus grands entre les parents et le missionnaire ; et le missionnaire est entré dans la famille de ces pauvres gens comme si c'était un ancêtre, et ces pauvres gens sont devenus la vie, la gloire, la couronne du missionnaire, à qui ils tiennent désormais lieu de père, de mère, de frère, de sœur et d'amis.

Si les Chinois ont du cœur. — *(P. Dannic.)*

Mes fidèles domestiques me conduisent au bateau. Le plus jeune d'entre eux était un pauvre orphelin que j'avais retiré de la misère. Moi-même je lui avais trouvé une fiancée chrétienne, et quelques jours auparavant j'avais béni leur mariage ; et son repas de noce, payé par moi, avait servi de dîner d'adieu à toute ma maisonnée. Jamais je n'ai rencontré, ni ne rencontrerai peut-être de serviteur plus aimable, plus attaché à son maître. Il se jette, non à mon cou, ce qui ne serait pas chinois, mais à mes pieds, qu'il ne veut plus quitter. Et le temps, qui jusque-là avait été sombre, bien sombre, se met à pleuvoir. Et mon jeune domestique, forcé par le batelier, descend de la barque, mais reste debout sur le quai, me demandant, me demandant toujours avec larmes à m'accompagner partout où j'irai. La barque s'éloigne du rivage jusqu'au milieu du fleuve. Et mon jeune cuisinier était toujours debout, là-bas. Enfin la nuit vint, nuit épaisse, nuit sans étoiles, pleine de tristesse. Et je me rappelais qu'à pareil jour, il y a douze ans, je quittais la Bretagne et ma famille pour Cantorbéry et le noviciat. A douze ans d'intervalle, c'était le même déchirement, et pour mes chers parents, et pour mes chers Chinois.

Vers le Sud-Est.

Ngan-king. — *(P. Lémour.)*

PENDANT que vous souffrez cruellement en France de la persécution religieuse, nos œuvres prospèrent ici sur tous les points. Nos catéchumènes se multiplient merveilleusement. Nulle part nous ne suffisons à la besogne; même ici, à Ngan-king, sur ce terrain qui depuis plus de trente ans s'est montré rebelle à tous les efforts des meilleurs missionnaires, je commence à récolter un peu. Il ne se passe guère de jours que je n'inscrive quelques familles de braves gens qui se mettent de tout cœur aux pratiques de la religion. Mon église, achevée depuis huit ou neuf ans, après avoir été absolument vide pendant des années, se trouve pleine le dimanche et bondée les jours de fête. Mes petites missions de campagne, donnent plus

encore. Les conversions sont nombreuses et le bon Dieu compense par ici tant de pertes qu'il fait dans notre pauvre France. Espérons cependant que ce n'est point sa justice qui nous châtie en transportant le flambeau de la foi à des peuples plus disposés à le recevoir. Toute ma section voit surgir une floraison d'églises nouvelles. Cette année, c'est Sou-song au P. Colvez, Tsien-chang au P. Mignan, Koang-tsuen au P. Bousseau. Ce qui manque le plus, ce sont les ressources. Si vous connaissez quelqu'un qui soit désireux d'offrir une église à N.-D. du Rosaire ou à sainte Anne, au prix de cinq à six mille francs, j'ai votre affaire.

La police. — *(P. Lémour.)*

Très reconnaissant pour la chapelle portative de l'œuvre apostolique de Rennes. Elle m'est arrivée bien à propos ; je venais d'être pillé par des voleurs dans une sous-préfecture distante de vingt lieues environ. Parmi les objets volés se trouvait précisément une chapelle que j'y avais mise, pour éviter une charge considérable à mes porteurs lorsque je m'y rends.

Le principal coupable a été pris, c'est... le chef de la police du sous-préfet. La manière dont il a été pris est assez drôle et mérite de vous être contée.

Parmi les objets disparus il y avait des tasses à thé avec couvercles de dix couleurs différentes, cadeau du gouverneur Wang. Les voleurs, je ne sais pour quel motif, avaient laissé tous les couvercles dans l'armoire. Nos premiers soupçons tombèrent sur un habitué de la maison, quasi-catéchumène. Il devina qu'on le soupçonnait, protesta de son innocence et jura de trouver les coupables. Il se mit avec son frère à battre tous les thés de la ville. Dans une de ces maisons, il aperçut des tasses qui ressemblaient aux nôtres. « Tiens, dit-il, tu as de jolies tasses. — Oui, répond le patron, j'en ai dernièrement acheté une dizaine à bon compte. — Mais, il te manque des couvercles ; j'en ai justement le même nombre qui pourraient te convenir. — Il va les chercher et revient avec un satellite. Les couvercles allaient comme un gant et les couleurs concordaient à merveille. — Ces tasses, dit mon catéchumène, sont volées au T'ien-tchou-t'ang ; tu vas nous dénoncer le vendeur, sinon, nous t'emmenons au tribunal.

L'aubergiste nomme immédiatement le chef de la police, chez qui on fait des perquisitions. Il proteste de son innocence, mais on trouve dans son armoire une pièce à conviction ; c'était le chapeau de cérémonie garni de croix et d'ornements brodés que nous portons pendant la messe. Le chef de la police fut coffré.

Restait à découvrir les ornements. Ils vinrent d'eux-mêmes au-devant de nous. Un jour nous vîmes dans la rue un petit bambin portant un bel habit de soie rouge avec un *Agnus Dei* dans le dos. Nous parvînmes donc

à recouvrer tous nos vêtements sacrés, mais transformés, Dieu sait comme, en culottes, en jupons, en paletots. Seuls les linges d'autels ne revinrent pas ; ils servent probablement de chemises aux acquéreurs !

Le jour du vol, on avait laissé chez nous toutes les étoles. A Chang-haï, dans une circonstance semblable, un voleur n'eut pas jadis cette délicatesse ; il emporta tout, même l'étole, dont il se fit une belle ceinture avec laquelle il se promenait dans la concession française. Cela le fit découvrir et arrêter. Nos étoles de Tong-tcheng ont donné un résultat aussi appréciable, car elles ont servi à prouver au sous-préfet que la liste d'ornements que nous lui avions donnée était bien exacte. Il suffit ensuite d'ouvrir devant lui une caisse de messe et de montrer les pièces que comporte un ornement complet. En général, un Chinois réclame dix fois plus qu'il n'a perdu. Notre franchise a produit bon effet. Jusqu'ici cependant elle n'a guère servi à nous faire compenser. Je vais voir le sous-préfet dans quelques jours, et nous discuterons la chose.

Mi-to-sé. — *(P. Barraud).*

Les chrétiens de ces montagnes ont beaucoup de ferveur.

Quatorze enfants sont descendus jusqu'à l'école de Tai-hou. Onze femmes n'ont pas craint de faire plus de cent quinze et cent vingt lis, de passer trois ou quatre torrents dangereux, pour venir apprendre les prières chez les Vierges ! L'une de ces femmes, avant son retour au village, est *morte*, en route, de fatigue et d'épuisement !

Je crains que ce beau feu ne vienne à s'éteindre, et que mes efforts ne soient stérilisés par les circonstances, comme l'ont été, en partie, ceux du bon P. Goulven. Nous sommes trop loin pour veiller sur nos chrétiens : notre œuvre s'ébauche sans se terminer ; nous tissons une toile de Pénélope. — Que Dieu ait pitié de ces âmes de bonne volonté, et qu'il leur envoie un *jeune* et zélé pasteur !

Ce dernier, s'il a l'âme poétique, aura de quoi être satisfait : sans quitter sa résidence, il pourra se remplir les yeux et le cœur de magnificences et de merveilles. Mi-to-sé, en effet, s'élève au confluent de deux torrents, dont l'un, le plus petit, accourt furieux du fond des ravins houpénois, et l'autre, majestueux dans son large lit sablonneux, descend des hauteurs lointaines du Yng-chan-hien... Au midi, la grande ligne inculte et menaçante qui nous sépare de Sou-song ; à l'ouest, le pic de T'ong-chan ; plus près, à deux lis, le double sommet que les gens du pays appellent « la haute montagne » et qui nous ferme le nord-est. A l'est enfin, la trouée par où s'écoulent les grandes eaux. Et dans toutes les directions, à l'intérieur du district, tout ce que la montagne peut offrir de plus pittoresque et de plus inattendu.

Un catéchiste. — *(P. Barraud.)*

Nous allons, au midi, visiter quelques familles perdues de ci de là sur les hauteurs escarpées, loin des sentiers accessibles au jarret pourtant si nerveux et si souple de nos mules. A pied donc ! Nié-i-san, l'un de mes catéchistes, est là qui m'attend. Partons !

Nié-i-san n'est point un personnage vulgaire, et qui l'a vu ne saurait l'oublier. Un peu voûté, penché sur le côté, toujours toussant, toujours geignant, l'œil droit mi-clos, l'œil gauche de travers, la démarche irrégulière, il fait à mes côtés des courses incroyables. Bon lettré, d'ailleurs, il n'est jamais à court, et connaît le secret des caractères chinois les plus fantastiques. Quand je l'interroge, son œil droit s'ouvre démesurément, pendant que ses narines se plissent en un rictus comique, et il me répond toujours avec précision et loyauté. — « C'est un des rares Chinois qui ne m'ait jamais trompé », disait le P. Jean-Baptiste Rouxel. — J'en puis dire autant.

T'ai-hou. — *(P. Barraud.)*

T'ai-hou est bâtie au pied des hauteurs, au centre d'une plaine sablonneuse de cinq lis de large sur dix lis de long. Entourée d'un vieux rempart et d'une forte digue dont les arbres lui font une couronne de verdure, elle paraît blottie là, comme un oiseau dans son nid. A l'époque des grandes eaux, le torrent s'empare de la plaine, au sortir d'une gorge assez étroite où ses flots sont comprimés, se heurte au front de la digue et se partage en deux forts courants qui enlacent la ville. Ce spectacle ne manque pas de grandeur, et l'on éprouve un petit frémissement, en pensant que le lit de ce torrent fougueux dépasse de beaucoup le niveau des terrains plats, et des jardins potagers de T'ai-hou. Aujourd'hui, il dort tranquille, à l'est, et nous laisse libre le chemin de Sou-song.

Encore un catéchiste. — *(P. Barraud.)*

Wang-yu-koen va me conduire lui-même.

Au physique c'est un petit homme, avec des yeux vifs, une légère moustache, et un bon sourire tout plein de bienveillance. Ses traits n'ont pas l'expression sournoise que l'on surprend, à un moment ou à l'autre, sur un bon nombre de visages chinois. Ils sont reposés et doux. Dans les sentiers rudes, sa démarche alerte et sautillante est à peindre. Je ne puis m'empêcher de sourire, quand je le vois trottiner devant une mule, en se drapant dans son mantelet aux couleurs voyantes ; comme il est fier d'être le conducteur du Père ! Il remplit bien son office, me donne tous les renseignements, nécessaires ou non nécessaires, rassure par quelques mots, prononcés d'une voix ténue, les enfants et les femmes qu'effraient mon

regard ou ma barbe, et donne à chacune de mes paroles incomprises, la meilleure interprétation... à la chinoise.

Il fallait le voir, pendant les catéchuménats, peinant et se multipliant. Il présidait, sous le Père, à chaque exercice ; répétait chaque enseignement, et le soir, après souper, résumait la doctrine prêchée, dans une exhortation qui durait plus d'une heure.

Or il est pauvre, et passe des semaines entières avec moi, sans exercer son petit métier de médecin, au risque de diminuer notablement ses recettes.

C'est un fruit de la grâce, — et du dévouement du P. Goulven.

Vue de montagne. — (*P. Barraud.*)

La soirée d'hier se serait passée assez tristement, si je n'en avais rompu la monotonie par l'ascension du Ma-ngan-chan, ainsi appelé parce qu'il a la forme d'une selle gigantesque. J'ai même été assez imprudent pour ne pas suivre le sentier tracé, et sur le point d'arriver au faîte, sentant la terre s'effriter sous mes pas, et voyant là tout près la vallée creusée en un précipice de plusieurs centaines de mètres, j'ai dû m'asseoir, pris de vertige.

J'ai été, d'ailleurs, récompensé de ma peine par la beauté du spectacle. Le panorama de Zo-cé, pourtant si large, ne donne qu'une légère idée de l'immensité de l'horizon qu'embrasse ici le regard. Au midi et à l'est, c'est l'étendue sans borne ; l'ouest nous présente ses flèches aiguës, au milieu desquelles trône l'imposant Yng-chan ; le nord, entassant montagne sur montagne dans un enchevêtrement inextricable, nous ferme au loin la vue par un long rideau sombre d'où se détachent les « *gros bonnets* » du P. Desnos. Les gros bonnets de la montagne sont en effet le domaine du P. Desnos.

Cependant, il faut le dire, toute cette masse est ruineuse, et donne la sensation de montagnes qui s'écroulent. Sous l'action de la pluie et des vents, ces fiers sommets, composés d'une roche friable et sans résistance, s'arrondissent, s'inclinent, et descendent les uns sur les autres. Ils seront vaincus dans leur lutte séculaire contre les éléments ; en certains endroits le combat est fini : dans le bas T'ai-hou, par exemple, où les hauteurs se sont aplanies en de larges campagnes laissant pour tout vestige de petits tumulus émergeant à peine au-dessus du sol plat.

Sou-song. — (*P. Barraud.*)

Il est près de quatre heures du soir ; nous approchons de la ville ; encore une petite colline à dépasser, et Sou-song nous apparaît dans sa vieille splendeur un peu fanée.

La nouvelle église domine tout, de sa masse et de son élévation. De

l'endroit où nous sommes, la façade se détache dans toute son ampleur, avec ses portes, ses rosaces, son fronton-parapet surmonté d'une grande croix, ses pilastres et ses ornementations aux couleurs variées. Par un bel effet de perspective, la grande tour de la ville paraît faire corps avec l'église, et lui donne un aspect vraiment monumental.

Mes gens sont émerveillés, et ne peuvent s'empêcher de le manifester.

« Vous avez là une église superbe, » dis-je à un vieux paysan qui était venu s'asseoir près de nous en fumant sa pipe. — En effet, répondit-il modestement, elle n'est point petite. » Puis il ajouta, en se rengorgeant un peu, malgré lui : « On dit qu'à Ngan-king, il y en a une presque aussi belle. Est-ce vrai ? »

Vallée près de Sou-song. — *(P. Barraud.)*

« Vous n'avez rien dans le Tai-hou, qui soit aussi frais et aussi délicieux que cette vallée », m'avait dit le P. Colvez. — Il avait raison. C'est une nouvelle « *vallée du térébinthe.* » Rien n'y manque : torrent aux cascades murmurantes, cailloux roulés et polis par les flots, vallons enchanteurs, collines couronnées d'arbres verts ; et, pour compléter l'illusion, des chèvres, çà et là, broutent sous l'œil indifférent de jeunes bergers à demi vêtus, tandis qu'au détour du chemin quelque bon vieux patriarche sans barbe s'appuie sur son bâton et nous regarde passer en branlant la tête. Et les bambous dessinant sur le ciel leur fine silhouette, et le Tchang-chou (camphrier), roi des arbres de nos montagnes, et le fier sapin qui tressaille au vent, et l'immobile araucaria, ne valent-ils pas bien le térébinthe et l'olivier de Judée ? Les Philistins, sans doute, se rencontrent aussi dans ces beaux paysages : mais le P. Colvez est un David dont la fronde abattrait tous les Goliath du monde.

Le P. Pierre Colvez. — *(P. Barraud).*

Connaissez-vous le *P. Colvez ?* C'est un rude pionnier, et il faut l'avoir vu à l'œuvre et de près pour l'apprécier dignement. Quoi qu'il se vante d'être belge, c'est un vrai Français, et de race bretonne, avec tout au plus trois ou quatre gouttes de sang gascon dans les veines. — Il est capable de recommencer dix fois le même ouvrage, sans se décourager, jusqu'à ce que le succès vienne couronner ses efforts. Cette patiente ténacité au milieu d'épreuves, de secousses et de revers, lui a permis de construire maison, catéchuménat, écoles, église ; d'ouvrir le pays de toutes parts, et de préparer, au moins pour son successeur, une magnifique moisson.

Mais le voici, — taisons-nous.

Au bout de quelques instants donnés à la joie de se revoir, et au plaisir d'entendre les sons si doux à l'oreille et au cœur de notre belle langue fran-

çaise, nous nous installons dans la chambre voisine, et le P. Colvez commence à me raconter avec une verve intarissable et une chaleur croissante de surprenantes aventures! Je ne vous scandaliserai point en disant que ce soir-là nous fîmes un léger accroc au règlement ordinaire, en n'allant nous coucher qu'après dix heures bien sonnées.

Entre deux causeries nous avons visité à fond la merveille de Sou-song, l'église ! — Je n'essaierai pas de la décrire : elle mérite mieux que je ne saurais faire.

Le lendemain, je suis éveillé par le son de la cloche, qui bourdonne dans son clocher-pagodin. Une vraie cloche, dans un vrai clocher !

La messe ; — puis.... il pleut à verse. Allons-nous être bloqués, comme les Russes à Port-Arthur ? — Non. Le soleil montre le bout du nez : vite en selle ; et nous voilà tous deux, chevauchant à belle allure sur la route qui conduit à la montagne. Gais propos, vieux souvenirs, historiettes amusantes font trouver courtes les heures de route que nous passons ensemble ; mais le temps s'écoule : mon aimable compagnon s'est fixé un but qu'il ne dépassera pas. Nous buvons un thé d'adieu... et chacun poursuit sa route le cœur un peu mélancolique.

Nos réunions fraternelles, si rares et si courtes, sont les seuls moments de franche gaîté et de cordiale expansion que nous puissions goûter, entre nos vacances ; aussi la séparation serre toujours un peu le cœur. Il semble qu'en nous quittant mutuellement, nous rentrons dans un monde plus sombre, dans une atmosphère plus lourde, où l'on ne respire plus à pleins poumons.

Chez un fils de St-Francois, au Houpé. — *(P. Barraud.)*

En descendant la dernière colline, j'eus le loisir d'examiner la résidence de Tchang-kia-pang. Elle était là, dans la plaine, au milieu des champs de blé, toute blanche et bien modeste, à un li du gros marché de Tchang-kia-pang. — Le regard en a vite fait le tour : une maison, une église, et point de mur de clôture. On entre là comme chez soi, et l'accueil de l'aimable missionnaire franciscain n'est pas fait pour dissiper l'illusion.

Le Père « Tong, » jeune et de manières distinguées, à la figure fine et sympathique, est un Slave de la Carniole. Il aime la Russie de tout son cœur; il a pour le protestantisme une haine vigoureuse : au bout de peu d'instants nous causions comme de vieux amis. Il m'apprend que sa chrétienté nouvelle est une bonne chrétienté. « *Est spes*, *est spes*, me répète-t-il souvent : on a du zèle pour apprendre la doctrine, on vient à la messe le dimanche ; je suis heureux au milieu de ces braves gens. » Et je puis voir qu'il en est ainsi à la manière dont il les accueille. Hommes, femmes, enfants, entrent et sortent à volonté, à toutes les heures ; le Père a pour

chacun un bon sourire ; il tape sur l'épaule de celui-ci, sur la joue de celui-là, tire les oreilles de cet autre, distribue d'inoffensifs remèdes, donne un peu d'argent pour acheter du riz : vraie vie à la St-François.

Pourtant j'aimerais qu'il y eût un mur d'enceinte, à cause des voleurs. J'en fais l'observation. — « Ce n'est pas encore possible : le Père Cassianous n'a pas assez de ressources ! » Le Père Cassianous est le *vicaire-forain* du Ki-tcheou-fou ; « vicarius foranus, » variété de ministre avec des pouvoirs plus étendus. En fait, lui seul est Pen-t'ang, les autres missionnaires sont « ad manum », et il les envoie à droite et à gauche, pour un temps plus ou moins long, selon les besoins des chrétientés.

« Le Père Cassianous est notre futur évêque : c'est un homme remarquable ! » Et il était aisé de voir que le bon Père avait le cœur plein de son « Pater Cassianous ». Le Père Cassianous était pour lui père, mère, frère, sœur : une petite Providence, de qui l'on attend tout.

La soirée s'avance : on se met à table après un *Benedicite* un peu compliqué, qui doit remonter à la fin du XIII[e] siècle. Bonne cuisine, mais point de vin. « *Pater Cassianous non misit.* » — Nous sommes chez S. François, et nous mangeons du pain cuit sous la cendre.

Le lendemain, la chapelle est à moitié pleine. Les prières de la messe sont chantées solennellement. C'était bien du chinois, mais sur des motifs imités de notre plain-chant des introïts et graduels.

« Pourquoi n'y a-t-il pas d'enfants, Père Tong ? — Le Père Cassianous n'a pas d'argent ! Aussi nous ne pouvons avoir ni écoles, ni catéchuménats ; les catéchumènes apprennent leurs prières à domicile ; l'explication de la doctrine leur est faite le dimanche, avant ou après la messe. Faute de monture, nous ne visitons nos chrétiens qu'à de longs intervalles ; mais le bon Dieu travaille pour nous, et son œuvre se fait, petit à petit. »

Pauvre cher bon Père ! Il disait cela avec une expression de foi simple qui me charmait. Les astucieux Chinois seront vaincus par cette fine fleur de charité ; et plusieurs qui croient se jouer de la droiture et de la bonhomie du fils de S. François, se trouveront un jour, malgré eux, pris par lui pour le bon Dieu.

Je quitte à regret l'humble résidence, non sans promesse de retour !

Chasse à la panthère. — *(P. Gratien.)*

La guerre a eu au moins un bon résultat, celui de nous procurer la visite d'officiers de marine. Pour ma part, j'en ai reçu quatre, dont deux anciens élèves de Jersey, enseignes à bord de la *Surprise* et du *Lion*. Ils comptaient chasser dans ces montagnes. Par malheur le temps a été affreux ; impossible de sortir de la maison. En désespoir de cause ils tiraient les pies, des fenêtres de la résidence. Sur leur demande, j'en ai fait faire une soupe qui nous a

paru excellente à tous les trois. Mon cuisinier, il est vrai, m'a avoué ensuite qu'il y avait mis un morceau de lard, parce que sans cela le bouillon eût été trop maigre, et il n'aurait pas eu *la face.* Les jours suivants mes hôtes ont réussi à tuer deux daims; malheureusement ils en ont perdu un.

Les deux autres, enseignes à bord de la *Décidée*, arrivaient le lundi de Pâques, envoyés par le P. Lémour, qui me recommandait de leur trouver une panthère; ils rêvaient nuit et jour d'en abattre une. De fait, il y en a quelques-unes dans nos montagnes; en une seule année les Chinois en ont tué quatre, et cette année encore ils en ont capturé deux jeunes. Je fis prendre des renseignements, et des paysans nous affirmèrent qu'une panthère avait élu domicile sur une montagne voisine. Elle sortait chaque nuit et on l'entendait rugir auprès des habitations; le jour elle dormait au fond d'une grotte située au flanc de la montagne, au milieu d'énormes blocs de rochers. Un guide nous conduisit à la grotte. L'entrée en était très étroite et en partie obstruée par des rochers, sur lesquels nous trouvâmes des touffes d'un poil long et fin, facile à reconnaître pour être celui de la bête. Elle avait sûrement fréquenté cette grotte et peut-être y était-elle encore. Pour en avoir le cœur net, je dis à des paysans de nous apporter de quoi faire des torches, car à l'intérieur de la grotte c'était l'obscurité complète. Avec de menues branches d'arbres reliées en faisceau, nous fîmes une torche que nous allumâmes. Je me glissai le premier en rampant à l'intérieur de la grotte, puis un des officiers me passa son fusil chargé de chevrotines. Les deux officiers entrèrent à leur tour, l'un portant la torche, l'autre un fusil. Nous fouillâmes tous les coins et recoins sans découvrir autre chose qu'un squelette de chien, qu'on nous dit avoir été dévoré les jours précédents. Une autre petite caverne, voisine de la première, et à l'entrée de laquelle l'herbe avait été fraîchement foulée, fut aussi explorée sans résultat. Pourtant la bête n'était pas loin, car elle fut aperçue le lendemain dans l'après-midi, mais les officiers devaient partir, et il fut impossible de renouveler notre visite. — Nous fîmes aussi une exploration dans une très belle grotte où l'année dernière deux panthères avaient élu domicile. Nous y trouvâmes des ossements. Sur l'un des côtés de la grotte un couloir s'enfonçait très profondément dans la montagne. Après l'avoir suivi pendant longtemps, en nous éclairant avec des torches, nous arrivâmes à une crevasse large et profonde qu'il nous était impossible de franchir. Les officiers manifestèrent le désir de continuer l'exploration. Qui sait si nous n'allions pas aboutir à quelque palais féerique, comme celui des Mille et une Nuits? Après avoir dîné en plein air au milieu d'un cercle de Chinois de tout âge, qui nous posaient mille questions naïves et se montraient d'ailleurs très sympathiques, je fis apporter des cordes et une échelle, et nous jetâmes un pont sur l'abîme. Mais celui de nos compagnons qui y passa le premier, nous cria

qu'il était impossible d'aller plus loin, car un nouveau précipice très profond nous barrait la route.

A défaut de panthère, ces Messieurs ont tué des lièvres, des faisans et des canards sauvages. Ils m'ont quitté enchantés de leur séjour, comme ils me l'ont dit et écrit depuis. De mon côté j'ai gardé d'eux le meilleur souvenir. Ces visites d'officiers de marine ont un excellent résultat : elles leur font mieux connaître les missions, et détruisent des préjugés d'éducation qui peuvent exister chez quelques-uns ; elles font aussi mieux connaître la France à nos chrétiens et même aux païens. Les officiers aimaient à lier conversation avec les Chinois, bien entendu je servais d'interprète. Ils traitaient nos chrétiens avec beaucoup de bonté, caressaient les enfants. De leur côté mes gens, domestiques et chrétiens du dehors, aimaient à les accompagner dans leurs chasses, à leur trouver du gibier. Un chrétien surtout, brave homme très naïf, taillé en hercule, a laissé aux officiers le meilleur souvenir et les a beaucoup amusés. Il trouvait le gibier comme le meilleur limier, et quand un canard avait été abattu, il se jetait à l'eau comme un terre-neuve pour le rapporter. L'un de ces messieurs voulait absolument lui laisser sa montre pour le récompenser. Je l'en ai empêché ; mais tous mes gens ont reçu une généreuse gratification.

Catéchumènes. — *(P. Vict. David.)*

Voici d'abord un cathéchumène déjà ancien, Pao, « *la Fraîcheur en été.* » Il date de cinq ou six ans ; mais l'année des troubles, il fut effrayé. Son voisin, petit richard et catéchumène venu pour des affaires litigieuses, nous lâchait et le détournait de persévérer. *Fraîcheur d'été* resta chez lui, sans pourtant retourner aux idoles, ni cesser de prier tout à fait, je crois. Plusieurs années se passèrent. Enfin, il y a quelques mois, j'appris qu'il voulait revenir. Je m'en réjouis, car je le savais bien brave homme. Peu après, je me détournai un jour de ma route pour l'aller voir. Fermier à l'aise, il habite avec sa vieille mère, sa femme et un petit enfant. On me fit la plus cordiale réception, thé, friandises. Il y a cinq ans, le fils seul s'était présenté ; cette fois, la mère elle-même, vieille mangeuse d'herbe, voulait être chrétienne.

Il fallut procéder au nettoyage complet de la maison. La vieille était très dévote adoratrice des idoles ; partout les murs étaient tapissés de papiers superstitieux. Tout fut déchiré avec entrain. Enfin, levant les yeux, j'aperçus, dans une niche à laquelle on montait par un escalier portatif, une idole de bois doré. J'y grimpe et, devant l'idole, je vois encore des offrandes, encens, friandises, quelques fruits récents, présents, me dit-on, des voisins. « Ah ! la mère, dis-je, il faut que tu me donnes tout cela. » Elle était prête à tous les sacrifices, elle n'hésita pas. Je pris l'idole et l'emportai dans la

housse de ma mule, pour défrayer, en la brûlant, une récréation de nos élèves.

Mais, quelque temps après, ma joie, peut-être un peu trop naturelle, faillit être troublée. J'appris que la vieille, en gardant son buffle, avait fait plusieurs chutes et s'était donné une entorse. Les voisins ne manquaient pas de l'attribuer à la vengeance de l'idole : « Je me suis réjoui trop vite, pensais-je ; ça va en être fait des désirs de conversion de la vieille. » Mais non, son fils m'assura, elle-même me répéta bientôt qu'elle persévérait dans cette voie. Elle n'a pu faire encore les soixante lis qui la séparent de l'école des vierges, mais elle a tout à fait renoncé à ses idoles. Quant à son fils, il est un de mes fervents.

Un bon fils. — *(P. Vict. David.)*

Mon vieux portier venait d'être affecté d'un douloureux cancer au visage. Les soins du plus habile médecin de la ville n'y faisaient rien. La cabane du pauvre portier était devenue une infection. Quand il entrait dans ma chambre, il me fallait ouvrir porte et fenêtre après son départ. Ses deux fils ne furent nullement rebutés et ne cessèrent de lui prodiguer leurs soins à tour de rôle. Le jeune *Boisseau d'Or* se distingua d'une façon spéciale; il pratiquait tous les jours, sans penser faire rien de remarquable, ce que je ne connaissais encore que par la vie des Saints. En voyant cette plaie béante, profonde de deux à trois centimètres, je me suis étonné, une fois, de la trouver si propre. Je ne me doutais pas que *Boisseau d'Or* en avait exprimé le pus avec ses lèvres. Un de mes domestiques me l'apprit ensuite.

Boisseau d'Or n'a pu sauver son père; le vieillard est mort regretté de tous. Ce dernier payait son fils d'un amour spécial. Le bon Dieu sans doute le payera bien plus encore. Il n'est que catéchumène.

T'che-tcheou-fou. 16 juillet 1904. — *(P. Desportes.)*

Vous connaissez maintenant la Chine aussi bien que moi. Ce que vous ignorez, cependant, c'est que je suis arrivé ici la nuit dernière à un heure et demie du matin. J'ai traversé toute la ville à pied, *à la lueur d'une lampe à opium,* portée à mes côtés par un fumeur authentique, mon compagnon de voyage. Vous voyez d'ici le tableau. Mais voilà qui réhabilite un peu la lampe à opium, et met à l'aise le moraliste en fournissant à cet instrument de perversion (je parle de la lampe à opium), au moins une « fin honnête ».

L'aimable fumeur avait encore une autre corde à son arc. Étant employé au Ya-men, il put, de sa voix bien connue des veilleurs, nous faire ouvrir les portes de bois et de fer à cette heure indue. Avant de clore ce récit, lais-

sez-moi dissiper un doute, qui a pu s'élever dans votre esprit, pourtant porté à la bienveillance. « Comment, le P. Desportes, à une heure et demie du matin, dans les rues des Fou, sans autre socius qu'un fumeur d'opium ! C'est s'émanciper bien vite, à peine sorti du troisième an ! « Rassurez-vous, cher frère, j'étais accompagné du catéchiste, du domestique, et d'un élève ; mais comme ils avaient tous oublié la lanterne, leur rôle a été assez effacé dans la circonstance. Le fumeur guidait nos pas, mais eux étaient dans la pénombre.

Daigne Notre-Seigneur récompenser mon pauvre guide en lui procurant une autre lumière, autrement indispensable !

Ce dernier voyage d'Ho-yué-tchéou à T'che-tcheou en petit vapeur, n'a duré que quatre heures : mais il en vaut plusieurs autres plus longs !

Le bâtiment venant de Ou-hou, était déjà chargé à couler, lorsqu'il reçut encore, à Ho-yué-tcheou une cinquantaine de passagers. J'étais dans une cabine grande comme la moitié d'une chambre de scolastique (?). Or nous tenions quinze, là-dedans, avec nos bagages à tous. Trois fumeurs d'opium avaient réussi, malgré la presse, à se faire leur place au soleil... de leurs lampes, et, arqués sur leurs nattes faute de pouvoir s'étendre, ils se dédommageaient en soufflant avec rage dans leurs tuyaux, nous enlevant ainsi par leurs nuages le peu d'air respirable qui nous restait. Et remarquez que nous étions dans un endroit privilégié : vous jugerez ce que devaient être les autres. Le *comprador* se décida enfin à « sacrifier » l'un des trois fumeurs d'opium, et l'expulsa, sous prétexte qu'il tenait de la place. Les deux autres fumeurs (parmi lesquels mon éclaireur) assistèrent sans compassion à l'exécution de leur congénère : ils avaient probablement joué du pouce au-dessus de l'escarcelle du comprador, ce qui leur permit de garder le « *statu quo* », et me confirma dans l'opinion que l'égalité devant la loi sera plus difficile à faire pénétrer jusqu'ici que la navigation à vapeur.

Autre remarque : au milieu de ce chaos assourdissant, et de cette étuve plus que tropicale, j'ai constaté une fois de plus la tolérance, le support mutuel et la bonne humeur des Chinois. Sans doute, en Europe, on rencontre rarement de semblables pétaudières, mais nous y avons des messieurs grincheux qui ne veulent pas qu'on mette une valise devant leurs pieds, ou qui dénoncent leur voisine au conducteur du train parce qu'elle a caché un perroquet dans son carton à chapeau, etc... En Chine, on se supporte davantage les uns les autres, quitte à ce que tout le monde soit plus mal ensuite. — Quand je suis descendu dans la cabine, déjà pleine, avec mes trois suivants, et mes quatre colis volumineux, on s'est rangé et serré sans la moindre apparence de mauvaise humeur. Sachons reconnaître les qualités du peuple que nous sommes appelés à évangéliser, et surtout sachons le comprendre ; c'est le moyen de nous faire accepter et de faire du bien. Priez pour que j'exécute ce qui est plus facile à écrire qu'à pratiquer.

Avant d'aller à Ho-yué-tcheou, j'avais parcouru le district du P. Grémillon (Choen-ngan). Laissez-moi vous dire que toutes ces chrétientés disséminées dans la verdure des bois, des futaies, des collines et des rizières, sont comme une rivière de diamants dans un écrin de velours vert.

Catéchuménat de femmes. — *(P. Desnos.)*

Les *pauvres institutrices* ne pourraient conduire simultanément l'école et le catéchuménat. Ce dernier genre d'apostolat est très absorbant. Il faut pouvoir, en quelques jours, enseigner la doctrine nécessaire et dégrossir ces intelligences rebelles à toute idée générale ou un peu élevée. Aucune de ces femmes n'a étudié dans son enfance ni ne connaît de pays au delà de quatre ou cinq lieues tout au plus. Ce sont de pauvres âmes à décrasser de leurs superstitions idiotes, à instruire sur leurs devoirs de mères de famille. Toutes sont très indépendantes, capricieuses comme des chèvres, et n'ont qu'un désir, s'en retourner au plus tôt. La majorité d'entre elles est vicieuse. Aussi quelles conversations, quels propos, grand Dieu! Les bonnes Présentandines formées à Chang-hai qui ont l'idée de la propreté, pratiquent la vertu, sont parfois bouleversées par tant de cynisme dans les paroles. A force de patience, de remontrances, elles arrivent cependant à de bons résultats; et après quatre ou cinq présences au catéchuménat, il y a transformation véritable.

Médisance sur un confrère. — *(P. Desnos.)*

Tout en faisant l'ascension du Hoang-mao-chan (Herbe jaune), nous demandions au *P. Mouton* qui depuis vingt ans habite et excursionne dans les montagnes, combien de fois il avait franchi ce col? — Mettez une moyenne de cinq à six fois par an, répond-il. — (Le col est à cinq cent cinquante mètres au-dessus de la vallée). S'il fallait mettre bout à bout tout ce que le bon P. Xavier Mouton, *le vieux de la montagne*, comme nous l'appelons, a monté, descendu de montagnes, franchi de cols, parcouru de distances dans le Yng-Hochan, l'on arriverait à plusieurs milliers de kilomètres. Et cela pour des gens qui ont souvent payé d'ingratitude les prévenances et le dévouement du Missionnaire. Ici, le beau temps du sacrifice était quand les chefs de famille mettaient leur véto pour entrer dans la Religion, véto pour vendre au Père, véto pour entretenir avec lui des relations de politesse. Maintenant les barrières sont tombées, ce qui fait dire au P. Mouton : que la *Chine est déjoncée.*

Une aubergiste. — *(P. Desnos).*

Vers quatre heures, nous arrivions à Notre-Dame *des Victoires* de Lan-ni-ngao. L'on appelle encore *Victoire*, Mme Sévère (autrement dit Mme Yen). En

1897, je passais devant son auberge, lorsque tout à coup un adolescent et une petite fille me lancent des mots injurieux. Aussitôt j'entre à mule par la grande porte. Tout le monde disparaît. Mme Sévère, surprise au moment où elle soignait sa chevelure, avait oublié sa belle glace et sa pipe à eau en nickel. Je saisis les deux objets, sûr que l'on viendrait les réclamer et je pars. Au bout de cinquante pas, l'on accourt : « Père, Père, pardonnez, ce ne sont que des enfants! ils n'ont pas dit d'injures. — Ils en ont dit ; mais où sont les parents? — Les parents, c'est moi, dit Mme Sévère, et, montrant un pauvre homme presque idiot, c'est lui. — Alors vous êtes les premiers coupables. — Père, pardonnez. — Alors amenez les enfants. » Le gamin fut amené, calotté et giflé sur place par la maman courroucée. — Je pardonnai, et du haut de ma monture je remis la pipe et la précieuse glace. — Mais depuis ce temps Mme Sévère s'est fait inscrire comme catéchumène.

Un jour, saisi par une pluie torrentielle au moment où je passais devant sa porte, je fus invité à entrer, bien plus, à déjeuner. J'accepte. Le petit Sévère qui m'avait jadis maudit était devenu grand et revenait de l'école de prières à Hochan; il fut gentil, mais un peu timide. Pour se mettre en cour, il alla chercher les récompenses que lui avait données le séminariste de Hochan, pour les montrer aux séminaristes de Leou-fang et de Yng-chan que je conduisais à la retraite. Quand celui de Leou-fang eut tout bien considéré, admiré, il demanda malicieusement : « Est-ce que les autres élèves en ont reçu autant ? » Non, répondit le petit Sévère en rougissant.

Depuis, bien des malheurs ont éprouvé cette famille. Le fils aîné est mort sans postérité; et de plus, hélas ! le petit, le gentil petit Sévère, qui m'avait maudit et à qui j'avais pardonné, le timide Sévère devenu grand, baptisé, marié et papa d'une petite fille, est mort cette année, laissant sa pauvre mère désolée, inconsolable de ne pas avoir de postérité mâle.

Mme Sévère a aidé à l'achat du Kong-sou de Lan-ni-ngao: elle est à l'aise, ouvre un grand magasin de thé où les gros commerçants en thé du Chang-tong viennent chaque année s'approvisionner. C'est grâce à elle que le pays s'ouvre à la propagation de la Foi.

Le P. Grillo. — *(D'après le P. Biseul.)*

Le *Père Philippe Grillo,* s'il est vrai qu'on a l'âge que l'on porte, retarde bien sur les registres de sa paroisse. Cependant, quand on a soixante-six ans, qu'il faut depuis le matin jusqu'au soir surveiller, organiser, penser à mille choses, recevoir des visites continuelles, grimper sur une mule pour aller donner l'Extrême-Onction, ou dire la messe à plusieurs lieues de distance par n'importe quel temps, je trouve que ces vieux soldats sont admirables, et l'on ne saurait trop prier Dieu de nous les conserver bons pour le service.

De plus le père Philippe est fort en caractères chinois. N'a-t-il pas, jadis, à Ou-ko, dans sa jeunesse, organisé des *concours entre lettrés!* Pour les amener à entrer en relations avec nous, il imagina des compositions littéraires, ni plus ni moins ! Ces messieurs qui sont fiers comme des Artaban, furent flattés, et leur vanité fut piquée. Tous tinrent à montrer leur génie ; car il est incroyable combien ces lettrés s'en font accroire. C'est ce qui explique le nombre infini de ceux qui se présentent aux examens : les neuf dixièmes ne sont que des mazettes. Le Père les réunissait, causait comme il sait causer, puis leur expliquait le thème à amplification. Peu à peu les sujets religieux se trouvèrent incidemment en question, et l'apostolat y gagnait quelque chose ; sans compter la haute estime que cela nous valait. Le premier au concours avait deux piastres, le second une piastre, quelques autres, des cadeaux d'encouragement.

Catastrophe. — *(P. Biseul.)*

Pendant mon absence, *mon âne*, sage d'ordinaire, casse sa chaîne, se sauve après un congénère, filant à travers le pays comme une dépêche télégraphique. L'indigène s'enfonce dans une écurie, ma bête le suit, avec une suavité d'ouragan. Là, plusieurs bœufs ruminaient paisiblement en chœur.

Ils sont épouvantés, bondissent, brisent leurs cordes, buttent contre les piliers de bois de la maisonnette, qui tremble, vacille, et s'abat du coup par terre, coiffant les bœufs et les ânes, qui fuient dans toutes les directions ! Quelle affaire ! quelle affaire !

Le propriétaire alla trouver le P. Grillo, et il ne fallut pas moins d'une demi-journée de conférences et d'expertises pour l'amener à la paix. J'en fus pour une piastre de dommages et intérêts.

Quand je revins, mon âne était calme.. Il a oublié ses forfaits : car il ne vit ni dans le passé, comme les vieillards, ni dans l'avenir, comme les jeunes gens ! Il vit dans le présent, et a conscience...... qu'il s'agit de nous mettre en route.

De Fan-tchang à Chouen-ngan. — *(P. Biseul.)*

Toute cette contrée est fort jolie. On ne traverse que des vallées entre de hautes collines couvertes de sapins et de bambous ; tous les cent pas c'est un nouveau décor. Une seule chose faisait défaut. Au milieu du luxe de la nature, la misère chinoise contraste un peu péniblement. Les fermes, les villages, les rares auberges sont des paillotes assez mal peignées, jetées au petit bonheur, et n'inspirant guère que dégoût et pitié.

Ne nous attristons pas, cependant ; car ce manque de confortable est

plus imaginaire que réel. Nous jugeons d'après nous-mêmes : c'est bien pour ce qui tient à l'essentiel, mais pas pour l'accidentel. Notre manière de concevoir le bien-être diffère de celle des Chinois. Tout ce désordre qui nous choque, cette pauvreté extérieure, ce délabrement, ce laisser-aller universel n'est qu'un accident, d'ailleurs en harmonie avec les habitudes et l'éducation, et par suite inséparable de certaines satisfactions que nous ne pouvons goûter. De plus, l'essentiel, à savoir des vêtements suffisants, une bonne couverture, sur un bon lit de paille, du riz dans la marmite, voilà ce qu'on trouve malgré tout sous ces toits de paille ; et comme le bonheur se résume dans la satisfaction des désirs, nous ne pouvons le refuser tout à fait, à ceux qui savent se satisfaire à si peu de frais.

Tsing-iang. *(P. Biseul.)*

Tsing-iang veut dire « *pur soleil* ». — Les Chinois sont superbes dans le choix de leurs noms. Ils aiment le grandiose. Les pères, pour leurs enfants, choisissent des noms magnifiques : honneurs, splendeur, richesse, dignités, puissance, voilà ce que nous entendons partout. Il est assez amusant même de voir les contrastes. Voyez ce misérable, qui tricote péniblement derrière nous, chargé comme un baudet, c'est un *tout puissant*, un *richard millionnaire*, une *divine intelligence*, etc., etc. — Est-ce par orgueil ? Non, en donnant ces noms aux enfants, on croit influer sur leur destinée et leur bonheur. La Bible n'a-t-elle pas aussi ses noms prophétiques ? La Chine n'aurait-elle pas gardé quelque chose des traditions primitives, tournées peu à peu en superstitions ?

A cinq ou six lis du « Pur soleil », il commence à tomber une pluie fine. Ça se gâte. Peu à peu la pluie devient moins fine. En arrivant au grand pont à l'entrée du faubourg où se trouve la résidence, il fallait des parapluies. Ah ! le pays du « pur soleil » ! Quelle ironie ! Quel contretemps !

Cortège épiscopal. — *(P. Biseul.)*

« Voulez-vous aller au devant de Monseigneur ? » me dit aimablement le Père Grémillon. — « Comment donc ! Mais mon cheval est mort, ou à peu près. — Prenez le mulet du Père David, que montait le catéchiste. »

Excellent mulet ! Quel plaisir d'enfourcher quelque chose de souple, d'élastique et sous pression ! Un chrétien me précède sur son cheval. Nous nous précipitons en torrent à travers la grande rue de la cité (Chouen-ngan, — la cité de la paix). Nous serpentons adroitement, et bruyamment: on se gare avec respect ; tout le monde est aux portes. On nous reconnaît pour des officiers d'État-Major, courant au devant du général. Les païens sympathiques, et ravis d'un spectacle nouveau, trouvent juste et admirable

que nous accaparions la rue. C'est de droit naturel quand il s'agit d'un grand homme, qui mérite un grand respect.

Les pétards crépitent avec un bruit assourdissant entre les murailles toutes rapprochées des maisons. C'est la chaise de Sa Grandeur ! Mon mulet se cabre. Il faut évoluer prestement. Juste, en pénétrant à cheval dans la porte d'une boutique, je laisse passer la chaise ! et ne reprends qu'après la suite du cortège, qui y gagne encore en majesté.

Les notables du lieu vont venir saluer Monseigneur. Ils ne pensent ni de près ni de loin à devenir les ouailles du noble Pasteur, mais ils voient en lui un grand homme, comme un vice-roi de la religion européenne, un prince, qui marche de front avec les plus hauts dignitaires du Royaume-Fleuri, un puissant qu'on écoute, et que l'on craint un peu en haut-lieu ! que sais-je ? que pouvons-nous dire de ce qu'ils imaginent ? Enfin, là est encore un hommage rendu à l'*autorité*. Heureux Chinois ! qui sans raisonner à perte de vue, en gardent si profondément l'estime et le culte. — En les recevant, Mgr leur est infiniment agréable ; cet honneur les flatte grandement, et pendant des années ces personnages du bourg, anciens laboureurs, anciens bouchers, anciens maîtres d'école ou lettrés, raconteront pour la N[e] fois l'entrevue et les paroles du célèbre pontife de la religion occidentale. C'est comme cela que les vieux marins de la jetée du Havre, ou les vieux soldats des Invalides, se font la charité mutuelle d'écouter des récits glorieux qu'ils savent tous par cœur.

Démission valeureuse. — *(P. Biseul.)*

Le *P. Grémillon* a l'âme solidement chevillée au corps, si l'on en juge par les dures maladies dont il a triomphé, et les accablantes souffrances que l'été, chaque année, lui ramène ; mais il a donné sa démission de la cavalerie, la mule le fatigue ; il voyage en chaise, ou en barque.

Tche-tcheou. — *(P. Biseul.)*

La ville *du Bassin* (Tche-tcheou) conserve une merveille, ou plutôt ne s'oppose pas à ce que cette merveille se conserve toute seule : aussi n'est-elle point fraîche, ni intacte.

Tout près de la résidence, de l'autre côté d'un grand espace vide semblable à une vaste place, il y a une rue dallée, de dix mètres environ, sur laquelle s'élèvent une dizaine d'arcs de triomphes, en marbre remarquablement sculpté, fouillé, suivant le génie original et romantique des Orientaux, qui n'ont pour règle que la nature, plus ou moins modifiée par la tradition et la fable. Cette rue jadis devait être fort curieuse. Elle est une preuve palpable que la Chine actuelle n'est qu'une ombre d'elle-même.

Hoang-hou. — *(P. Biseul.)*

Hoang-hou, c'est-à-dire « *le lac jaune* », est un kiai, ou village composé d'une longue et unique rue. Le bourg est à cheval sur une petite rivière. Un pont unique relie les deux rives. L'unique rue de la rive droite n'a pas dix pieds de large. Le commerce y est assez grand. L'encombrement atteint le maximum, et le dépasse. Les brouettes larges de plus de quatre pieds ne s'y croisent pas, car des dix pieds accordés, les marchands en plein vent, les piétons, les dépôts, les chaises et les porteurs de toutes sortes laissent à peine où se faufiler avec la souplesse du serpent. Quand donc une brouette, ou une série de brouettes s'aventurent dans les rues, c'est le mascaret.

Désireux de visiter et n'ayant pas trouvé vite à dîner, je pars. En cinq minutes, j'atteignais les dernières maisons de la grande rue. Pour trois sapèques, je m'étais payé un petit pain, sorte de brioche un peu lourde, mais bien gonflée et d'excellent goût. J'en achetai quatre autres, et revins à l'auberge. Mon catéchiste n'avait pas l'air de mordre au riz indigène. Je lui offris de dîner comme moi. Il courut acheter des brioches. C'est encore le domestique qui fit le repas le plus cher... et le moins bon.

L'opium. —*(P. Biseul.)*

Nous nous arrêtons pour dîner. — L'auberge était en même temps une fumerie d'opium : on n'avait pas le choix. « *Vieille planche* » (c'est le mot à mot de Lao-pan, qui veut dire patron) — Vieille planche, daigne donc immédiatement expédier ces deux fumeurs, qui nous empoisonnent. Chacun prend ses clics et ses clacs, et se retire incontinent. Nous prîmes occasion de là pour maudire cette navrante, sordide et ruineuse habitude. — « Mais, hasarda quelque loustic, ne sont-ce pas les Européens qui fournissent cette drogue aux Chinois ? — Oui et non, bel ami. Les Chinois en veulent à tout prix : les commerçants étrangers répondent à leurs désirs. Qui donc vous force à l'acheter ? Nous autres, chrétiens, nous faisons la guerre à l'opium ; non pas avec violence, car chacun est libre, mais en parlant contre, et en refusant d'admettre dans notre société ceux qui fument, car cette funeste habitude conduit à tous les crimes pour se procurer de l'argent. » Et tout le monde d'applaudir, même les fumeurs d'opium. On n'est pas plus poli. « Les Chinois, dîmes-nous encore, ne cultivent-ils pas le pavot en grand ? Triple sottise, car ils épuisent leur terre pour plusieurs années, fournissent le poison à leurs compatriotes, et préparent un opium inférieur beaucoup plus dangereux. » — Nous étions entourés d'une petite foule très calme, très curieuse, très polie. Les Chinois ne sont ennemis que lorsque les meneurs les excitent.

Alimentation. — *(P. Biseul.)*

Dans ces misérables auberges, on ne trouve rien à manger, ni pain, ni rien : il faut se contenter d'une pâte gluante en boules, confectionnée avec une farine de riz spécial. A la rigueur, mon porteur aurait pu s'en bourrer aussi aisément et aussi consciencieusement que de riz ordinaire, car c'est aussi nourrissant ; mais, affaire de goût ou d'imagination, ces fantaisies-là ne répondent pas à l'idéal classique qu'il se fait d'un dîner. Mon pauvre garçon brouta donc par ci par là quelques boulettes, mais « mangea de la misère ».

Les bois. — *(P. Biseul.)*

Toute cette région (préfecture du Tche-tcheou-fou) est fort belle, accidentée, assez boisée, parfois très pittoresque. Les vallées qu'on traverse sont souvent magnifiques. Certains hameaux solitaires, dans leurs retraites verdoyantes, entourés et ombragés de grandes futaies, dominés par la montagne, assis sur le bord d'un torrent ne demanderaient à l'homme qu'un peu de civilisation et de goût pour être les plus jolis du monde. C'est surtout le pays de Chouen-ngan qui est le mieux boisé. Point de torrent navigable, par là, et l'indigène est bien empêché de dénuder ses belles montagnes. Le transport des arbres est impossible : on les laisse donc tranquilles. Sans cela ces hauteurs seraient tondues, comme toutes les autres.

Sur les flancs de la montagne des neuf dragons. — *(P. Biseul.)*

La route directe de Ting-iang est un sentier ravissant qu'il faut gravir à travers les montagne. La belle nature !

A notre gauche s'élevaient les mornes noirs et nus, les pics dentelés et affreusement sauvages de Pi-kia-chen. Quand on les voit, venant du Nord, ils ont un aspect infernal. Leur sombre aridité tranche tristement sur l'azur du ciel. On dirait les colonnes ruineuses d'un frontispice fantastique ébauché par les titans pour la forteresse du diable. Repaires désolés des aigles, qui planent silencieux autour de leurs sommets.

Nous leurs tournons le dos, et sommes en face d'une coulée profonde qui s'ouvre devant nous pour nous laisser voir la plaine intérieure vers laquelle nous descendons. Nous suivons la pente douce au bord d'un petit ruisseau, qui devient peu à peu un petit torrent. Nous arrivons à un pont. Une bonzesse est accoudée au parapet, égrenant son chapelet entre ses doigts rapides. Elle regarde l'eau, et ne pense à rien.

Dans une bonzerie-auberge. — *(P. Biseul.)*

Il pleut, hélas ! venir si loin pour garder la chambre. Un bonze vient

me tenir compagnie. Il m'explique qu'il est le troisième en grade. Tous les bonzes en entrant en religion, si l'on peut dire, changent de nom, et prennent celui de Cheng. Le Père abbé est Cheng-lao-ta, nº 1 ; le sous-prieur Cheng-lao-eul, nº 2 ; le troisième Cheng-lao-san, nº 3 : c'est tout. C'est l'état-major.

Si le premier s'absente le second le remplace, et ainsi de suite. Quand le supérieur meurt, il n'y a pas d'élection : son successeur est tout désigné, c'est le plus ancien de profession.

Il y a, paraît-il, des monastères de bonzes où les exercices de communauté, une règle, etc... donnent quelque illusion de vie religieuse. Ici, rien de semblable. Toutes ces bonzeries sont des auberges à la disposition des pèlerins de la grande montagne. A l'époque des grands pèlerinages, les bonzes sont très occupés, d'abord avec leurs hôtes, ensuite avec les devoirs du culte. Ils psalmodient, brûlent des parfums, frappent les timbres, font toutes les simagrées d'usage, et empochent beaucoup d'aumônes.

Je demandais à mon homme s'il était content d'être bonze. « Comment ? Ici, j'ai une grande maison de briques ! Chez moi ce n'était qu'une paillote ! » — On n'est pas plus sincère !

MISSION DU TCHEU-LI SUD-EST[1].

De King-tcheou à Hien-hien.

Extraits d'une lettre du P. Cezard.

I. — La tour de King-tcheou.

De King-tcheou à Hien-hien, le long de la grande route impériale, le premier monument qui se présente est la tour de King-tcheou. Cette construction à douze étages mesure environ soixante-dix mètres de haut. Il est douteux que la Chine possède un plus haut monument en briques. La tour de King-tcheou remonte au règne du fameux empereur Soei-wenn-leang, commencement du VIIe siècle de notre ère et grande époque de la diffusion du Bouddhisme dans l'Extrême-Orient. Elle n'eut à son origine que huit étages ; un empereur de la dynastie des Ming au XVe siècle lui en ajouta quatre, après l'avoir consolidée de la base au sommet. C'est une pyramide octogonale, d'une masse compacte, qui ne laisse de vide à l'intérieur que pour la montée ardue d'un escalier très étroit ; elle se termine en haut par un panache conique à aigrettes de fer, surmonté lui-même de trois boules proportionnées, la plus petite au sommet.

1. Cette fois encore toutes les lettres des Missions Champenoises sont extraites de « *Chine — Ceylan — Madagascar* ».

Monument bouddhiste par excellence, cette tour est d'une forme qui se rencontre dans toute l'Asie orientale, des Indes au Japon, à la Corée et à la Mongolie. Il faut en chercher l'origine aux Indes ou à Ceylan, berceau du Bouddhisme. Bouddha-Gautama n'était-il pas fils d'un roi de Ceylan? De là vient qu'au Siam on l'appelle *Sommona Codam*, Gautama du pays des Sommona ou Sengala. Or, saint Clément d'Alexandrie dit que les *Sammanes* adoraient une pyramide dans laquelle reposaient les os d'un certain dieu, qu'il désigne d'ailleurs sous le nom de *Boutta* ou *Phoutta*. L'idée de cette pyramide bouddhique proviendrait d'une tradition indienne. Quand mourut Bouddha, on brûla son corps. Ses cendres, divisées en huit parts, suivant la rose des vents, furent déposées dans huit urnes que l'on superposa en forme d'un seul monument ; et telle est l'origine des huit étages classiques de toutes les anciennes tours. Aux siècles qui suivirent se perdit le souvenir des huit urnes, et ce nombre classique ne fut plus observé.

Il y a deux ans, les notables du pays eurent bien peur pour la tour, dont ils s'enorgueillissent. Les bonzes n'avaient-ils pas présidé des hauts étages du monument au massacre et à la destruction de Tchou-kia-ho, qui n'en est distant que de six kilomètres ? Et à ces témoins intéressés de l'œuvre néfaste, ne s'était-il pas adjoint de nombreux représentants de l'autorité locale ? Il fallait s'attendre, après la dispersion des Boxeurs, aux justes représailles du canon européen. Quelle peur surtout lorsque arriva à Hien-hien, et plus tard à Kiao-ho (quarante kilomètres de King-tcheou) la vaillante colonne Bailloud ! Pourtant il n'y eut nulles représailles ; de la part des missionnaires et des chrétiens c'est le pardon qui fit place à la vengeance, et la tour de King-tcheou fut épargnée.

Toutefois faisant face au monument bouddhique, l'église de Tchou-kia-ho se relève aujourd'hui de ses ruines. Ses nouveaux murs sont debout ; son portail élancé sera bientôt dominé par la croix, symbole d'éternelle victoire. Autour de la nouvelle église une nouvelle chrétienté s'est refaite. L'antique village s'est reconstitué avec ses deux portes solennelles et son rempart solide, ses petites rues nouvellement alignées et ses maisons de briques tout fraîchement reconstruites. Non loin de l'église se dressent cinq gigantesques pierres blanches, couronnées de jolies sculptures et couvertes d'inscriptions ; ce sont les monuments funèbres de nos célèbres victimes : un pour le P. Mangin, un pour le P. Denn, un pour l'ensemble des chrétiens massacrés. Les deux autres recouvrent des puits remplis de cadavres. Aux abords de l'église et de ces monuments vont être plantés des pins, dont l'impérissable verdeur redira aux passants l'immortel souvenir qu'ils doivent aux victimes de Tchou-kia-ho. A l'entrée de ce lieu sacré, fidèle dépositaire des précieux ossements, se tiennent, face au portail de l'église, deux superbes lions de pierre, symboles de force et de courage non abattu. Tchou-kia-ho s'est relevé et a repris vie.

II. — La bonzerie de King-tchéou.

Avant de quitter King-tcheou, il faut parler de sa bonzerie, dont le toit à double étage s'élève au pied de la tour. Les bonzeries actuelles de Chine sont constituées et vivent d'après un code religieux qui date du règne de Kang-hi (1662-1722). L'indépendance dont elles jouissaient précédemment leur a été alors enlevée au profit de l'État. Le titre 117 de la législation des Ta-Tsing porte : *Aucune bonzerie nouvelle ne pourra plus être fondée. Défense d'augmenter les fondations des anciennes, sous peine de cent coups, si c'est un séculier ; d'exil si c'est un bonze ; d'esclavage et de confiscation si c'est une bonzesse.* Cet article visait évidemment un abus. Étant donné que les terres des pagodes et bonzeries sont dégrevées d'impôts, il en résultait pour le fisc une perte considérable. Cette seule bonzerie de King-tcheou possédait, dès avant le règne des Ta-tsing, soixante *king* ou quatre cents hectares de terres. Jusqu'à l'année dernière elle en avait deux cents ; mais voici que l'autorité locale vient de s'en adjuger une bonne partie.

Les textes nous renseignent sur le genre de vie et les obligations de nos bonzes de King-tcheou. Leurs relations d'inférieurs à supérieurs sont aussi réglées (titre 42) : *Bonzes et bonzesses sont soumis aux lois communes ; leurs droits et devoirs réciproques de supérieurs et d'inférieurs sont assimilés à ceux des parents et enfants, oncles et neveux.* Le supérieur général d'une grande bonzerie jouit par là d'un certain crédit. Au dedans, il est tout-puissant ; au dehors, il est en relation avec les notables. J'ai reçu au nouvel an dernier la carte de visite du grand bonze de King-tcheou. Sur cette carte, pas de nom de famille ni de nom d'individu, rien que ces mots : « *L'homme qui a renoncé au monde.* » Dernièrement ce même bonze, sachant que je cherchais à acheter une mule, m'offrit gratis une des siennes. Naturellement je la refusai.

Les bonzeries de Chine se recrutent misérablement, avec des enfants trouvés, achetés ou volés. Il y a trois ans, au massacre de Tchou-kia-ho, un de nos jeunes chrétiens de treize ans parvint à s'échapper. Les Boxeurs, lui laissant la vie, le vendirent aux bonzes de King-tcheou pour quelques ligatures de sapèques. Voilà notre petit Joseph (c'est son nom de baptême) devenu novice de bonze. On lui coupe sa tresse de cheveux, on le rase, on lui met la robe à collet croisé et on le consacre à la divinité Koan-yim-pousa. Joseph est resté six mois à la bonzerie ; il a appris une bonne partie des prières bouddhiques et quelques pages des livres classiques. Maintenant il est de nouveau chrétien, et habite chez une de ses tantes paternelles, seule survivante de toute la famille. Les bonzes, à l'approche des soldats européens, l'ont rendu à la liberté.

D'ordinaire, dans les bonzeries, les novices passent par une formation de huit à dix ans ; quelques-uns, les mieux doués, y reçoivent même une

éducation littéraire suffisamment complète. Tous sont astreints de temps en temps à des pénitences assez rigoureuses. Un témoin m'a raconté avoir vu, dans cette bonzerie de King-tcheou, un jeune bonze de dix-huit à vingt ans prosterné davant le grand Ponsa. Il se brûlait avec les bâtons odorants, tellement que son bras gauche n'était plus qu'une plaie. Un autre genre de pénitence est de traverser les joues avec des broches, traîner des chaînes, porter des fardeaux.

Sur un autel latéral de la pagode se trouvent placées les statues des anciens personnages, disciples de Fouo, qui ont le mieux enseigné et pratique l'abstinence. En l'honneur de ses divinités, le 4 de la 8e lune (fin d'août) on célèbre une grande fête, à laquelle viennent les bonzes de l'extérieur. Le supérieur prononce un discours sur l'abstinence et la modestie.

Les novices ne sont pas absolument cloîtrés. Aux jours des grands enterrements, ils sont invités à aller avec leur maître dire des prières et exécuter des cérémonies rituelles.

Les bonzes de campagne ne jouissent d'aucune considération. Aussi bien, la plupart ne sont que des intrus. Échappés de leur bonzerie sans y avoir reçu une formation complète et sans être munis du diplôme réglementaire, ils s'attachent de leur propre chef à certaine pagode vacante. La police n'exerçant sur eux aucun contrôle, ils ne sont guère inquiétés, pourvu que leur vie ne soit pas trop scandaleuse.

A plusieurs pagodes de campagne sont affectés, par le village voisin, quelques arpents de terre pour l'entretien du bonze titulaire ; mais il en est un grand nombre qui n'ont ni biens fonds, ni revenus. Le bonze est alors obligé de mendier pour vivre ; et c'est en cela que sa condition est considérée, surtout par les lettrés, fiers disciples de Confucius, comme la plus misérable de toutes. Ces bonzes mendient pour eux-mêmes et sont aussi chargés de recueillir des aumônes pour la séparation, la construction, l'embellissement de leur pagode. En vue d'exciter la piété et la générosité des bienfaiteurs, ils ont mille expédients à leur service. Le principal est de faire parade de leurs macérations. A noter cette industrie fort curieuse, qui consiste pour le bonze à s'enfermer dans une cabane de bois hérissée de clous, dont la tête ressort à l'extérieur. Une fois entré, notre reclus ne sortira qu'après avoir reçu toute sa collecte. Il frappe à chaque minute une cloche, signe d'appel. Chacun des clous, dont la pointe aiguë est un supplice pour sa chair, doit être tiré par les bienfaiteurs, moyennant rétribution. Ces clous sont taxés suivant l'acuité ou la longueur de la pointe.

Les bonzes mendient aussi pour de simples œuvres de bienfaisance. Non loin de King-tcheou, sur la grande route, il y avait un pont à réparer. Le titulaire de la pagode d'en face se dévoua à quêter pour réunir la somme nécessaire. L'ouvrage est terminé grâce à ce dévoûment, et notre homme s'est rendu populaire. Autre exemple bien plus édifiant à citer. Il y a sept à

huit ans passait en char sur cette grande route le P. Gatellier, curé de Kou-tcheng. Comme il abreuvait ses mules au puits de la pagode de Fou-tcheng, un bonze se présenta de lui-même pour tirer l'eau et la servir aux animaux. Le cocher veut lui donner une obole en récompense. C'est en vain ; refus complet du bonze. « Je ne veux rien recevoir de toi, dit-il, sinon l'explication de la doctrine chrétienne. — Tu veux alors te faire chrétien? reprit le cocher. — Oui, répondit le bonze. — Dans ce cas, ajouta le Père qui avait tout entendu, quitte ta pagode et suis-nous. » Notre catéchumène improvisé obéit aussitôt. Il se rendit à Kou-tcheng. Le P. Gatellier l'instruisit ; le P. Denn le baptisa du nom de Thomas, en souvenir de l'apôtre des Indes ; le P. Tcheou l'employa à son service. Thomas est maintenant l'administrateur d'une petite chrétienté dans son village natal.

III. — Les Auberges [1].

Il y a trois sortes d'auberges : la simple buvette, le restaurant où l'on ne loge pas, et celui où on loge à pied et à cheval.

La simple buvette, où le voyageur miséreux, pour une où deux sapèques, se gorge d'eau chaude, est une installation qui fait pitié. Espèce d'auvent mal équilibré et faisant saillie sur la rue, souvent en face d'un puits où les voituriers abreuvent leurs animaux. Le directeur y cumule ordinairement trois emplois : chauffer l'eau, tirer les seaux du puits, ramasser le crottin. C'est ce dernier métier qui est le plus lucratif.

La boutique s'appelle *maison de thé*, mais bien rarement y sont exhibées les feuilles de la plante précieuse. Misérable installation que celle de ces maisons de thé sur la grande route ! et leur mobilier est bien à l'avenant : théières en tôle toutes sales sur un poêle en terre noircie, tables petites et boiteuses, bancs malpropres et déhanchés.

D'un degré plus élevé sont les restaurants (fan-pou), surtout ceux du gros bourg de Fou-tchoang-i, entre Fou-tcheng et Hien-hien. Il y en a pour toutes les classes de voyageurs. Au dernier rang sont les simples marchands de soupe au service des simples piétons et des misérables brouettiers. Il y a la soupe au millet entremêlé de légumes salés, la soupe au maïs, la soupe aux fines tranches de pâte : un grand bol pour quelques sapèques. Le client peut acheter après cela quelques grossières galettes avec une petite portion de légumes, ou plus simplement un pain fourré contenant certaines herbes assaisonnées et parfois un peu de viande. Il existe aussi à l'usage du voyageur pauvre une espèce de beignet grossier, frit à la graisse et très nourrissant. Pendant les mois d'avril et de mai,

1. Un de nos collaborateurs de Kiang-nan ne nous a-t-il pas laissé espérer un travail plus détaillé sur les auberges chinoises? On lira pourtant avec plaisir la jolie esquisse que voici.

on rencontre aussi, le long de la route, de nombreux colporteurs d'œufs durs, à trois sapèques pièce ; ils sont achetés par les voyageurs de toute classe.

Les restaurants des gens à cheval et en voitures, mandarins, lettrés, commerçants, etc., ont une cuisine parfaitement organisée. Leur bouillon au vermicelle est excellent. Il faut dire que nous sommes ici au pays du meilleur vermicelle de Chine. C'est la ville de Kou-tcheng, au sud de King-tcheou, qui le produit et l'exporte partout, à Tient-sin et jusqu'à Shanghai. J'en ai récemment demandé la recette au pays même de Kou-tcheng. « Ce qui fait la supériorité de notre pâte, m'a-t-on dit, c'est qu'elle est faite avec la fleur de la farine, bien fermentée et agrémentée de quelques œufs ; mais la première condition pour obtenir notre fin gruau, c'est d'avoir de bons moulins à pierres bien tranchantes et du grain de première qualité. » On trouve aussi dans ces restaurants toutes les espèces de viande que l'on veut, assez bien assaisonnées : le porc frais y abonde, ainsi que le poulet rôti et découpé en petites tranches. Les légumes y sont fort variés suivant les saisons : choux, épinards, aubergines, racines de nénuphar, fleurs de lys, etc... En guise de pain, le restaurant le plus en vogue à Fou-tchoang-i, a une espèce de galette à pâte feuilletée, qui fait fortune. Supposez le vol-au-vent de la cuisine européenne, sans viande à l'intérieur. Sur demande on vous sert, les jours maigres, du poisson frit et de fines omelettes cuites à l'huile d'arachides, ou des œufs durs en tranches et assaisonnés. On peut ici avoir comme boisson de l'excellent thé et même du vin chinois, produit du riz ou du millet fermenté. Sa force dépasse celle de la bière ordinaire d'Europe ; mais il n'a ni sa fraîcheur désaltérante, ni sa saveur appétissante. Il y a aussi l'eau-de-vie chinoise, eau-de-vie de grain, soit de sorgho, soit de millet. Celle de millet est la plus fine ; finesse qui s'accroît avec son âge, comme pour les eaux-de-vie d'Europe. L'habitude en Chine est de la faire chauffer avant de la boire. Froide, elle serait désagréable au goût et pénible à l'estomac.

Située en face de ce restaurant et desservie par lui, se trouve l'importante auberge de Fou-tchoang-i, qui peut héberger à la fois de nombreux voyageurs avec chars et montures. Il arrive souvent que sa cour intérieure, qui peut contenir une vingtaine de véhicules, est complètement occupée ; c'est dire son importance. A l'entrée de cette cour, il faut signaler, comme curiosité, un immense acacia, qui ombrage de ses rameaux toute la rue et couronne le toit de la grand'porte. De la chambre où je logeais la semaine dernière, je pouvais voir sur cet arbre gigantesque, encore privé de ses feuilles, jusqu'à seize nids de corbeaux, chacun avec sa couvée et son couple voltigeant au-dessus, le tout accompagné d'un ramage étourdissant. Au-dessous, dans la cour, à l'heure du midi, quarante mules, chevaux et ânes, les uns dételés, les autres sous le harnais, tous le nez dans la

mangeoire, tous broyant avec avidité leur grain respectif, et par ce bruit d'ensemble faisant croire au vacarme sourd d'un vaste moulin. Entre le bruit d'en bas et celui d'en haut, les cris des cochers, des marchands ambulants, colporteurs de victuailles, des employés de l'auberge, çà et là le hennissement d'un cheval ou d'une mule, l'absurde cacophonie d'un âne en détresse, et puis l'aboiement de quelque chien contre un autre qui lui a volé sa pitance, le grognement d'un porc affamé, qui réclame aux poules, sous les mangeoires ou derrière les pattes des mules, quelques grains échappés, tout cela est un brouhaha et un spectacle indescriptible. J'en fis la remarque au maître d'hôtel qui me servait mon bouillon. « C'est bien comme cela, me dit-il : oiseaux et bêtes affluent chez moi à la suite de mes nobles hôtes, signe que le bonheur habite ma maison ! »

IV. — Route nationale.

Nous sommes ici sur la grande voie de communication de Nankin à Pékin, les deux capitales de la Chine. Les derniers empereurs Ming ont tracé cette route pour aller de Pékin, leur nouvelle capitale, à l'ancien lieu de résidence et de sépulture de leurs ancêtres. Les deux grands monarques de la dynastie actuelle Kang-hi et Kien-loung, y ont aussi passé, à leur retour des provinces du Sud-Est, qu'ils visitèrent. A douze kilomètres de King-tcheou, au nord, existe encore un monument en souvenir de Kang-hi

La route n'a plus son bel aspect d'il y a deux siècles. De niveau aujourd'hui avec les terrains labourés qui la côtoient, elle les dominait jadis de quelques pieds. Large chaussée assez semblable aux vieilles chaussées Brunehaut, les missionnaires du XVIIe siècle, qui ont eu à la parcourir, l'ont admirée sans restriction. Ils ont parlé des nombreux voyageurs de tout rang et de toutes conditions qu'ils y ont rencontrés : mandarins civils avec leur escorte, mandarins militaires avec leurs troupes, courriers impériaux aux chevaux à collier de grelots, commerçants du Kiang-nan avec leurs convois de voitures chargées, brouettiers du Chan-tong se suivant en longues files, piétons de tout pays se succédant en une suite ininterrompue. Le cliquetis des sonnettes, le claquement des fouets, le gémissement des roues de brouettes, le cahotage des gros chariots, le glissement rapide des carrioles aux roues étincelantes de cuivre, le trot continu des chevaux et des mules, tout ce concert et tout ce mouvement captivaient nécessairement l'attention de ces étrangers. Un des anciens missionnaires d'alors n'a-t-il pas écrit que cette superbe voie surpassait en beauté tous les chemins et routes du royaume de Louis XIV ? N'a-t-il pas admiré aussi ses ponts, et en particulier celui de Chan-kiao, qui existe encore ? C'est, de fait, une œuvre d'art : vastes arches à voûte cintrée, reliées l'une à l'autre par d'énormes piliers, surmontés de légères arcades intercalaires, tablier de

pierres blanches aux fantastiques figurines, qui jouent le rôle de garde-fous, pavé de dalles massives. Svelte dans sa solidité, ce pont est majestueux.

Il reste encore, comme vieux souvenirs, les stations qui indiquent les distances parcourues tous les 2,400 mètres : petites maisonnettes carrées en terre, extérieurement blanchies à la chaux sur lesquelles sont inscrits le nom des villes et le chiffre indicateur de la distance. Ces constructions élevées sur de petits monticules sont sans toit, semblables à de petits fortins, à l'intérieur desquels jadis on allumait les feux-signaux. I es empereurs annonçaient par ce moyen l'approche des barbares du Nord et convoquaient aussitôt des armées de défenseurs.

Célestin Cézard, S. J.

A l'enterrement du P. Lomüller.

(Lettres des PP. Jubaru et A. Gaudissart.)

Pour « fendre la foule ».

NOUS attendons l'arrivée du cortège. Nous étions là douze prêtres, attendant depuis deux heures déjà ; autour de nous, un petit régiment d'enfants de chœur ; devant nous, la foule compacte. Personne ne se plaint, ni ne semble trouver le temps long ; attendre est ici chose naturelle et nullement agaçante. Le R. P. Supérieur qui s'est engagé en pleine cohue, a mis un temps énorme pour franchir les trois mille mètres qui nous séparent de la porte de l'Est. Comment en reviendra-t-il ? — Voici tout de même un avant-garde qui perce jusqu'à l'église : c'est un peloton de fantassins réguliers, qui vient se mettre à la disposition du Père. « Fort bien, mes amis ; déblayez le terrain : plus un Chinois dans l'enclos de l'église. Et puis gardez la porte, et que personne ne rentre ! » — Les soldats me présentent les armes, et se mettent en devoir d'exécuter la consigne. On évacue les abords ; mais cela ne dure pas. Ils sont fatigués, les pauvres soldats ; ils s'asseyent sur les degrés de la porte et déposent leurs fusils ; entre qui ose, entre qui veut. J'en suis réduit à faire moi-même la police.

Les mandarins parviennent à leur tour jusqu'à nous ; salutations d'usage et cérémonies de règle. Soudain, les clameurs redoublent, une détonation retentit, suivie de plusieurs autres : de vrais coups de canon, qui ébranlent les parois en terre glaise de nos pauvres maisons. Et là-bas, vers la porte de l'Est, un nuage s'élève, très large et très dense ; on croirait à l'explosion d'une poudrière. Les détonations se succèdent et s'approchent ; le nuage grandit et vient vers nous ; il va nous envelopper. L'affolement est au paroxysme ; j'ai besoin de mettre sur pied tous mes soldats et de les

soutenir moi-même pour empêcher le flot humain de tout envahir. Que se passe-t-il donc ? Des éclairs rapides sillonnent l'épais nuage ; vont-ils permettre enfin de voir de quoi il s'agit ? Enfin, quand nous les touchons presque, nous apercevons les auteurs de cette scène infernale. Ce sont des artilleurs, chargés de pratiquer un passage dans la foule. Ils sont là une quinzaine, sur trois lignes, traînant de grosses bombardes. Et voici l'exercice auquel ils se livrent : le premier rang, qui a eu le temps de recharger ses pièces pendant que les deux autres évoluaient, braque ses bombarbes sur la foule. Un héraut, sorte d'acrobate s'avance de quelques pas et fait un discours où personne n'entend rien, très bref du reste et toujours le même: il demande qu'on s'écarte ; personne ne bouge ; suivent alors des contorsions et dislocations du héraut ; il fait le grand écart, une jambe en avant, l'autre en arrière, bien plat par terre. Et dans cette posture, il fait mine de mettre l'assistance en joue. C'est le signe fatidique ; tout le monde se recule, car on sent ce qui va suivre : les bombardiers approchent leurs mèches, les bouches à feu vomissent des torrents de fumée avec d'énormes flammes ; l'artillerie en profite et se reforme dans l'espace déblayé : la pantomime recommence.... Et voilà comment le cortège est arrivé jusqu'à nous.

Prières chrétiennes.

Le soir, les chrétiens se mettent à réciter les « grandes prières », sorte d'office des morts que l'on psalmodie par groupes alternés. Toute la nuit on entendit ce chant doux et plaintif, et jusqu'à l'heure des funérailles la prière ne discontinua pas. Seulement, au point du jour, nos « prieurs » s'installèrent devant le portail de l'église ; leur grosse croix de cuivre fu posée sur une table, en plein air ; et c'est là, devant cet autel improvisé, que nos bons chrétiens de Wei-tsuen vinrent s'agenouiller, se prosterner suivant l'ordre et les rites, sans nul souci des passants ni des mandarins qui fumaient et buvaient dans une tente voisine ; ils prolongeaient la solennité de leurs salutations, allaient, venaient, comme des Trappistes ou des Chartreux au chœur, quittant et reprenant leurs grands livres de prières, tandis que se continuait l'éternelle psalmodie. J'en fus moi-même au regret de ne pouvoir m'attarder, faute de temps, à contempler cette « congrégation » d'un nouveau genre, installant son office au milieu d'une place publique. Il y avait là, penchées sur les grands feuillets hérissés de caractères hiératiques, de si belles têtes de vieillards ; et, tout à côté, de si fraîches et si franches figures d'adolescents ! Un tableau de Rembrandt transposé à la mode chinoise. Un tableau qui permettait de saisir d'un coup d'œil la profonde transformation que la Foi fait subir à cette vieille race païenne...

Dernières cérémonies.

Le R. P. Supérieur chanta la grand'messe ; la chorale, dirigée par le P. Wetterwald, y fit entendre une messe de *Requiem* qui n'aurait pas déparé les solennités funèbres de nos cathédrales. Après la messe, le cortège se reforme comme la veille ; mêmes manœuvres, même succès : nos canonniers font la brèche dans la foule, sans que mort d'homme s'en suive, ils n'ont brisé que les vitres du tseu-tang ; à peine quatre ou cinq restent-elles intactes. Mais cela prouve la « force » de la poudre, et il faut s'estimer heureux que les accidents s'arrêtent là.

La bénédiction des tombes, la déposition des corps se font suivant tous les rites de la liturgie, lentement, gravement. La canonnade a cessé, la foule est maintenue et s'est calmée, le recueillement qu'il fallait pour cette heure solennelle plane sur nous. Alors commence la prière récitée par tout le peuple chrétien. Deux chœurs qui se répondent alternent le *Credo ;* rien ne peut rendre l'impression de cette scène. D'autant que la version chinoise du *Credo* est bien plus expressive, plus énergique que la nôtre : « Moi, je crois que Dieu est tout-puissant ;... moi, je crois en son Fils unique ;... moi je crois à la sainte et catholique Église ;... moi je crois à la résurrection de la chair ;... moi je crois à la vie éternelle. » Il me semblait que nos martyrs exultaient d'un bonheur plus intense dans le ciel en entendant monter ce magnifique acte de foi.

On descendit enfin les cercueils dans les tombes. Les dimensions et le poids extraordinaires de celui du P. Lomüller rendaient cette opération difficile. On avait disposé un plan incliné, des rouleaux, des leviers, le tout à la mode chinoise ; la mécanique orientale se montra aussi puissante et aussi docile que les procédés modernes les plus compliqués. Je craignais que des cris, des bousculades ne vinssent troubler ce moment des cérémonies, il n'en fut rien : la gravité respectueuse des ouvriers édifia les mandarins eux-mêmes.

Tout était terminé ; les saintes dépouilles de nos martyrs étaient à nous, et pour toujours. Un jour, peut-être, ces tombes que nous fermons aujourd'hui s'ouvriront pour nous rendre les ossements qui leur sont confiés... C'est que nous aurions alors le droit de les déposer sur les autels et de les vénérer comme des reliques.

P. JUBARU, S. J.

Les restes des martyrs.

Quand on ouvrit le cercueil du P. Lomüller, on trouva son corps enveloppé jusqu'à mi-jambes dans un linceul de toile ; les pieds apparaissaient, desséchés, de couleur brune, mais nullement déformés. Le corps fut déposé

dans le nouveau cercueil capitonné de satin rouge. On a pu constater, en soulevant le linceul, que le corps du P. Lomüller avait été percé de coups de lances avant d'être décapité. Il y avait surtout une large blessure, comme un trou rond de deux centimètres au moins de diamètre, au côté gauche de l'abdomen, et plusieurs autres à la poitrine et au creux de l'estomac, une autre aussi fort grande sur la cuisse gauche. Ces blessures avaient dû pénétrer plus profondément dans le corps du martyr, et étaient restées béantes, les autres plus nombreuses, mais plus superficielles, étaient moins visibles. La tête était horriblement fracassée, et le crâne défoncé ; une partie de la barbe avait été arrachée.

Les corps de ses deux compagnons, surtout celui du cocher Li-houo-tchenn, étaient moins bien conservés, car ils avaient été retrouvés quelques jours plus tard, et n'avaient pas été lavés à l'alcool avant de nous être rendus ; les têtes étaient également fracassées, et les crânes défoncés, ce qui fait supposer que tous les trois ont été décapités après leur mort, et après qu'on les eut percés de coups de lances et assomnés à coups de crosse. J'ai pu constater de mes yeux ce qu'on m'avait raconté au sujet de Mong-pei ; ses bourreaux lui avaient ouvert le ventre et la poitrine, et enlevé le cœur et toutes les entrailles : la jeunesse de cet enfant à l'air simple et doux, contrastant avec le courage qu'il montra en face de la mort, avait excité la rage de ces monstres, et ils avaient voulu voir ce qu'il avait dans le cœur : ce détail est tout à fait dans les mœurs chinoises païennes.

On se rappelle (N° précédent des *Lettres de Jersey*), que Louo-mong-pei, mort à vingt ans, *s'était offert* pour accompagner le P. Lomüller, non pas qu'il ignorât le danger, mais parce qu'il ne voulait pas laisser le Père s'y exposer tout seul. Il était domestique à Tchao-kia-tchoang, au service du P. Monget depuis quelques mois seulement, et, détail curieux, il avait été reçu par erreur à la place d'un autre qu'on attendait et qui, arrivant trop tard, trouva la place prise. Deux ou trois jours avant sa mort, sans qu'on sût à quelle occasion ni pour quel motif, il s'était confessé et avait communié. Le matin même, avant le départ, voyant le P. Lomüller embarrassé par le refus formel de son catéchiste, il s'offrit modestement et dit : « Si le Père veut bien me le permettre, je l'accompagnerai. » Et sur la réponse affirmative du Père, il prit place sur le char. Au moment du départ, les gens de la maison dirent au cocher : « Gare aux Boxeurs ! évite les endroits fréquentés par eux ! — Bast ! reprit Mong-pei en souriant, s'il faut mourir, nous mourrons ! »

Je ne pense jamais sans une profonde émotion à cet enfant martyr, c'est avec amour que je l'associe au triomphe du P. Lomüller, et je l'invoque comme un protecteur. Charmante et sympathique figure d'un pauvre enfant chinois, qui, tout simplement, et comme sans s'en douter, a montré le plus parfait héroïsme. A. Gaudissart, S. J.

Encore un souvenir de martyre.

(Lettre du P. Vinchon.)

EN janvier 1903 on a exhumé à Chang-kia-linn et rapporté à Chang-tsuen, leur village d'origine, les corps des martyrs du 26 juin 1900.

Avant de quitter Chang-kia-linn, les catéchistes, chargés de l'exhumation, remercièrent les notables du village de leur bienveillant concours. « Après ce qui s'est passé (le massacre de 1900), répondirent ceux-ci, ce que nous avons fait pour vous aider, est bien peu de chose. » — Un vieux notable disait devant tout le monde, en montrant le R. P. Becker : « Sans le *Grand Père* des chrétiens, notre village n'existerait plus. » Il voulait dire : « Les représailles pour le massacre auraient amené ici des troupes européennes ; sans l'intervention du Prêtre des chrétiens, Ching-kia-linn aurait été brûlé. »

Le village était soulagé d'un poids écrasant : la présence de ces cadavres depuis dix-huit mois. Tant qu'un homme assassiné n'a pas eu l'enterrement solennel, les intéressés peuvent accuser, susciter de gros embarras. La présence d'un cadavre quelconque sur le territoire d'un village peut lui amener de grands malheurs. Si les parents des martyrs avaient été des païens, si les chrétiens de Chang-tsuen n'avaient pas écouté les leçons de la foi et les exhortations de leurs missionnaires, les familles des martyrs se seraient levées, vingt familles unies ensemble auraient fait au tribunal de Ho-kien-fou un procès monstre ; combien Chang-kia-linn aurait dû débourser pour le prix du sang ?...

Quelques-uns, en Europe, ont accusé les chrétiens ; ces accusateurs ont beau jeu; personne n'est là pour les contredire. Que ne connaît-on l'impression produite sur les Chinois païens eux-mêmes ? Pour engager ses administrés à contribuer à des indemnités locales, un mandarin leur disait : « Si les chrétiens vous avaient traités comme on les a traités, quelles vengeances n'auraient-ils pas exercées ! Qu'auriez-vous fait, vous, si vous aviez été ainsi pillés, vos femmes et vos enfants massacrés ? Voyez comme ils se tiennent en paix, et sont peu exigeants ! » — Un autre mandarin exprimait la même pensée à un missionnaire : « D'après les mœurs chinoises, les opprimés, une fois qu'ils auraient eu repris le dessus, auraient exercé des vengeances atroces. » — « Que dit-on des chrétiens ? demande un Père. — On dit que ce sont des naïfs, *qui ne savent pas se venger.* »

***

La chrétienté de *Chan-tsuen* date d'une quarantaine d'années. Elle était fervente. Le dernier missionnaire, le P. Hilt, la cultivait avec une légitime prédilection ; n'était-ce pas la préparation donnée aux martyrs par la Provi-

dence? et au jour du danger, leur constance, toute simple et héroïque, n'est-ce pas ce qui fait la fierté et la consolation du missionnaire?

Quarante familles environ composaient cette chrétienté. Ayant appris le martyre des PP. Isoré et Andlauer (19 juin), et les massacres qui se faisaient sur les routes, vingt familles firent leurs préparatifs pour se réfugier ensemble à la Résidence. Plusieurs laissaient un de leurs membres pour garder la maison. Quelques jours auparavant, une chrétienté voisine avait déjà émigré sur Hien-hien. Attaqués en route, les hommes en tête et en queue du convoi, avaient fait le coup de feu; ils étaient enfin arrivés sans encombre.

Le départ eut lieu le 25 juin au matin, après le déjeuner: cent quatre-vingts personnes, six chariots traînés par vingt-huit animaux et trois brouettes, le tout encombré de sacs de grains, de paquets d'habits, tel était le lugubre cortège. Femmes, vieillards, enfants, marchaient à pied, montant parfois un instant sur un chariot pour se reposer; la marche était très lente. En douze heures, ils firent six lieues; il était déjà huit heures du soir. En route, ils avaient mangé quelque provision de pain. Fort altérés, après cette journée de marche, ils s'arrêtèrent à un puits pour boire et abreuver les animaux. Un païen était assis près de là. Les hommes lui demandèrent la route. Il s'offrit pour guide. On l'accepta, et il alla avertir sa famille; le village (Pei-fong) n'était pas loin. Ses parents répondirent: « Vous avez des armes; vous pourriez faire un mauvais parti à notre garçon; laissez deux otages; ils vous rejoindront quand notre garçon sera revenu. » Un administrateur se désigna pour otage. Avec lui resta un catéchumène de dix-huit ans. (On ne les a plus revus; tués là ou ailleurs, leurs corps n'ont pu être retrouvés; les habitants du village ont toujours répondu depuis: « Nous ne savons ce qu'ils sont devenus. »)

A ce moment on dépêcha vers la Résidence deux jennes gens, pour avertir de l'arrivée des chrériens, le lendemain. Ces deux-là vivent encore aujourd'hui.

La caravane se remit en marche de nuit. Les chrétiens voulaient éviter un village où les Boxeurs avaient un centre. Le guide les trompa-t-il?... Pas de clair de lune; après dix heures de marche ils arrivent à un village nommé Wei-kia-tchoang. Il faisait grand jour; on les arrête: « Vous avez des armes; en traversant le village, vous effraieriez les femmes et les enfants, prenez le chemin qui passe en dehors des maisons. »

Pendant que la longue file des chariots et des voyageurs s'avançait lentement de Wei-kia-tchoang sur Li-kia-tchoang (distance qui n'est que de trois cents mètres), on court sur eux. Un vieillard se met à genoux, demandant de laisser passer des voyageurs inoffensifs et fuyant le malheur; il est le premier frappé à mort. Un jeune chrétien fait aussi une prostration; il avait une arme; un secrétaire s'approche par derrière, retire le fusil de dessous le

bras, et le lui décharge dans la tête. Le blessé, saisissant sa tête entre les mains, tournoya sur les genoux et tomba mort. Les autres continuaient à avancer sur Li-kia-tchoang, demandant le passage. Mais de Li-kia-tchoang on sortait avec des bâtons; sur les toits on voyait des gens en armes. Les chrétiens étaient enveloppés; la tuerie commença. Il n'y avait qu'une dizaine de Boxeurs portant des lances ou des sabres; le reste, c'étaient des paysans armés de bâtons. Ils frappaient sur les chrétiens avec une rage d'enfer, comme sur des bêtes qu'on assomme. D'autres paysans, sortis des deux villages ou accourus des villages voisins, pillaient les chariots, enlevant grains, habits, animaux.

D'après les témoins de l'exhumation, les hommes enterrés à Li-kia-tchoang (vingt-deux corps) auraient été tués auparavant; les femmes (quarante-quatre corps) auraient été jetées dans la fosse, les unes déjà mortes, les autres grièvement blessées.

Pendant le massacre, soixante-trois chrétiens s'enfuirent dans toutes les directions : dix ont échappé, cinquante-trois ont été tués çà et là; la plupart ont été enterrés; un bon nombre aussi a dû être mangé par les chiens.

Un vieillard, pendant la route de nuit, s'était endormi sur un chariot. Sans s'en apercevoir, il glissa à terre; personne ne le remarqua. S'étant réveillé au jour, il marcha vers la Résidence de Hien-hien, et rencontra une femme avec sa petite fille, qui fuyaient. A sa question, la femme affolée répondit : « Ils sont entourés; ils sont tous morts; » et elle s'éloigna rapidement. Le vieillard arriva à la Résidence dans l'après-midi; il y annonça cette nouvelle. Plus tard, sur ses indications, le mari de cette chrétienne retrouva, dans une fosse près du village où le vieillard l'avait rencontrée, les ossements de sa femme et de son enfant.

Pendant que les uns tuaient à Li-kia-tchoang, d'autres étaient allés avertir le chef des Boxeurs à Chang-kia-linn. C'était leur centre principal. Vers onze heures du matin, quarante-six chrétiens survivants furent conduits à Chang-kia-linn, près de la pagode où logeaient les Boxeurs.

Après le massacre du matin, plusieurs Boxeurs s'étaient enfuis, effrayés de ce qu'ils venaient de faire. Pendant l'après-midi, leur chef envoya à plusieurs reprises un homme à cheval sur la route de Hien-hien, voir si de la Résidence on venait au secours des chrétiens.

Cependant on creusait une fosse. Comme à Li-kia-tchoang, on loua des mendiants pour la creuser. Les martyrs attendaient à cent mètres de là. Qui dira leur préparation? la prière de leurs cœurs, en attendant l'agonie? La veille en route, ils n'avaient pris qu'un peu de pain; aujourd'hui, ils n'ont rien mangé; jusqu'au soir, ils restent exposés au soleil ardent de juin. Fort altérés, ils prient un mendiant de leur apporter un peu d'eau. Celui-ci en apporta d'abord deux seaux. C'était insuffisant; le mendiant allait retourner au puits; les Boxeurs l'en empêchèrent.

Entre cinq et six heures du soir, les chrétiens furent conduits près de la fosse. Une femme non encore baptisée, mariée à un chrétien, déclara qu'elle n'était pas chrétienne ; elle était catéchumène depuis longtemps, mais soupçonnée de faire des superstitions. Le missionnaire n'avait pas encore osé lui conférer le baptême. Les Boxeurs la conduisirent à la pagode, lui firent faire la prostration à leurs esprits, et la renvoyèrent. Aux martyrs restés fidèles, on montra la fosse; ils s'y jetèrent un à un. D'après l'état des cadavres, il ne paraît pas qu'ils aient été blessés. Des petits enfants pleuraient : « Ne pleure pas ; tu seras bientôt au ciel », disaient leurs mères.

Les corps, couchés, ou dans d'autres positions, affleuraient au sol. Les mendiants les recouvrirent tout vivants de terre en forme de monticule. Pendant plusieurs jours un mendiant fut payé pour garder ce *tumulus* contre les chiens. Mais, semble-t-il, plus tard, les chiens ont dû enlever des membres de cadavres, auprès des bords de la fosse.

En présence de cette fosse où sont engloutis ces martyrs, la plume se sent impuissante. Que le cœur médite cette agonie, cette mort, et l'entrée triomphale au ciel !

***

Au total cent quatre-vingts chrétiens sont partis de Chang-tsuen; cent soixante-sept ont été tués ; treize sont survivants. Sur les cent soixante-sept tués, quarante et un corps n'ont pas été retrouvés. Les cent vingt-six corps retrouvés sont presque tous conservés avec les vêtements. L'étoffe est encore solide et ne se déchire pas. Pendant l'exhumation, un corps a été amené jusqu'à la Résidence. C'était la sœur d'un novice chinois de la Compagnie de Jésus. Elle avait été reconnue à son vêtement, car elle portait le grand deuil de son père. Ayant écarté le linceul au visage, le frère ne put reconnaître les traits de sa sœur. Elle portait une balafre au cou. Le teint de la figure était terreux. Cette conservation des corps fut pour les païens un grand sujet d'étonnement. Les chrétiens avaient été tentés de croire à un miracle : ce serait peut-être aller un peu loin. En effet, à Li-kia-tchoang, le terrain de la fosse est salpêtré. A Chang-kia-linn, c'est de la bonne terre ; mais le terrain environnant est en bas-fond ; à l'époque des pluies, les eaux y descendent, après avoir lavé des terrains salpêtrés.

A Li-kia-tchoang, les corps étaient la plupart étendus de leur long ; ils portaient des traces de blessures : coups de sabre, plus encore coups de lance. A Chang-kia-linn, on ne reconnaît pas de blessures. Les corps du dessous étaient agenouillés, le buste penché en avant. Ceux du dessus, jetés vivants, ont pris des positions moins régulières. Au fond, trois petits enfants, portés dans les bras de leurs mères agenouillées, ont été écrasés sous leurs corps.

Les catéchistes, chargés de l'exhumation, séjournèrent près de deux

semaines à Chang-kia-linn. Ils n'ont pu obtenir aucun détail sur les derniers moments des martyrs. « Nous sommes tous des gens honnêtes, disent les habitants ; personne n'aurait osé aller regarder. Quiconque aurait dit un mot de désapprobation, fait un geste de pitié, aurait été tué avec les chrétiens. » Ils ont peur d'être compromis comme acteurs dans le massacre, s'ils semblaient en connaître quelques détails. On rapporte pourtant que des païens furent émus jusqu'aux larmes devant ces croyants donnant leur vie si simplement, si fermement, pour leur Foi. « Ils sont bien morts », disent-ils ; « c'est une religion qui a la dureté, la consistance du fer. »

D'autres païens ajoutent, selon leurs pauvres idées : « Avec un enterrement semblable, ils n'ont vraiment pas à se plaindre d'avoir été tués ! »

En Chine par le Transsibérien (1).

Lettre du P. Privat.

A la douane russe, — les passeports.

SOUDAIN un groupe, une masse, un essaim se tasse devant un guichet : c'est la distribution qui commence. Derrière une grande vitre percée d'un trou, grillagée ferme, est un cabinet éclairé ; dedans, au coin, une icone avec une veilleuse rouge; au fond, Leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice; autour d'une table à paperasses et à bouquins épais, quatre policiers, dorés, galonnés, casquettés, écrivent paisiblement. L'un s'approche du guichet ; soudain une clameur s'élève formée de cent cris différents ; l'homme en a sans doute distingué un, car il tire de son classeur un papier qui s'achemine par-dessus les têtes jusqu'à l'heureux crieur. Ainsi de suite : cris, hurlements, impatiences réciproques. Une vieille enragée ne cessait de crier : *Toula! Toula!* l'autre répétait : *Niet.* Elle eut finalement son parchemin l'avant-dernière, au bout d'une heure; et moi le dernier de tous. Cette formidable question de passeport m'a paru une innocente manie d'une administration paperassière.

Varsovie.

A Varsovie, qui s'étend nonchalamment à l'est, au loin, nous prenons le chemin de fer de ceinture. De cette ville, nous n'emportons que la vision lointaine d'un troupeau de toits blancs où se dressent des coupoles vertes, d'or, ou blanches, et qui s'étend paresseusement au flanc d'une petite colline. Et ce spectacle va se reproduire souvent : nous sommes en Orient,

1. Les missionnaires n'ont pu hélas ! prendre qu'une fois le Transsibérien avant la guerre : voici quelques souvenirs de ce voyage.

pays par excellence de la coupole byzantine, pays de la couleur aussi ; on dirait que la richesse du pays a été mise sur les toits; au soleil levant c'est bien autrement gai que le chaos de choses grises, noires, tristes et froides qu'on voit à ses pieds quand on est au sommet d'un observatoire d'Occident. En revanche il ne faut pas trop regarder dans les rues : on y voit de l'espace, c'est large ; des cailloux, du sable, des véhicules inventés sans doute du temps de la tour de Babel, des harnais mal ficelés, de petites bêtes de chevaux inquiets, courant désordonnément, sauvages ; et des hommes empaquetés dans des peaux de moutons, la tête dans un gros bonnet de fourrures; guêtrés jusqu'à la ceinture dans des toiles en loques ; sombres, noirs, passifs et malpropres. C'est l'Orient, mais c'est aussi le Nord. Et puis c'est la Russie.

Nous roulons bien; nous sommes en plaine, mais le paysage se fond dans une tourmente de poussière ; et de toute la journée, nous ne verrons que de la poussière : il y en a au loin, c'est celle que le vent soulève : il y en a de chaque côté du train, c'est celle que le train soulève : il y en a dedans et beaucoup ; c'est celle que l'on respire ; il y a pourtant double vitre aux portières et elles sont clouées, pas possible d'ouvrir : c'est le règlement d'hiver.

Les Basiliennes orthodoxes à Moscou.

Le lendemain, nous partons en course à travers Moscou avec l'excellent P. Libercier, dominicain, curé de la paroisse française. Quand il se fut assuré que nous avions suffisamment vu les curiosités indiquées dans les *Bædekers*, il nous dirigea vers une qui n'est pas cataloguée ; cette merveille était un *couvent de Basiliennes*. Mais il faut le visiter pendant l'office. L'église est toute tapissée d'or et d'icones. On chante matines. A l'endroit où chez nous se trouverait l'autel est l'*iconostase*, c'est-à-dire une porte surmontée d'une immense icone, et toujours fermée sauf une ou deux fois par an ; de chaque côté, une porte ouverte ; derrière l'iconostase, l'autel vrai. Devant la porte de gauche et la porte de droite, un groupe de dix religieuses. Sur la tête un cylindre d'où pend un voile noir. Elles sont en cercle, de sorte que la moitié de chaque groupe nous voit de face. Aussitôt on échange des réflexions, et celles qui nous tournent le dos se retournent pour nous bien voir, et faire à leur tour leurs réflexions. Tout cela en chantant les psaumes. Le chant est ravissant. On chante à quatre parties. C'est le plain-chant ancien, où l'on distingue beaucoup d'habitudes du plain-chant grégorien : des neumes qui s'enfuient ; des suspensions mélodiques qui surprennent ; l'harmonie, absolument diatonique, est d'un effet saisissant. Il faudrait envoyer là, pour un mois, tous ceux qui prétendent harmoniser le plain-chant. C'est beau, c'est hiératique, c'est ravissant ; et on gémit de ne plus

jamais entendre cela dans nos cathédrales. Si seulement ces voix avaient une âme et une *foi vraie !* La vocation là-dedans consiste ou dans une bonne voix ou dans une bonne dot. Et à vrai dire, j'aime encore mieux nos chapelles où l'on prie bien en chantant mal, que celles où l'on ne prie pas en chantant bien. Vers la fin parut un diacre pope, armé d'un encensoir. Il récita quelques oraisons, et donna un coup d'encensoir à chacune des icones qui sont nombreuses dans l'église. Il était en dalmatique de drap d'or, la tête couverte d'une chevelure tombant jusqu'aux épaules, en filasse de lin, barbe en pointe ; figure jeune, féminine, poudrée. En retournant à la sacristie, il bavarda, l'encensoir en main, face au public, avec une nonne inoccupée. Ce sans-gêne nous déplut ; nous partîmes. En chemin, au travers des rues sombres, mon guide me parle des religieuses. Elles font, paraît-il, des vœux ; chacune a une converse quêteuse, qui dès le printemps s'en va quêter dans l'univers russe. Elle revient à la fin de l'automne et rapporte souvent jusqu'à vingt mille roubles, tous frais payés. Un tiers est pour le couvent ; un tiers pour la religieuse patronne, le troisième tiers pour la quêteuse. Nous avons rencontré deux de ces sœurs quêteuses qui, en Sibérie, entraient dans les wagons ou le restaurant, et tendaient la sébile en récitant du russe. Chaque fois les voisins nous faisaient signe de ne rien débourser.

En Sibérie.

Prenons une photographie par la portière de droite ; il y aura dessus quelques lignes parallèles jusqu'à l'horizon, la ligne du ciel, et puis, rien. Couleur de chaume de seigle. A gauche, quelques lignes aussi, et puis rien. Couleur vieux foin rouillé. Tous les vingt kilomètres un troupeau de deux cents oies blanches, tous les cinquante kilomètres une vache rousse qui est reine de l'espace et maigre comme une poutre, cherche sa vie en broutant une verdure invisible ; quelques taches noires : c'est la terre labourée ; au fond, il y a un affaissement du sol ; le ciel est gris ; il pleut un peu depuis le matin, voilà la nature...

27 septembre. — Le paysage a changé : voici des traînes de neige dans les fonds, et sur la cime des pins qu'on voit au sommet des montagnes. On se croirait dans les Vosges s'il y avait un peu plus de bouleaux entre le train et la montagne. Puis, des rochers qu'on a coupés en deux pour faire passage au train ; puis, des coins charmants, entre deux armées de sapins. On dirait des candélabres souches devant une nuée de bouleaux droits et blancs comme des cierges ; tout cela pendant six heures. Maintenant nous avons traversé l'Oural ; des plaines implacables recommencent, mais elles sont réjouies par quelques lacs, quelques ruisseaux, qu'on passe sur des ponts sonores. Puis les bouleaux se rapprochent et se renforcent de pins :

ce sont les deux seuls arbres qui puissent digérer le sel qui leur monte dans les veines et résister aux ouragans qui nettoient périodiquement la plaine. Beaucoup portent des traces de la lutte, sont tordus, cassés, et tendent pitoyablement au ciel leurs bras décharnés comme les baleines d'un parapluie retourné. Puis reviennent les monts, les rochers, qui se rapprochent menaçants, et semblent vouloir nous fermer le passage.

Le 30 septembre, on traverse une forêt. A dix mètres de chaque côté tout est brûlé par les flammèches du train ; les arbres rares, ébranchés, fatigués par l'ouragan, se redressent tout de même pour faire leur prière au bon Dieu.

Nous avons passé l'Iénisséi sur un grand pont métallique dont les six travées franchissent neuf cents mètres. Nous approchons du Baïkal ; c'est le 1er octobre.

Voilà Touloune ; tout le monde sur le quai ; grande nouvelle : « un train a chaviré sur nos rails à quatre kilomètres de Zima (qui est à cent kilomètres devant nous) : quatre-vingts personnes tuées. » A la station suivante quarante personnes avaient déjà ressuscité ; plus loin on se remet le cœur en place, il n'y a que trois personnes mortes, et quelques blessés ; il n'y avait en tout que dix personnes dans le train, petit express local ; le mécanicien dans une courbe avait lancé sa machine à toute allure, pour cause d'ivresse ; et celle-ci était partie dans le ravin.

A neuf heures nous arrivons à Zima. On décide d'y coucher ; le lendemain à trois heures, on s'approchera du sinistre, et on ira prendre un train appelé d'Irkoutsk. Et tout le monde fait ses bagages. On dort. A trois heures, on s'en va tout doucement tâtant la voie de peur d'accident. A cinq heures nous avons fait quatre kilomètres et nous voilà au lieu du sinistre. Tout est fermé, on ne descend pas, il faut bien s'assurer que les environs sont sûrs, que la maréchaussée est là, car nous sommes en Sibérie, et dans les montagnes, et il fait encore très sombre. Le paysage va nous distraire des longueurs de l'attente. Dans le fond de la vallée devant nous, une masse sombre, éclairée de chaque côté d'immenses feux de Bengale rouges, qui tourbillonnent en fumant.

Enfin on descend ; chacun a ses paquets. Il y a cinq cents mètres à faire à pied pour joindre l'autre train. La scène s'éclaire peu à peu ; vingt troncs de pin hauts de deux mètres projettent une lugubre rougeur sur ces fugitifs qui traversent les broussailles. De loin en loin autour de ces pins fumants, des Sibériens sont couchés en rond, attendant le moment de faire un bon coup si c'est possible, ou d'empêcher les autres d'en faire un sans eux, ou même prêts à vendre leurs bras à l'administration qui déblaiera le terrain.

On va d'abord s'installer, c'est le plus pressant. Dans ce train de secours on avait déjà logé les voyageurs d'un train ordinaire qui nous précédait ; on se serra, on envahit les troisièmes qui sont dures et pas propres. On

va voir la catastrophe. La locomotive s'est planté le nez dans le sable, le tender s'est soulevé sous l'effort du premier wagon, le deuxième wagon est à moitié défoncé par le suivant qui l'a télescopé ; les autres n'ont pas quitté les rails. C'est dans le premier wagon que se trouvait la seule victime parmi les voyageurs ; elle était là couverte de branches de pin, méconnaissable.

Vers huit heures, on s'en va. Or, c'était l'heure du déjeuner et on avait négligé de mettre un restaurant dans notre train ; à chaque gare tout le monde fait l'assaut des buffets. A force de répéter la manœuvre, on finit par dîner, de pièces et de morceaux.

En Mandchourie.

On dit qu'il y a de grandes forêts en Mandchourie, c'est possible, mais nous n'en vîmes point.

Depuis Kharbine, à toutes les gares, il y a des multitudes de Chinois.

Un mot sur les gares : un chalet suisse en bois gris, entouré de palissades et de quelques échoppes, près duquel on construit un bâtiment russe en briques encore grises. Vers la Mandchourie, tout cela se simplifie encore et se raréfie. La voie : un tas de sable sur lequel on a couché des traverses, sur lesquelles on a allongé des rails. On comprend qu'on n'y puisse pas toujours faire du quarante à l'heure ; on attend les pays de montagnes, où il y a des pierres, pour solidifier la voie. A quelques endroits on commence une double voie dans de meilleures conditions.

Une vraie curiosité, c'est la fabrication des ponts en Mandchourie, et déjà même en Transbaïkalie. En vraie Sibérie c'est bien le vrai pont européen, en apparence du moins. Mais ici le pont devient asiatique. Les fleuves sont plutôt des courants de sable de quelques centaines de mètres de largeur ; en été coule un mince filet d'eau, ou rien du tout ; au temps des pluies, toute la largeur du fleuve, et souvent la plaine avoisinante est inondée. Il faut donc économiser les matériaux et la main-d'œuvre. On façonne de grandes caisses à claire-voie, avec des poutres en bois solide, grosses comme des traverses de voie ferrée. Ces caisses ont deux mètres de côté, mais la hauteur est telle qu'en reposant au fond du fleuve, elles puissent atteindre la hauteur où l'on veut faire marcher le train. Dedans, on jette des moellons ; on les met en place de cinq en cinq mètres et voilà les piles du pont. C'est délicat : aussi les convois passent-ils délicatement. Il est juste d'ajouter que l'on reconstruit beaucoup de ces ponts provisoires, même avant qu'ils n'aient croulé.

Notre convoi se hâte visiblement et tressaille vigoureusement, le restaurant commence à nous fournir des vivres fossiles. On nous montre les tombes des soldats russes qui ont succombé, puis des constructions, des

postes ou des gares qui n'ont plus que la charpente, les Chinois en ayant emporté les briques un jour que les Russes tournaient le dos. C'est sans doute la nuit qu'on a traversé Moukden, la ville sainte, car personne ne s'en est douté.

Mais on arrive à Ta-chi-tchiao, où il faut quitter le train russe (qui file vers Port-Arthur) pour le train chinois qui va nous mener à In koo. On commence à s'agiter, à faire les paquets, à se saluer ; les garçons viennent quérir leur pourboire, bouche en cœur ; beaucoup de voyageurs sont partis à Kharbine pour Vladivostock ; d'autres vont à Dalny pour le Japon, pour le Chan-tong, pour Shang-haï.

Les deux dernières journées.

Le 7 octobre fut une journée laborieuse. Tout alla bien jusqu'au dîner, même jusqu'après. Vers deux heures on s'arrête, on descend. C'est un pont provisoire qui a eu des malheurs il y a deux ans, et que l'on refait en aval, en pierre et fer, mais qui ne sera pas passable avant deux ans, parce qu'en été les ouvriers chinois ne savent rien faire et qu'en hiver il y a trop d'eau dans le fleuve. Il fallait donc aller rejoindre un train de l'autre côté de la rivière en passant sur l'ancien pont rafistolé pour cet usage. Aussitôt vidé, notre train s'en va ; une multitude de charrettes chinoises se remplissent des Chinois du train et des malles (les Anglais et les Allemands en avaient terriblement et de terribles), et s'en vont à cinq cents mètres en aval où l'on dit qu'il y a un gué. Les voitures s'en vont bien loin en aval, à travers l'eau et le sable, chercher ce gué. Ces petits chevaux chinois sont remarquables ; ils traînent au grand trot six personnes et six malles dans la boue ; avec un coup de fouet appliqué à propos par leur conducteur debout sur les brancards, ils remontent un talus de chemin de fer et des rails surélevés de vingt centimètres. Par exemple, il faut bien se tenir et se cramponner, car il n'y a pas de ressorts, ni rien pour retenir ceux qui veulent culbuter. Quand j'ai vu nos valises emballées, je m'en vais pour ne pas être dans la cohue des Chinois, et je m'embarque sur l'ancienne voie qu'on dit pouvoir être passée à pied. Je m'avance sur le vieux pont : des voyageurs, des Chinois y circulaient nombreux. Les vingt premiers mètres, c'est parfait ; une voie ordinaire de chemin de fer ; ensuite la terre disparaît, il n'y a plus que les traverses ; mais on a jeté des planches en travers, c'est encore passable. Après, plus rien que les traverses et les rails ; les traverses à quatre-vingts centimètres de distance, dérangées, branlantes, inégales, encombrées par places de tas de matériaux croulants qu'il faut escalader. Cela ne me plut pas du tout. Je me retournais pour revenir sur mes pas. Et voilà que derrière moi j'aperçois une armée de coolies, quatre de front, portant des caisses au bout de longs bâtons ; le passage est fermé, inutile de me faire bousculer. Avançons. Au

bout de cinq minutes nous voilà au milieu du fleuve. Cette fois ce n'est plus du sable qui coule, c'est de l'eau, de l'eau rouge, bouillonnante, féroce ; le pied ne peut s'habituer à sauter sur ces poutres arrondies, d'inégale distance ; et l'eau par-dessous tourbillonne à cinq mètres : on la voit en fixant le point où l'on veut mettre le pied. Puis c'est le vent qui s'en mêle, un vent fort, implacable, qui fouette à droite et remplit les yeux de sable. Un moment j'ai bien cru que le dragon trouvait mauvais que j'allasse en Chine et voulait me jouer un tour ; il eût suffi que j'accrochasse une poutre du talon pour perdre l'équilibre, où que je misse le pied à côté du bon endroit ; et puis l'eau au fond tournait toujours. N'y voyant plus, j'essuyai mes lunettes. Un de ces Chinois qui rôdent de tous côtés me crut dans l'embarras, il me tendit la main. Eux trottent là-dessus comme sur un simple plancher, ils n'ont pas de talons à leurs semelles souples. Je le jugeai plus embarrassant qu'utile dans ces exercices d'équilibre, et le remerciai. Au bout d'un gros quart d'heure on approcha, puis on arriva sans autre mal qu'une bonne courbature dans la cheville et le jarret. Tout le monde arrivait lentement. Sur un wagonnet apparaît dans le lointain l'Américain aux lunettes noires avec une dizaine d'autres voyageurs. Je crois que les Chinois battent monnaie avec ce danger quotidien, et c'est pour cela qu'ils le suppriment si lentement ; car il n'est personne qui, secouru par eux, ne leur fasse cadeau de quelque monnaie.

Le soir, arrivée vers neuf heures à Chan-hai-kouan. *Railway hôtel*, tout neuf, tout anglais, dans un pays vide.

Le lendemain matin à sept heures, en route pour Tien-tsin. Tout s'anime et se peuple ; c'est la vraie Chine ; dans le train il y a un restaurant, des soldats français, Mgr Jarlin, coadjuteur de Pékin, en soutane. En traversant les plaines, le Russe qui voyageait avec nous nous apprit son histoire. C'est un photographe amateur de Saint-Pétersbourg. Il « fait » cette année la Chine, les Indes, l'Asie-Mineure.

Tien-tsin ! Les coolies nous dévalisent dans le train, nous voilà en pousse, plutôt en *tire-tire*, un équipage de quatre ; ils ont fini par s'entendre à force de crier ; et d'un trot nous voilà au Consulat : ils n'avaient même pas pris la précaution de nous demander où nous allions. Ils s'arrêtent et il faut bien s'expliquer. Chung-té-tang n'a pas l'air d'être une de leurs connaissances ; en effet on ne peut le prononcer que quand on l'a entendu dire. Alors s'approche un malin plus ou moins policeman : « *Kerk ? Church ?* — *Yes, catholic church.* » On retourne et on nous dépose chez les Lazaristes. J'avais bien vu l'église Saint-Louis en passant et voulu descendre, mais ils ne voulaient pas, eux. J'entrais, lorsque se présente le P. du Cray qui était venu en visite Il nous conduisit triomphalement chez lui avec notre équipage

Séraphin Rivat, S. J.

Croquis Chinois Tcheu-li Sud-Est.

Le sol et le pays. — *(P. E. Hopsomer.)*

Hien-hien.

ON vient de creuser, presque sous ma fenêtre, un nouveau puits. J'ai constaté que la couche de terre végétale a environ trois ou quatre mètres d'épaisseur ; c'est ce qui explique qu'on puisse indéfiniment demander à ce sol sans jamais lui rien restituer. Quand l'année est bonne, on fait deux récoltes par an, ordinairement trois tous les deux ans, et il n'est pas question de fumer les terres.

Mais, me direz-vous, comment, avec un sol pareil, le pays est-il si pauvre? 1° La population est extrêmement dense, les bourgs et les villages sont les uns sur les autres, donc chaque famille n'a que peu de terres ; 2° faute de pluie, assez souvent la récolte périt sur pied, ou bien il n'y a pas moyen d'ensemencer. Dans quelques jours on récolte le blé : le rendement sera très faible dans les environs ; ailleurs il sera nul ; nous sommes aujourd'hui le 5 juin, on attend toujours la pluie pour ensemencer les terres. Si la pluie fait défaut, c'est la famine, car, vu la pauvreté générale, chaque famille mange les provisions de l'année, il n'y a guère place pour l'économie, qui suppose déjà un certain bien-être.

Revenons à notre sol. Sous la terre végétale se trouve une couche d'argile d'une finesse extrême, qui ferait le bonheur des mouleurs de France. Ici elle n'est guère utilisée. Elle a environ un mètre d'épaisseur. Elle est colorée en noir par un sel de fer. Quand on creuse un puits, on a bien soin de ne pas percer cette couche, car en-dessous on trouve invariablement du sable mouvant et de l'eau salée. Tout notre Tche-li était autrefois occupé par la mer, ce sont les alluvions qui peu à peu ont refoulé l'océan. Aussi, pas une colline, pas une éminence, c'est l'invariable et monotone plaine. Rien pour arrêter les vents : les forêts sont aussi inconnues que les montagnes. C'est la patrie des vents qui sifflent, soufflent, tempêtent presque sans interruption, ils peuvent s'en donner à cœur joie, comme sur la mer. La terre, presque toujours sèche, étant très friable, le ciel est assez souvent obscurci par la poussière, c'est ce que l'on appelle *le vent jaune.*

Au mois de février dernier, j'étais allé prêcher dans un village voisin ; un peu fatigué, j'étais sorti me promener, quelques enfants m'accompagnaient (l'un d'eux, enfant de dix ou onze ans, faisait des sauts périlleux à ravir, certains Chinois sont de merveilleux gymnastes). Je fus témoin d'un curieux spectacle : alors que l'air était relativement calme, à quelque cent mètres de moi se promenait un tourbillon ; le centre en était constitué par une bande de poussière à peu près verticale de dix ou quinze mètres de haut et d'environ vingt centimètres d'épaisseur. « Regardez donc, dis-je aux enfants ;

qu'est-ce que c'est? — C'est le démon qui produit cela, me répondirent-ils sans s'émouvoir; c'est chose ordinaire. » En même temps se déroulait devant mes yeux un magnifique effet de mirage. Le plus souvent, en hiver, nous jouissons d'un soleil superbe et parfois assez chaud pour qu'on soit obligé de se protéger la tête contre ses rayons. (J'ai vu le 20 janvier un enfant qui se promenait le buste nu; tous les ouvriers en été travaillent ainsi.) D'autre part, comme la terre est complètement dénudée (car on racle la moindre herbe pour en faire du combustible), ce beau soleil et cette immense plaine sont très propres, surtout en hiver, à produire le mirage. Je fis voir aux enfants le magnifique lac qui se déroulait devant nous, reflétant dans ses eaux factices les arbres et les maisons. « Comment appelez-vous cela? leur demandai-je. — C'est de « l'eau de vent », on ne peut pas la boire. C'est le démon qui la produit pour nous tromper. » Ils mettent le démon partout.

Les puits sont au ras du sol, ce qui exige qu'on regarde à ses pieds.

J'ai été fort effrayé en voyant les premiers jours, chez nous comme ailleurs, les puits qui semblent inviter les gens à y tomber. Mais ici on trouve cela tout naturel. Il faut croire que dans tout l'Orient il en est ainsi. Notre-Seigneur, dans l'Évangile, parle du bœuf ou de l'âne qui tombe dans un puits. C'est chose qui arrive ici aussi. Un Père racontait que, passant dans un village, il voit une vieille traînant son âne; à un certain moment maître Aliboron refuse de marcher, bien plus, il recule; derrière se trouve un puits béant; la femme, épouvantée, excite sa bête, mais en Chine comme en Europe les ânes sont têtus, et l'animal tombe dans le puits. On le retira comme on put.

Mon catéchiste a un de ses enfants qui est aussi tombé dans un puits, mais on put le retirer. Le puits est aussi malheureusement le dernier recours de la bru qui, maltraitée dans la famille de son mari, s'y jette par désespoir et pour créer des ennuis à ses beaux-parents. Le mandarin les condamne toujours à une forte peine.

Mais, me direz-vous, ce serait bien facile de couvrir les puits comme on fait en Europe. — Oui, ce serait facile, mais ce n'est pas la coutume.

Une paroisse en Chine. — *(P. Jung.)*

Kai-tcheou, 27 août 1903.

L'année de la persécution des Boxeurs et les deux qui l'ont suivie (1900-1903), peuvent compter pour six. N'y eût-il eu que toutes les églises, chapelles et presbytères à relever, ce travail eût suffi à occuper chaque missionnaire dans son district. Or, on avait ajouté au mien celui de mon voisin, le P. Andlauer, massacré à Ou-i, si bien que j'avais à administrer au temporel et au spirituel un petit diocèse de cent-vingt kilomètres de long sur quatre-vingt-dix de large

avec des voies de communication qui n'ont de chemin que le nom ; des endroits où l'on passe avec une vitesse moyenne de six à sept kilomètres à l'heure, en veillant à ne pas se casser le cou ni se noyer. L'an dernier, pendant le choléra, je faillis faire le plongeon avec tout mon équipage dans un de ces « chemins » transformé en étang. Avant de m'y engager j'avais, eu la précaution d'implorer la protection des bons Anges. Sans eux nous y restions.

Au spirituel j'avais à diriger dans les voies du salut quinze cents chrétiens, un million de païens. Vous riez de ce million de païens que je dirigeais plus dans les voies du salut. Et pourtant ce sont eux qui m'ont le plus fait regretter l'absence d'un aide. Le *sanguis martyrum*, *semen christianorum* se vérifie une fois de plus, et des catéchumènes en foule se déclarent dans les endroits les plus hostiles et les plus fermés jusqu'ici. Il aurait fallu les voir, les soutenir, les encourager, surveiller les catéchistes qui les instruisaient, prévenir les protestants qui de plus en plus prennent pied dans le pays. J'avais beau réclamer du secours auprès de Mgr Maquet, il m'était répondu par un invariable *non possumus*, ou mieux *non habemus*.

Depuis le mois de juillet, c'est le P. Leurent qui est chargé de cette partie du diocèse *in partibus infidelium*. Plus heureux que moi, il a un Père jésuite chinois avec lui. Toutes les constructions sont achevées ; ils n'auront qu'à faire du « spirituel. » Aussi, à moins d'une nouvelle levée des Boxeurs, ils peuvent compter sur un minimum de deux cents baptêmes d'adultes d'ici au mois de juillet prochain.

J'ai reçu cette année la succession du P. Japiot, décédé au mois de décembre. Il me lègue les quatre sous-préfectures de l'extrême sud du Vicariat. De nouveau un million environ de païens comme paroissiens *de jure*, avec un millier de nouveaux chrétiens, presque tous baptisés par le P. Japiot. C'est lui qui a ouvert ce pays à la foi. Comme bien vous pensez, c'est surtout aux païens que « j'en veux ». Hélas! pour les convertir tous, il faudrait des grâces efficaces, plus abondantes que les eaux du fleuve Jaune qui vient de déborder! Ce serait par la tête qu'il faudrait prendre nos Chinois ; or, lettrés et richards semblent rebelles sans espoir à l'humilité de l'Évangile et aux souffrances de la croix. — Un prêtre séculier chinois m'aide à défricher cette terre vierge. Monseigneur m'en promet un second pour le nouvel an parmi ceux qui seront ordonnés à cette époque.

Comme œuvres, nous avons une école d'une cinquantaine d'élèves à Kai-tcheou. Une autre école sera ouverte au midi du fleuve Jaune au mois d'octobre. Puis des catéchistes et des catéchistesses pour faire l'éducation chrétienne des néophytes et des catéchumènes chez eux.

Avec l'aide de Dieu nous pouvons compter sur quatre cents baptêmes d'adultes en un an. C'est beaucoup en comparaison de ce que l'on obtient en temps ordinaire ; mais combien faudra-t-il d'années de ce train-là pour que la majorité au moins du million soit de notre côté !

Une journée de missionnaire. — *(P. E. Hopsomer.)*

Un mercredi, j'allais me mettre en route, lorsqu'on m'annonce qu'une personne est gravement malade : on prie le Père de vouloir bien l'administrer. Il n'y a pas à hésiter; mais au lieu d'arriver à quatre heures, je n'arriverai qu'à sept heures du soir; et ainsi il faudra que j'entende le lendemain cent soixante confessions. Ce n'est pas commode, mais enfin, il y aura encore moyen de se tirer d'affaire. J'administre le malade et arrive à Nan-li-tchee-tsuen vers sept heures, assez fatigué des cahots du char. Aussitôt ces braves gens de m'entourer, et en attendant le souper, nous parlons de choses et d'autres. Tout à coup un homme fend le cercle qui m'entoure, fait la prostration comme le veulent les rits chinois : « Père, me dit-il, à Siao-liou-tounn une jeune femme se meurt. Je suis venu demander que le Père aille l'administrer. » Aussitôt tout mon monde de se récrier : « Le Père vient d'arriver, il est fatigué, il ne peut pas partir maintenant. — Mes bons amis, dis-je à mon tour, si j'y vais demain, toute ma journée y passe, donc pas de confessions, pas de communions, pour vous. Donc mieux vaut maintenant. Je me reprocherais toute ma vie de laisser mourir une personne sans sacrements par crainte d'un peu de fatigue. Ainsi, qu'on prépare un char. »

Je mange un morceau à la hâte et me voilà sur le char : trois mules le traînent; pour me faire honneur, deux hommes sont assis devant, deux par derrière, et moi, le grand homme, je m'assieds sur la planche nue *à la tailleur*. Les bêtes sont rapides, les ornières sont profondes et durcies, aussi quels bonds! quels soubresauts! Je revins assez tard, et le lendemain je me mis aux confessions. Au moment où elles battaient leur plein, mon catéchiste m'annonce qu'à six kilomètres une personne est très mal, qu'il faut partir immédiatement. Quand j'avertis ceux qui attendaient leur tour à l'église, il y eut comme un mouvement de découragement. Je leur fis remarquer que Notre-Seigneur veut éprouver la constance des siens : « Je reviendrai aussitôt que possible et s'il faut veiller un peu ce soir, on veillera. » En route! cette fois je préfère aller à pied, en fait de jambes, le bon Dieu m'a bien doué. Je les fis fonctionner ferme, mon catéchiste avait quelque peine à me suivre. Enfin nous arrivons près du village de la malade. Aussitôt qu'on nous aperçoit du haut des remparts en terre, on nous crie : « Elle est morte! Elle vient d'expirer il y a un quart d'heure! » Comme il était près de midi, j'entrai dans le village; tout le monde sort des maisons pour saluer le Père; ma première visite est à l'église. Là tous ensemble nous récitons six *Pater*, *Ave* et *Gloria* pour la défunte, ensuite je demande des détails sur la morte. La personne décédée est une catéchumène qui, après les Boxeurs, s'est installée dans le village avec ses deux fils. Elle était d'une pauvreté extrême; frappée par la bonne attitude des chrétiens elle voulut être baptisée avec ses enfants. Ils se présentèrent à moi il y a trois semaines; comme je

devais baptiser ce jour-là, la femme voulut être faite chrétienne aussitôt. Je la vois encore pâle comme une morte; malgré la chaleur, revêtue de ses habits ouatés en lambeaux; ses deux fils la soutenaient pour l'empêcher de tomber (les femmes âgées ont beaucoup de peine à marcher avec leurs pieds estropiés); je la fis asseoir sur un fauteuil et la questionnai : signe de croix, ciel, enfer elle ignorait tout. « Actuellement, lui dis-je, tu n'es guère en état de recevoir le baptême; les vierges t'instruiront des choses nécessaires; si tu allais plus mal, on te baptiserait; sinon, quand le Père reviendra, il te baptisera. » La pauvre vieille alla de plus en plus mal : trois jours avant de mourir elle fut ondoyée; actuellement, j'en suis sûr, elle est au ciel où elle oublie toutes les misères qu'elle a endurées ici-bas.

Vous ne sauriez croire tout ce qu'ont à souffrir les pauvres gens d'ici; si après cela ils n'ont que l'enfer en perspective... c'est bien triste! Cette pensée donne du courage pour aller au secours de ces pauvres âmes.

Je déclare aux chrétiens qu'on m'attend à Nan-li-tchee-tsuen. « Préparez-moi deux œufs, pour que je puisse m'en retourner le plus vite possible! » Ah! oui, deux œufs! la politesse chinoise a ses exigences. Pour me faire prendre patience on m'amusa de bonnes paroles et après une heure d'attente, je me trouvai en face d'un dîner chinois en règle. Je me fâchai, on rit... et j'allais me mettre à l'ouvrage lorsque j'aperçus que je n'avais ni cuiller, ni fourchette; il fallut me servir des bâtonnets. C'était la première fois. La galerie s'amusa beaucoup de ma maladresse. Le dîner que je mangeai de bon appétit fut vite expédié. Mais le catéchiste ne peut prendre son repas que lorsque le Père a pris le sien. Je fus obligé d'attendre; l'étiquette chinoise est inexorable. Et mes gens qui m'attendent là-bas pour les confessions! Un vieux missionnaire aurait été plus patient : il connaît les usages; moi je ne fais que débuter, c'est ma seule excuse. Mon catéchiste, en bon Chinois, prend, lui aussi, les choses comme elles viennent; aussi quand j'allai pour l'activer je le trouvai jasant et riant tranquillement. Devant mon attitude résolue il comprit qu'il fallait se hâter, il se leva. Je lui fis expier sa paresse en marchant bon pas. Il y eut un soupir de soulagement quand on me revit à Nan-li-tchee-tsuen.

Le lendemain, à la messe, tous les chefs de famille à genoux dans le chœur se consacrèrent au Sacré-Cœur, eux et leurs familles.

Musique et musiciens. — *(P. Jos. Hoeffel.)*

Nos jeunes gens de Tchang-toung, voyant que j'avais fait construire une tribune pour la musique, de peur qu'elle ne fût envahie par le commun des fidèles, achetèrent des instruments et s'exercèrent nuit et jour, sous la direction de Tchang-wei-sinn, tout le temps de l'hiver et du printemps. A la fête de Pâques, ils jouaient déjà passablement. A l'Assomption, leur fête patro-

nale, c'était bien. Ils sont maintenant plus de vingt. A Noël, ce sera parfait.

Les instruments de musique chinois sont invariablement : le cheng, le kouain, le ti, le siao.

Le cheng est un petit orgue à trous et petites languettes de cuivre. On le tient des deux mains. On souffle et on aspire par un ajutage qui ressemble un peu au cou d'une cigogne à laquelle on aurait coupé la tête. Pour faire une note, on lève plusieurs doigts. Cela donne trois notes, la note du dessus, son octave en bas et la quinte au-dessus de celle-ci. D'où il arrive que toute l'harmonie qui en résulte produit une succession d'octaves et de quintes par mouvement semblable. Ce qui est justement la grande et même l'unique faute d'harmonie que visent à faire éviter tous les traités d'harmonie de la musique européenne. Mais cela gratte l'oreille chinoise; donc c'est beau.

Le kouain-tze est composé d'un petit tube en bambou d'environ quinze centimètres de long, percé de quelques trous, auquel on adapte un bec de roseau encore vert et mou. Cet instrument ne vaut pas deux sous. Chacun fait le sien. Il faut avoir l'oreille bien juste pour en jouer, les sons n'étant pas bien déterminés par la position des trous. Il est du reste un peu criard. Deux kouain-tze suffisent pour enfoncer une musique de vingt instruments.

Le ti est une flûte en bambou qu'on tient en travers comme la flûte européenne. Cet instrument est très recherché par les Chinois, et il y en a qui en tirent d'assez beaux sons. A côté du trou par lequel on joue et des trous des notes, il y a un autre trou tout à fait semblable, sur lequel on colle un petit morceau de baudruche ou plus souvent une pellicule qu'on détache d'un roseau à demi sec. Cette pellicule donne au son un petit grincement qui caractérise le son de cette flûte.

Le siao est une flûte en bambou qu'on tient comme une clarinette, et qui se joue en soufflant par-dessus le trou ouvert du haut bout. Cet instrument rend des sons doux et moelleux, à l'octave inférieure des notes du ti. Mais comme il est moins éclatant, le siao est un peu abandonné des jeunes gens.

A ces quatre sortes d'instruments, il faut ajouter le violon. Le violon chinois diffère du violon européen principalement en trois choses : 1° les cordes sont en fils de soie tordus ensemble comme des ficelles très fines ; 2° l'archet n'est pas libre, mais les crins sont engagés entre les cordes ; 3° la boîte ressemble à un petit tambour en bois long de douze centimètres sur six ou huit de diamètre. Ce tambour est ouvert d'un côté et recouvert d'une peau bien sèche de l'autre. L'exécuteur n'appuie pas sur le cou son instrument, mais, s'il est debout, il appuie le tambour sur la hanche, s'il est assis, il l'appuie sur le genou. Cet instrument rend de beaux sons. Mais généralement ils sont maigres et un peu grinçants.

Je pourrais encore parler des triangles, des castagnettes pour marquer la mesure ; des nao-tcha, espèce d'immenses plats à petit fond et à larges bords. Cet instrument fait un vacarme étourdissant. On en tient un de chaque main et on les frappe l'un contre l'autre par le côté creux.

Un mot sur les tambours. Les tambours chinois sont moins bruyants et moins retentissants que les tambours européens, mais ils rendent un son voilé qui est très intense. Les Chinois ne savent pas faire le roulement avec leurs baguettes. Un son par coup de bâton, pas plus. Mais j'ai souvent admiré la précision avec laquelle les paysans exécutent leurs airs de tambour, quand il s'agissait de demander la pluie à la pagode du village. Souvent de petits tambours alternent avec les grands. Alors ceux-ci font des temps et des contre-temps avec une exactitude extraordinaire. Une chose aussi m'a étonné, c'est que l'air joué par les grands tambours commence toujours par deux phrases de *cinq* mesures à deux temps, tandis qu'en Europe on est habitué à n'entendre guère que des phrases à *quatre* mesures.

Les Chinois comprennent difficilement l'harmonie. Tout se joue ou se chante à l'unisson. Les plus beaux accords sur un orgue ou un harmonium sont pour eux des woung-woung qui ne leur disent rien.

A Tai-ming-fou, tous les jours les soldats nous rompent les oreilles en écorchant à leur façon la *Casquette du père Bugeaud*, ou les airs du *réveil* et du *rata*. Ils ont fini par tourner en valses certains pas redoublés. Comme ils ont entendu parfois quelque musique de régiment européen, ils ont essayé l'autre jour de faire une fanfare. Les clairons en *si* bémol jouaient (sans transposer) les mêmes airs que les clairons en *mi* bémol. Une trombe chinoise, figurant la basse, faisait au hasard des *do-do*, *sol-sol*, *do-do*, *sol-sol*, etc.

Enfin, grâce à la musique, mes jeunes gens de Tchang-toung n'ont pas joué aux sapèques au nouvel an, ni après. Vive Tchang-toung !

Une école de français à Tai-ming-fou.

L'école de français de Tai-ming-fou a commencé en 1901, très modestement, avec un seul élève, neveu du délégué de notre vice-roi. Ce jeune homme venait tous les jours prendre une leçon chez nous. Il en parla à quelques-uns de ses amis répandus dans les soixante-douze tribunaux de la ville. Plusieurs d'entre eux, voyant que le vent était à l'étude des langues étrangères, vinrent nous prier de vouloir bien leur consacrer quelques instants tous les jours. Le P. Finck, en raison de ses multiples occupations, dut décliner cette offre ; mais le P. Neveux, voyant qu'il y avait là du bien à faire, au point de vue chrétien comme au point de vue français, s'offrit à leur faire un petit cours élémentaire. Il demanda au P. Tchao, prêtre

chinois, de le suppléer dans son district, et se mit à l'œuvre. Des premiers arrivés, il n'en reste plus que trois. Le changement des mandarins auxquels ils étaient attachés, soit par les liens de la famille, soit par leurs occupations, les a éloignés d'ici, mais ils n'en continuent pas moins ailleurs les études commencées, les uns à Tien-tsin, chez les Frères Maristes, un autre à Pao-ting-fou.

Les trois qui restent sont : Li-nai-keng, fils de l'assesseur du préfet ; il a un frère sous-préfet dans le Ho-nan ; Pan-tchen-jou et Pan-cheu-jou, cousins germains ; le père du premier est assesseur de sous-préfet à Koang-ping-fou, le père du second occupe la fonction d'écrivain pour les pièces officielles auprès du tao-tai depuis de longues années. C'est un poste de confiance. Lui-même est un ami de la maison de longue date.

D'autres sont venus plus tard. Il y a parmi eux les fils des deux iou-ki (colonels) de la garnison d'ici, un Wang et les deux frères Tchang ; trois enfants de la famille Mi, dont le père est commandant de place de Tai-ming-fou ; le fils du mandarin de lettres de la préfecture ; celui d'un suppléant de juge d'instruction ; un Iang, petit-fils d'un ancien commandant de place, grand ami de notre maison. Le père de l'enfant attend un emploi de sous-préfet. Un autre habitué de notre maison délégué du tao-tai a son frère et son fils à notre école. Enfin il reste le fils du grand marchand de sel de toute la préfecture, Han-cheu-ming.

On voit que les éléments dont se compose notre école ne manquent pas d'une certaine variété. L'élément militaire y coudoie le civil ; mais c'est surtout dans la classe des fonctionnaires que se font nos recrues. Au point de vue de l'influence, on pourrait difficilement souhaiter mieux. Ces jeunes gens sont tous de bonne famille, bien élevés et désireux de s'instruire. Nous avons cru devoir seconder le mouvement qui poussait cette jeunesse à venir à nous. Le P. Neveux ne s'est pas laissé rebuter par les premières difficultés et, par son dévoûment et la lucidité de son enseignement, eut bien vite conquis l'estime et, j'ose même dire, l'affection de ses élèves. Malheureusement les besoins d'un vaste district, les multiples préoccupations qu'entraînait la réorganisation de ses nombreuses chrétientés où tout était à refaire après les ruines accumulées par les Boxeurs, l'administration des sacrements et mille autres soucis ne lui permettaient pas de consacrer à cette œuvre tout le temps qu'il eût souhaité. C'est alors que nous fut envoyé le P. Reimsbach qui, depuis, a continué, non sans fatigue, mais aussi non sans consolation ni sans succès, la besogne si bien commencée.

Les païens de la ville et ceux que leurs affaires y amènent de la campagne sont tout étonnés de voir tous les jours ces jeunes gens que tout le monde sait appartenir à des familles mandarinales, venir, leurs livres sous le bras, dans ce Tien-tchou-tang (résidence catholique) qui commence à peine à se relever de ses ruines. Un changement notable à notre égard de

la part de la haute classe se manifeste à l'endroit de ces Européens qu'on fuyait précédemment, et bien des préjugés tombent par suite des rapports plus fréquents.

Puissent la religion, la gloire de Dieu et le bon renom de la France en retirer quelque profit ! C'est tout ce que nous souhaitons en consacrant à cette œuvre notre temps et nos peines.

École française de Tai-ming-fou.

(Remerciements des parents au R. P. Becker.)

(Traduct. du chinois.)

Depuis que l'Empire du Milieu s'est lié par des traités avec les nations de l'Occident, les savants d'Europe n'ont pas cessé de donner à la Chine des traces de toutes leurs connaissances variées. Pour toutes les questions de gouvernement, de législation, d'astronomie, de géographie, d'acoustique, de lumière, de chimie et autres sciences qui font la gloire de l'Europe, tous ceux qui chez nous ont quelque teinture de belles-lettres, en ont tiré de sérieux avantages, et, certes, ils sont grands ! Depuis 1900, toutes les provinces, depuis la capitale jusqu'aux dernières sous-préfectures, ont établi des écoles de différents degrés, pour enseigner les langues étrangères et leur littérature, afin de former des gens habiles et au courant des événements intérieurs et extérieurs pour pouvoir ainsi diriger les relations internationales. On a fait dans ce but des frais considérables.

Mais ils sont rares, ceux qui connaissent la langue française, qui pourtant est la langue de la diplomatie, et c'est pourquoi, on n'a pu, faute d'initiateurs, ouvrir des cours de français dans ces différentes écoles.

Vous, R. P. Becker, Supérieur de la mission d'où dépendent le Ho-kien-fou, le Tai-ming-fou, le Koang-ping-fou et autres lieux, vous vous êtes préoccupé de l'avenir de la langue française en Chine et vous avez édité des livres où est traité tout ce qui tient à la connaissance de cette langue. Tout y est développé dans le plus grand détail et avec le plus grand soin, depuis les premiers éléments jusqu'aux règles les plus difficiles. On voit que ces livres sont faits par un maître. Ainsi s'est formée notre école où se sont donné rendez-vous une vingtaine d'élèves choisis dans la meilleure société de la ville. Le directeur, P. Finck et les professeurs, PP. Neveux et Reimsbach, qui s'appliquent avec tant de zèle et sans relâche à nous expliquer ces livres, méritent toute notre reconnaissance. Ce sera pour notre pays une ère de renaissance et de progrès.

Les secours que vous apportez à nos mandarins pour l'organisation de ces écoles prouvent qu'à vos yeux toutes les nations ne forment qu'une famille et que vous nous regardez comme ne faisant qu'un avec vous.

Nous rougissons de ne pouvoir vous donner d'autre preuve de notre

reconnaissance ; mais notre langue est incapable d'exprimer les sentiments de notre cœur. Aussi n'est-ce que pour conserver la mémoire de votre visite, mon Révérend Père, que nous avons consigné ces quelques mots.

Fêtes de Noël. — *(Noël 1903, du P. Rivat.)*

Après la cérémonie religieuse, les Chinois visitent nos propriétés. Ils sont chez eux, c'est le tang-li, la maison de leurs Pères spirituels. Ils lisent les noms des nouveaux aux portes ; en bas, ils s'accoudent sur les appuis de fenêtres pour bien voir dans le réfectoire, la salle de récréation, la chapelle, même les chambres des Pères. La nuit, ils vont se coucher dans la poussière de la cour ; il fait 10° de froid, mais tout à l'heure on va voir le petit Jésus, et les bougies, et la musique, et Monseigneur. Dans l'église il n'y a pas de bancs : pour un Chinois, il suffit de la place de ses deux pieds qui sont petits, et l'église est pleine, et il y a beaucoup plus d'hommes que de dames : il n'est pas bien porté pour elles de sortir la nuit.

J'ai vu la communion de minuit de la tribune du chœur. C'est inoubliable. A la même minute, les voilà tous devant la table de communion ; c'est une mer, un bloc ; c'est à qui arrivera le premier. Et ceux qui ont communié doivent s'en retourner, se frayer un passage. J'en ai vu un qui avait levé le bras en l'air pour remettre sa coiffure en s'en retournant : il n'a pas pu l'abaisser pendant une minute, tant on se serrait ; c'était la lutte pour la vie. Monseigneur a voulu leur dire qu'il était inutile de s'étouffer, qu'il fallait laisser libre deux pas derrière la table de communion ; peine perdue, les derniers se pressant encore davantage pour l'entendre. Cependant il n'y a pas eu d'écrasés ; et au bout de vingt minutes, trois prêtres donnant la sainte Communion ont eu rassasié les hommes.

Au tour des dames. Elles sont naturellement mignonnes, mais vues de la tribune elles paraissaient des bébés de six ans. Elles arrivent, un voile noir grand comme un châle sur la tête, puis, ouvrant les bras comme un papillon qui va s'envoler, elles tirent leur voile complètement sur leur figure qu'on ne voit presque plus ; mais on voit la robe, la belle robe rouge, blanche, verte, violette, et un pardessus plus sombre avec des manches très larges qui s'évasent jusqu'aux genoux et sont garnies d'un beau revers, vert généralement et brodé à grand ramage. Alors elles tombent à genoux. Après la communion elles bousculent leur voisine de droite et celle de gauche et finissent par se relever en mettant les deux mains à terre. Debout, elles relèvent leur voile pour voir clair, se prennent le bras à deux ou trois pour ne pas chavirer en route, et s'en retournent avec leur Seigneur.

Accident du P. Albert Wetterwald.

Janvier 1904.

La lettre que je vous ai écrite l'autre jour a bien failli être la dernière.

On a cru que j'avais quitté ce monde, et de fait j'ai été à deux doigts de la mort.

Voici l'histoire : J'étais occupé à donner une mission à Nan-wang-teou. Après les confessions de l'Épiphanie, après la fatigue de la fête, ce fut le travail des prédications, des examens de catéchisme, tout ce train-train ordinaire d'une mission annuelle. Est-ce surmenage ? est-ce le froid ? bref, j'attrapai un rhume.

Le 9 janvier, je dus me contenter de dire la messe, sans prêcher. Après l'action de grâces, je rentrai dans ma chambre, avalai un bol de tisane chinoise pour me faire transpirer et me mis au lit. On apporta un réchaud dans ma chambre et on me laissa bien roulé dans mes couvertures. Bientôt je perdis la notion des choses et du temps, et quand je me réveillai, je me trouvai assis sur mon séant, l'appartement plein de gens effarés, empressés autour de moi. J'avais la tête alourdie, je sentais une grande faiblesse... Après quelques moments d'ahurissement, je demandai : « Quelle heure est-il ? — Père, il est quatre heures du soir et depuis dix heures du matin vous nous avez fait une jolie peur : vous râliez, la figure congestionnée, les mains toutes rouges. Un courrier est parti pour Hsien-hsien demandant un secours ; un autre est allé chercher le P. Li (c'est mon vicaire), nous pensions tous que vous alliez mourir. »

Ces braves gens ! il y avait dans leurs yeux et de la douleur et de la joie. Déjà les villages voisins étaient prévenus, tout le monde accourait : l'église ne désemplissait pas. On faisait des chemins de croix, on promettait des messes, on implorait tous les saints du paradis.

Plusieurs médecins vinrent me tâter le pouls, et voulaient me prescrire des potions. Je ne me sentais plus en danger, mais j'avais de violents maux de tête et besoin de repos. J'étais trop faible encore et trop ahuri pour faire de longues réflexions sur l'accident que j'avais éprouvé.

Le 11 arrivèrent le P. Hopsomer et le F. Moulin avec toute une pharmacie. J'eus une syncope, mais néanmoins le départ pour Hsien-hsien fut décidé. Je fis le voyage en deux jours. Quand j'eus expliqué au P. Wieger tous les détails de mon cas : « La chose est claire, dit-il, c'est un empoisonnement par l'oxyde de carbone. » C'était le fameux réchaud qui avait tout fait.

Encore quelques jours de repos et il ne restera rien, je pense, d'un accident qui a failli m'emporter. Après Dieu, je dois la vie à mon catéchiste. Quand je me fus couché, ce bon garçon, plein de sollicitude, entra dans ma chambre vers neuf heures du matin. Entendant ma respiration qui ressemblait à un râle, voyant ma figure toute rouge, il eut des inquiétudes et m'appela à plusieurs reprises. Je ne me réveillais pas. Il sortit, mais arrivé à la seconde porte, il m'entendait toujours râler, il revint, voulant en avoir le cœur net. Il me prit par le bras et me secoua énergiquement à plusieurs reprises. Cer-

tain alors que je n'étais pas simplement endormi, il courut chercher du secours. Les gens arrivèrent, la porte resta ouverte pour leur va-et-vient, renouvelant ainsi, sans qu'ils s'en doutassent eux-mêmes, l'air de la chambre. Ils me mirent sur mon séant, me firent avaler de l'eau de salpêtre, du jus de poires, etc., heureusement tous remèdes inoffensifs. C'est mon catéchiste qui m'a, depuis, raconté tout cela, car je ne vis rien, n'entendis rien, n'eus conscience de rien pendant ces six ou sept heures.

Je n'oublierai jamais le service qu'il m'a rendu en cette circonstance. Puisse le bon Dieu l'en récompenser ! Ce que je n'oublierai pas non plus, c'est l'affectueuse sollicitude de mes chrétiens, leur dévouement, leur esprit de foi. Ils se sont vraiment montrés « mes enfants ».

Le Chinois, généralement, ne montre pas beaucoup de cœur ; mais dans certaines circonstances l'écorce un peu froide se brise, et au fond apparaît une vraie affection. Beaucoup de missionnaires en ont fait l'expérience. C'est une petite consolation au milieu d'un ministère souvent ingrat.

Je ne parle pas de l'affection des Pères et Frères de la mission ; je l'avais déjà si doucement éprouvée lors de la mort de mon frère Paul. Il semble que pour nous, si loin de la patrie et de la famille, la tendresse de nos frères en religion se fasse encore plus tendre.

Dans quelques jours, guéri et corrigé, je vais retourner à mon district.

Le R. P. Damerval. — *(P. Taranzano.)*

Parmi les principaux événements de la mission à la fin de 1903, il faut mettre en première ligne l'arrivée des PP. Damerval et Duquesne, accompagnés d'un Frère coadjuteur. Le P. Damerval en particulier est au comble de la joie : il attendait cet heureux jour depuis *plus de cinquante ans !* C'est le premier mot qu'il a prononcé en descendant de char à la porte de la résidence : dès l'âge de *quatre ans*, il disait qu'il voulait aller convertir les Chinois ; mais toujours jusqu'ici il y avait eu des retards et des obstacles à son départ.

« Sans une intervention toute spéciale de la Sainte Vierge, disait-il aux séminaristes, l'affaire n'aurait jamais abouti. » Quelle douce fête de l'Immaculée Conception il a dû passer ici, trois jours après son arrivée ! Les Supérieurs, connaissant sa dévotion singulière envers la Sainte Vierge, lui ont donné le nom chinois de Ma, première syllabe du nom de Notre-Dame ; ses prénoms chinois sont : « Bonheur Perpétuel », « vraiment, ajoutait-il encore aux séminaristes, on ne pouvait mieux choisir ! »

Franchise méritoire. — *(P. Taranzano.)*

Au collège, le mois de Marie se passe très bien ; il est vrai que le P. Préfet se dépense presque outre mesure, mais il est bien récompensé par les beaux

résultats qu'il obtient. Une de ses industries est de faire inscrire chaque jour du mois, sur un tableau d'honneur, les noms des élèves qui, la veille, ont eu toutes les bonnes notes. Or, à plusieurs reprises, il a reçu la visite d'élèves qui, inscrits sur ce tableau, venaient réclamer comme ne l'ayant pas tout à fait mérité : « Il est vrai, disait l'un d'eux, que le maître m'a donné de bonnes notes, mais j'ai causé quand il avait le dos tourné : que le Père veuille bien corriger l'erreur ! » Et l'un des plus grands : « Père, hier, en récréation, le jeu ne marchait pas, ce qui m'a tout à fait fâché. Si le maître s'en était aperçu, sûrement il ne m'aurait pas inscrit au tableau : veuillez lui dire de retirer mon nom ! — Ceci, répondait le P. Préfet, fait plus de plaisir à la sainte Vierge que de voir ton nom sur son tableau ! »

Une lettre de faire-part en Chine.

Cette lettre de faire-part, sur papier jaune, mesure 2 mètres de long sur 0^{m},40 de large. Elle se termine ainsi :

« Moi, son fils impie, *Chou-cheng*, à la grande et lourde faute, qui, au lieu de mourir moi-même, ai laissé le malheur qui m'était dû tomber sur feu mon père, respectueusement debout sur le côté, j'ai assisté à sa mise en cercueil, suivant en tout les prescriptions de l'empire chinois et j'ai choisi un jour fauste pour le transport à domicile et pour l'enterrement ;

« Aussi par ce faire part j'avertis tous les concitoyens du défunt, tous ceux avec qui il était en bons termes, tous les mandarins, tous ses amis et toute sa parenté, pour que tous sachent que

« Les 17, 18 et 19 de la première lune sont les trois jours choisis pour écrire la tablette funèbre, pour la réception des condoléances et pour le transport du corps.

« Les membres de la famille :

« Le fils orphelin, Mei-chou-cheng, pleurant en silence du sang et se prosternant jusqu'à terre ;

« Le fils donné en adoption, Chou-chan, pleurant en silence et se prosternant jusqu'à terre ;

« Le petit-fils Tsou-i, pleurant en silence et s'inclinant profondément ;

« Le frère cadet Tong-tchang, essuyant ses larmes et s'inclinant profondément ;

. . . .

« Les autres parents plus éloignés, essuyant leurs larmes et inclinant la tête. »

Mission de la Province de Champagne à Ceylan.

Impressions de passage à Ceylan.

Lettre du R. P. Dammerval.

Au Directeur de C.-C.-M.

J'AI pris soin, avant de commencer cette lettre, de relire tout ce qu'a publié le Bulletin sur Ceylan, ne voulant pas m'exposer à redire pour une seconde et troisième fois ce qui avait été dit par nos missionnaires. Vous ne sauriez croire quel plaisir m'a procuré cette lecture, voyant de mes yeux ce qui est si bien exposé et raconté.

Ce que ne disent pas assez les Pères, c'est combien leur apostolat est pénible et méritoire, surtout à cause de la grande chaleur qui règne ici toute l'année. Supporter pendant quelques jours, même pendant quelques semaines une température qui varie entre 28° et 34°, c'est facile : mais quand il faut la supporter toute l'année (la saison des pluies elle-même est loin d'être rafraîchissante), quand non seulement les jours, mais les nuits sont chaudes, ne différant des jours que de trois à quatre degrés, on comprend que S. François Xavier, dans la première lettre qu'il écrivit de Goa à saint Ignace, ait énuméré parmi les grandes croix de l'Inde, « matière de joies célestes », « les ardeurs d'un soleil brûlant à subir. » Depuis que je goûte un peu — très peu, étant arrivé ici pour la meilleure saison — ces « joies célestes », j'admire nos missionnaires se dévouant avec entrain malgré de pareilles incommodités, administrant les Sacrements, dirigeant et visitant les écoles, prêchant, catéchisant, écoutant les longs récits de leurs chrétiens, cherchant à prendre contact avec les païens, ayant presque partout à lutter contre les Wesleyens, au demeurant joyeux et contents de leur sort. La nuit, tant à cause de la chaleur que de l'incommodité de la couche (on dort sur une natte), ne les repose qu'imparfaitement des fatigues du jour.



A entendre les voyageurs qui n'ont fait que traverser le pays, à lire leurs récits, Ceylan est un séjour enchanteur, un vaste et délicieux jardin, le *Paradis terrestre.* Cela me remet en mémoire la réponse que me fit un jour au milieu des Pyrénées un brave fermier devant qui je m'extasiais sur la beauté de son pays : « Oui, Monsieur, le pays est beau à visiter, mais pas bon à habiter. » Assurément Ceylan est beau à visiter avec sa luxuriante végétation, et ses plantations de cocotiers, de palmiers, de bananiers qui enserrent ses lacs, bordent les rivages de la mer, abritent les maisons et donnent à l'île entière, sans en excepter les villes, l'aspect d'un immense jardin. C'est le paradis terrestre, si l'on veut, mais après la malédiction, un paradis où les fleurs aux riches couleurs sont presque toutes sans parfum, les fruits sains et nombreux presque tous sans saveur, les oiseaux sans chant. Car je n'appelle pas chant le croassement des milliers de

corbeaux qui se fait entendre sans répit ni trêve sur tous les points habités de l'île et qui enlèverait aux rossignols, s'il en existait dans l'île, le goût de chanter.

Dans ce paradis terrestre foisonnent les épines et les ronces, et pullulent les serpents. Ici même, à Batticaloa, j'ai déjà vu tuer trois serpents juste contre la véranda de la maison. Il est vrai qu'on m'a affirmé, pour me rassurer, que cette espèce n'était pas dangereuse,... sinon quand elle mordait. Ce qui me rassure beaucoup plus, c'est que jamais aucun de nos missionnaires — et il leur faut pour cela une protection très spéciale de saint François-Xavier — n'a péri de la dent des serpents. Le P. Evrard, visitant une de ses chrétientés, fut averti que deux de ces hôtes dangereux avaient dû prendre logis dans le toit de l'école sous lequel il devait passer la nuit. « Je compte sur la protection de la Sainte Vierge, répond-il, et je ne crains pas les serpents. » Il se recommande à Notre-Dame, dort fort tranquillement et... trouve le lendemain, accrochée au clou qui soutient le tableau de l'école, une superbe peau dont le reptile s'était débarrassé pendant la nuit. La peau fut envoyée en France où, peu avant mon depart, je l'ai vue chez le plus grand bienfaiteur de la mission.

On peut, il est vrai, fuir les grandes chaleurs en établissant sa demeure sur quelque haut plateau. Mais tel n'est pas le cas pour nos missionnaires. Dans leur mission, pas de montagnes ni de collines, rien que la plaine et la jungle. Pour que nos ouvriers apostoliques fassent feu qui dure, il est désirable, il est nécessaire même que chaque année, pendant un mois au moins, ils quittent le séjour brûlant. énervant et débilitant de la côte, pour respirer dans quelque endroit plus élevé un air plus frais et plus sain.

Les étrangers qui ont quelque fortune se retirent dans la montagne pendant une partie de l'année et vont tous les trois ans passer quelques mois en Europe. Mais comment nos missionnaires, dont les œuvres sont en souffrance faute de ressources, se résigneraient-ils à la dépense qu'entraîneraient l'achat dans la montagne d'une propriété pouvant servir de *sanatorium* et les frais de déplacement ? Ils se contentent pour le moment, quand un des leurs est à bout de forces de l'envoyer se refaire au séminaire de Kandy, au milieu des Pères Jésuites belges, qui l'entourent des soins de la plus affectueuse charité.

Malgré tout, nos missionnaires ne diront pas, comme mon fermier des Pyrénées, que leur pays d'adoption n'est pas bon à habiter ; il est bon à habiter, puisqu'on y peut travailler et souffrir pour Notre-Seigneur. Volontiers ils répéteraient comme saint François-Xavier après avoir énuméré les souffrances qui attendent aux Indes les ouvriers apostoliques : « Quel bonheur égal à celui de vivre en mourant chaque jour, en rompant nos

volontés pour chercher et trouver *non quæ nostra sunt*, *sed quæ Jesu Christi !* »

La vraie plaie de Ceylan pour eux, ce ne sont ni les ardeurs du soleil, ni les serpents, ni les légions de moustiques qui les assaillent à l'époque des pluies, ce sont les Wesleyens, établis dans le pays depuis près de cent ans, fortement organisés, ayant des écoles dans tous les postes de quelque importance et cherchant ainsi à enlever au Seigneur Jésus les âmes des enfants.

***

Mais avant tout il faut que je vous dise combien je trouve charmants nos enfants chrétiens. Ils m'ont conquis dès l'abord, peut-être parce qu'au lendemain de mon arrivée à Batticaloa, en la fête de saint Louis de Gonzague, j'ai eu la joie de distribuer le Pain des Anges à une cinquantaine de premiers communiants. Je ne suis pas encore revenu de mon ravissement et je ne me lasse pas de voir ces chers petits accourir dès qu'ils aperçoivent quelque Père, leur figure bronzée toute souriante, leurs yeux pétillants de joie et d'affection. Puis les voici qui joignent les mains avec respect et souvent se mettent à genoux pour recevoir la bénédiction, les grands frères ou les grandes sœurs apprenant aux plus petits comment il faut faire le *tôttiram* au souâmi. Je pense à part moi que cela se passait ainsi en Galilée et en Judée au temps du divin Maître, et je comprends sa prédilection pour les enfants.

Pendant les premières semaines de mon séjour à Batticaloa, je sortais presque chaque soir en char à bœufs avec notre excellent évêque, Mgr Lavigne. Que de bénédictions nous avions à distribuer en route, l'un bénissant à droite, l'autre à gauche ! Du reste, ce ne sont pas seulement les enfants, ce sont tous les chrétiens qui réclament ainsi la bénédiction du prêtre et donnent à leurs missionnaires les témoignages d'un profond et pieux respect inspiré par la foi. Une de ces marques de respect qui m'étonnait fort les premières fois que j'en fus témoin, consiste, pour les hommes et les jeunes gens, à enlever prestement sur notre passage la pièce de toile qui leur couvre le haut du corps et à se découvrir les épaules comme en Europe nous nous découvrons la tête. Beaucoup de païens font ainsi avant de nous adresser leur salam. Cette cérémonie préliminaire n'existe pas pour les enfants qui, ayant tout au plus un *silé* autour des reins, le rajustent ou le remettent avant de nous aborder. Les plus jeunes n'ont autour des reins qu'une corde ou une chaînette de laquelle pend un morceau de toile fort petit. On en voit même se contenter de la corde. « A quoi bon cette corde toute seule ? » demandait un jour un Père. « Pensez donc, Père, il n'aurait rien sur lui sans cela ! » répondit la maman. Parfois un grelot est attaché à la corde, soit comme ornement, soit pour permettre à la maman de savoir où joue son bébé.

Ici les enfants semblent plus précoces et sont plus vite laissés à eux-mêmes qu'en France. Un bambin de deux ans entre l'autre jour dans la sacristie où se trouvait le P. Bury. D'un geste charmant et d'un air suppliant il lui indique une image de la Sainte Vierge en disant : *Mamma !* Le P. Bury feint de ne pas comprendre que l'enfant désire cette image et lui répond qu'en effet la Sainte Vierge est sa maman. L'enfant insiste, tire doucement par la manche le Père qui a l'air d'être plongé dans son travail et répète : *Mamma !* Le Père lui donne une autre image, mais inutilement ; c'est *Mamma* qu'il lui faut. Vous devinez que le P. Bury se laissa facilement toucher. Après l'image, il fallut lui donner un minuscule petit cierge pour qu'il le fît brûler devant *Mamma*. N'est-ce pas charmant ?

J'ai dit plus haut que les Wesleyens ont établi partout des écoles par lesquelles ces mercenaires et ces larrons enlèvent au divin Pasteur une multitude d'agneaux, espérance du troupeau. L'effort de nos Pères, dès leur arrivée dans la mission, s'est principalement porté du côté des écoles. Ils en ont établi dans tous les centres catholiques en face des écoles Wesleyennes. Dans ces écoles où les païens et même les mahométans viennent nombreux, plus nombreux souvent que les catholiques, ce mélange a amené plusieurs conversions de païens. Mais nos missionnaires ont aussi établi dans des centres purement païens des écoles où souvent les maîtres eux-mêmes sont païens. A quoi bon, dira-t-on, de semblables écoles ? D'abord à empêcher les Wesleyens d'occuper la position, — puis à nous gagner le cœur des Indiens qui aiment beaucoup leurs enfants et sont très sensibles à ce qu'on fait pour eux, à nous permettre de prendre contact avec eux, à faire tomber leurs défiances et leurs préjugés, à leur donner plus d'estime pour la religion catholique. Dans ces écoles ouvertes aux païens, les maîtres, même lorsqu'ils sont eux-mêmes païens, enseignent à leurs élèves les prières catholiques. Ces écoles sans doute n'amènent pas de conversions immédiates, sauf pourtant des conversions de maîtres. Mais lorsque nos missionnaires devenus plus nombreux pourront travailler plus directement à la conversion des païens, leur action sur leurs anciens élèves, sur les fils et les parents de ceux-ci aura été préparée à l'avance et sera plus facile et plus efficace.

Dans la lutte des écoles catholiques contre les écoles wesleyennes, ce qui fait trop souvent défaut, c'est, hélas ! l'argent. Une école n'est prospère que si elle a de bons maîtres, et pour avoir de bons maîtres il faut les bien payer. Sur ce point encore quels avantages ont contre nous nos adversaires installés avant nous dans des centres populeux où de nombreux élèves leur valent d'importantes subventions du Gouvernement ! L'argent leur vient aussi et fort abondamment des sociétés bibliques et des gens de leur parti, qu'ils mettent souvent à contribution. Ils peuvent donc payer grassement leurs maîtres et par suite les choisir. Ils ont même ouvert, pour les for-

mer, une école normale qui assure le recrutement de leur personnel enseignant.

Nos missionnaires sont loin de lutter à armes égales. Leurs ressources sont si maigres que Mgr Lavigne doit se borner à soutenir les anciennes écoles et renoncer à en ouvrir de nouvelles. Que d'efforts et que de dévoûment il a fallu pour ouvrir les écoles existantes et les mettre en mesure de prétendre aux subsides du Gouvernement ! Presque partout on se heurtait à des écoles wesleyennes en pleine prospérité et largement subventionnées : auquel cas le Gouvernement n'aime pas à subventionner d'écoles rivales et ne le fait que sous certaines conditions souvent difficiles à réaliser. Malgré ces difficultés, nous avons maintenant, grâce à Dieu, au zèle de nos missionnaires et aux aumônes de nos amis, plusieurs écoles qui ne le cèdent à aucune des écoles de l'hérésie, et qui dans plusieurs endroits ont fait tomber l'école rivale. Ces jours derniers, le Directeur général de l'Instruction publique, faisant la visite de toutes les écoles de l'île, exprimait au R. P. Supérieur toute la satisfaction que lui causaient la bonne tenue et le succès de nos écoles. Il se montrait en même temps plein de bienveillance et de courtoisie pour faire droit aux requêtes que lui présentait le R. P. Supérieur.

Pour ne pas laisser aux Wesleyens le monopole de la préparation aux universités de Cambridge et d'Oxford, nos Pères ont ajouté cette préparation aux écoles de Batticaloa et de Trincomali, qui deviennent ainsi *high schools* ou écoles supérieures. Deux importantes aumônes, sorties coup sur coup de la même main bienfaisante, ont permis de commençer cette préparation que réclamaient l'honneur de la religion catholique et la nécessité d'empêcher nos enfants de fréquenter les écoles hérétiques.

Pour vous rendre compte de ce qu'est ici une école, même supérieure, ne vous représentez rien de semblable au plus modeste de nos collèges de France. Le local est un hangar plus ou moins vaste, assez bas, couvert de feuilles tressées de cocotier ou, ce qui est presque du luxe, de tuiles. Ce hangar est ouvert à tous les vents, et sert à lui seul aux huit classes qui composent le cycle de l'enseignement primaire et secondaire. Toutes les classes fonctionnent en même temps avec un vacarme que vous pouvez deviner. Le bruit est trop grand pour qu'une classe soit gênée par les classes voisines. La classe supérieure est la huitième ; autant qu'une comparaison est possible avec nos écoles de France, elle équivaut à la quatrième de l'enseignement moderne. C'est après la huitième que vient l'année de préparation aux Universités, lorsque l'école est *high school.* L'école devient *high school* en faisant la déclaration convenable et surtout en s'adjoignant des maîtres plus instruits et par suite plus largement rétribués.

Quand on se rappelle que les Pères Jésuites français ne sont arrivés dans la mission qu'à la fin de 1895 et qu'ils ne sont que dix prêtres dans le

diocèse de Trincomali, on ne peut qu'admirer les œuvres qu'ils ont entreprises et le bien qu'ils ont déjà réalisé. Il leur a fallu tout d'abord s'occuper des brebis de la maison d'Israël, connaître leur troupeau, établir le *census*, ou recensement des chrétiens, chose souverainement importante et rendue extrêmement difficile par la différence des noms donnés au baptême et des noms qui ont prévalu dans l'usage, ramener aux mœurs chrétiennes les baptisés vivant en païens, et ouvrir les écoles dont je viens de parler. Au milieu même de ces préoccupations, ils n'ont pas perdu de vue l'évangélisation des païens et ils ont si heureusement profité, pour les amener à la vraie foi, des occasions qui se sont présentées, que les conversions d'adultes ont été relativement aussi nombreuses dans la mission de Trincomali que dans les missions les plus florissantes. Il semble du reste que beaucoup de païens, là surtout où ne sont pas installés les Wesleyens, ne soient pas éloignés du royaume de Dieu. Ils se montrent souvent pleins de respect pour les Pères et pour notre religion ; il leur arrive même de prier et d'apporter des offrandes à certains de nos pèlerinages. Il y a donc lieu d'espérer que lorsque le nombre des missionnaires se sera accru et permettra d'appliquer spécialement quelques-uns d'entre eux à l'évangélisation directe des païens, les conversions augmenteront dans une proportion notable. Les missionnaires présents ne peuvent suffire au travail actuel qu'à condition de ne pas se reposer, de n'être pas malades et de ne pas veillir.

***

Je m'aperçois que ma lettre menace de s'allonger. J'ai parlé, de l'abondance du cœur, des œuvres dont je suis ici l'heureux témoin et j'ai pu louer avec liberté des travaux auxquels je n'ai aucune part. Je ne veux pas terminer sans signaler à la charité de nos amis une œuvre que Monseigneur et le R. P. Supérieur désirent créer le plus tôt possible comme devant assurer l'avenir et étendre le succès des autres œuvres. Il s'agit d'adjoindre à notre école de Batticaloa un *convictus* ou petit pensionnat, une école apostolique, si l'on veut, qui serait pour la mission de Trincomali ce que fut, au temps de saint François-Xavier, le collège Sainte-Foi pour les Indes. Des enfants de treize ou quatorze ans, choisis avec soin dans nos différentes écoles et paraissant aptes à devenir des chrétiens influents et des chefs de chrétienté dans leurs villages, des maîtres pour nos écoles et des catéchistes, des séminaristes même, s'il plaît à Dieu, passeraient chez nous, une, deux ou trois années pour y recevoir, en dehors des heures de classe, une instruction chrétienne plus complète, se former à la vraie piété et s'initier aux œuvres de zèle. On comprend aisément tout ce que pourraient, pour la conversion de leurs compatriotes, de leurs parents, de leurs amis, des catéchistes instruits et zélés. Nos Indiens, soit à cause de leur indolence naturelle, soit parce que la foi n'est pas encore assez vive

dans leur âme, comprennent peu et pratiquent moins encore le zèle en dehors du cercle restreint de la famille. C'est ainsi que les efforts tentés par les missionnaires pour établir l'œuvre du baptême des enfants païens moribonds, n'ont eu jusqu'à présent que très peu de succès. Il faut donc travailler à inculquer ce zèle et les autres vertus chrétiennes aux élèves du pensionnat.

Il est inévitable que ces élèves soient au début presque entièrement à la charge des missionnaires. Sans doute leur genre de vie sera simple et leur entretien peu coûteux. Une salle plus ou moins vaste, et surtout bien aérée, servant le jour de salle d'étude et de réfectoire, et la nuit, grâce à des nattes étendues sur le sol, de dortoir, voilà le local ; du riz et des bananes à tous les repas, voilà le régime. Et cependant, si restreinte que soit la dépense, elle pèsera lourdement sur le budget déjà obéré de la mission. Et plus tard il faudra payer les catéchistes que l'on aura formés. Mais à chaque jour suffit sa peine et son pain. L'essentiel est de trouver présentement les ressources nécessaires pour fonder cette œuvre si intéressante qui préparera à la mission des maîtres d'école, des catéchistes et des séminaristes.

Je m'arrête enfin, ne vous ayant rien dit de mon voyage qui a ressemblé aux autres voyages. On m'avait fait craindre que la traversée de la Mer Rouge ne fût très pénible en juin. Nous n'avons réellement souffert de la chaleur que lorsqu'un accident survenu à la machine nous obligea à stopper pendant quinze heures, n'ayant même plus pour nous faciliter la respiration, la légère brise provoquée par la vitesse du navire. Ce jour-là, nous eûmes 33° à l'ombre dès le matin et 40° à midi. Pour ma part, j'ai peu souffert de cette chaleur, et j'ai eu un voyage exceptionnellement heureux, depuis le 31 mai, jour de mon embarquement à Marseille, jusqu'au 17 juin, jour de mon arrivée à Colombo. J'ai compris et senti que de nombreuses et ferventes prières accompagnaient le pauvre vieux missionnaire. J'espère que ces prières ne me feront pas défaut pendant la seconde partie de ma traversée. Je remercie de tout cœur ceux qui se souviennent de moi en présence de Notre-Seigneur et je demande souvent au divin Maître d'être Lui-même leur récompense.

Alphonse Damerval, S. J.

L'évangélisation de Ceylan.

Lettre du R. P. Dupont, supérieur de la mission.

Batticaloa, 5 novembre 1903.

POUR connaître l'état de notre mission, veuillez vous reporter aux chiffres du tableau que je vous envoie. Peut-être vous paraîtront-ils à première vue peu élevés. Mais rappelez-vous que nous sommes dans un

pays païen, et que nos chrétiens, accoutumés à rester longtemps sans visite du missionnaire, ne prennent que lentement l'habitude de s'approcher plus souvent des sacrements.

Le nombre de trois cent quatre-vingt-trois baptêmes est, à quelques unités près, notre chiffre normal depuis huit ans. Les trois quarts de ces baptêmes sont donnés aux enfants nés de parents chrétiens. Le dernier quart représente notre conquête sur le paganisme. Notre moyenne annuelle est d'une quarantaine d'adultes païens, plus une quarantaine d'enfants de païens arrachés au démon, soit quatre-vingts. La prudence nous oblige à ne pas hâter l'époque du baptême. Nos Indiens sont volages et facilement reprennent les cendres sacrées, signe du paganisme. C'est le cas de plusieurs enfants élevés dans des familles chrétiennes. Après leur avoir fait apprendre les prières et le catéchisme, nous les avions admis au sacrement. Un beau jour l'esprit d'indépendance les reprend, leur maître leur donne un coup de baguette un peu trop cinglant, le sôrou (riz) n'est pas de leur goût, le cari (sauce) manque d'épices, une raison moindre encore, et les convertis prennent la clef des champs. C'est facile, tout est ouvert. Leur trousseau se réduit au linge qui leur ceint les reins, leurs économies à quelques cents souvent volés. Les voilà partis. Ils trouveront bien ailleurs dans un village païen un gîte et une poignée de riz. Que leur faut-il de plus? Ces défections nous rendent prudents.

Pour les adultes, c'est la même chose. « J'en ai là une douzaine à qui je pourrais donner le baptême, me disait encore dernièrement un missionnaire. Ils savent les prières. Mais persévéreront-ils? Mieux vaut encore attendre. »

Il nous serait facile de grossir nos chiffres. Disons à nos maîtres d'école, dont quelques-uns sont païens, que nous leur retirerons leur école s'ils ne passent pas au christianisme. Demain ils seront tous baptisés. C'est par ce moyen que tous les maîtres des écoles wesleyennes sont officiellement wesleyens. Mais le jour où ils quittent l'école, la plupart retournent au paganisme, ou plutôt restent ce qu'au fond ils ont toujours été. Ils n'ont même pas à apostasier. De ces chrétiens-là nous voulons le moins possible, cela se comprend.

Quant aux enfants de païens, nous ne pouvons les baptiser qu'en danger de mort, et ils ne sont pas faciles à approcher. Peu de nos gens sont assez zélés pour nous aider efficacement. Assez facilement des païens nous permettraient de baptiser leurs enfants. Ils les apportent pour qu'on les bénisse. Le baptême est pour eux une médecine salutaire. Mais il faudrait qu'ensuite nous puissions soustraire ces enfants au milieu païen, assurer leur éducation chrétienne; il est rare que l'on puisse le faire. Les païens ne se séparent pas ainsi de leurs enfants. Nous ne donnons donc pas, malgré la demande, « la grande médecine chrétienne », excepté dans les cas prévus

par l'Église, et au lieu du baptême nous n'octroyons à ces pauvres petits qu'une bénédiction et un peu d'eau de saint Ignace. Plus tard peut-être y aura-t-il moyen de faire plus, et leurs bons anges nous ramèneront-ils ces chers enfants qui auront une fois reçu la bénédiction de l'Église.

C'est aux confessions et aux communions qu'il est facile de constater le bien opéré par le travail des missionnaires, et les progrès constants d'année en année.

	Confessions	Communions
1896	5,922	5,617
1898	10,119	6,826
1900	16,562	15,844
1902	20,696	27,448
1903	25,932	33,712

Ces confessions et ces communions plus nombreuses, c'est la vie chrétienne qui augmente d'intensité, ce sont les jeunes générations qui s'élèvent dans la pratique des sacrements, c'est le bien durable qui s'affermit.

Comparé au nombre de nos chrétiens, moins de neuf mille, y compris les enfants à la mamelle, et au nombre des missionnaires — nous ne sommes que dix, dont deux ou trois sont absorbés par le soin des écoles, la procure, l'administration temporelle, — ce chiffre doit sembler consolant et comparable à celui qu'on obtient dans les missions plus anciennes et mieux établies.

Nos quarante-quatre écoles nous donnent beaucoup de soucis, pour la fondation, l'entretien, la surveillance. Presque partout la place était prise par les protestants, et ce n'est qu'au prix de gros sacrifices et de grandes peines que nous pouvons chaque année ouvrir quelques nouveaux centres. Nos maîtres ne sont pas encore tous des apôtres, ni même des serviteurs zélés. Eux aussi ont besoin d'être formés et surveillés. Or, malgré bicyclette et voitures, il n'est pas toujours facile d'aller à quinze ou vingt kilomètres pour s'assurer du bon fonctionnement d'une école. De neuf heures à trois heures le soleil est insupportable ; or, les enfants n'arrivent que vers neuf heures et demie pour repartir à deux heures et demie ou trois heures. Si le maître n'est pas honnête, ou simplement manque de zèle, la classe ne sera pas suivie : les enfants iront aux champs, sur les routes, resteront à ne rien faire. Il faut que de fréquentes visites tiennent tout le monde en haleine et donnent l'occasion au missionnaire d'enseigner le catéchisme. Tout cela demande du temps, de la santé, de la patience et du dévoûment. Avoir deux mille deux cent cinquante-cinq élèves dans ces conditions est un beau résultat.

Dans la mission si bien organisée et déjà ancienne du Tche-li, les statis-

tiques indiquent un chrétien pour cent quarante habitants, et, dans les écoles, un élève pour dix chrétiens. Dans notre mission de Trincomali, nous avons un chrétien sur dix-neuf habitants, et un élève pour quatre chrétiens.

Mon intention n'est pas d'ailleurs de comparer les succès. Les efforts des missionnaires sont les mêmes partout. Ils donnent tout : talents, santé, vie pour les âmes. Mais il est bien permis de mettre en regard les chiffres, et de constater avec reconnaissance que nous n'avons qu'à bénir Dieu. Notre terre n'est pas stérile. Sous la rosée du ciel les ronces commencent à laisser place aux fleurs et aux fruits.

Faut-il vous parler de la somme de travail et d'efforts que représentent ces résultats ? A Batticaloa nous avons trente catéchismes à faire par semaine, quatre sermons et autant d'instructions, outre les classes, visites aux moribonds, et l'administration de la paroisse, les difficultés à régler, les unions à rétablir, les conseils à donner. Le P. Evrard est un catéchisme ambulant. Le P. Moreel a réussi à établir dans son centre protestant de Kalmunai et les annexes quatre congrégations. A Trincomali c'est la même chose. Aussi tous sont-ils fort occupés et chacun regrette que les journées ne soient pas un peu plus longues et les nuits plus courtes.

Léon Dupont, S. J.

Travaux et succès apostoliques.

D'une lettre du P. Moreel.

Kalmunai, 28 janvier 1904.

VOICI que depuis quinze jours il pleut comme en plein décembre, alors que d'ordinaire à la mi-janvier le temps se met au beau fixe. Ce qui fait que je serai obligé pour me rendre à Batticaloa le 1er janvier, de prendre le *steam-boat*, car la jetée de Kallare est maintenant impraticable aux voitures. A cinq milles d'ici en effet, cette digue qui sert de route, sépare les eaux du lac de Pulyantiva des eaux de la mer. Comme elle est en ciment et sans garde-fous elle est déjà dangereuse quand les eaux ne la couvrent pas, mais lorsque, comme aujourd'hui à la suite de la crue des eaux, le lac et la mer se rejoignent, le courant est tel que chars et voitures seraient jetés dans la mer. A cette jetée se rattache un triste souvenir. Un Anglais s'était risqué la nuit sur cette route avec son cheval : les eaux pourtant étaient basses, mais fantaisie ayant pris à un crocodile de se jeter sur le cheval, monture et cavalier disparurent à tout jamais. Il y a deux ans, en été, voyageant de nuit pour revenir ici, la même chose faillit nous arriver, sans la protection des bons anges. Soudain en traversant la digue, mon

cocher, le fidèle Mouttu, pousse un cri : le crocodile qui sommeillait au clair de la lune, à l'endroit où passait notre char à bœufs, effrayé sans doute par le bruit, mais surtout par Notre-Dame que venait d'invoquer Mouttu dans son angoisse, piqua une tête dans le lac. Nous l'avions échappé belle ! Que serait-ce si nous nous risquions maintenant sur cette jetée, alors que les eaux l'ont envahie et qu'on ne voit plus trace de route à cet endroit. Même ici, la moitié de la propriété de l'église est inondée ; il y a près d'un mètre d'eau dans notre école, de sorte que maîtres et élèves se sont donné congé.

Quelques-uns pourtant sont venus en amateurs barboter dans leur ancienne case tamoule, poursuivre des serpents d'eau qui mordent mais ne sont pas venimeux. Je viens à l'instant d'appeler mon boy et de lui montrer contre les marches du presbytère un serpent long de deux mètres. C'est le sarai, non venimeux, qui fait la chasse aux rats et qui glisse sur l'eau, la tête en dehors, avec une grande rapidité. Grâce à Dieu, depuis huit ans révolus que je suis à Ceylan, je n'ai été surpris qu'une fois par un serpent et encore je crois que c'était le sarai dont je viens de parler. Il y a près de quatre ans, j'entendais les confessions dans notre église en feuilles, à Stantively, quand, en levant les yeux, j'aperçois suspendu au-dessus de ma tête un long serpent noir ; le bruit que je fis en me levant en sursaut, fit fuir le reptile. L'enfant que je confessais n'avait rien aperçu, ce qui prouve en faveur de sa piété.

Je disais donc plus haut que j'allais le 1er février à Batticaloa. Nous y avons en effet, une réunion extraordinaire à l'occasion du départ du P. Evrard, qui va se rendre à Trincomali pour y aider Mgr Lavigne et les autres Pères à prêcher la grande mission. Nous le recommandons aux prières de tous et nous espérons que les basses castes qu'on a dû séparer des autres pour l'enseignement de l'anglais à l'école de Trincomali, feront leur complète soumission en ce temps de miséricorde et de bénédictions spéciales. Beaucoup d'entre eux se sont d'ailleurs déjà réconciliés ; restent encore quelques meneurs que Dieu touchera, nous l'espérons.

C'est, vous le savez, depuis cette séparation des basses castes que l'école anglaise a pris à Trincomali un essor extraordinaire et que les païens, qui s'étaient jusque-là éloignés des missionnaires, ont en grand nombre envoyé leurs enfants à l'école anglaise des catholiques, aujourd'hui la plus nombreuse. Wesleyens et Sivaïtes sont obligés de le reconnaître. Dans le district de Kalmunai, nous pouvons, comme à Trinco et à Batti, remercier le bon Dieu. Les examens du gouvernement ont été des plus consolants et à part Tampattai, près de Tiroucovil, le nombre des enfants dans les autres écoles a à peu près doublé. A Akkari-Pattu, nous maintenons les cinquante élèves arrachés aux Wesleyens par le maître, qui passe ses loisirs à soigner les malades de l'endroit à titre de médecin. J'ai eu la consolation de le bap-

tiser, lui, sa femme et ses trois enfants, le jour de Noël. Puisse-t-il, nouveau Clovis, convertir tout Akkari. Il a déjà baptisé deux petits enfants païens à l'article de la mort. Pour relever à Akkari leur école qui tombe, le Padre protestant de Kalmunai y envoie en juin le fameux Padre noir Kasinader, le rusé par excellence, comme l'appellent les gens, et le grand recruteur des écoles de Kalmunai. Il ne s'y rend qu'à regret, car les petits profits seront bien moins considérables. « Que peut faire là-bas un homme de mon importance ? » semble-t-il dire, mais le Padre blanc tient ferme, et après les examens de Kalmunai, à la fin de mai, il lui faudra boire le calice d'amertume.

Gabriel Moreel, S. J.

Croquis Singalais.

Voyage à Kandy. — *Lettre du P. H. Bury.*

ENVOYÉ par mes Supérieurs, en juillet 1903, au Séminaire papal de Kandy, je fis route par la diligence. Il faut vous dire que nous ne manquons pas de moyens de locomotion. On peut se rendre de Batticaloa à Kandy :

1° En coach ;

2° En chemin de fer ;

3° Parfois même en automobile.

C'est assez vous dire que nous faisons ici d'immenses progrès dans la civilisation et que bientôt Ceylan ne sera plus qu'un prolongement des boulevards de Londres et de Paris.

Le coach quitte notre cité à cinq heures et demie précises du matin. Seulement, quand les cochers, les chevaux ou les voyageurs ne sont pas prêts ou dispos, on retarde le départ d'une heure ou même davantage. Donc, ne vous pressez pas trop. Je me trompe pourtant, vous gagnez beaucoup à être des premiers au départ. C'est qu'en effet, ici comme en bien d'autres endroits, les premiers arrivés sont les mieux placés.

La place enviée de tous est celle qui se trouve à côté du cocher. Ne va pas l'occuper qui veut. Êtes-vous blanc, portez-vous souliers et chapeaux et surtout payez-vous en proportion ? vous avez droit à ce poste d'honneur.

L'intérieur de la diligence peut contenir quatre personnes en se serrant bien, six en s'étouffant réciproquement. Il y a différentes classes, selon les dignités et les vêtements, bien que la gêne et les ennuis soient partout les mêmes. On paye cher ici l'honneur de porter pantalon, veste et souliers. Tel Indien, un peu « Monsieur » dans l'exercice de ses fonctions,

enlève chaussures et tout l'équipement européen quand il doit prendre le coach : il y gagne une belle somme.

Les chevaux du coach ont dû avoir une époque glorieuse dont, hélas ! il ne reste plus qu'un vague souvenir : le soleil, les mouches et l'insuffisance de nourriture laissent trop voir les ravages qu'ils ont exercés sur ces pauvres bêtes. Ce n'est pourtant pas qu'on ne leur témoigne une certaine compassion. Elles trouvent des relais tous les neuf ou dix kilomètres, et je dois le dire à la louange de mon voisin le cocher, celui-ci ne les malmène pas trop.

Il faisait assez doux le matin de mon départ. La rosée de la nuit avait rafraîchi l'atmosphère et tenait en respect la fine poussière qui restait calme sous le sabot de nos coursiers.

Nous traversons différents villages qui se ressemblent tous. En voici un uniquement composé de musulmans dont les boutiques vous envoient des aromes de plus d'une sorte : tabac, poivre, piment, bétel, pétrole, poisson salé, fruits avancés, etc., même de l'eau soi-disant de Cologne.

Voici encore le bazar du débitant de thé au détail. Voyageurs, en désirez-vous ? Mais il n'y a qu'un verre... Qu'à cela ne tienne !

La tasse de thé absorbée, il y a le cigare ou la chique de bétel... Aimables voyageurs, patience ! On rencontre de vieilles connaissances que nous n'avons pas vues de l'avant-veille. On a tant de choses à leur dire ! Et vingt minutes se passent pendant lesquelles il faut servir de spectable à tous les curieux venus se payer notre tête.

En route !

Déjà le soleil commence à montrer un visage peu clément. Enfoncez-vous votre chapeau blanc sur le front ou la nuque selon les caprices de Phébus, car la diligence est ouverte à tous les vents, comme aussi à toutes les ardeurs de l'astre du jour.

Je vous fais grâce des menus incidents qui viennent charmer les longueurs du voyage. Ici un cerf qui traverse la route et va chercher dans l'épaisse forêt un refuge contre le chasseur affamé ; là des coqs de bruyère que la vue du coach fait rentrer dans les fourrés ; plus loin des traces trop réelles du passage d'éléphants sauvages pendant la nuit. Un peu plus loin un bœuf éventré dont les léopards ont dévoré le cœur la nuit précédente.

Bon ! voici que la route devient par trop mauvaise pour les chevaux, et les rayons du soleil dangereux pour ces bêtes venues d'un climat plus bénin. On a paré d'avance à cet inconvénient : des bœufs au pas lent prendront désormais la place des chevaux. Voyageurs, armez-vous de nouveau de patience et faites des vœux pour que les bêtes nouvellement attachées au char ne soient pas trop vicieuses et ne se laissent pas aller à la fantaisie de se coucher sans mouvement sur la route ensoleillée.

Voilà des ornières qui menacent de se prolonger durant des kilomètres. Voyageurs de troisième classe, descendez ! C'est prévu dans le tarif.

Les voyageurs de première classe, en pareil contretemps, restent sur le siège ; ceux de deuxième descendent seulement et se prélassent sur la route ; ceux de troisième eux, poussent à la roue du char embourbé.

Après une halte d'une demi-heure vers midi, pendant laquelle on vous laisse le temps de grignoter l'aile d'un poulet qui, une demi-heure plus tôt, becquetait le riz au champ voisin, le conducteur sonne le signal du départ à l'aide d'un vieux clairon tout bosselé et veuf de son pavillon. Le digne homme appelant à son secours toute la provision d'air qu'emmagasinent ses poumons, se fend d'un appel « au drapeau » dont les canards de l'étang voisin reconnaissent l'authenticité par des cris approbatifs.

L'après-midi ressemble à peu près à la matinée : nous marchons, nous trottons, nous stoppons, soumis aux caprices des coursiers ou à la suprême volonté du coach-man omnipotent. Hélas ! sur tout ce parcours, on ne voit que deux villlages chrétiens : Tennamunai (l'isthme du cocotier) et Pullumalei (la montagne au gazon), tous deux visités et évangélisés par l'actif P. Evrard, dont l'apostolat est de plus en plus béni par Notre-Dame du Rosaire. Le cher Père a établi dans cette dernière localité un pèlerinage qui commence à être très suivi et ne laisse pas que de toucher le cœur de bon nombre de païens de la région.

Un langage nouveau pour moi vient me tirer de mes réflexions ; celui qui le parle n'a pas tout à fait le même type que nos Tamouls : ses traits sont plus fins, plus efféminés même ; un sourire aimable, doucereux, une longue chevelure relevée en chignon sur la nuque, un beau peigne d'écaille sur la tête, tout me porte à croire que j'ai devant moi une fille d'Ève. Les lanternes du coach, en éclairant davantage ce visage nouveau, laissent apercevoir une barbe soyeuse qui me renseigne sur le sexe de la personne qui parle à mes voisins. Nous sommes en pays singhalais.

Ce qui distingue de nos Tamouls les Singhalais des provinces centrales, c'est, outre leur langue tout à fait différente, un type plus féminin et un accoutrement plus recherché dont le caractère distinctif est le port d'un peigne sur le sommet de la tête.

Il est six heures du soir et là-bas, dans les montagnes, l'astre brûlant plus accommodant maintenant, s'apprête à signer une armistice de quelques heures, quitte à reprendre demain peut-être avec un air plus féroce des armes plus terribles encore. De même qu'ici le soleil ne prend pas de précautions pour apparaître à l'improviste le matin, ainsi le soir après un ou deux bâillements, sans orgueil, comme sans repentance pour ces méfaits de la journée, il se retire dans l'arrière-scène et laisse à sa compagne aux reflets d'argent et de satin le soin de veiller sur ses domaines.

Déjà nous constatons la fraîcheur de la température : du reste nous avons gravi des collines en grand nombre.

Tout compté nous ne pouvons espérer descendre au *rest-house* qui ter-

mine cette étape avant onze heures du soir. L'estomac fait entendre des cris de détresse ; et s'il est vrai que ventre affamé n'a pas d'oreilles, il n'est pas dit qu'il manque de langue ; aussi je parlemente avec le noir cocher qui bâille à mes côtés :

« Mon brave homme, sais-tu ce que c'est que d'avoir faim ? Si non, je n'insisterai pas ; si oui, ne pourrais-tu arrêter ton attelage à la prochaine auberge et permettre à la blanche robe de descendre pour quelques minutes ? »

L'espérance de se voir glisser dans la main quelques sous, moins encore qu'une touchante vénération pour le Souâmi qui lui fait l'honneur de sa compagnie, touchent le cœur du brave homme. Il arrête ses bêtes et j'entends un soupir de satisfaction poussé par les troisièmes classes qui, eux, n'eussent peut-être point osé faire semblable requête, vu la couleur de leur peau identique à celle du cocher et la crainte d'avoir à supporter la modique dépense d'un pourboire.

Nous sommes à Bibulé, dans les montagnes, à peu près à soixante milles de Batticaloa.

Henri Bury, S. J.

Soins de toilette. — *(R. P. Dupont.)*

Juin 1903.

Notre dépensier avait enfermé l'huile. Impossible à nos enfants d'en prélever leur quote-part. Or, pour un Indien, ne pas prendre de temps en temps un bain d'huile et ne pas s'en mettre sur la tête deux ou trois fois par semaine, c'est le comble de la privation.

Toutes les maladies, maux de tête, etc., doivent être la conséquence de ce grave manquement aux usages. Pounou Souâmi « le maître doré » de Trincomali m'a expliqué bien des fois qu'il ne comprenait pas que nous puissions vivre sans cela, et que nos maladies n'avaient certainement pas d'autre cause.

Quoi qu'il en soit, dimanche dernier, Manuel, notre boy, était tristement accoudé sur un meuble : on avait enfermé l'huile, c'était à quitter la maison ! « Qu'y a-t-il ? — Pas d'huile. » Je ne réponds rien, mais me dis in petto qu'il fallait, non pas leur laisser le bidon, mais ou leur en fournir un peu ou leur dire d'en acheter. L'enfant ne me disait pas que le matin il avait été repoussé avec perte.

Au déjeuner, il rayonnait : sa chevelure était luisante. Je croyais que tout était correct, mais quelqu'un m'avertit qu'il avait été s'oindre à l'église devant la statue de saint Sébastien où les fidèles entretiennent une lampe. Voulait-il obtenir une grâce avec cette huile consacrée par l'usage ? il est permis d'en douter. Je l'appelle : « Et cette huile, d'où vient-elle ? — Je

l'ai achetée à la boutique. » Le mensonge est sur les lèvres aussi vite que la parole. Je lui ai fait avouer sa faute, et puis lui ai pardonné. C'est un bon enfant, mais il faut de l'huile. C'est plus nécessaire que le riz.

Occupations. — *(R. P. Dupont.)*

26 octobre 1903.

Si je vous détaillais les occupations de chacun de nous, vous verriez que tous en ont autant qu'ils en peuvent porter avec la grâce de Dieu.

Les deux PP. Bonnel sont tout entiers occupés dans les deux écoles anglaises de Batticaloa et de Trincomali, ce qui ne les empêche pas de faire beaucoup d'autres choses encore : baptêmes, confessions, prédications, visites des écoles. A l'école, ils enseignent trois ou quatre matières, surveillent, dirigent, encouragent, punissent ; tous les emplois et toutes les charges sur un seul homme, depuis la haute supériorité, jusqu'à la vente des cahiers. Leur dévoûment est bien récompensé : des deux côtés l'école augmente, et commence à donner de sérieuses espérances : 140 élèves d'un côté, 120 de l'autre. Absolument c'est peu, relativement c'est très bien. Il faut voir les antécédents, les circonstances, les obstacles, la lutte.

Le P. Heimburger a trois hôpitaux, l'armée, la flotte, le couvent, la paroisse, la procure, etc. (1).

Le P. de Beaurepaire vient de passer deux mois et demi de tracas et de difficultés pour bâtir à Cottyar une chambre-sacristie pour le missionnaire. Et s'il n'avait pas été là un peu tout, architecte, entrepreneur, chef d'équipe, charpentier à ses heures, maçon et gâche-mortier, gourmandant l'un, cajolant l'autre qui veut tout lâcher (dix menuisiers ont successivement fait faux-bond ou abandonné), cette bâtisse décidée depuis quatre ans, commencée depuis deux ou trois (une chambre !) serait encore inachevée pendant plusieurs années.

Le P. Évrard est tout dans la jungle sur deux routes qui lui donnent une paroisse de 160 kilomètres de longueur.

Le P. Moreel est tout à Kalmunai.

Le P. Bury part tous les jours à six heures pour en revenir à dix, et trouver l'ouvrage qui l'attend, ici, à Batticaloa comme à Uppodai ou à Tantavanvely le matin, et pour se récréer, il a la visite de la prison, où les Singhalais lui imposent l'étude d'une langue nouvelle, et l'hôpital où il a parfois la tentation de rester définitivement pour y guérir ses maux de tête et les bobos de nos climats.

Si Mgr Lavigne n'appelle pas de nouveaux missionnaires, la raison n'en est pas le manque d'ouvrage, mais le manque d'argent pour les nourrir et entretenir les œuvres ou en entreprendre.

1. Mort depuis, on le sait.

Organisation. — *(Mgr Lavigne.)*

Décembre 1903.

L'école de Trincomali se développe au détriment de l'école wesleyenne et de l'école sivaïte. Les locaux deviennent trop étroits. Une maison que nous venons d'acheter à un prix fabuleux pour sa valeur réelle nous permettra de nous élargir un peu. Au lieu d'avoir dans la même chambre mon autel, mon meuble d'ornements et ma table de travail, je pourrai peut-être avoir une chapelle séparée. Nous y trouverons aussi un débarras ; vous ne croiriez pas que ce qui nous empêche de demander des objets pour l'église, c'est que nous ne savons où les mettre. Ma chambre à coucher sert de salle du conseil, et abrite les bannières, les ornements et linges de réserve, ma lingerie et mes malles de voyage.

La menuiserie sera transformée en annexe de l'école anglaise; l'écurie des bœufs deviendra l'école industrielle de menuiserie, etc.

Développements. — *(Mgr Lavigne.)*

Février 1904.

Le gouvernement serait heureux de nous confier une œuvre pour les Veddahs, race aborigène qui ne s'est pas mêlée encore aux autres populations venues s'implanter à Ceylan. Cette œuvre a piteusement échoué entre les mains des Wesleyens. Nous commencerons plus humblement qu'ils ne le firent, et, avec la grâce de Dieu, nous arriverons à de meilleurs résultats.

Résultats. — *(P. Evrard.)*

Mars 1904.

Il y a des missions où l'on compte les baptêmes par centaines. Dieu en soit mille fois béni ! Mais si l'on veut, avec ces missions, comparer la nôtre selon les règles de l'équité, il ne faut pas oublier que le diocèse de Trincomali est en grande partie une vaste forêt, et que nous sommes les premiers à évangéliser ces territoires, nos prédécesseurs les Pères Oblats, ayant à l'origine concentré leurs efforts, très sagement du reste, sur quatre ou cinq points de la côte.

Voici une parole qui a sa valeur. C'est l'appréciation du Ministre de l'Instruction publique, dans l'inspection qu'il fit, en 1903, de nos écoles nouvellement fondées (Padiattalawai, Magaoya, Peria Pullumalai, Tumbalancholai, Rougam, — toutes reconnues par le gouvernement). Il me dit à moi-même : « C'est un honneur pour les catholiques d'avoir si bien conduit dans la forêt une entreprise où les protestants méthodistes ont échoué avant eux, et que le gouvernement lui-même n'a pas osé tenter. » Aussi songe-t-on à nous demander de fonder dans cette région deux *réductions* pour chacune desquelles nous recevrions un terrain de vingt hectares.

Les emplacements que l'on a en vue sont l'un à quarante kilomètres à l'ouest, l'autre à cinquante au nord de Batticaloa.

Vous voyez combien est chimérique la crainte de ceux qui s'imaginent que nous sommes à la veille d'abandonner la mission ! Faux bruit qu'il ne faut pas laisser s'accréditer.

NÉCROLOGIE.

Nous renvoyons à la fin du fascicule quelques notes sur le P. Royer, ancien supérieur de la Mission.

Mission de la province de Champagne à Madagascar.

JOURNAL DU P. HENRI DUBOIS.

TALATA.

IL y a un pays qu'on appelle Talata; à côté de ce pays il y a une colline ; en haut de la colline, un bois d'eucalyptus et un superbe emplacement, et sur l'emplacement, une maisonnette debout et une autre maisonnette par terre. Voilà ! tel est mon chef-lieu, ma capitale, mon avenir, mes espérances, ou, pour parler plus simplement, le pays que je dois cultiver pour le bon Dieu, et qu'avec la grâce du ciel et le secours de Notre-Dame, je dois transformer en un district nouveau et florissant.

La Sainte Vierge devra bien s'en mêler pour que cela marche ; mais n'y est-elle pas obligée par simple et légitime amour-propre? car (c'est le beau côté de l'affaire), ce Talata, c'est *Notre-Dame de Boulogne*, commencée par le P. du Coëtlosquet, et qui va rappeler à deux mille lieues de distance, notre pèlerinage si aimé.

Mais comme tout n'est pas rose dans ce bas monde, même à Madagascar, il faut bien que j'avoue les modestes *desiderata* de mon diocèse. La cathédrale fait totalement défaut. Le P. du Coëtlosquet a déjà réuni quelques fonds, mais cela ne me dispensera pas de battre le rappel de la charité auprès de mes bons anciens Boulonnais, dont ce nouveau poste doit être l'œuvre. La case du Père est debout, non sans avoir été déjà renversée pendant un ouragan ; la maison du maître d'école s'est raplatie à son tour pendant le dernier cyclone. L'école ressemble pour le moment, à s'y méprendre, à l'église : elle est toute en espérance. A côté de ces bâtiments réels ou possibles, on entrevoit — par l'imagination — une série de magnifiques cases confortables où logeront les chrétiens. En attendant, je vivrai en compagnie des eucalyptus et de la belle nature.

Pour ne pas tarder à faire connaissance avec mon nouveau compagnon (mon cheval *Trésor*) et mon nouveau domicile, je suis parti hier en expédition préliminaire. Juste l'aller et le retour. A vol d'oiseau la distance doit être d'une dizaine de kilomètres. Le terre à terre d'une route presque carrossable qui serpente sur le flanc de la colline et en « épouse » toutes les sinuosités, nous vaut deux ou trois kilomètres de supplément.

A mesure qu'on avance, la contrée devient de plus en plus fantastique. Les rochers se détachent en masses gigantesques et monstrueuses. Le pic d'Ialamalaza se dresse comme une immense muraille de granit grisâtre. Derrière lui, un autre bloc bizarre, droit d'un côté, s'incline de l'autre en pente presque douce, sorte de tremplin énorme d'où les géants de l'âge préhistorique se lançaient sans doute pour piquer des têtes vertigineuses dans le Mandranofotsy, qui zigzague en désespéré au milieu de tout ce chaos.

Enfin, après cinq ou six tours et détours, nous apercevons, sur une colline arrondie, un bouquet d'eucalyptus, et derrière, une maison et une ruine. Il n'y a pas à s'y tromper, c'est Talata.

J'y restai jusqu'au soir et rentrai en ville « au clair de la lune ».

Or voici le bilan de ce qui est fait et de ce qui reste à faire. Ce qui est fait, vraiment fait, c'est la maison du missionnaire : deux salles en bas, deux chambres en haut ; une véranda permettant de goûter la fraîcheur des belles soirées ou d'atténuer les atteintes du soleil du midi.

Ce qui n'est pas fait : Une maison vis-à-vis pour nos maîtres d'école ; — l'école elle-même ; — l'église.

Le mobilier viendra un jour ou l'autre.

Pour nos braves chrétiens, le missionnaire est tout et fait tout. Administration spirituelle et matérielle, direction des écoles, formation des instituteurs, construction ou réparation de bâtiments, surveillance des plantations, consultations pour les cas les plus simples ou les plus pressants ; prêtre, médecin, maçon, architecte, jardinier, professeur, viticulteur, distillateur, etc., etc... en voilà des titres pour mes cartes de visite quand on s'en servira ici !

L'impression que l'on ressent en passant subitement de la vie d'étude à la vie nomade, du silence de la chambre au brouhaha des kabary de toute espèce, est très complexe.

Représentez-vous un homme collé il y a une semaine à son pupitre, maintenant chevauchant les deux tiers de la journée ; un homme hier encore habitant la grand'place de la capitale, ayant pour chapelle une cathédrale, pour voisins le Résident, le service topographique, les gendarmes et toute l'administration (!), et maintenant perdu, comme le chameau de la chanson, « dans un désert immense », ayant pour vis-à-vis un tas de briques en déconfiture, pour église rien du tout et pour voisins les

rochers muets de la montagne. N'importe ! je ne suis pas trop à plaindre. Un bon matelas vient de m'arriver. On me soigne comme une chétive santé. Les autres missionnaires ne se paient pas tous un pareil luxe. A quoi servirait sans cela le lit de camp ? Je vais donc, ce soir, dormir prosaïquement comme en Europe.

Comme menu, j'oscillerai perpétuellement du poulet aux œufs, des œufs au poulet. On pourrait plus mal.

Les œufs sont au prix de deux pour un sou ; une marmite vaut quatre sous ; mais mon pétrole ! mes cuillers ! mes casseroles ! et autres objets d'Europe ! Voilà qui fait filer prestement mes maigres revenus !

Vous ririez de me voir installant mon ménage. Il me faut penser aux allumettes, au pétrole, au sel, au sucre, aux balais, aux chandelles, au riz, au pain, à l'eau, aux casseroles, aux assiettes, à mes constructions, à mes plantations, à ma future basse-cour, à mon futur jardin, etc... moi que la vie de famille, de collège ou de communauté avait habitué à recevoir tout cela à point nommé, comme des alouettes toutes rôties !

On m'avait parlé d'un bébé malade à baptiser ; j'en trouve ni plus ni moins que vingt-sept et pas malades du gosier, je vous assure. Deux ou trois de ces petits diables ont fait une véritable vie d'enfer. Leurs cris et leurs vociférations ne m'ont pas empêché de les bien et dûment baptiser. Mais quelle séance ! dans une minuscule chapelle de cinq à six mètres de long sur trois de large. Pour y voir plus clair, il fallut faire deux fournées. Avantage qui eut le désavantage de prolonger sérieusement la cérémonie. Or, après le baptême, il fallait inscrire tous les bambins, le nom de leur père, de leur mère, se débrouiller au milieu des marraines, noter l'âge, enfin remplir tous les paragraphes de leur état-civil. Au bout d'une heure ce n'était pas fini. Mais quelle bonne besogne ! et comme les bons anges de ces petites créatures ont dû être contents ! A la sortie, je suis envahi. Qu'y a-t-il ? Ce sont des fiévreux qui réclament des remèdes, de la quinine. Distribution générale. Oh ! les médailles, les scapulaires, la quinine, voilà le bagage indispensable du missionnaire en ce pays. Où trouverai-je trois bons cœurs qui consentent à m'en assurer une petite rente annuelle ?

Ces pauvres gens m'offrent quelques fruits et je les quitte ravis de ma visite. Le maître d'école semble zélé. Les enfants sont nombreux et savent bien leur catéchisme ; j'en ai trouvé sept qui savaient lire. Sept, c'est peu et c'est beaucoup, car nous sommes en plein pays perdu.

Voici une liste de mes petites dépenses : histoire de vous distraire :

27 œufs	0 65
3 nattes.	1 60
2 porteurs	0 80
1 corbeille de petits bois	1 »
2 kilos de viande.	1 »

4 savons malgaches. 0 40
1 paquet de sucre de 150 morceaux. . . . . . . 1 »»

Admirez et exclamez-vous que tout est bon marché ! Je vous attends là. Il est vrai que j'ai répondu à l'objection. Quand j'aurai l'air de vous dire des choses absolument contradictoires, ne vous récriez pas trop vite. J'ai lu dans certain livre que Madagascar était la terre classique des contradictions. Rien n'est plus vrai.

J'ai vingt-quatre ouvriers sur les bras à qui je dois distribuer la besogne. Facile, pensez-vous ; pas toujours lorsqu'il s'agit de tracer au grand soleil de midi d'immenses lignes à perte de vue. — Pour quoi faire ? — Dame, pour y faire des trous. — Pourquoi des trous ? — Pour y mettre des arbres. — Pourquoi des arbres ? — Pour qu'ils poussent. — Oui, mais pourquoi des arbres qui poussent ? — Tout simplement pour garder mon domicile : 1° contre la foudre ; 2° contre le vent ; 3° contre l'administration. Cette dernière surtout est à prévoir. Le terrain a été concédé provisoirement pour trois ans *à condition qu'il soit cultivé et exploité.* Déjà un an de passé. Il est temps de s'y mettre, sinon un beau jour je serai mis à la porte sous le prétexte plausible que je n'y fais rien. Telle est la raison majeure qui m'oblige à faire des trous de septante centimètres de côté dans une terre dure comme le roc, au prix modique de cinq centimes par trou fait. Ah ! s'il n'y avait que ces dépenses-là !

La semaine prochaine, j'aurai les maçons. Avoir les maçons chez soi c'est presque aussi grave qu'un incendie ou une inondation. On sait quand ils viennent, on ne sait jamais quand ils s'en iront, ici plus qu'ailleurs.

Trésor, de plus en plus civilisé, m'accueille d'un regard et d'un dos bienveillants. Il a totalement perdu l'habitude de lever les pattes de derrière. Je l'enfourche et me dirige vers Andakana, escorté d'un essaim joyeux de bambins et bambines, que les allures de mon « coursier » mettent en jubilation. Par prudence, je recommande de ne pas se tenir trop près derrière l'animal, et comme le sentier peut avoir au grand maximum vingt-cinq centimètres de large, voilà mes moutards obligés, s'ils veulent m'accompagner, de bondir à travers les hautes herbes, de sauter les fossés, de se dépêtrer au milieu des tiges de manioc qui leur fouettent vigoureusement bras et jambes nus. N'importe. Ils passent au-dessus de tout comme les sauterelles, leurs compatriotes. C'est charmant à voir courir, et délicieux à entendre piailler, ni plus ni moins qu'une troupe de poussins qui suit Maman Poule. Et puis quel plaisir de passer la rivière ! Pas de bottines à enlever, pas de vêtements à relever. Quelle jolie flottille de petits crapauds ! La berge est escarpée : nos crapauds deviennent de petits rats. Ensuite la prairie : les petits rats deviennent des lapins. Exprès, je lance *Trésor* au trot, presque au galop ; les lapins deviennent des moineaux qui volettent, et tous ensemble, eux soufflant à faire tourner les moulins, le

cavalier, lui, droit comme un I et fier comme Artaban, nous nous abattons sur la grande place de l'église.

Après la messe, je regagne Talata avec mes négrillons. Arrêt d'un instant pour y cueillir mon mousqueton, et aussitôt dégringolade vers les rizières. Trois victimes : deux kitsikitsika et un grand diable de héron noir. Dire l'entrain de ma petite meute (ce sont des toutous maintenant) serait difficile ; ça vous saute les rizières malgré les trous, malgré la boue, malgré les buissons, malgré tout.

Au fond, ce que je désire, c'est de gagner ces pauvres petits. Ceux qui me suivent aujourd'hui sont des nôtres, mais il y en a tant à côté, à Talata en particulier, qu'il faut attirer pour les donner au bon Dieu ! Je ferai l'impossible pour cela et j'espère bien que la Sainte Vierge m'aidera. Ce Talata n'a ni plus ni moins que quatre écoles : officielle, anglaise, norvégienne et catholique. C'est beaucoup trop. Bien des projets me trottent en tête, mais ce qu'il faut, c'est la grâce de Dieu : aidez-moi à l'obtenir.

3 juin.

Avec nos Malgaches il faut entrer absolument dans les détails les plus infimes. Si l'on ne fait pas sa tournée tous les mois (chose impossible lorsqu'on a soixante ou quatre-vingts postes) les maîtres d'école se laissent aller à une bonne petite routine qui ne donne pas grand résultat. Au contraire, surveillés de près, ils peuvent beaucoup et sont vraiment les aides et les suppléants du missionnaire. C'est une des contradictions de Madagascar. Les Malgaches sont-ils paresseux ? Oui, laissés à eux-mêmes. Sous l'impression de la crainte ou de la surveillance, ils travaillent « comme des nègres », c'est le cas de dire. Abandonnez-les à leur inspiration, ils passeront la journée à « lézarder » sur le gazon. Un signe, et ils vous suivent pendant quarante et cinquante kilomètres sans témoigner ni humeur ni fatigue.

20 juillet.

N'ayant pas de réunion le dimanche 19, je jugeai à propos de me mettre à la disposition de mon doyen, le P. Geneaud, et celui-ci, homme aimable, jugea opportun de m'offrir une journée de délassement à Vohimarina...

Pour aller à Vohimarina, *Trésor* met, sans courir, à peu près quatre heures. A quoi pense-t-il pendant ces quatre heures ? Je ne sais. Au fond je crois qu'il ne pense à rien. Son cavalier fait de même, à moins qu'il ne prie ou qu'il ne rêve.

De fait cela m'arrive. Il me vient, lorsque mon gentil Bucéphale m'emporte légèrement de son petit trot sur les grandes routes rocailleuses de la vallée, et que le soleil levant ou couchant accroche d'immenses ombres au flanc déchiqueté des montagnes, de ces pensées poétiques dont je voudrais

vous envoyer la primeur. Rien ne me repose du train-train prosaïque de la vie d'entrepreneur en bâtiments, comme ces chevauchées à la recherche de mes malades ou de mes élèves. Sur la route, tout me parle, jusqu'aux énormes bœufs bossus qui me regardent passer en fixant sur moi leur œil méditatif, jusqu'aux grands oiseaux de proie qui planent au-dessus des rizières, jusqu'aux oisillons qui criaillent au milieu des hautes herbes, jusqu'aux petits rats effarouchés qui se réfugient à mon approche derrière la haie de cactus épineux, jusqu'aux tous petits insectes qui travaillent silencieusement sur le bord du sentier pour bâtir leurs fourmilières pyramidales. Tout cela me parle à la fois et du pays que j'habite maintenant et de celui que j'ai laissé; de Madagascar et de la France, par ce simple phénomène de comparaison ou d'association d'idées, qui fait instinctivement rapporter ce qu'on voit à ce qu'on a vu.

Et derrière le buisson de roses, derrière les grandes plaines au delà des horizons où le soleil descend pour aller vous éclairer à votre tour, je vous revois les uns et les autres, chers amis, et je me laisse entraîner à remonter une autre route parcourue, déjà longue et toute semée des bienfaits du bon Dieu. Loin de se serrer, alors, le cœur se dilate et se retrempe dans la confiance. Pourquoi douter de l'avenir, lorsque la main de Dieu a si bien conduit le passé? Les épreuves ont toujours leur terme dans la vraie consolation; notre rosier commence ordinairement par donner des épines ou un feuillage un peu sombre, mais toutes les branches finissent par s'épanouir en boutons et en fleurs.

Tout en songeant ainsi, les kilomètres passent les uns après les autres. Nous descendons pendant près de deux heures la vallée du Mandranofotsy. A Andranovorivato, l'on abandonne la route du Sud pour prendre franchement la direction de l'Ouest. On grimpe indéfiniment. Nous quittons les basses régions pour entrer dans cette espèce de tohu-bohu rocheux qui ressemble à un restant de chaos. C'est beau, parce que ce n'est pas ordinaire; c'est beau, parce que la définition du beau étant prodigieusement élastique, on peut y faire rentrer même d'immenses tas de cailloux. L'esthétique ici doit modifier ses principes. Adieu la symétrie, l'ordre, la proportion. Plus c'est entassé, plus c'est bousculé, plus c'est renversé et renversant, plus ça ne ressemble à rien, plus c'est admirable; du moins plus l'effet produit est saisissant.

Lorsqu'on a bien serpenté à travers l'avant-garde des mamelons dénudés et les torrents remplis de casse-cous, quand on a sauté ou franchi deux ou trois ponts en déconfiture, on vient se heurter à la première ligne des vieux rocs, grenadiers antédiluviens dont le bonnet à poils est à peine hérissé de quelques brousses. Ils ont tous un air de parenté, ces énormes blocs. Ronds ou carrés, ils ne varient guère de couleur; tous sont sillonnés de longues traînées blanches et noires, car les larmes du temps coulent

depuis des siècles sur leurs fronts chenus. Cependant, jeux de lumière ou lignes d'ombre, détails au premier abord inaperçus, aspect bizarre de telle ou telle crevasse, villages perchés de ci de là dans des positions ravissantes, que sais-je? il n'en faut pas plus pour donner à chacun d'eux sa physionomie particulière. Et puis, tournez-les, examinez-les aux quatre points cardinaux ; ils s'allongent, se rétrécissent, s'élèvent ou s'abaissent de façons surprenantes, au point de perdre leur identité. On ne les reconnaît plus.

Regardez Ambatovory. Que dites-vous du rocher, du hameau perché à mi-hauteur? Là le sentier devient horriblement dur. A *Trésor* de s'en soucier. Pour moi, je contemple, j'admire, je dévore des yeux, jusqu'au moment où je suis rappelé au prosaïsme de l'existence par un soubresaut involontaire de mon *dada* qui vient de glisser dans quelque ornière.

6 août.

Je commence à mieux connaître les qualités et les défauts de nos bons Betsiléos.

Docilité, facilité d'assimilation, civilisation relative, endurance, gaîté habituelle, le Betsiléo a toutes ces qualités en proportions différentes suivant les individus. Mais il a au plus haut degré le don d'inertie, de résistance passive, qui caractérise les peuples faibles. S'il ne veut pas quelque chose, ce n'est pas qu'il veuille autre chose, mais il ne veut pas et cela suffit pour que vous n'en puissiez venir à bout. Le missionnaire s'y butte en mainte circonstance. Pour moi, je viens d'être battu, archi-battu dans la question du lait.

Je triomphais d'être parvenu à me faire apporter un litre de lait chaque jour. Mon estomac jubilait, mon amour-propre, au fond, exultait. Là où mes prédécesseurs avaient échoué, j'arrivais du premier coup à la victoire. La modestie allait bientôt prendre sa revanche. Le litre de lait devint vite intermittent et la source finit par se tarir tout à fait. Investigations, examens : d'où provient cette sécheresse? Après maint interrogatoire où mon fournisseur rejetait la faute continuellement sur le dos des veaux qui avaient trop soif, je découvris que la vraie raison était qu'il ne voulait plus m'en donner. La raison de cette raison, on ne la saura jamais, pas même au jugement dernier, car je crois qu'elle n'existe pas. Mais le fait était là. Pour ne pas me laisser vaincre sans combat, je déclare que vu sa mauvaise volonté j'interdis à tous ses bœufs et vaches de venir paître sur mes terrains, et pour affirmer ma résolution, j'enfourche *Trésor*, je descends dans la prairie et j'expulse sur-le-champ les bêtes et leurs gardiens. Puis j'envoie notifier l'ukase au propriétaire. Croyez-vous que celui-ci se soit rendu? Nenni. Ses bœufs n'auront que du *bozata* à grignoter et le Père tâchera de digérer sa bouteille vide. Quant au lait, il restera pour les veaux.

Solution finale : je vais acheter une ou deux vaches auxquelles je réserverai toute mon herbe et qui me donneront du fumier et... peut-être... du lait, si elles veulent.

Ne croyez pas que ces disputes altèrent en rien les bonnes relations. Nullement. Il est convenu que sur tel ou tel point l'on n'est pas d'accord. On continue à dire *oui* d'un côté, *non* de l'autre, tout aussi contents de garder intacte son opinion personnelle que si l'on était parvenu à s'entendre.

23 août.

Ma première vache. — Elle m'a coûté exactement trente-cinq francs avec son veau. Ce n'est pas moi qui l'ai achetée, d'abord parce que je n'y connais rien et ensuite parce que si j'avais commis l'imprudence d'aller moi-même au marché on m'aurait fait payer en proportion de ma dignité d'Européen. J'ai donc, comme pour toutes les grandes circonstances, dépêché mon homme de confiance. Je venais à peine de lui lâcher les piastres que je me mettais en route à mon tour pour voir de loin le marché. Or, qu'aperçois-je du haut de mon observatoire ? une belle dame cornue à robe grise qui paissait paisiblement le gazon de mon marécage. L'achat était terminé et je me trouvais en moins de quelques minutes père et mère d'une nouvelle variété de citoyens.

Ah ! cette vache, une revanche ! c'était une victoire ! J'allais donc avoir du lait, malgré tous les entêtements et tous les têtements. Cette vache, c'était l'aurore de la fertilité pour mon plateau dénudé qu'elle allait féconder de son fumier ; cette vache, c'était le noyau d'un immense troupeau futur, c'était la santé ! l'espérance ! la fortune ! et le bonheur parfait ! Aussi, dès que je l'aperçus, je l'enveloppai d'un regard affectueux et je me hâtai de songer à son avenir.

Il fut donc convenu que Madame logerait provisoirement chez un voisin et que son bébé élirait domicile dans un des compartiments inoccupés de ma seconde maison. Ainsi fut fait. Lorsque le soir vint, et tandis que mes nouveaux protégés ruminaient leur foin, je m'endormais de mon côté en ruminant mille projets de félicité lactée : crèmes, riz au lait, chocolat du matin, café... que sais-je ?

Je fus tiré subitement de ces beaux rêves par de longs mugissements attristés. Lugubres comme la plainte du vent dans les grands arbres, puissant comme les appels de la sirène un jour de brouillard, périodiques et réguliers comme les coups de piston d'une machine à vapeur, les accents désespérés de mon jeune pensionnaire, désolé de sa réclusion, se suivaient sans interruption, sans variété et sans miséricorde.

Mais chose merveilleuse et incompréhensible, voici tout à coup que ces accents se multiplient. Ils résonnent au nord, au sud, à l'est et à l'ouest.

Est-ce que je rêve ? Je n'ai acheté qu'un veau et j'en entends trente-six de tous les côtés à la fois. Je repasse instinctivement les théories de l'hallucination, de l'acoustique, de l'écho en particulier. Pas d'explication adéquate au phénomène. Les principes de la transmission simultanée de plusieurs dépêches sur un même fil ne suffisent pas à m'expliquer comment et pourquoi mon veau, mon *unique* veau, gémit au même moment aux quatre angles de ma maison. Force m'est de remettre le sommeil à la nuit suivante et la solution du problème au retour de l'aurore. Dès que la clarté naissante d'un jour brumeux me permet de distinguer entre un arbre et un animal, je cours aux informations.

O dieux hospitaliers ! Ils sont là debout, couchés, groupés par bataillons, non pas un, mais sept, huit, dix, non pas veaux, mais bœufs et vaches de taille respectable qui entourent mon domicile d'une ligne de circonvallation vivante, hérissée de cornes. Que nous veulent-ils ? Est-ce un siège ? est-ce une famille qui réclame un de ses membres enlevé de force ? Non, c'est tout simplement un voisin qui a laissé échapper son troupeau. Décidément rien n'est prosaïque comme l'explication des choses les plus merveilleuses. Moi qui commençais à croire que mon veau était endiablé ou ventriloque. J'en suis pour mes frais d'imagination nocturne et d'insomnie passagère.

Mais j'ai une vache... qui me donnera du lait ??? Heu ! Elle est du complot. Donner du lait à l'Européen ! Tout ce que j'ai pu en tirer jusqu'ici, c'est un gros tiers de litre tous les matins après objurgations, menaces, sommations, ultimatums de toute espèce, après prodigalité d'herbe, de manioc, de délicates attentions de tous genres. O Madagascar, tu n'es pas encore la terre où coulent le lait et le miel !

10 septembre 1903.

La première partie de mon journal devrait être encadrée de noir. Cette terrible fièvre qui décime depuis six mois les districts de l'Est gagne peu à peu mon territoire. On m'appelle ici ou là pour de pauvres petits enfants que je trouve affolés, et comme écrasés entre les bras de leur maman. Ils font pitié à voir, avec leurs grands yeux brillants et leur air de souffrance angoissée. On dirait qu'ils cherchent à se raccrocher à la vie en étreignant tant qu'ils peuvent les mains de leur père ou de leur mère. Quelquefois ils sont encore capables de comprendre et de parler. J'en profite pour leur administrer les remèdes de l'âme avec ceux du corps. Jusqu'ici pas de victimes, ils se rétablissent tous peu à peu.

Il n'en est pas de même chez les grandes personnes. La perte la plus sensible, perte vraiment sérieuse pour la mission, est celle de mon maître d'école d'Andakana, enlevé en moins de deux jours par une attaque de scorbut. C'était un vieux de la vieille, un bon bourru-bienfaisant, ayant l'air toujours furieux et au fond toujours gai, menant son village comme pas

un, zélé entre tous, habitué aux Pères depuis des années et des années.

Je résolus de faire à ce vieux serviteur de la mission des funérailles aussi solennelles que possible.

Beaucoup de monde y vint. Marc était connu, aimé et respecté de tous. Mes ouvriers avaient voulu interrompre leur travail. Après les premières prières mon inspecteur fait une véritable oraison funèbre. Il raconte la vie de Marc en quelques phrases. Il a contenté tout le monde, ce qui est le mot suprême de l'éloge. Il raconte sa mort, comment il n'a cessé de prier, de réciter l'acte de contrition ; il était prêt, mais vous, vous n'êtes pas prêts ; vous, vous ne vous confessez pas, vous ne voulez pas recevoir le baptême ; vous tomberez peut-être malades subitement, et peut-être aussi le Père ne sera pas là ou il arrivera trop tard.

Ces paroles ont dû produire d'autant plus d'impression qu'elles avaient déjà été dites le dimanche précédent et qu'elles trouvaient dans la mort de Marc un commentaire éloquent.

On conduit le corps au tombeau. Dernières prières. Je me retire, laissant la famille et les amis à leurs usages et coutumes malgaches.

19 septembre.

Je n'ai pas été content des premiers arrangements de ma fontaine publique. Pour répondre aux calomnies péremptoirement, je l'ai transformée, embellie, encadrée. Une immense marmite en terre et enterrée, sert de réservoir supérieur ; cinquante briques cuites font un cadre qui serait monumental si les proportions étaient agrandies ; un canal souterrain évite aux gens un barbotage exagéré ; le tout, avec quatre journées d'ouvriers, a coûté trois francs et quelques sous ; mais en revanche j'ai pour deux cents francs de popularité.

Le sentier qui conduisait à la source était trop raide ; il a été transformé en escalier. Du coup toutes les cruches qui y passent, jusque-là indifférentes ou hostiles, s'abaissent dans un profond enclin tout pétri de reconnaissance.

Je médite un pont-passerelle du côté d'Andakana. Eh ! pourquoi ?... parce que, en réfléchissant, j'ai constaté que toute ma paroisse, sans exception, était de l'autre côté de l'eau, ce qui ne gêne pas quand il n'y a pas d'eau, mais gênera beaucoup quand la saison des pluies sera venue. Voyez d'ici les ouailles et le pasteur se regardant béats et désolés d'une rive à l'autre sans pouvoir communiquer ! En outre, je cherche de l'eau au sommet de ma colline. Un puits à cet endroit rendrait service à tout le monde ; et comme ce sont mes aides qui le creusent au lieu de flâner, c'est déjà un puits de moralité.

J'ai bâti là un autel en briques de terre, style « briques sèches », qui sera un chef-d'œuvre, avec lucarnes, effet de jour, statue du Sacré-Cœur dans les

reflets rouges, ni plus ni moins qu'à Saint-Sulpice de Paris. J'ai taillé ma vigne, je surveille mon veau, je soigne ma vache, j'ai coupé la crinière de *Trésor*, j'ai semé les graines envoyées de France et bouturé des sarments. La prospérité matérielle s'est élevée au niveau de la tasse de café au lait quotidienne, donc rassurez-vous sur mon sort. J'ai tous les éléments du bonheur parfait, à condition de savoir me passer de ceux qui me manquent, ce à quoi vous pourvoirez par vos bonnes prières.

27 septembre.

Cette semaine on a donné un coup de collier formidable à tous les travaux. Tout a marché de front : les toits, le chaume, les tuiles, le crépissage, les charpentes.

Pour hâter la fécondité du jardin, j'ai envoyé une douzaine d'hommes chercher des bananiers en certains pays voisins, où, m'a-t-on dit, il y en a toute une collection, vacante de propriétaire. Il faut prendre les occasions par les cheveux dès que ceux-ci commencent à pousser. Mes porteurs m'ont ramené plus de cinquante bananiers que nous nous sommes empressés de dresser le long d'une grande allée. Transformation à vue.

10 septembre.

Le bon Dieu veut donc y mettre du sien dans la fondation de Talata. L'épreuve y tombe drue comme grêle depuis un mois. Voici la plus terrible. Mon pauvre inspecteur perd ses deux bébés, à deux heures d'intervalle, de diarrhée infantile.

Depuis assez longtemps l'excellent homme se plaignait de la santé de ses enfants. Ils ont toujours la fièvre, me répétait-il. Et moi de lui répondre en lui fournissant la quinine et autres remèdes nécessaires. De visiter mes petits voisins, je n'avais cure, les rencontrant ici ou là dans le lamba maternel. Cela m'empêchait de m'apercevoir de leur dépérissement. Or, il y a quelques jours, mon bon Florent m'avoue que son benjamin souffre de diarrhée perpétuelle. Je visite le malade. Je fus littéralement épouvanté. En écartant les nattes et les lambas qui les couvraient, j'aperçus deux squelettes. Les os faisaient saillie d'une façon effrayante. Dès ce moment, je pensai qu'à moins d'un miracle les deux enfants étaient perdus. Cependant je résolus d'employer tous les moyens pour les sauver : courrier sur courrier au docteur pour avoir des remèdes ; achat d'une seconde vache pour avoir du lait en abondance, etc.

Sur ce je fus appelé à Fianarantsoa. Je ne partis qu'en faisant promettre à Florent de m'envoyer des nouvelles quotidiennes. Le premier bulletin m'inquiéta, et le lendemain, sans attendre mon cheval, je pris, après la messe, la route de Talata. Chemin faisant, je rencontre l'un de mes aides avec ma monture. Je compris : c'était l'annonce de la mort. Je continuai ma

route. Je venais de traverser la rivière, lorsque m'aborde le maître d'école d'un village voisin : « Mort », me répète-t-il. « Oui, je le sais, mais comment va Joseph, l'aîné ? » car dans ma pensée, la victime, c'était le plus jeune, Jean-Baptiste, que j'avais trouvé plus atteint. Silence ! Je répète ma question. « Morts tous les deux », fut la réponse. Je reprends mon chemin écrasé par ce double malheur, et je gagne l'habitation où sont couchés les deux petits cadavres. Beaucoup de monde aux alentours. La nouvelle a déjà couru tout le pays. C'est à peine si je puis pénétrer dans la case. Là, quelle scène navrante ! Ce ne sont que gémissements, mélopées plaintives et cadencées, sorte de poésie lugubre, qui jaillit naturellement de ces cœurs brisés. Le père fait peine à voir. Suffoqué de larmes, il gémit, appelant ses enfants et redisant sa tristesse. Mon arrivée provoque un redoublement de plaintes lamentables. Je laisse mes pauvres gens se soulager et glisse, tout ému moi-même, quelques mots de consolation. Florent se calme un peu, nous commençons le chapelet. Il faut l'interrompre bientôt au milieu des sanglots. Je reste un certain temps dans la case et me retire tout bouleversé par ce spectacle de désolation...

Il me semble que le bon Dieu veut bâtir grand et solide, ici, puisqu'Il jette dans les fondations de si belles pierres et de si terribles épreuves. Lorsque tout va mal, c'est alors qu'il faut surtout espérer pour l'avenir.

1er octobre.

Nous avons enterré les deux petits. J'ai prononcé quelques mots avant la messe au milieu des larmes de toute l'assistance. Les deux enfants reposaient sur une sorte d'estrade que j'avais ornée de mon mieux et encadrée de roses. Au pied se tenait le pauvre père en habits de deuil (vêtement violet) et les parentes, leurs cheveux en désordre.

Après la messe, un chrétien de Talata prend la parole. Un vrai discours, et un discours de vrai Malgache. D'ailleurs fort juste, comme pensée dominante : « Dieu est le maître. » Vous n'avez peut-être jamais vu deux enfants frappés du même coup, ne cherchez pas d'autre explication : Dieu est le maître. Suivait un rapprochement qui nous fait sourire, mais qui n'en est pas moins vrai. Notre-Seigneur ayant besoin d'un ânon dit simplement à ses apôtres : Allez à la ville, vous trouverez un ânon, déliez-le. Et si quelqu'un vous demande : que faites-vous ? dites que le Seigneur en a besoin. » Pourquoi ? parce qu'il est le maître. — Point de cris, point de lamentations ! Tout s'est passé simplement et chrétiennement.

22 octobre.

Un certain samedi, comme mes pauvres gens étaient sur le point de « cracher » leur quatrième piastre (cinq francs) au gouvernement, je pensais qu'ils ne seraient pas fâchés de régler leurs comptes avec moi, et je les

convoquai. Ma salle de réception est envahie. Ma liste préparée porte une soixantaine de noms. C'est effrayant sur le papier, plus effrayant encore quand j'ai devant moi l'assemblée noire accroupie en rangs pressés et dévorant de ses gros yeux blancs les piles de sous et de piécettes accumulées sur ma table.

L'appel commence : « Un tel ! Combien de jours de travail ? — Onze. — Ma liste n'en porte que neuf. — Oui, mais l'inspecteur a oublié de me marquer tel jour. » L'inspecteur fronce les sourcils et recueille ses souvenirs, puis s'adressant au réclamant : « Quel jour as-tu commencé ? — Mardi. » Silence. — Tous les deux comptent sur leurs doigts. — Total dix. — Ce n'est ni neuf, ni onze. — Nouveaux efforts de mémoire. « Ah ! c'est quand j'ai porté une caisse à Fianarantsoa. — Quel jour ? — Jeudi. — C'est vrai ! s'écrie l'inspecteur. Je me suis trompé, c'est bien onze jours. » Je n'ai qu'à m'excuser et à payer les onze jours. D'ailleurs pour cela mes gens sont la probité même. La présence de leurs compagnons est là aussi pour les retenir dans les sentiers de la vérité.

Quelquefois j'interviens dans la discussion. « Tu prétends avoir travaillé six jours. Comptons : Mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi. Halte-là ! mon gaillard ; ce samedi-là tu as passé la moitié de la journée à te disputer avec moi à l'occasion d'un autre paiement. » Mon bonhomme baisse la tête.

24 octobre.

La persécution religieuse est à l'horizon et se rapproche de plus en plus. Différents bruits circulent qui ne sont rien moins que rassurants. Les journaux de la colonie protestent, mais à quoi servent les protestations ? Si on nous frappe, et si l'on nous chasse en gardant les étrangers, l'influence française baissera singulièrement. Et pourtant nous n'avons pas besoin de cela pour être dans le pétrin.

10 novembre.

Nous voyagions tout doucement depuis cinq heures, lorsque tout à coup là-bas, très au fond, Tandrokazo nous apparaît dans toute sa splendeur. Pour un joli coup d'œil, c'est un joli coup d'œil. Une photographie même ne vous en donnerait qu'une idée incomplète, car les charmes du tableau, ce sont surtout les couleurs et les lointains. L'église, toute blanche, avec son toit de tuiles rouges, se détache merveilleusement sur le fond vert du petit bois voisin. Autour de l'église, des huttes en bois gris, des maisons en terre rougeâtre, de jolis fouillis d'arbustes, des rangées de vignes parfaitement alignées, une longue ceinture d'eucalyptus pointus, piqués à intervalles bien réguliers, qui montent la garde autour des champs de manioc. Plus près serpente entre les rizières la rivière étincelant sous les

rayons du plein soleil. Enfin, à nos côtés, plantés en vedettes, couronnés de verdure, deux ou trois hameaux pittoresquement perchés au flanc de la grande montagne noire. — Voilà Tandrokazo. — L'église est grande, peinte dans les parties principales, avec large tribune et minuscule harmonium. Le chœur serait convenable, si la voûte était finie.

Derrière, il y a une foule de dépendances pour les ouvriers, pour les poules, pour les lapins et pour un certain nombre d'autres bêtes de l'arche de Noé ; il y a un bois fort agréable ; il y a une fontaine dont l'eau est amenée par un canal ouvert, de plusieurs centaines de mètres de longueur. Le P. Talazac, missionnaire de l'endroit, était même en train de capter une seconde source plus éloignée pour augmenter le débit de sa fontaine.

Dans le jardin il y a de tout ; mais la vigne a la première et belle place. Disposée en étages, arrosée par des canaux, ouverts ou fermés à volonté d'un coup de bêche, étagée de treillis soigneusement montés, elle était, au moment de ma visite, déjà chargée de quantité de grappes en miniature. Le potager lui-même n'est pas à dédaigner. Réalité et promesses sérieuses de choux, oignons, carottes, radis, salades, navets, etc. Qui saura ce qu'il a fallu au Père de soins, de patience, de travail, pour arriver à ces résultats ? Soins, travail et patience qui ne sont pas perdus, puisqu'ils créent sur place quelques ressources à la mission, et ne sont pas sans donner un peu plus de goût au travail, un peu plus de civilisation à nos pauvres indigènes trop disposés à ne rien voir en dehors de leurs bœufs et leurs rizières.

Tout contre la propriété se trouve accolé une sorte de petit village. Là, beaucoup de huttes sont en bois, grâce au voisinage de la forêt. Le chef de mille se fait construire une énorme maison qui écrase de toute sa hauteur son ancienne cabane. Le chef de cinq cents aménage un vaste grenier à riz. Il paraît que ces messieurs veulent se mettre bien.

Le cuisinier de céans, Félix, c'est son nom, mériterait de faire fortune. Comme je vous l'ai avoué un jour, ma cuisine à moi oscille invariablement du poulet bouilli au porc non moins bouilli, du riz au lait aux pommes de terre frites, des œufs sur le plat à l'omelette la plus vulgaire. Ici, les poulets sont rôtis et même désossés, les petits pois sont cuits (ce que je n'ai pas encore vu chez moi), les côtelettes sont pannées, et les sauces parfaitement tournées. Séduit par cet ensemble, j'ai vite insinué à mes aides de prendre des leçons d'art culinaire pendant leur trop court séjour à Tandrokazo. Ils m'ont écouté, à preuve le poulet qu'ils m'ont servi dimanche dernier. Ils en avaient enlevé les os, c'est positif, mais j'ai trouvé à la place quelques bonnes épines de cactus. Je me suis consolé en pensant au chirurgien qui avait quelquefois la distraction d'oublier ses instruments dans le ventre recousu de ses opérés.

Le lendemain matin, on rendit visite aux travaux de canalisation récem-

ment entrepris. Pour ces travaux, les Malgaches ont un véritable instinct qui tient du prodige. Là où nos géomètres et arpenteurs se fourvoieraient de la belle manière avec toutes leurs lunettes et leurs viseurs, l'indigène ne se trompe pas, il vous conduit l'eau en pente douce à travers tous les obstacles, en côtoyant toutes les ondulations, depuis la source jusqu'au point d'arrivée, sans erreur, sans montée désastreuse, ou sans descente trop rapide. Le P. Talazac me dit que le Malgache sent à la marche si le terrain monte ou descend si peu que ce soit.

20 novembre.

Représentez-vous, comme dit Bossuet, une salle de quatre mètres de large sur cinq de long : dans un coin une table chargée de papiers, logée contre une étagère, chargée elle-même de livres et de cahiers; au centre, une autre table chargée de crayons et d'ardoises; derrière la première table, votre serviteur qui griffonne son babillage bi-mensuel, et autour de la seconde, sept ou huit bons jeunes gens qui étudient de leur mieux simultanément et à haute voix, la table de multiplication ou le verbe *être*, et vous aurez une légère idée de la situation et de la facilité avec laquelle je puis surveiller la liaison de mes idées et la correction de mes phrases... Ceci dit pour m'excuser un peu de mes divagations et de l'absence des points et virgules...

En attendant que j'aie mon instituteur breveté, un jeune normalien fait l'intérim, et aide mon maître d'école. J'attends les réponses du gouvernement, à qui j'ai communiqué mon projet de classe supérieure. J'espère que l'école officielle, qui végète horriblement, ne sera plus un obstacle, et dès que j'aurai l'approbation et le breveté, je marcherai hardiment de l'avant. Vous jugez l'effet produit sur les Talatains, avides d'instruction. Pour me tirer d'affaire pécuniairement, comme il reste à organiser ici une quantité de travaux d'aménagement, d'organisation, de plantation, je les réserve à mes petits hommes. En travaillant trois heures par jour, ils gagnent environ quinze centimes. Sur ce salaire, je retiens neuf ou dix centimes pour leur nourriture et leur entretien. Restent cependant encore à ma charge pas mal de petits frais, sans compter le traitement du futur breveté qui sera nécessairement assez élevé. Je dois m'attendre pour ce dernier à un salaire de vingt à trente francs par mois. Il y aura en outre des dépenses d'installation. Sur les aumônes envoyées, je ferai des réserves. Je sonnerai à la porte des subventions gouvermentales; je crierai misère sur tous les toits et à toutes les pages de mon journal, et surtout j'appellerai à mon secours le bon saint Joseph, jadis directeur d'école professionnelle au pays de Nazareth.

J'insiste sur ce point : notre école, si elle marche bien, sera un stimulant perpétuel pour tous les élèves intelligents et zélés de toutes les écoles.

A chaque demande d'admission (et elles pleuvent) je réponds invariablement : « Si tu es zélé ! si tu sais ! si tu apprends bien le catéchisme, la lecture et la division ! » Car j'ai remarqué que la division était la pierre d'achoppement pour tous mes bambins. Et les voilà repartis chez eux avec cette idée bien ancrée, qu'il faut étudier dur et ferme.

Je suis obligé de supprimer deux centres de réunion; un troisième est menacé du même sort! La raison? toujours la même : supprimer les dépenses qui ne sont pas absolument indispensables pour fortifier les positions qui en valent la peine. N'empêche, cela fait mal au cœur. Voilà trois groupes désormais sans école, sans instituteur et probablement sans réunion du dimanche. Sera-ce pour les protestants ou pour le diable ?

25 novembre.

Nous avons reçu la visite du résident, M. Besson. Accueil solennel : mais séjour fort bref, par nécessité.

Ah ! les jolis paysages ! et les belles couleurs ! éteintes ou noyées dans les brumes de l'hiver, elles commencent à renaître. L'avenue de Talata est propre comme un sou neuf : les habitants ont mis leurs beaux habits et drapé leurs blancs lambas. Çà et là se détache une matrone en robe rose, un enfant en blouse écarlate. Le soleil déjà éclatant, mais encore fortement incliné sur l'horizon, détaille, en les ombrant largement, les moindres reliefs des maisons, les moindres plis des vêtements. Les groupes sont dispersés gracieusement et irrégulièrement sur les deux côtés du chemin. L'effet d'ensemble est ravissant, si séduisant, que M. Besson ne put s'empêcher de dire et de redire que la ville était très coquette, fort propre et bien entretenue.

30 décembre.

En ce pays les écoles comme les maisons ne sont guère sûres du lendemain. La constance est une vertu encore ignorée des bâtisses et des individus. Cependant, actuellement, c'est visible, il y a une école à Talata, une école qui sera supérieure, si Dieu lui prête vie, et qui, pour le moment, compte une douzaine d'élèves triés sur le volet, choisis parmi la fine fleur des petits pois scolaires environnants. Nous sommes allés les récolter, *Trésor* et moi, dans tout le district, un par un, s'il vous plaît. La proposition de venir à Talata, pour y apprendre le français, le calcul et les sciences transcendentales, fut accueillie partout avec enthousiasme. C'était à qui solliciterait la faveur d'être reçu. Beau mouvement ! Quelles en seront les réelles conséquences? C'est ce que je suis encore en train de me demander.

Donc au jour convenu, mes brebis choisies se présentent. Accueil paternel et aussi aimable que possible. Le professeur, le règlement, le riz, tout est prêt. Un solennel premier coup de cloche ! et l'on commence. Les

deux premières journées furent une aurore perpétuelle. On ne rencontrait plantés sur les talus, juchés dans les embrasures des fenêtres, ou accroupis contre un mur, qu'écoliers rabâchant avec un zèle extraordinaire leurs premières leçons de français et de calcul. Sur ce, tout bourgeonnant moi-même d'espérance, je fais une courte absence. Au retour, selon mon habitude et suivant le conseil de Molière, je me préparais à toutes les misères, à une quinzaine de difficultés et à une cinquantaine de kabarys. Cela n'alla pas si loin, mais j'appris que deux de mes moineaux avaient quitté la cage dorée où on leur apprenait à roucouler, et il ne fallut pas long examen pour deviner que les autres avaient déjà une patte en l'air et l'aile à demi déployée.

Il fallait à tout prix couper court à pareille désertion. On n'en souffre que trop ailleurs. Je résolus donc d'être impitoyable. Ordre est donné à deux de mes aides d'aller à la poursuite des fugitifs et de leur tenir le petit discours suivant : « Le Père vous *ordonne* de revenir. Si vous refusez de rentrer comme écoliers, le Père exige que vous veniez du moins comme manœuvres. Vous travailleriez trois jours pour payer le riz que vous avez digéré, les livres que vous avez gâtés, et le professeur que l'on a fait venir exprès pour vous... sinon gare à vous. » Suivent quelques menaces selon les âges et les individus.

3 décembre, fête de saint François-Xavier.

Nous avons fait une expédition de gendarmes. Un de mes élèves avait récidivé et s'était enfui pour la deuxième fois. J'appelle mes gardes du corps : « En avant par file à gauche ; droit vers la retraite du déserteur ! Nous allons l'appréhender vite et ferme. »

Après plusieurs tours, détours, sauts, enlisements dans les rizières, culbutes dans les fossés, nous débouchons sur le terrain du combat. Mon avant-garde a été mise en déroute. Le transfuge s'est maintenu dans ses positions et refuse d'en sortir... Heureusement, nous arrivons en renforts, cavalerie et infanterie. Mon rebelle est cerné par mes forces combinées. L'attaque commence. Bientôt les père, mère et parents, passent avec armes et bagages de mon côté. Pour moi, je fais feu de toutes mes pièces, je veux dire de promesses éblouissantes, de menaces abracadabrantes. J'agite l'ombre du *chef de cent* (sorte de garde-champêtre), je travaille le cœur, l'imagination, les passions, finalement, je lance en colonne serrée les quatre bras de mes auxiliaires qui saisissent le bambin, le revêtent de sa tunique et de son lamba et l'amènent à une reddition complète, quoique larmoyante. Puis le corps expéditionnaire, avec sa capture, reprend le chemin de Talata.

Vous allez me trouver de plus en plus féroce. Rassurez-vous. Papa et maman sont enchantés. Le moutard a pleuré exactement deux kilomètres.

Aujourd'hui il est en chasse avec les camarades et de lui-même il a voulu se charger de mon petit sac. Voilà un vaincu reconnaissant.

L'expédition a donc eu en somme toutes sortes d'avantages. Le plus grand, ç'a été de confirmer dans leur stabilité encore chancelante les autres élèves. Ils ont déclaré (entre eux) qu'ils ne se sauveraient plus. Attendons. J'ai déclaré (à part moi) que s'il s'en sauvait encore, je recommencerais de plus belle ma chasse à courre $n+1$ fois s'il est nécessaire.

Cependant, si *fortiter* est bon, *suaviter* l'est encore plus. Aujourd'hui donc, en l'honneur de saint François-Xavier, Talata haute ville se met en fête. Les classes chôment. La veille on s'est confessé en masse, et le matin, ma colonie a communié presque tout entière. Messe un peu plus solennelle, chants, lecture de la vie du saint et vers huit heures, quand la fête religieuse est bien terminée, après un déjeuner substantiel, nous partons tous en grand congé, excursion, chasse aux canards pour toute la journée.

4 décembre.

Je me trouve ici, comme Notre-Seigneur en Judée, en face de deux catégories d'hommes bien distinctes. Les uns, et grâce à Dieu, c'est la majorité, ne demandent qu'à vivre en paix avec moi. A ceux-là je ferai tout le bien possible. Les autres, en petit nombre, appartiennent à la classe de ces oiseaux nocturnes que blesse la lumière. Ceux que je cherche à gagner, ce ne sont pas tant ces marchands sans conviction, qui n'ont d'autre souci que d'amasser de l'argent, et qui viendraient à moi si je pouvais et si je voulais les acheter; mais ces pauvres petits enfants, engagés dans les chemins de l'erreur, sans connaissance et sans responsabilité !... Nous sommes déjà bons amis. Lorsque je passe, ils me saluent gentiment, et c'est à qui répétera : « Bonjour, mon Père. » Et les parents de dire : « Ce sont vos enfants. » A quoi je réponds moitié souriant, moitié triste : « Pas encore. Sous-entendu bien compris de tous, qui finira, avec la grâce de Dieu, par produire son effet.

5 décembre.

Il y a quelques jours, je recevais aussi, non pas un gros personnage, mais un honnête soldat devenu colon, forgeron de son métier, cultivateur par occasion et implanté pour la vie dans le terrain malgache. Dans son jeune temps, il fut apprenti chez la mère du R. P. Bardon, supérieur de la mission. *Gibelin*, c'est le nom de mon soldat, a gardé de sa patronne un souvenir attendri : « Le dimanche, me raconte-t-il, elle m'appelait et me glissait une pièce blanche pour que je pusse m'amuser avec mes camarades. » Bref, l'apprenti devint ouvrier habile, puis s'engagea, courut le Tonkin et la Chine, et s'en vint finir sa carrière à Madagascar.

Comme tous ses semblables, il aurait pu, il aurait dû faire fortune, mais...

mais, on avait des vignes dans la Camargue... merveilleuses !!... mais, mais... la fortune, les vignes, tout a coulé sous les ondées de l'existence. Gibelin, pourtant, n'est pas pauvre, car il a trente-six cordes à son arc. Pour le moment, il fournit de viande l'administration, soigne ses vaches et ses arbres, parcourt les marchés en quête de bonnes occasions, bricole des jougs pour attelage, raccommode les voitures, et fabrique merveilleusement les saucissons.

Dans le résumé qu'il voulut bien me donner de sa vie aventureuse, se glisse le récit de la prise de Tananarive par Gibelin en personne. Le général Duchesne, le général de Torcy, tous les gros bonnets passeront désormais au second plan dans les histoires véridiques et impartiales. Voici le narration authentique de ce brillant fait d'armes :

« Nous arrivons en vue de l'Observatoire. L'ennemi y avait logé de l'artillerie. A plusieurs reprises on lance à l'assaut de la position les tirailleurs sakalaves. Ils sont obligés de rebrousser chemin. Ce que voyant, le lieutenant s'adresse aux Européens. A vous autres maintenant ! Nous étions *six* ou *sept.* N'importe, on grimpe, on rampe, on bondit, l'ennemi décampe, les canons sont pris. Naturellement nous les retournons contre l'adversaire. Déception ! Les percuteurs sont faussés. Heureusement, je les redresse rapidement. Les obus sont prêts. Une... deux... *Boum*... Fracas épouvantable en ville... Tananarive hisse le pavillon blanc, Tananarive est prise. »

Qui nous parlera encore, après ce récit, des combinaisons savantes de l'état-major ? Celui qui a tout fait, c'est celui qui redresse les chevilles des canons... c'est Gibelin ! Après tout, pourquoi ne serait-ce pas vrai ?

Les colons européens à Madagascar sont si peu nombreux que c'est pour eux une vraie jouissance de parler avec abandon à un ami, et quelles que soient leurs convictions religieuses ils sentent bien que le missionnaire est leur seul et véritable ami.

23 janvier.

Le Père raconte les difficultés que lui causent ses écoles et ses professeurs. Puis conclut :

Vous voyez, par ces exemples, que je pourrais poursuivre indéfiniment, mais qui tourneraient vite à la ritournelle, combien difficile est la direction de notre personnel auxiliaire. Pauvres gens, maigrement payés, instruits dans la mesure nécessaire pour des écoles de campagne ; intelligents ? plus ou moins ; Betsiléos par naissance et par caractère, c'est-à-dire facilement susceptibles et facilement découragés, voilà nos instituteurs. Et à ce point de vue nos voisins les protestants n'ont pas mieux à choisir. Les encourage-t-on ? les félicite-t-on ? ils sont prêts à s'en faire accroire et à devenir exigeants. Les réprimande-t-on ? ils se froissent, se lamentent ou s'enfuient. Tout le talent, toute la tactique du missionnaire est de les diriger douce-

ment en passant sur beaucoup de défauts, en fermant les yeux sur une foule d'insuffisances ou de négligences et de sacrifier ses légitimes désirs et son idéal aux premières nécessités de l'heure présente. C'est ici surtout que « le mieux est l'ennemi du bien. » Toute une éducation à refaire pour le nouveau venu qui débarque d'Europe avec des idées et des conceptions de locomotives, d'automobiles, de vie à la vapeur, et d'éducation perfectionnée. En ce pays, on va lentement, à pied ou par porteurs ; les gens ne sont pas pressés de vivre, guère plus pressés de s'instruire ou de faire instruire leur progéniture. Le règlement inflexible d'un collège d'Europe produirait bientôt sur la bande écolière l'effet d'un bâton rigide et menaçant : il n'y a pour prendre les oisillons que la glu des récompenses ou le lacet flexible d'une bonne et patiente diplomatie. Nous sommes au pays du caoutchouc. Souvenons-nous en dans la pratique.

24 janvier.

L'un de mes Talatains répond à mes avances qu'il regrette de ne pouvoir envoyer ses enfants à l'école catholique parce qu'il n'a que des filles. Ce fut un trait de lumière, et le sort de mon ancienne chapelle maintenant abandonnée fut soudain fixé dans ma pensée. Deux jours après je proclamai : « Gens de Talata qui m'écoutez, sachez que j'ai l'intention d'ouvrir « pour vos demoiselles un ouvroir, c'est-à-dire un atelier où l'on ensei- « gnera la couture et autres travaux propres aux dames. » La proposition est claire. Je m'attends à des réponses qui le seront beaucoup moins. Qu'importe ? la religion finira par triompher ici. Qui sait si Notre-Dame de Boulogne ne me ménage pas mes premiers baptêmes de convertis pour l'inauguration de son sanctuaire ? On y songe, à ce nouveau sanctuaire. Nous discutons les plans et les dimensions. L'appel est lancé du côté de Boulogne. Grâce à quelques avances, nous allons pouvoir dès maintenant préparer la charpente. Y aura t-il un clocher ? deux clochers ? Pourquoi pas un modeste transept ? toutes graves questions qu'il faut élucider avant le retour de la saison des travaux. En attendant, nous plantons quelques milliers d'arbres qui ont l'air de vouloir reprendre. Mes petits pensionnaires montrent le même zèle à creuser des trous qu'à approfondir les difficultés de l'arithmétique. Talata-Notre-Dame, peuplé d'une quarantaine de personnes, compte une quarantaine d'anges gardiens, mais réclame de plus, pour l'aider à subsister et à s'accroître, une bonne centaine de bienfaiteurs.

H. Dubois, S. J.

Croquis Malgaches.

Le F. Hengen. — *(Du P. Villaume.)*

Fianarantsoa, 24 novembre 1903.

JE vous ai déjà raconté la mort de notre cher F. Michel Mengen [1]. J'ai fait toutefois une omission que je tiens à réparer.

Quand la maladie de notre bon frère éclata soudain, se révélant par un délire intense, nous cherchâmes naturellement à entraver la fièvre par une forte dose de quinine. Mais le malade mâchait, crachait et finalement rejetait le médicament. Il fallait pourtant le lui faire avaler. Le P. Fiévet eut alors la bonne inspiration de faire appel aux sentiments surnaturels. « Frère Michel, lui dit-il, vous voulez être un bon religieux ; eh bien ! par obéissance, prenez le remède ». Le pauvre délirant ouvrit de grands yeux, nous regardant alternativement, le Père et moi, puis, il avança lui-même la bouche et avala le paquet sans dire un mot. Le commandant du navire et son second étaient là ; je vous laisse à penser s'ils furent frappés de ce fait. Le second avait les larmes aux yeux.

Écoles et retraites. — *(D'une lettre du P. Verley.)*

C'est un vrai miracle, que de voir la prospérité des œuvres catholiques, avec si peu de ressources. Le doigt de Dieu est vraiment là !

Jugez-en par les œuvres du P. Delmont. A lui seul, sans vicaire, le Père a à sa charge cent quatre instituteurs, distribués dans cent une écoles. Chaque école, nous dit-il, compte une moyenne de soixante-dix enfants, plusieurs en comptent plus de cent. Allons à l'infime minimum, supposons cinquante enfants dans chaque école, cela fait pour son seul district au moins cinq mille enfants auxquels il apprend à connaître, aimer et servir le bon Dieu ! Quelle œuvre magnifique ! Quelle magnifique couronne ! Mais que de pain, de pain surnaturel j'entends, il lui faut rompre pour nourrir ses enfants ! Et il est seul, et presque sans ressources ! Où cette œuvre si prospère des écoles puise-t-elle donc sa vitalité ? Il se complaît à nous l'expliquer, c'est dans l'œuvre des retraites.

Ici comme en France et partout, les retraites font un bien immense.

Non content d'aller lui-même à cheval visiter souvent ses instituteurs, ou de les faire visiter plus souvent encore par ses inspecteurs, le Père missionnaire réunit chez lui chaque mois tous ses maîtres d'écoles, pour une sorte de petite retraite du mois ; il a alors avec eux des conférences où il les instruit, leur fait passer une sorte d'examen sur le catéchisme, l'histoire sainte, les entretient en particulier, puis les confesse et les fait communier.

1. Tombé malade en voyage, et mort dès son arrivée à Madagascar.

Mieux encore, chaque année il leur fait faire la retraite, une vraie retraite de trois jours complets, du lundi soir au vendredi matin, retraite exclusivement pour ses instituteurs et leur famille. Oui, ils y viennent en famille, avec femme et enfants, au moins ceux des enfants que les mères portent encore sur le dos enveloppés dans leur *lamba*, ou qu'elles ne peuvent quitter. Cela fait déjà plus de deux cents retraitants, sans compter les marmots.

Dès le lundi soir, tous sont là pour l'ouverture ; quelques-uns ont eu plus de huit ou neuf heures de marche pour venir. Un local est réservé pour les hommes, un autre pour les femmes. Tout se passe dans un ordre parfait. Le Père se charge de tout, même des repas de ses instituteurs : ils trouveront le riz et le lard tout préparé.

La retraite commence, et avec elle le grand silence, même pendant les repas, et il est fidèlement observé. Quel sacrifice, et aussi quel mérite pour un malgache, qui aime tant à parler ! tout Malgache, dit-on, naît orateur !

Semblable retraite se donne également chaque année à toute la paroisse, et semblable silence est admirablement observé : les grands travaux sont alors interrompus, les commerçants ferment leur boutique ; ceux même qui ont payé patente ne vont pas au marché, pour ne pas perdre une messe ou une instruction ; et au marché même, protestants et païens eux-mêmes, comme pénétrés de l'atmosphère de la retraite générale, ne parlent que tout bas : « Combien ceci ? » On est tout entier à la retraite.

Dès six heures du matin, au premier coup de cloche, l'église est pleine pour la messe et la première instruction ou méditation. Et pour chaque exercice, ce sera la même exactitude.

A huit heures, chapelet et lecture de la vie des Saints.

A neuf heures, seconde instruction.

A onze heures, examen de conscience.

A trois heures, chemin de la croix.

A quatre heures et demie, chapelet, instruction, salut, prière du soir.

C'est un vrai règlement de retraite de communauté.

Chaque année la retraite est suivie avec une ferveur croissante. Oui, voilà bien la source de la vie des œuvres catholiques.

Repas en forêt.— *(D'une lettre du P. du Coetlosquet aux élèves de Boulogne.)*

Arrêtons-nous un instant dans ce sous-bois vraiment magnifique : le long de notre sentier court un ruisseau, où je vous invite à boire, malgré tous les conseils de tous les guides imprimés : *Ne buvez que de l'eau filtrée ou bouillie !* Il faut n'avoir jamais voyagé dans nos pays et n'avoir jamais eu soif, pour parler ainsi, ou bien le guide suppose que ses lecteurs ne boivent

jamais. Au-dessus du ruisseau c'est un fourré d'arbres énormes, d'arbustes aux têtes de plumeau, de lianes qui, comme des cordages, relient entre elles toutes ces branches, de fougères arborescentes semblables à des parasols en dentelle de trois et quatre mètres de diamètre. A cette époque de l'année, novembre et décembre, tandis que vous goûtez les joies austères du coin du feu, nous, nous sommes au printemps, sans avoir eu d'hiver, aussi le feuillage toujours vert de nos arbres est-il égayé en ce moment par le jaune, le rouge vif, le rose, le bleu, le violet de fleurs variées.

Peut-être serez-vous étonnés de voir si peu d'oiseaux dans cette forêt sans limites et de n'entendre en guise de rossignols ou de fauvettes que des sons rauques et rares, ou tout au plus quelque cri cadencé imitant le pivert. En effet les oiseaux sont en petit nombre et quasi muets : il semble qu'ici le règne végétal ait tout absorbé sans laisser place au règne animal. J'excepte les araignées géantes, les papillons merveilleux, les abeilles et les fourmis, les gracieuses pintades sauvages, les sangliers contre lesquels il faut se barricader et d'autres spécimens qu'on rencontre de loin en loin, serpents, gros lézards d'eau, chats sauvages. Ajoutez-y dans les maisons Tanales où il faut passer la nuit, les puces, les chiques, les cancrelats, les rats et autres animaux domestiques chargés d'égayer nos songes. D'autres vous diront qu'ils ont vu des merveilles ; chacun parle de ce qu'il a vu ou croit avoir vu, et voilà pourquoi je me borne à cette momenclature succincte. Du reste ne demandez pas à Madagascar ce que notre île ne possède pas ; ne venez pas ici chasser le jaguar, le tigre ou le buffle. Le seul animal vraiment dangereux est le crocodile, qui abonde dans certains cours d'eau ; jusqu'ici je n'en ai vu qu'un seul ; encore était-il empaillé !

Mais tout en marchant, en devisant et en regardant, nous avons laissé passer l'heure du dîner. Il est vrai que pour le missionnaire les repas sont, en fait de menu et d'heure, d'une fantaisie dont rien n'approche.

On mange ce que l'on porte ; si vous ne portez rien, vous trouverez presque toujours du riz, quelque volaille et de l'eau ; comme vous avez eu la précaution de prendre un morceau de pain et je ne sais quoi de froid, vous ferez un repas sinon à votre appétit, du moins à la mesure de vos provisions. Pour une fois en passant, ce sera suffisant, toutefois lorsqu'il faut marcher huit jours de suite, c'est autre chose. Le pain devient dur comme pierre et se couvre d'une barbe verdâtre ; la chaleur cuit les provisions, et d'autre part, on n'est pas des princes, on n'est pas venu ici pour faire bonne chère, et alors on n'emporte que le strict nécessaire afin de diminuer le nombre des porteurs. On fait donc une liste de ce qu'on croit l'indispensable, après quoi on biffe un à un tous les objets les moins nécessaires de cette liste et l'on arrive ainsi à des simplifications extraordinaires ; à ce système on devient nécessairement un homme facile et content de peu. L'exemple de certains officiers m'a rendu service. L'un d'eux, d'une famille

des plus distinguées, m'avait gracieusement invité à dîner, et en me montrant nos verres qui se remplissaient de mouches et notre table couverte de fourmis, il me disait tout en retirant de son verre les noyées avec sa cuillère : « Voilà des choses, mon Père, qui m'auraient fait bondir en France, mais ici à Madagascar on se fait à tout. » Oui, mes chers fils, je vous souhaite ne fût-ce qu'une journée réelle, comme celle que je vous fais passer en rêve, afin de vous apprendre à compter pour rien un tas de choses qui comptent pour beaucoup trop en France : fatigue, nourriture, soif, chaleur, faim, moustiques, lit, etc., etc.

Jamais vous n'avez rien vu de semblable, n'est-ce pas? Vous croyez rêver. Oui, vous avez rêvé que vous étiez en grand congé avec moi. Quant à moi, sauf votre aimable compagnie qui a été aussi un rêve, le reste est bel et bien la réalité de chaque jour. Ce que j'ai fait hier, je le ferai demain ; si ce n'est pas dans la forêt, ce sera dans le Betsiléo ; si ce n'est pas avec les surprises et les spectacles que réserve une course à travers bois, ce sera toujours avec cette joie intime que procure le service de Dieu. Les riens de la terre sont peu de chose pour qui ne veut autre chose ici-bas que des âmes à sauver. Je ne connais pas de sort plus beau ; il ne tient qu'à vous de goûter de cette vie d'apôtre, sinon de fait, du moins par le secours de vos aumônes qui permettent à l'apôtre de multiplier ses œuvres.

A Dieu, mes chers fils.

Un peu d'histoire naturelle. — *(P. Chesnay.)*

Les principaux arbres que nous avons ici sont les suivants :

Lilas de Perse, arbre véritable, apparence de frêne, feuille découpée, fleurit en novembre, odeur et couleur de lilas, mais grappe différente.

Bibassier, *manguier*, arbres ayant un peu l'apparence et le port du marronnier, mais la feuille est simple et ovale comme celle du châtaignier.

Caféier, joli arbuste, apparence, port, feuille du genre de l'*althœa*, mais jolie feuille blanche du genre trèfle d'eau et poussant sur le bois même comme celle du prunellier ; odeur très douce, pousserait facilement à quatre ou cinq mètres, mais on le coupe au pied comme les lilas.

Amontana, famille des figuiers, mais feuille ovale comme celle de nos caoutchoucs de serre; très bel arbre, il y en a un sur la route qui a bien cent ans : il est superbe. Nous en avons planté, mais M. de la Palisse vous dirait que ce n'est pas en dix ans qu'on a des arbres séculaires.

Bananiers, *orangers*, *lauriers-roses*, *cognassiers*, *pêchers*. Ces derniers poussent partout comme de la mauvaise herbe, leurs petits fruits sont du genre des pêches de vigne.

Pommiers, nous en avons sept ou huit très beaux ; ils donnent de gros

fruits abondamment et deux fois par an; chose curieuse, pas de pépins; du moins je n'en ai pas encore trouvé.

Poiriers, nous en avons aussi, mais jamais ils n'ont rien voulu donner, et ils poussent en sauvages avec de grandes épines.

Abricotiers, il y en a, au moins chez d'autres, et qui rapportent bien. Les cerises ont peu réussi jusqu'à présent. La vigne, plants américains, donne d'excellents résultats ; nous en avons : elle est surchargée de grosses grappes noires ; bonne ressource ; les colons en sont friands. Les fraises donnent des fruits toute l'année, comme les ananas et les bananiers ; les autres arbres ont leur saison principale, mais ils se trompent quelquefois, et en janvier j'ai vu des fleurs de pêcher et de vigne. Avec du goût, du soin... et de longues années on pourrait avoir de magnifiques jardins; et je voudrais qu'on remplaçât l'impôt de vingt francs par l'obligation de planter vingt ou quarante arbres par an.

Les mauvaises herbes des jardins sont représentées par les *cannas*, qui poussent partout, depuis la côte jusqu'aux plus hauts sommets, les *roses*, les *lys asiatiques*, les *liserons* pourpre foncé et bleu pourpre qu'on cultive en France. Il y a aussi de jolies graminées, des *carex* variés, etc.

Nous avons de jeunes chênes, je crois qu'ils réussiront. A l'état sauvage, presque rien de France : ainsi l'*oxalis* jaune, un *potamogéton*, le roseau de la Passion, une belle bruyère que les marchands en France vendent en pots, etc. Encore je ne suis pas bien sûr que ce soient les mêmes espèces. Donc tout est nouveau, mais je transporte ici quelques noms de France à des fleurs qui y prêtent, ainsi : la *collerette de Notre-Dame*, la *coupe de Notre-Dame*, et tous les noms donnés par Louis Veuillot aux fleurs des Alpes : le *sang de Jésus*, en particulier, est une belle orchidée rouge, à feuille tachetée de gouttes de sang.

Quant aux oiseaux, nous n'en avons aucun de France : adieu rossignols, fauvettes, merles, coucous, pinsons, linottes, roitelets, tourterelles, rouges-gorges, mésanges, etc. !

Assez pour aujourd'hui. A vous aussi, adieu.

Un district. — (*P. Verley.*)

Ambositra, 6 décembre 1903.

Me voici en pleine activité de service dans un district tout nouveau au nord-ouest d'Ambositra.

J'ai quarante-cinq églises et autant d'écoles et de maîtres d'école à visiter, sur un territoire de plus de soixante kilomètres de long, sur autant de large ; sans avoir la prétention d'étendre mes conquêtes jusqu'au canal de Mozambique, qui dépend pourtant de la mission. Cela me suffit, et largement : heureux serai-je, avec la grâce de Dieu, si je puis entretenir tous les chrétiens

et baptiser tous les catéchumènes de mon district. Je suis seul, et il y aurait largement de la besogne pour trois et quatre missionnaires : nous en sommes tous là.

Encore, si nous pouvions user de la bicyclette, ou des voitures pour nos voyages. Mais non, les chemins nous forcent à voyager ou en filanjane, très coûteux, ou à cheval. Ce dernier mode de voyage est le plus ordinaire. Nos voyages sont de tous les jours et souvent de trois, quatre, et même sept et neuf heures, presque toujours au pas, par des sentiers invraisemblables. Ces courses sont le meilleur moment pour se recueillir, prier et travailler ; car dans les postes, du matin au soir on est assailli de visites.

Sans pied-à-terre dans mon district, j'ai dû loger un peu partout pendant ces quatre mois, chez le maître d'école, ou le chef du village, ou même dans l'église. Cela ne pouvait durer. Aussi ai-je dû aviser à bâtir au plus tôt une maison dans chacun de mes trois centres principaux.

Vite, je me suis mis à l'œuvre : il fallait achever les constructions avant la saison des pluies, c'est-à-dire avant novembre. Grandes ont été les difficultés, souvent je me suis trouvé seul sur le terrain, attendant jusqu'à onze heures ou midi les ouvriers ; je devais sans cesse courir d'un poste à l'autre, pour que le travail fût fait à peu près convenablement... enfin, deux de ces maisons sont couvertes et à l'abri des pluies, pas encore de porte ni de fenêtres. J'ai pris domicile dans une chambre d'en haut ; les puces et les chiques se sont déjà emparées de la poussière du rez-de-chaussée. En haut, je suis à l'abri sinon des rats, qui sont déjà venus nicher dans mon oreiller, du moins des chiens enragés. Pour le reste, je suis sans crainte, sous la garde de mon bon ange. — J'espère que pour Noël je serai à peu près débarrassé de ces gros travaux matériels, qui m'ont absorbé jusqu'ici, quitte à les reprendre, à la fin de la saison des pluies, pour construire ma troisième résidence dans le nord et une grande église dans le sud.

13 décembre 1903.

Enfin, mes deux grandes constructions de maisons, entreprises au mois d'août, sont maintenant à l'abri des pluies. *Deo gratias !* J'en habite déjà une, celle d'Iarinoro, faute d'autre habitation : les rats et les grandes pluies qui percent de tous côtés le chaume un peu vieux de l'église m'ont forcé à quitter cet asile. — Je suis donc *chez moi*. Dire que je suis dans *mes meubles*, serait une expression un peu osée : je n'ai encore qu'une seule table et deux chaises pour tous meubles dans mes deux postes principaux. Pas encore à craindre le luxe pour le moment. Pour les Malgaches pourtant, ce serait un vrai luxe — ils ne connaissent ni table, ni chaise, ni lit ; heureux sont-ils ! — Pour tout meuble : une natte pour se coucher ; pour toute garde-robe : un seul *lamba* qu'on lave chaque semaine. Quand il est par trop usé, on tâche d'en acheter un autre et on jette l'ancien.

Vocation à la foi. — *(P. Delemme.)*

Voulez-vous encore l'histoire de Boto-kély baptisé pour avoir dansé ? La voici :

C'était le 29 octobre, je venais de finir mon dîner, un de mes petits domestiques appelé Louis, âgé de dix ans, entre dans ma chambre avec un petit compagnon âgé de cinq ans seulement. Mon Louis est de la caste des Hovavaovas. C'est la caste des musiciens, des chanteurs et des danseurs. Son compagnon est de la même caste ; je ne le connais pas et ne me rappelle pas l'avoir vu auparavant. Le petit bonhomme de cinq ans me dit : « Père, je désire danser. — Eh bien ! danse, mon enfant. » Là dessus, Louis tire de dessous son lamba un petit tambourin malgache et exécute un air de danse. Dès les premières notes mon petit bout d'homme, très sérieux, se met en position, les deux mains appuyées sur les hanches, et *un*, *deux*, *trois*, le voilà qui danse en parfait accord avec le tambourin. Il exécute ainsi deux jolies petites danses.

Je demande alors au petit bonhomme : « Comment t'appelles-tu ? — Boto-kély (ce qui signifie petit garçon). — Et ton nom de baptême ? — Père, répond Louis, il n'est pas encore baptisé. — Et sa mère, qui est-elle ? — Père, c'est l'enfant de la femme qui va chercher de l'eau pour faire le mortier pour l'église, la vieille Ratisoa. — Boto-kély, va donc chercher ta mère, dis-lui que le Père veut lui parler. » La vieille Ratisoa arrive. « Eh bien ! Ratisoa, pourquoi ne m'as-tu pas encore amené ton enfant pour le baptême? il faut faire baptiser ton petit garçon, il faut en faire un enfant du bon Dieu. Toi-même tu devrais te faire instruire de la religion pour pouvoir être baptisée aussi. Quant à Boto-kély, il est encore petit, je puis le baptiser dès maintenant. N'est-ce pas, tu veux bien que je baptise ton petit garçon ? — Oui, mon Père. Et cinq minutes après, Boto-kély était baptisé, baptisé pour avoir dansé. Comme c'était la veille de la fête de saint Alphonse Rodriguez, j'ai donné à Boto-kély le nom d'Alphonse.

Je souhaite que Boto-kély puisse un jour au ciel charmer saint Alphonse, son patron, par ses tours de danse.

Un harmonium en mission. — *(P. Desmidt.)*

Février 1904.

Faut-il vous raconter l'odyssée de l'harmonium que vous nous envoyiez de Paris et que nous attendions avec tant d'impatience pour les fêtes de Noël ? Un volume n'y suffirait pas. Apprenez au moins une partie de ses aventures.

Nous n'étions encore qu'au 12 décembre, quand une dépêche m'apprend que l'harmonium est signalé à Tamatave. Tamatave, c'est bien loin et il est trop tard pour que l'instrument arrive à Noël. Adieu donc les joyeux airs

malgaches et la messe solennelle que nous avions préparée ! Le seize, voici que le vaisseau porteur du précieux colis arrive en vue de Mananjary. Mais soudain la tempête se déchaîne et le capitaine, peu rassuré, interdit le débarquement de toutes marchandises. Le pauvre harmonium n'en peut mais, et le voilà en route pour Fort-Dauphin et le sud de l'île, petit voyage supplémentaire d'où il revient le 21 décembre. Le temps n'est pas encore rassurant, le capitaine hésite toujours, mais enfin, au petit bonheur, il autorise à descendre les colis. Les chalands qui doivent les recevoir s'avancent de la côte avec toutes les peines du monde. Ils y retournent avec plus de peine encore. Sur le rivage, le P. Fiévet suit avec inquiétude toutes les péripéties de cette scène et voit tour à tour apparaître et disparaître nos chalands parmi les énormes vagues. Enfin, on accoste et le colis touche la terre malgache.

Trouver des porteurs fait encore l'objet de plusieurs jours de pourparlers et de démarches. Enfin, non sans peine, marché est conclu et voilà notre caisse de quatre-vingt dix-huit kilos emportée sur les épaules bien frottées d'huile de quatre vigoureux gaillards qui enfilent la nouvelle route de Mananjary à Fianarantsoa. Mais quelle n'est pas la surprise du P. Leroy qui les avait embauchés, quand il les voit soudain revenir ! Ces messieurs ne s'entendent pas, et sans plus de façons, ils déposent poliment le colis sur la route, tirent leur révérence et plantent tout là. Vous avez beau leur parler d'accord, de convention. Autant parler à des sourds.

Et pendant ce temps, nous attendions ! J'avais écrit au P. Leroy. « Expédiez en hâte ! Prenez six porteurs au lieu de quatre, s'il le faut. Mais notre fête patronale va avoir lieu en janvier. J'ai déjà annoncé musique, concours de chant, etc. » Hélas ! le P. Leroy, lâché par ses porteurs, est pris de la fièvre. Il faut attendre que la crise soit passée. Quand il est remis sur pied, puisque les porteurs refusent, on se dit qu'il faut essayer de la charrette. Il faut savoir que depuis qu'existe la route toute neuve qui relie Mananjary à Fianarantsoa, on peut y circuler en charrette à bœufs. Ceux-ci sont de bonnes et solides bêtes. Sans doute tout ira bien.

Et nous attendons toujours. On a promis un pourboire au conducteur s'il atteint le but en moins de six jours. Mais on a chargé son lourd véhicule de caisses volumineuses, de tonneaux, et malgré le fouet et le pourboire promis, ce n'est qu'au douzième jour que le coche arrive au haut. Les routes ne sont-elles pas partout défoncées, les ponts coupés ? Et puis, il pleut à verse. Les hommes se réfugient dans quelque case, pour se mettre à l'abri du vent et se chauffer au coin du feu. Et pendant ce temps, les colis stationnent sur la route et reçoivent les torrents d'eau.

Aussi, quand, le cœur battant d'émotion, nous ouvrîmes la fameuse caisse, ce fut d'abord un jus noirâtre qui s'en échappa. L'enveloppe de zinc elle-même, dessoudée par endroits, avait mal préservé l'instrument et celui-ci

nageait dans un élément liquide, de couleur lie de vin, pour lequel il n'était certainement pas fait. Les bois sont décollés, le soufflet ne tient plus ; mais nous avons ici un ouvrier habile et patient, et artiste, qui promet de tout réparer. Il a mis l'harmonium au séchoir avec le linge et peut-être pour Pâques en tirerons-nous quelques sons. Ce sera pour le moins une petite résurrection.

Une horloge. — *(P. Chesnay).*

Ambositra, janvier 1904.

La sonnerie de notre horloge a été installée et maintenant le joli timbre sonne gentiment les heures du jour et de la nuit. Cela ravit nos Malgaches, qui comptent tout haut les coups et sont dans l'admiration de voir que l'horloge les compte juste. Mouvement et sonnerie ne se remontent que tous les quinze jours : c'est bien commode.

VARIA.

JERSEY.

Le Jubilé Marial au Scolasticat.

Le Jubilé au Scolasticat de St-Louis.

On nous avait trop vanté les éclatantes manifestations de 1854, pour que un peu jaloux, nous n'ayons pas souvent désiré avoir, nous aussi, nos fêtes de l'Immaculée Conception. Et ce fut pour nous un peu plus qu'une consolation, presque une revanche, que ce Jubilé. Aura-t-il excité l'enthousiasme populaire d'autrefois? Peut-être non ; mais n'a-t-il pas été plus intime, et ne nous a-t-il pas montré dans une lumière plus douce le triomphe de la Sainte Vierge plus pacifiquement conquérante ?

Moins grandioses en seront les souvenirs, mais pour être plus humbles ils n'en seront pas moins profonds. Cette année sera la *Fête* de notre génération.

Et certes, dès la première heure, — avant même pourrait-on dire, et c'est le secret de la Sainte Vierge — la fête du Jubilé fut nôtre. Sans doute les plus belles choses se passèrent dans le silence et loin de tous les regards ; — les prières extraordinaires : — communion du 8 de chaque mois, bénédiction du St-Sacrement ce même jour, Prière du Saint-Père aux Litanies de chaque soir, rosaire enfin, récité chaque jour à tour de rôle, ont dû attirer

bien des grâces cachées. Leur souvenir sera certes le plus durable, mais de cela nous n'avons rien à dire ici.

L'amour cependant devait se traduire en actes, et ses manifestations du moins sont du domaine public. Tout alla à mieux faire connaître la Sainte Vierge, pour la mieux faire aimer.

Ce furent les sermons, au réfectoire, qui chaque mois nous rappelèrent en la Sainte Vierge : sa plénitude de grâce ou son rôle de médiatrice, ses relations avec la Sainte Trinité ou avec les hommes, sa part dans la Rédemption depuis le premier *Fiat* jusqu'au Calvaire, ses compatissantes tendresses enfin pour les âmes du Purgatoire ou pour les âmes qui luttent autour de nous. Plus encore qu'une passagère jouissance nous gagnâmes à entendre ces précieuses leçons qui nous apprirent un peu ce que pouvaient être des sermons « de doctrine » sur un sujet aussi difficile.

Lés conférences complétèrent les sermons ; elles nous ont retracé quelques traits de l'histoire de la Sainte Vierge dans le monde ; l'histoire en particulier du dogme de l'Immaculée Conception revécut tout entière et les conférences qui traitèrent des origines en Orient, puis en Occident, — qui suivirent dans les deux églises le sort de la tradition, jusque dans l'église orthodoxe moderne d'une part, jusqu'au Concile de Trente d'autre part, en retraçant les épisodes principaux des luttes à l'université de Paris (XIIIe-XIVe siècles), et des efforts de l'Espagne pour avancer la définition (XVIIe), ont formé un ensemble très harmonieux et très complet. L'Histoire de l'art des Catacombes, puis de l'art du moyen âge et de la Renaissance nous montra à un autre point de vue la vie de la Sainte Vierge dans le monde chrétien. Ces dix ou douze conférences qui s'échelonnaient dans l'année ont été fort intéressantes ; fruits d'un grand travail, elles étaient plus encore, je crois, fruits d'un grand amour.

Le 8 décembre enfin, puisqu'il fallait finir, la journée entière fut une fête, qui se termina par une séance de musique et de chants plus solennelle que toutes les autres. Le *Magnificat* fut notre adieu à la Sainte Vierge. Ce dernier chant retentit sans doute au cœur de plusieurs qui nous avaient quittés en août, et qui achevaient leur Jubilé bien loin de Jersey, en Chine, en Orient, dans quelque coin encore hospitalier de notre vieille Europe ! Car l'amour de la Sainte Vierge nous réunissait ce soir-là dans une même pensée et dans une même fête.

D'ailleurs la voix de Jersey portait au large en mer ; les chants dédiés à l'Immaculée Conception et publiés en un joli fascicule par le P. Loiseau, ont été faire aimer la Sainte Vierge plus loin que ne l'eussent espéré nos ambitions. S. Louis par son bidelle y avait pris sa part ; et d'aucuns ont pensé que le « Cantique de l'Esprit » n'était pas la page la moins vibrante d'amour de ce recueil.

Daigne Notre-Dame se souvenir de nous et bénir les fils dont le zèle

s'est efforcé de n'être pas trop inférieur à celui de leurs ancêtres, de S. Jean-Berchmans et de S. Alphonse.

JERSEY ST-LOUIS.

Tableaux des Martyrs.

UN travail sur les *Martyrs de la Compagnie* vient d'être publié, — donnant, avec les Index et Références nécessaires, une liste chronologique, aussi complète que possible, des PP. et FF. de la Compagnie, morts pour leur foi et leur vocation. Évidemment le nom de « *martyrs* » est pris ici dans le sens où l'Église permet de l'employer, et donc ces longues et consolantes listes se présentent avec l'espoir qu'on ne les taxera pas de témérité.

Un planisphère général, portant tous les noms et tous les lieux de martyre, n'a pas été, semble-t-il, le moindre labeur du patient statisticien, et assurément ne sera pas le moindre intérêt de la publication.

Ce martyrologe, d'ailleurs, n'est pas clos : peut-être les temps approchent-ils où il va s'enrichir de noms nouveaux, et, qui sait ? nombreux. On sera heureux, à l'heure où la persécution, lasse d'une hypocrisie trop longue, ne dissimule plus ses volontés destructrices, de relire ces noms, glorieux ou obscurs, si propres à nous rappeler de quel sang nous sommes, — « fils des saints », élevés à l'école du martyre.

Les souscriptions sont reçues au scolasticat :

Maison St-Louis, Jersey

à l'adresse du R. P. Recteur.

(Prix du Volume : 2 fr. 50 — Papier et format du *Ménologe*).

Cantorbéry. Grand Acte du P. Lebreton.

7 avril 1904.

LES *Relations d'Orient* (supplément de 1904) ont donné de cette soutenance un compte rendu des plus intéressants. Cantorbéry est en effet maintenant le théologat de la Province de Lyon, et c'est à Cantorbéry même que se publient les Relations — dont les *suppléments* donnent ordinairement des nouvelles moins strictement orientales.

On regretterait cependant, croyons-nous, de ne rien trouver ici sur cette belle journée. Le P. Lebreton, élève de Tours, novice et juvéniste de Can-

torbéry, puis professeur de juvénat à Cantorbéry et à Laval, est trop avantageusement connu dans la province, pour que les *Lettres de Jersey* se taisent sur son *grand acte*.

Au reste, Jersey était représenté fort honorablement à cet acte. Notre cher Père Recteur, qui s'éloigne rarement de ses enfants, s'était rendu là-bas, avec deux professeurs de philosophie.

La réunion eut lieu le 7 avril 1904. Mgr Péchenard présidait, Dom Cabrol, abbé de Farnborough, ayant modestement revendiqué la seconde place ; les Pères Provinciaux de Lyon et de Paris, plusieurs Recteurs et Supérieurs, des Professeurs venus d'un peu partout, et une fort grande partie du clergé des environs, formaient la « couronne ». Mgr de Westminster, après avoir accepté la présidence, se trouva retenu par sa santé ; Mgr Amigo, nouvel évêque de Southwark, n'avait pu venir non plus, quelques jours à peine après son sacre.

Ceux qui connaissent le défendant n'ont pas besoin qu'on leur dise en quel langage, et avec quelle souple délicatesse furent complimentés tous ceux qui y avaient un droit spécial.

Après cet exorde, vint la dissertation, sur le *Progrès dogmatique*, donnant déjà la note qui serait celle de toute cette défense : orthodoxie ferme et sage, connaissance étonnante des sources, jeu psychologique et métaphysique aussi sûr qu'aisé, personnalité très caractéristique sans singularité, courtoisie et facilité d'expression, dont il faut avoir été témoin pour s'en rendre un peu compte. Humaniste très informé, mais surtout très spontané, vibrant, poète ; métaphysicien aux idées arrêtées, mais comprenant à fond toutes celles des autres; théologien positif au travail incroyablement prompt, mais à qui rien n'échappe ; par-dessus tout, âme très profondément religieuse, et chez qui la piété la plus vraie jaillira spontanément, tout à l'heure, du milieu des thèses les plus abstruses, le P. Lebreton charme tous ceux qui l'approchent par une modestie que rien ne dément. Aussi lui rendait-on en sympathie très chaude, et très-universelle, ce que l'on pouvait, pour la grande joie d'esprit et de cœur qu'apportait à tous sa soutenance.

Le P. Steiger, professeur à Enghien, porte du premier coup la bataille sur l'un des terrains où le P. Lebreton devait briller le plus, la grâce et la nature d'après S. Augustin. Ce fut là une belle heure ; où l'on jouissait et admirait d'autant plus qu'on avait étudié davantage le « docteur de la grâce ». Rien de plus calme, mais rien de plus puissant que cette marche de deux Maîtres en Augustinisme, parmi les questions les plus graves et les plus difficiles peut-être, les plus emmêlées de psychologie, de philosophie toute différente de la nôtre, de dogmatique en plein travail et de la subtilité ondoyante, abondante, oratoire, du grand Docteur.

Avec le P. Portalié, l'attaque sur l'analyse de la foi, fine elle aussi et forte, prit une allure toute vive, ardente, pleine de jeunesse. Et ce fut une conso-

lation encore d'entendre le défendant remercier comme il le sait faire, le très docte professeur, auquel la théologie, et singulièrement la théologie augustinienne, doit tant.

Le P. Bainvel intervint alors, par un de ces « extraformam », si rares, comme on l'a dit, de « spirituelle ingénuité », — sur la valeur des actes des païens, puis sur la démonstration apologétique. Le P. Bainvel accusait les théologiens de se laisser engager plus avant que leur formation d'esprit ne le comporte, dans les difficultés exégétiques et critiques, par le désir de s'appuyer toujours sur les quatre Évangiles : il voudrait qu'on s'en prît le plus souvent, et sans trop préciser, à tout l'ensemble des documents apologétiques, ce bloc, dans sa largeur solide, prêtant moins aux attaques de grande force apparente. Le P. Lebreton ne repoussa point la méthode proposée ; mais insista pour qu'on en revînt toujours de préférence à l'Évangile, où l'on trouve plus directement, avec le principe de la foi, Celui qui en est l'âme, N.-S. Jésus-Christ, auquel on ne peut résister dès lors qu'on le connaît.

Il était onze heures et demie : — la séance fut levée.

A trois heures, M. Bamfi, docteur de Fribourg, et professeur au séminaire diocésain, après un éloge presque grandiose de la rédaction des thèses, entama le sujet très « moderne », très délicat, de la science humaine du Christ. Le travail était sérieux, et passait, on le pressent, par tous les genres de difficultés théologiques. Le P. Lebreton sait tant et voit si net, que le danger eût presque été qu'on jugeât bien facile une défense aussi paisible, et aussi simplement triomphante.

Le P. Jaggar, professeur au théologat de St-Beuno's, revint à la patristique, avec confirmation par la liturgie, à propos de l'éternité des peines de l'enfer. Il le fit d'une façon distinguée, sans toutefois parvenir à surprendre par aucun texte son magistral adversaire.

Avec M. Ryan, docteur de la Grégorienne, vicaire à Douvres, on eut, comme il le disait fort bien, l'objection bien ancienne, mais que l'on rencontre toujours, et qui écarte tant d'âmes, le problème du mal, et la distribution apparemment injuste, des grâces. Le P. Lebreton répondit, et se montra lui-même, en finissant par un recours vraiment touchant à la parabole des ouvriers de la vigne.

Mgr Péchenard, président, ne voulut pas se contenter de féliciter le Père, il entra lui-même en lice, sur l'inerrance biblique, l'inspiration, l'autorité de la Vulgate. Une réponse de quelques instants était peu pour de si graves questions, d'autant plus angoissantes que le Recteur de l'Institut Catholique de Paris connaît par une expérience très vivante, à quel point elles troublent les esprits les plus sérieux, les plus attachés à la foi, les plus passionnés pour la défense de l'Église et le salut des âmes.

Ces heures de « dispute » avaient passé sans qu'on pût les compter. L'extrême aisance qui n'a pas manqué un instant au défendant, donnait

l'impression que nul effort n'était à faire. C'est à peine si l'éclat extérieur n'y perdait pas quelque chose : rien d'un tournoi à grands coups d'épées, et à lances violemment rompues, mais l'escrime parfaitement souple des premiers maîtres, que des maîtres seuls peuvent peut-être admirer autant qu'elle le mérite.

Pourquoi ce « grand acte », s'est-il donné en exil, hélas ! Du moins, ce n'est pas le cher Père Lebreton qui aura regretté que son Cantorbéry en ait eu la joie : il aime tant cette maison, où lui-même, à plusieurs reprises, de 1890 à 1904, a su se faire tant aimer. Ce sera un souvenir de plus à ajouter aux souvenirs exquis que beaucoup d'entre nous gardent là : et ce sera une solide gloire de plus pour le scolasticat laborieux et fervent qu'abrite encore la belle propriété des Hales.

ALASKA.

(Lettre du P. Rogatien Camille.)

St-Michael, 14 juin 1904.

L'île, car St-Michael est une île, est désolée. Quelques montagnes, anciens cratères éteints, comme leur forme l'indique (il fait trop froid ici pour un cratère !) sans un seul arbre. La « tundra », vaste plaine couverte d'une mousse épaisse, repose sur un vrai glacier : si vous creusez un peu profond, vous trouvez la glace pure. Seuls quelques saules poussent çà et là, et dès qu'ils sont un peu hauts, le vent les couche : ils forment un petit bouquet noir, que de loin vous prendriez pour une petite forêt. L'île se trouve à quelques deux mille milles de Juneau : les distances sont bonnes en Alaska.

Fait-il bien froid ici ? On ne peut pas dire qu'il fasse bien chaud en hiver, mais le plus terrible est le vent. L'île est exposée au vent du nord et balayée durant tout l'hiver par cette bise glaciale. Et si au vent vous ajoutez la neige volante, vous aurez l'idée du charme que l'on peut trouver ici dans une promenade d'hiver. L'an dernier, les tempêtes étaient continuelles...

La télégraphie sans fil a fait un magnifique fiasco cette année. Ça a marché en tout trente minutes, puis crac, la machine a cassé, la dynamo n'était plus assez forte, et rien n'a plus passé. Nos bons télégraphistes font des plans admirables... pour l'année prochaine

Maintenant, que fait-on à St-Michael ? Eh bien ! on fait un peu de ministère parmi les blancs, et puis on s'en va visiter les Indiens. Pour cela on a ses quatre bêtes : il y en avait cinq, mais l'un, le meilleur, a été rejoindre ses grands-parents au pays des grandes chasses. Et le misérable a pris soin de mourir le 1er novembre, au lieu d'attendre le printemps ! Il m'a laissé ses quatre collègues, bonnes bêtes, paresseuses, allant cependant, mais

aimant mieux manger que de recevoir ce qu'on appelle ici le « snake » : forte lanière de neuf pieds de long, qui ne semble pas trop du goût de mon attelage. — Vous savez comment on attelle... Inutile de dire que nous n'avons ni guides pour diriger les chiens, ni frein pour modérer leur allure, s'ils vont trop vite, ce qui arrive surtout quand ils suivent un autre traîneau ou voient venir un attelage en direction opposée. Vous êtes entièrement à la merci de vos bêtes : la voix, le geste, le fouet, vos pieds pour essayer de retenir le traîneau (ce qui est d'ailleurs parfaitement inutile si la piste est bien glissante) : bref vous faites ce que vous pouvez, et apprenez à tomber le plus doucement possible, — élégamment est inutile, personne n'étant là pour vous admirer.

Généralement je vais seul, avec mes quatre chéris, à un certain village appelé Stebens. Là, je tâche d'évangéliser ces pauvres Indiens, ordinairement au moyen de la lanterne magique. J'ai alors recours à un Indien qui sait assez d'anglais pour traduire ce que je dis, en sa langue gutturale. Je reviens souvent la nuit : c'est froid, mais si calme, et j'ai mon « leader », qui ne se trompe jamais. Il ne va pas vite, c'est sûr : mais quand on n'y voit plus rien, ses lanternes sont encore bonnes, et il va droit son chemin. Quand je suis seul, je chante quelques vieilles chansons du pays natal. Il doit sembler curieux aux zéphyrs de l'Alaska d'entendre :

« Vers les rives de France,
« Voguons doucement... »

ou nombre de vieux couplets scolastiques : je dis couplets, car je vais rarement jusqu'au bout du chant sans avoir à apostropher mes coursiers, apostrophe souvent terminée par l'argument *ad hominem !* Alors, nous reprenons le refrain, ou peut-être l'argument, si la machine n'avance pas. C'est égal, si je suis ici l'hiver prochain, je n'entamerai jamais le refrain : « Voguons doucement ! » mes bêtes sont trop intelligentes et prennent mes paroles trop à la lettre : — et alors c'est à elles de chanter, au rythme du « snake ».

Les Indiens de Stebens sont presque tous Russes, et quoique je sois bien connu, là comme ailleurs, je ne puis convaincre certains que le baptême ne les tuerait pas. — Ailleurs on me dit : « Nous avons peur du prêtre russe, qui vient nous gronder (les Indiens ont une peur affreuse d'être grondés) et nous reprocher d'abandonner la vraie religion. »

J'arrivai à avoir un jour cinq enfants à baptiser. Alors j'eus : « Marie, Marie, Pierre, Paul et Joseph. » Au moment du baptême, voilà mon Paul qui change de place et devient Pierre. Ça ne fait rien : je le baptise sous son nouveau nom. — Deux autres baptêmes encore ce jour-là, puis deux jeunes gens demandent à être instruits : bonne journée !

Ce même soir, le Père le plus voisin (cent cinquante milles), mon supérieur, vient me surprendre, traîné par huit mâtins, gros comme des petits

éléphants. — Trois jours après, il m'emmenait visiter sa mission ; on m'avait prêté cinq chiens de renfort : c'était magnifique. Mais atteler neuf chiens, surtout qui ne se connaissent pas, n'est pas une petite affaire. Et puis, si vous avez le malheur de les lâcher avant de monter, ils ne vous attendront pas. Ils partent comme des lièvres : un peu de patience, ils se modéreront bientôt. Surtout souvenez-vous du mot de passe : *Dji*, droite ; *Ha*, gauche : le « leader » entraînera son monde. Le premier jour, nous fîmes en onze heures, soixante milles. Il est vrai que la piste était unie comme la glace. Comme j'étais seul, j'ai encore chanté le : « voguons doucement » ; heureusement que mes coursiers, ayant l'œil sur le traîneau du Père, qui nous précédait, ne comprirent pas, ou firent semblant de ne pas comprendre : ce que c'est que le bon exemple. — Le lendemain, nous traversons des bois. Ce n'est pas rien que de se conduire, dans les bois, avec un long attelage, qui court bon train, tournant aussi court que possible (principe du moindre effort), sautant les fossés, et totalement oublieux du traîneau qui le suit tant bien que mal... .

Au retour la neige est molle, ce fut laborieux. Les chiens disparaissaient parfois dans la neige, puis le traîneau, pour avoir manqué la piste : et sans raquettes j'enfonçai alors moi-même jusqu'à la ceinture...

La chaleur revenait : mes bêtes se reposent, le traîneau est remisé ; quelques jours encore, et la « tundra » sera une plaine verte, avec quelques rares, mais belles fleurs, sans odeur. La mer secouera son manteau de glace : nous reverrons nos vieux amis les grands steamers : nous ferons partie du monde civilisé. — Non qu'en hiver nous n'ayons pas de poste : votre lettre m'est venue en trois mois ; mais bien souvent il y a un arrêt quelque part. Le télégraphe nous apporte quelques nouvelles : mais on se retire bien dans sa carapace, en hiver ; et on ne peut guère dire que nous soyons vraiment de votre monde. Nous formons notre petit monde à nous, peut-être pas le plus mauvais !...

Concluons. L'Alaska est un pays charmant, comme la Chine. Il y fait froid l'hiver, pas chaud l'été. Le froid n'est pas aussi dur qu'on veut bien le dire. Si le vent n'était pas si mauvais, la côte serait très habitable : mais le vent est affreux, et les tempêtes de neige toujours dangereuses. Le mieux serait d'imiter le patient stoïcisme de l'Indien qui, voyant la tempête venir, se dit : « Courage, ça passera ! » et se garde bien de mettre le nez dehors. Il est vrai qu'il peut vivre en ne mangeant que du poisson sec, ce qui ruinerait certaines autres santés.

Le plus pénible est l'isolement, et le peu de fruits visibles de notre ministère, mais ceci est le lot de tout missionnaire. Si vous voulez nous aider de vos prières, nous ferons de nos indigènes, des chrétiens d'abord, des gens civilisés peut-être ! Ainsi soit-il.

ROGATIEN CAMILLE, S. J.

BAS-ZAMBÈZE.

(Lettre du P. Hiller aux Katholischen Missionen.*)*

Grâce à Dieu, c'en est fini de la famine. Un cordial merci pour toutes les aumônes. Nous avons sans mesure secouru tout le monde, partout où nous pouvions secourir, et le Seigneur nous a secourus en retour. Les frais sont presque couverts ; ce qui manque encore, nous l'attendons de la générosité de nos bienfaiteurs d'Europe. *L'Echo aus Afrika*, de Salzburg, a réellement fait merveille.

Au fond cette famine a plus avancé le bien moral de la mission que dix années de temps. Les Noirs ont vu de leurs yeux et goûté par l'estomac (le premier organe essentiel chez le Nègre), que nous sommes leurs vrais amis. Ils vont partout le répétant, et je les trouve bien mieux disposés que jadis à nous écouter.

Je m'efforce de multiplier les postes de catéchistes. Les longues distances et le manque de moyens de transport constituent toujours le plus grand obstacle à notre œuvre. Nous voilà heureusement pourvus d'une voiture à âne, que le F. Schupp a construite. Nous avons aménagé une longue route carrossable d'environ soixante-dix kilomètres, que les Anglais travaillent à améliorer encore. Récemment j'ai envoyé par la voiture deux meules de moulin à Zumbo, c'est-à-dire plus loin que les rapides, jusqu'à Chicoé, point où le Zambèze redevient navigable : un trajet de deux cents kilomètres. Ces beaux projets que nous formions ensemble à Paris sur les Automobiles pour Missions vont être réalisés par les Anglais : déjà un Automobile est en chemin de Londres ici. On voit par ici quelques chevaux, mais ils ne durent guère; les mulets résistent mieux. Les Anglais commencent à importer des chameaux pour les transports ; l'essai réussira-t-il, je ne sais.

Avec les Anglais d'ailleurs, une nouvelle vie et une activité intense ont gagné tout le pays; si cela continue, Tete va devenir une autre Johannesburg.

Après m'être amplement renseigné dans mon dernier voyage en Europe sur les automobiles, j'ai renoncé à m'en procurer un pour la mission ; le projet est remis, non définitivement rejeté. Que n'avons-nous des ailes ! L'intensité de la chaleur rend ici les courses à pied tout simplement dangereuses pour la vie et entrave beaucoup l'œuvre du missionnaire.

Autre lettre du P. Hiller.

« Merci de tout cœur pour les aumônes. La famine a été terrible : elle a fait des milliers de victimes. Nous avons pu en baptiser deux cent cinquante environ à l'article de la mort. La plupart nous arrivaient trop tard pour être sauvés ; d'autres succombaient en route, souvent tout près du but. Ils nous arrivaient, les pieds et le visage gonflés, les entrailles délabrées. Presque pas

de jour ne se passait sans plusieurs enterrements. Six catéchistes parcouraient tout le pays pour baptiser les mourants et nous envoyer les plus nécessiteux. J'en eus souvent ici près de mille à table. Le repas n'était certes pas princier : un peu de bouillie avec une cuillerée de fèves ou un peu de sel. D'abord je faisais tout cuire ici ; mais bientôt les récipients ne suffirent plus : alors nous donnâmes simplement aux gens la bouillie. Mais notre moulin à vapeur ne put bientôt en fournir assez. Alors je donnai simplement à chacun un peu de grain, de quoi se soutenir à peu près. Au nouvel an notre paquebot nous apporta vingt-deux mille kilos de grains ; aujourd'hui, 2 février, ils sont déjà épuisés et j'attends incessamment le vapeur avec un chargement de riz. A l'avant-dernier voyage il nous en apporta quatre-vingt-deux sacs. En ne donnant à chacun que le strict nécessaire nous avons pu sauver la vie à des milliers d'indigènes. Beaucoup nous arrivaient avec la dyssenterie ; mais de ceux-là même nous avons pu sauver un bon nombre avec du lait et du riz. Combien d'enfants ont péri ! On ne nous les apporte que quand leur état est désespéré. — Dernièrement j'ai baptisé, après instruction sommaire, dix adultes à la mort : l'instruction fut du reste rapide et aisée. Comme je leur demandai, à l'abjuration, s'ils renonçaient au démon, l'un d'eux s'écria: « Oui, Père, complètement et une fois pour toutes » ; le pauvre homme est déjà au ciel. Il y a quelques jours je portai les derniers Sacrements à une malade. Comme je lui parlai de confession, elle me répondit : « Ah ! Père, si j'étais jeune fille ce serait bon ; mais je suis une vieille qui n'ai pas de péché ; mon seul péché c'est la faim. » Nous avons ici en ce moment deux-cent vingt-cinq garçons et deux-cent cinquante filles, sans parler de deux asiles où nous recevons les hommes affamés et d'un autre pour les femmes, chacun abritant plus de trente personnes.

En plus une trentaine d'ouvriers ou manœuvres. J'ai donc en plus de ceux qui viennent chercher des secours cinq cent cinquante personnes à nourrir régulièrement.

Nous avons donné tout ce que nous possédions. Que Dieu daigne bénir notre bon vouloir ! Ce qui nous reste, ce sont quelques dettes. Merci de tout cœur à tous les bienfaiteurs qui nous sont venus en aide. J'ai reçu environ douze mille marks d'aumônes ; mais les seules dépenses en vivres ont dépassé trent mille marks. Maintenant cela va un peu mieux. Nous avons déjà au moins concombres, courges et melons d'eau ; mais la nourriture vraiment saine fait encore défaut. Il en est qui cherchent avec grande peine quelques herbes pour en faire une bouillie qui vaut toujours mieux que les concombres.

La récolte du reste s'annonce belle pour cette année. La pluie n'a pas été très abondante, il est vrai, mais très bien venue. Malheureusement beaucoup de champs sont restés en friche faute de bras ; d'autres ont bel

aspect, mais leurs propriétaires sont morts. A un jour de marche d'ici des villages entiers ont péri. Dernièrement un homme vint nous demander quelques grains : il était, me dit-il, le seul survivant de son village. Puisse cette grande calamité ouvrir les yeux à nos pauvres Nègres et les tourner vers le bon Dieu ; car dans l'abondance il leur est difficile de briser avec leurs vieilles habitudes, surtout avec la polygamie.

De tout mon cœur, merci à votre Révérence de toute la peine qu'elle se donne pour nous. Dans le Meruru la famine est arrêtée aussi.

Les blés et le café à la suite de pluies abondantes sont splendides et promettent belle récolte. Dans les villages la vie est joyeuse, et durant le jour tout est en activité dans les champs. On espérait pouvoir reprendre jusqu'à Pâques les enfants de l'école renvoyés chez eux durant la famine. Les plus grands avaient été chercher leur nourriture à Zumbo et à Feira en se mettant au service des blancs : ils s'y sont très bien conduits.

Quelques-uns auxquels on avait promis un salaire plus fort à cause de leur instruction et de leur bonne conduite, s'ils voulaient rester chez leurs maîtres, ont préféré laisser là ces promesses alléchantes et même ce qu'ils avaient déjà gagné pour revenir chez les Pères. »

Extraits d'une lettre du P. Julien Merleau.

Je suis toujours à Boroma : je suis décidément acclimaté au Zambèze. Ma santé est fort régulière, à part quelques petits malaises qui viennent de temps en temps, mais ne durent pas. — Nous avons un travail immense. Nous sommes en pleine famine, et secourons les affamés. Pendant deux mois, nous donnions à manger à onze cents personnes chaque jour !

Ne pouvant aller nous-mêmes dans les villages de notre « prazo » pour instruire et baptiser par ce temps de famine, nous avons envoyé six de nos enfants, deux à deux, dans des directions différentes : nous avons choisi ceux qui inspiraient le plus de confiance, et en même temps étaient des mieux instruits. Chaque bande était accompagnée de deux cipayes, sorte de gendarmes dépendant du maître du prazo. Ils emportaient de la farine pour le voyage, et des haricots, puis des médailles et des scapulaires. Ils restèrent dix-huit jours en route, et baptisèrent à eux tous plus de deux cents noirs en danger de mort Ils nous envoyaient pendant leur excursion apostolique des billets fort pittoresques, où dominait la note surnaturelle, de sorte que nous avons été très contents de leur travail.

Fort heureusement les récoltes pour la nouvelle année s'annoncent magnifiques ; il y a eu beaucoup de pluies, et fort bien espacées. Nos champs ont été cultivés avec un entrain superbe par nos enfants. Nous les avions partagés en cinq bandes, et chacune avait son capitaine...... Nos enfants sont fiers de leur travail maintenant : mais gare aux voleurs. Aussi tout le jour

y a-t-il sept ou huit d'entre eux à parcourir les champs dans tous les sens, agitant des sonnettes, tambourinant sur de vieilles boites en fer blanc, ou criant à tue-tête pour faire fuir les oiseaux. Il y en a même un qui se promène avec un fusil pour immoler les porcs qui s'aventureraient par là. La nuit, la même surveillance est faite. Il y a trois maisonnettes en paille, juchées sur les arbres les plus hauts. C'est à qui ira là pour attraper les voleurs, et chacun a son fusil, qui d'ailleurs rate toujours. — Nous espérons faire mieux encore pour la récolte suivante.

Que vous dirai-je de l'apostolat ? Nous avons des succès et des insuccès, des consolations et des tristesses. Malheureusement le nombre de nos missionnaires n'augmente pas. Nous sommes ici les trois mêmes Pères qu'il y a cinq ans, et je crois que cela durera plusieurs années, à moins que la mort ne vienne nous déménager. — Comment se peut-il donc que les provinces de France ne nous donnent personne ? Où sont allés tant de gens ? Et comment peuvent-ils s'occuper ? En vérité on a bien trop peur de nos tropiques. Mais ne faisons pas de jugements téméraires !

Nous entrons dans les mois de fièvre. La saison s'annonce comme devant être rude cette année : je m'en tirerai en prenant de la quinine tous les jours.

Extraits d'une lettre du P. Jules Torrend.

Miruru (Zumbo).

Je vous ai parlé du jardin que nous faisons, à un quart d'heure de la maison, dans un grand marais où ne croissaient jusqu'ici que la fougère et les roseaux. Nous continuons à défricher : actuellement nous avons à peu près un hectare en culture. La plus grande partie est occupée par une petite plantation de riz. Le reste est planté de haricots et de choux de Bruxelles. Une fois le riz recueilli, nous pensons semer de blé le terrain qu'il occupe. Pourquoi, me direz-vous, ni navets, ni choux, ni betteraves, etc ? — La raison de leur absence n'est pas dans le terrain, qui les produirait volontiers, mais dans le manque de semences. Voilà près de quatre mois que j'ai écrit de différents côtés !... Rien n'est encore venu, excepté cette semence de choux de Bruxelles, que m'a envoyée de Belgique mon ancien Maître des novices, et qui croît magnifiquement.........

Chitandje est un mambo, c'est-à-dire, comme vous savez, un roi. Il a un royaume bien délimité par certains ruisseaux, et certaines crêtes de montagnes ; mais quel roi et quel royaume ! Son peuple se compte sur les dix doigts de la main : quatre ou cinq hommes, sept ou huit femmes, et quelques enfants, qui ont bien soin de se sauver dans la brousse aussitôt qu'ils me voient paraître. « Ils doivent être avec les chèvres dans la montagne », me dit le roi. Au moment où il finissait de parler, j'entends un bouc chevroter dans l'étable, et tout le troupeau lui répond. « Ah ! grand blagueur, dis-je à Chitandje, les chèvres sont là ! où sont les enfants ? C'est toi

qui leur dis de se cacher à mon approche. La prochaine fois je veux les voir tous ; ils sauront si je suis une bête féroce. »

Nous repartons ! mais quel chemin ! Rien que du ntsine. Vous ne savez peut-être pas ce que c'est que le ntsine. C'est une herbe qui vous loge des aiguillons dans tout le corps, surtout dans les jambes, à travers tous les habits. Après quelques minutes de marche, je m'arrête, j'ai le corps tout ensanglanté, et tous mes compagnons m'aident à arracher une à une les épines de ntsine. Eux sont moins piqués que moi, parce que la plus grande partie de leur corps est à nu, et il paraît que le ntsine se fraie un chemin plus facilement à travers les habits, où il se cache pour vous tourmenter ensuite. Pendant une heure, notre temps se passe ainsi, cinq minutes de marche, cinq minutes à arracher les épines ! Au haut de la montagne, vue superbe, et plus de ntsine, grâce à Dieu !

Ce que je cherche surtout, c'est un chemin possible pour atteindre certains petits centres, afin de les évangéliser d'une façon un peu régulière : mais ni la nature ni les hommes ne m'aident à aplanir les voies (1) ! La nature a ses âpretés de toutes sortes. Et les hommes m'égarent à qui mieux mieux pour me décourager de faire ma route à travers leur pays.

Un beau soir, nous nous égarons absolument. Pas de lune au ciel, je perds quatre de mes compagnons, y compris le guide. Que faire! Encore une fois la bonne Providence vient à notre aide. Elle a mis dans ma valise une bougie, qui va nous servir de soleil, quitte à la rallumer chaque fois que le vent l'éteindra. Une heure et demie après nous étions chez Chitandje. Nos compagnons perdus étaient arrivés cinq minutes avant nous.

Je dormis mal. Mes souliers déchirés m'avaient blessé. En outre, des sensations particulières dans les jambes, et le reste du corps me réveillaient à chaque instant. La bougie était finie, je ne pouvais voir ce que c'était. — Le lendemain j'examinai mes jambes. Que pouvaient bien être ces boutons pleins de pus que je voyais ici et là? Quelque maladie de moi inconnue? Les boutons déchirés révélèrent des épines de ntsine, longues d'un demi-centimètre, qui avaient disparu dans les chairs. Je les arrachai soigneusement l'une après l'autre ; mais les plaies restèrent, et aujourd'hui encore, malgré l'acide phénique que je leur applique, quelques-unes n'ont pas l'air de vouloir se fermer. Les épines devaient être celles qui s'étaient logées là la semaine dernière...

Je crois avoir trouvé mon chemin, après toute une série d'expéditions incroyables. Si ce chemin vient à être suivi et connu, il est probable que ces vallées attireront plus d'un noir qui meurt ailleurs de faim, ce qui diminuera les distances entre les divers villages de mon district.

1. La lettre du P. Jules Torrend raconte en détail cette laborieuse expédition de recherche. Nous n'avons malheureusement pas eu la place de la reproduire en entier.

Les vacances sont finies, les élèves revenus : je reprends demain mes vieilles occupations.

Novembre 1903.

Vous aimeriez sans doute à m'entendre conter que la religion dans ces pays fait des progrès à pas de géant. Hélas ! si elle les fait, il est sûr qu'ils ne sont pas très visibles. Dans les missions existantes, le nombre des chrétiens n'augmente que très lentement. Et le nombre des missions elles-mêmes n'a pas augmenté d'une seule depuis que j'ai quitté Jersey. Chipanga a été fondé, il est vrai, mais on a laissé Milanje et Inhambane.

Je crois que chacun des *neuf ou dix Pères* qu'il y a dans toute cette mission du Zambèze Portugais fait bien ce qu'il peut. Je crois que nos noirs ne sont pas pires que les autres. — Peut-être sommes-nous trop peu, et trop disséminés pour bien agir de concert. Peut-être l'heure de la grâce n'a-t-elle pas encore sonné. Qui sait ? Dieu est le maître.

Cette année, ce qui partout ailleurs serait un moyen de remplir les églises n'est pour nous qu'une difficulté de plus. Je veux parler de la famine. Ici ventre affamé n'a point d'oreilles.... On n'écoute rien. On ne songe qu'à se serrer le ventre, ou à le remplir tant bien que mal de racines sauvages ou d'herbes amères, ou même de terre. Peut-être comprendraient-ils mieux des distributions quotidiennes de millet et de riz : mais c'est justement ce qui nous est impossible. — ... Les gens se traînent ici des environs pour nous demander au moins un peu de semences. Le R. P. Supérieur ne peut donner à la plupart que de bonnes paroles. La conclusion est que maintenant quand on va faire le catéchisme dans les villages, l'auditoire est à peu près nul !....

Ce n'est pas que nous perdions courage. Oh ! cela, non. Nous plantons, nous semons, nous souvenant que l'épreuve a son temps, et la consolation le sien.

Jules Torrend, S. J.

NÉCROLOGIE.

Le R. P. Chauvin.

Souvenirs du P. Colombel, rédigés par le P. Richard.

(2 oct. 1834. — 7 oct. 1903.)

C'EST le 2 octobre 1834, en la fête des Saints Anges gardiens, que naquit, à Sion, le Père Louis François Chauvin, dont l'âme droite devait être si docile à l'action de ces Bienheureux Esprits.

Sion est une petite commune du canton de Derval, située à l'Ouest de Châteaubriant. Son père y était médecin et jouissait, dans le pays, d'une réputation bien méritée de probité et de dévouement. On venait de fort loin le consulter. Il ne s'occupait guère que de son office, tout de bienfaisance. Une fois pourtant, en 1848, croyant qu'il pourrait faire ainsi plus de bien, il se fit nommer Représentant du Peuple : ses illusions s'envolèrent vite; il abandonna dès lors pour toujours la politique et consacra tous ses soins à ses chers malades et à ses enfants.

Il était bien aidé, dans ce dernier office, par Madame Chauvin. Ceux qui l'ont connue parlent encore avec admiration de sa grande simplicité, de sa vertu et du renom de sainteté qu'elle avait dans le pays. Outre le petit Louis, elle avait encore un autre fils, qui fut plus tard Juge de paix à Fougeray, et plusieurs filles.

Dans un milieu si chrétien, l'enfant apprit de bonne heure à régler sa vie et à se dévouer. Il semble aussi avoir aimé, dès son tout jeune âge, la solitude : le surnom de « Louis le sauvage » qui lui fut alors donné montre bien quelles étaient ses inclinations. Sauvagerie provenant de sa piété et de sa modestie, s'alliant fort bien, du reste, à une extrême douceur qui le rendait aimable à tous.

L'âge des études arrivé, il fut dirigé vers Nantes. Nul détail ne nous est parvenu sur cette période de sa vie, sinon que, pendant les vacances, il était toujours le premier à la messe et aimait à la servir.

Le 4 novembre 1852, âgé de dix-huit ans, il recevait son diplôme de bachelier-ès-lettres à Rennes. Dans quelle voie allait-il s'engager? Les exemples de son père n'avaient pas manqué de le frapper. Cette vie d'abnégation allait à son cœur. Il fut résolu qu'il suivrait la même carrière; et, comme il lui fallait, pour passer Docteur, le Diplôme de bachelier-ès-sciences physiques, il continua ses études dans ce sens. Quelques mois plus tard, le 5 avril 1853, il subissait avec succès ce second examen.

Pour conquérir plus vite le titre de Docteur, plusieurs passaient alors à l'école de médecine de la marine. Le jeune homme ne reculait point devant la peine : il eut vite pris son parti et fut envoyé à Brest. Là, après deux ou trois ans d'études, on embarquait les jeunes étudiants sur un navire-hôpital, où ils étaient employés comme médecins-infirmiers : au bout d'une année ils revenaient en France pour y passer leur examen. C'est ce qu'il fit. Son voyage s'accomplit sur la *Cérès*, navire-hôpital et transport de l'État affecté au service des colonies Il vit au passage le Sénégal, la Guyane, les Antilles, et put y admirer le zèle des missionnaires. Détail qui le rend bien : durant ces longues traversées, s'étant lié d'amitié avec plusieurs enseignes, il ne manqua pas d'en profiter pour s'instruire auprès d'eux : il apprit ainsi à faire le point.

Son voyage achevé, il fut envoyé à Paris, où il prit son Doctorat, le

13 août 1857 : il n'avait encore que vingt-deux ans. Aussitôt après il revint à Derval pour aider son père. C'était, à cette époque, un beau et grand jeune homme très grave, sur les lèvres et dans la vie duquel rien ne se glissait de déplacé. Tous furent frappés de son sérieux et plusieurs en gardent encore, bien vivant, le souvenir.

Il n'avait rien perdu de sa foi et de sa piété, et déjà même il commençait d'être apôtre. Un fait nous le montre tel qu'il était dans ces années-là. L'un de ses oncles, jadis bon chrétien, s'était brouillé avec son curé pour une question de terrain et, depuis lors, refusait de faire ses Pâques. Toute la famille en était profondément affligée. Or, un jour, le malheureux oncle, frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante, tomba chez lui, au sortir du dîner, raide, sans connaissance. Vite on accourut chez M. Chauvin : celui-ci, malade, était absent. On demanda alors au jeune docteur de venir. Tout bouleversé, il s'y rend au plus vite. Hélas! c'était bien vrai : son oncle gisait là, inanimé, mort, disait-on autour de lui. Louis se penche vers lui : « Non, ce n'est pas possible, il n'est pas mort, il ne peut pas être mort ainsi ! Dites. N'est-ce pas, mon oncle, que vous n'êtes pas mort ? » Et, à genoux, lui soulevant la tête avec sa main, il lui criait : « si vous entendez, serrez-moi la main. Mon oncle, demandez pardon. » Et aux assistants : « Allez vite chercher M. le curé : faites un vœu à N.-D. de la Salette. » Et il l'exhortait, et il lui mettait le crucifix sur les lèvres. Tout à coup le malade presse, de lui-même, le crucifix contre ses lèvres. Quel soulagement pour Louis ! Le curé est là : tous se retirent et le laissent seul avec le mourant. En sortant il sanglotait : « Rassurez-vous, dit-il, tout s'est très bien passé. Préparez ce qu'il faut : je vais lui donner l'Extrême-Onction. » Et, peu d'heures après, le pauvre repentant mourait dans une paix parfaite. Quelqu'un qui vit, en cette circonstance, le jeune homme exhorter son oncle ne pouvait s'empêcher de dire ensuite : « s'il ne devient pas un saint, personne ne le sera. »

Il vécut de cette vie tranquille et dévouée de médecin de campagne jusqu'en 1860. Mais on parlait de plus en plus des zouaves et du Pape. Les noms de Castelfidardo et d'Ancône étaient dans toutes les bouches. Pour une âme de sa trempe, c'en était assez. Son père pouvait se passer de lui. « Je veux me mettre au service du Pape, » dit-il. Ses parents le comprirent et l'approuvèrent, et il partit.

Dès son arrivée à Rome il eut à subir une épreuve qui aurait sans doute paru dure à moins humble que lui. Plusieurs, en se rendant là-bas pour y servir l'Église, n'y apportaient pas toujours un zèle purement désintéressé. Ne pourraient-ils trouver ainsi à se frayer une voie, à se faire une position ? L'ambition de quelques-uns y comptait un peu. Aussi, quand le jeune docteur eut décliné ses titres, les officiers chargés du recrutement le reçurent assez mal, prévenus d'avance comme ils l'étaient. Encore un de ces

médecins de campagne, de ces crève-de-faim, de ces bons à rien, dont on n'a que faire. Et l'on sait assez que plusieurs d'entre ces braves, cœurs d'or, ne ménageaient nullement leurs expressions dans des cas pareils. L'humble docteur reçut, sans rien dire, cette avalanche d'épithètes auxquelles il ne s'attendait guère. On le renvoya rudement à la caserne pour y prendre habillement et armes et y faire l'exercice tout comme les autres : et lui se mit au métier tout bonnement, joyeux d'être un vrai troupier du Pape.

De bonne heure on s'aperçut qu'on manquait d'infirmiers, et l'on songea naturellement à lui. Il se disait docteur: peut-être saurait-il au moins soigner les infirmes. Il fut donc envoyé à l'infirmerie. Les malades, les Français surtout, s'attachèrent aussitôt à cet infirmier modèle, toujours en quête de soulagement à porter à la souffrance. Les deux médecins de l'hôpital, tous deux Italiens, voient, au bout de quelques jours, à qui ils avaient à faire. Il soignait vraiment si bien les malades, connaissait si parfaitement son métier, que leur présence était inutile : ils cessèrent de venir, et toute la charge, celle de docteur et celle d'infirmier retomba sur lui. Sans se plaindre il continua vaillamment sa tâche, se dépensant nuit et jour au service de ceux qu'on lui confiait

Un beau jour cependant des officiers visitant l'hôpital s'aperçurent de la chose. « Qu'est-ce qui m'a donné un hôpital comme ça ? » s'écria l'un d'eux. Et le voilà de s'emporter contre ceux qui avaient cessé de venir. « On les reconnaît bien là ! Ils laissent toute la charge aux autres. Pourvu qu'ils aient les galons, cela leur suffit : aux pauvres Français toute la peine ; à eux les honneurs. — J'ordonne, crie un officier, qu'on lui donne les galons. » De fait on parle de la chose à Mgr de Mérode, et l'infirmier-docteur doit consentir à porter les galons de Chirurgien des Zouaves. Avec quel dévouement il exerça cette rude charge, plusieurs zouaves s'en souviennent encore, et disent combien il était aimé de tous.

C'est alors que mûrirent en son âme les premières idées de vocation, idées qu'il semble avoir eues dès son enfance. Le spectacle journalier de tant de souffrances, de tant de morts, lui donnait, à lui si bon et si sérieux observateur, de quoi réfléchir. Il en parla aux PP. Rubillon et de Villefort qu'il voyait assez fréquemment, et, sur leurs conseils, se décida à faire une retraite. Le résultat fut tel qu'il l'attendait un peu : plus de doute, Dieu l'appelait à la vie religieuse. Mais où entrerait-il ? Il hésitait. Son attrait l'aurait plutôt porté vers la vie austère et pénitente, et il songeait aux Trappistes. Pourtant il ne voyait pas la chose assez nettement pour se décider. Homme de raison comme il l'était, il prit, pour y voir plus clair, un moyen dont ne s'étonneront aucuns de ceux qui l'ont connu. Armé d'une rame de papier et d'un crayon, il court aux principales maisons religieuses de Rome, s'en fait donner les Constitutions, interroge et prend des notes. Puis, enfermé

dans sa chambre, crayon en main, il analyse les Constitutions, les compare entre elles, les médite. Ce qui le fit enfin, après cette sérieuse étude à froid, choisir la Compagnie de Jésus, c'est qu'il y vit une image plus parfaite de la vie de N.-S. et des Apôtres.

Sa résolution prise, il retourna aussitôt en France. On était en 1862 et le P. Fessard était encore provincial de la province de Paris. Il se présenta à lui. Le Père le reçut et l'envoya à St-Acheul pour y faire son noviciat. Il était âgé de 27 ans.

A cette époque on parlait beaucoup de notre mission de Kiang-nan. Les Tai-ping avaient ruiné le pays, et les missionnaires devaient se prodiguer pour y secourir les chrétiens et venir en aide aux soldats établis à Chang-haï. Le P. Lemaître avait tout préparé, dans le quartier de Tong-ka-dou, pour l'ouverture d'un hôpital devenu indispensable. Le P. Sagnier avait déjà fait beaucoup de bien en soignant les malades, mais il avait succombé à la fatigue et on lui cherchait un successeur. Le docteur Chauvin parut tout désigné pour cette œuvre : il fut décidé qu'il ferait son noviciat comme frère coadjuteur et se rendrait ensuite en Chine. C'est donc à ce titre qu'il fut reçu, et il passa dans les humbles fonctions de nos frères les premiers mois de son noviciat. Son humilité s'en serait sans doute trouvée satisfaite. Mais c'était compter sans l'œil vigilant du P. Rubillon. Dès qu'il vit ce nom sur la liste des frères coadjuteurs, il écrivit au P. Fessard, le priant de faire passer le docteur Chauvin parmi les scolastiques et de lui faire faire ses études de théologie, persuadé qu'il rendrait ainsi plus de services à la Compagnie. C'est ce qui fut fait. Le frère prit la soutane, non sans regretter assurément sa vie cachée mais en toute simplicité, et nous le retrouvons, l'année suivante, novice scolastique sous la direction du vénéré P. Dorr.

Il n'y resta pas longtemps. En septembre 1863, après seize mois en tout de noviciat, il partait pour Laval et y commençait ses études de théologie. Ses années de latin étaient déjà bien loin et il n'avait jamais fait de philosophie scolastique : c'était un rude labeur, pour lui, que de suivre des cours assez ardus par ailleurs : il y tint pourtant un des premiers rangs. D'autres, comme le P. Chambellan, étaient plus clairs ; d'autres, plus brillants : mais, comme solidité de doctrine, il se tenait dans les deux ou trois premiers de son cours. Toujours au premier banc, il tenait généralement les yeux sur le professeur, ne prenant que fort peu de notes, et au crayon, à peine trois ou quatre par classe. Cette méthode allait mieux à son esprit clair et précis, peu sujet aux distractions ou à l'assoupissement. Ferme dans sa position, comme dans tout le reste, on ne le vit jamais s'appuyer au dossier durant ses quatre années de théologie.

On ne lui laissait pas oublier ses connaissances médicales : dès sa seconde année il était nommé préfet de santé, et il s'acquitta de cette charge avec un dévouement admirable, fabriquant au besoin les instruments qui man-

quaient à l'infirmerie et qu'il jugeait nécessaires. Comme le frère infirmier du scolasticat s'appelait Bonnot, cela lui faisait dire en riant : « Voyez donc combien la Compagnie est bonne, de mettre à l'infirmerie Chaud Vin et Bonne Eau. »

Un incident survenu à l'occasion de cette charge est peut-être à rappeler, car il montre combien son bon sens s'accommodait peu d'imaginations trop échauffées. Le P. Levé, supérieur de Quimper, étant venu prêcher le Carême près de Laval, mourut entre les bras du P. Chauvin, lequel constata sa mort. Peu de temps après le P. de Ponlevoy racontait devant le P. Chauvin l'histoire suivante : Une bonne religieuse, se disant en relations avec les âmes du Purgatoire, avait appris la mort du P. Levé, qui l'avait jadis dirigée. Elle se plaignait à lui qu'il ne vînt pas la voir, comme tant d'autres âmes. Depuis plusieurs jours elle priait pour obtenir cette faveur lorsqu'enfin le Père lui apparut : c'est que je n'étais pas mort, lui dit-il, on m'a enterré vivant dans le cercueil : pour avoir courageusement supporté ces souffrances je suis entré tout droit au ciel. — Le P. Chauvin ne perdait rien de ces paroles : il se mordait les lèvres, comme c'était son habitude quand il avait une solution à donner. Mais, dès que le P. de Ponlevoy eut fini de parler : « Mon Révérend Père, dit-il avec force, je certifie qu'il était mort, j'en suis sûr. Il m'est impossible de croire à de pareilles révélations. » Le P. de Ponlevoy, qui raconta lui-même, aux vacances suivantes, les incidents de cette conversation était, lui aussi, de cet avis. De fait, quelque temps après, on vit clairement quel rôle jouait l'imagination dans ces prétendues révélations. Ce n'était pas pourtant que le F. Chauvin fût incrédule aux miracles : nous le verrons bientôt.

Les quatre années d'études furent bien employées. Le Frère avait su profiter même de ses récréations, durant lesquelles, avec le P. Pittar, il apprit un peu d'anglais. Ses points passés, il ne put encore être ordonné prêtre ; il n'avait point le temps requis. Le *status* le laisse du reste à Laval : il devait y faire, aux philosophes, le cours de première année. C'était une excellente occasion qui s'offrait d'étudier plus à fond une partie qu'il aima toujours tant, aussi l'accepta-t-il avec joie. L'année ne s'écoula point sans lui apporter la fête tant désirée de l'ordination, et il eut le bonheur d'avoir son père auprès de lui pour lui servir sa première messe.

Peu de mois après il se rendait, pour la dernière fois, à Sion; c'était pour y faire ses adieux à ses parents avant de partir pour la Chine. Sa mère était malade, retenue au lit par la fièvre depuis longtemps déjà. En vain avait-on essayé plusieurs remèdes, aucun ne lui apportait de soulagement. Il l'examina et vit de suite de quelle fièvre elle souffrait. Le lendemain elle était complètement guérie. Ainsi Dieu permettait que sa dernière visite ne fût pas sans apporter quelque joie à ceux qu'il laissait dans les tristesses de la séparation.

On était en 1868, et, peu de jours après il quittait la France. Cette année-là ils étaient quinze à se rendre au Kiang-nan, divisés en trois bandes. Parmi eux se trouvait le futur évêque de la mission, Mgr Garnier. Comme on organisait alors l'étude des sciences dans le Kiang-nan, plusieurs y allaient à ce titre, ce qui attira aux voyageurs, en passant à Singapour, cette boutade de Mgr Guillemin, grand ami de la Compagnie : « que je reconnais bien là mes bons Pères Jésuites : on réclame des missionnaires et les supérieurs envoient un médecin et un cuisinier. »

Le P. Chauvin n'allait point là comme médecin, bien qu'il ait rendu par ses connaissances médicales plus d'un service aux missionnaires et cela jusqu'aux derniers mois de sa vie, mais comme professeur de philosophie. En fait, quand il arriva à Tong-ka-dou, il ne trouva point d'élèves, et commença tout bonnement l'étude du chinois. Il n'eut d'élèves que l'année suivante, et c'était des élèves de théologie. Élèves peu nombreux, une quinzaine au plus. Le Père avait encore tout frais le souvenir de sa théologie, et il mit tout son cœur et tout son zèle à faire parfaitement ce cours. Peut-être même y mit-il trop de zèle. Mais l'anecdote montre trop son humilité pour la passer sous silence.

Esprit solide et chercheur, il s'était fait peu à peu son système sur la Trinité et le croyait fort bien établi. Pouvait-il en sûreté de conscience l'enseigner ? Il consulta le P. Rabouin et le P. Sica, fort versés eux-mêmes dans cette matière. Ceux-ci n'osèrent ni l'approuver ni le blâmer. Que faire ? Sans hésiter, le Père rédige en sept exposés de thèses tout son traité de la Trinité et l'envoie à Rome avec cette simple question : « Que faut-il penser d'un professeur qui enseignerait ces thèses ? » Plusieurs mois se passèrent. Enfin la réponse vint, non point telle qu'il l'attendait. « Ce professeur, répondait-on à peu près, n'a pas de bon sens et ne comprend rien au traité de la Trinité. » Très simplement le Père la lut à ses élèves et leur dit de ne tenir aucun compte de ce qu'il leur avait enseigné de son propre fonds sur cette matière. Et il les renvoya aux traités ordinairement suivis. Il raconta aussi sa déconvenue aux autres Pères qui ne purent qu'admirer sa droiture et sa franchise.

En septembre 1872, le scolasticat et le grand séminaire furent transférés à Zi-ka-wei. Le Père y suivit ses élèves.

L'année suivante, il fut de plus nommé Père spirituel, et ceux qui furent sous sa direction se souviennent de ses conférences sur les Vertus. Tout était tiré de S. Thomas : et c'est un vrai cours qu'il leur fit, demeurant toujours, même dans cet office, le professeur qui aime à poser nettement les principes et à tirer de là toutes ses conclusions.

Il fut également chargé, à cette époque, de la direction des Carmélites et l'on peut attribuer en partie à ses prières une guérison miraculeuse qui s'y fit en septembre 1875. Une sœur, depuis deux ans déjà, souffrait de vives

douleurs au côté. Depuis près d'un an elle ne pouvait prendre que trois potages par jour et son sommeil variait d'une heure à trois par nuit. A la fin d'août son état était désespéré et le médecin ne voyait de remède possible que dans une opération très dangereuse. Elle avait reçu les derniers sacrements et l'on attendait, d'un moment à l'autre, une crise plus aiguë qui l'emporterait. Le P. Chauvin recommanda une neuvaine à N.-D. de Lourdes, ne voyant plus humainement de remèdes. La neuvaine commença le 31 août. On faisait boire chaque jour à la malade de l'eau miraculeuse. Or, le 7, au soir, elle s'endormit paisiblement sur le côté gauche, qui auparavant ne pouvait pas même supporter le poids du drap. Le lendemain matin elle se leva, et, le soir du 8 septembre, elle assistait au Chœur à la Bénédiction du St-Sacrement. Elle était complètement guérie et nulle trace de son mal ne subsistait. Quand le Père Chauvin apprit cette guérison merveilleuse, il avoua lui-même bien haut, lui si peu crédule, qu'il y avait miracle. Sa confiance en notre bonne Mère n'y avait-elle pas été pour quelque chose?

Tout en s'occupant de philosophie et de théologie, le Père ne négligeait point les sciences : il y prenait toujours le même intérêt qu'il y avait pris jadis, et volontiers il allait au modeste Observatoire de ce temps-là pour y rendre service. Les Supérieurs aussi pensaient aux travaux scientifiques. N'était-il pas temps, maintenant qu'on avait un peu plus d'ouvriers, de reprendre un peu l'œuvre de nos anciens Pères? Mais chacun aurait volontiers regardé sa partie comme la plus importante. Il fallait que tout fût réglé, tant pour les dépenses que pour l'organisation, et pour cela un homme chargé d'y veiller. C'est le Père Chauvin qu'on désigna : il fut nommé préfet des sciences. Sa droiture et ses connaissances le firent accepter de tous bien volontiers. Et c'est ainsi qu'il prit une large part au développement de l'Observatoire et du Musée, tout en continuant ses cours au scolasticat.

Une plus lourde charge allait, sans tarder, lui être imposée. Le 30 octobre 1876, il était nommé Supérieur de la mission, en remplacement du Père Foucault. Celui-ci, fort souffrant, dut rentrer en Europe au mois de juin suivant.

Les circonstances étaient difficiles, et l'état de Mgr Languillat laissait tous les soucis, comme aussi toutes les responsabilités, au Supérieur de la mission. Celle-ci comptait alors soixante-seize prêtres et neuf cents chrétiens, étendant de plus en plus ses conquêtes vers l'ouest, surtout dans les régions de Ning-kouo-fou et de Ngan-king, avec leurs quatre mille chrétiens C'était un beau résultat si l'on songe que, en 1865, la mission ne comptait que quarante-cinq prêtres et soixante-douze mille chrétiens, dont trois cent cinquante quatre seulement pour le Ngan-hoei.

Trop beau résultat pour ne point rencontrer d'épreuves, et c'est ce qui arrivait. Le pays était encore tout couvert des ruines accumulées par les Tchang-mao, et, de nouveau, l'agitation était partout. Le mot d'ordre n'était

plus « voleurs d'enfants » comme en 1870, mais « hommes de papier, » « queues coupées. » On prétendait qu'il suffisait aux chrétiens de découper des petits bonshommes en papier et de les lancer devant eux pour peupler l'air d'esprits malfaisants. Ces esprits coupaient à leurs victimes, surtout des enfants, une mèche de cheveux, toute la tresse ou simplement le bord de la robe : c'était la marque de mort.

Ces rumeurs mirent en émoi tout Nan-king, où les mandarins eux-mêmes durent céder devant l'orage et détruire un beau pont, tout récemment achevé, qui indisposait, paraît-il, les esprits.

Mêmes rumeurs et agitation plus grande encore à Ning-kouo-fou, en février 1876 : la résidence y fut pillée pendant l'absence des missionnaires et la seule peur de brûler les maisons voisines la préserva de l'incendie.

La persécution menaçait de plus en plus : un mandarin militaire, du nom de Fang-tong-ling, se mit à la tête du mouvement, aidé d'un vaurien du nom de Ho-kiou. C'est alors que furent massacrés, en juillet 1876, à Lou-tsen, le Père François Hoang et son catéchiste. En peu de jours, du 15 au 18 juillet, quarante chapelles et résidences furent détruites. Restait Choei-tong, la résidence centrale du Ning-kouo-fou. Le 24 juillet elle fut complètement renversée et pillée, et le tombeau du Père Femiani violé. Les Pères du Ning-kouo-fou firent tout pour rester au milieu de leurs chrétiens dispersés: ils ne le purent; les mandarins les contraignirent à quitter le pays et, les uns après les autres, ils durent revenir à Chang-haï.

Du Ning-kouo-fou l'agitation s'étendit rapidement à toute la mission, dans le Lou-ngan d'abord, puis dans les environs de Tcheng-kiang et, le long du Canal, jusqu'à Hoai-ngan. Dans cette dernière ville des inconnus, sur le simple soupçon d'être chrétiens, furent enfouis dans la chaux vive.

De Tcheng-kiang la rumeur gagna Ou-si. Là nos pêcheurs virent leurs milliers de barques poursuivies et traquées, ne trouvant plus d'abri qu'auprès des résidences des Pères. Il s'en fallut de fort peu que trois mille chrétiens, réunis à Ousi pour la fête de l'Assomption, ne fussent victimes de la panique. Les soins et l'activité des Pères les sauva.

A Sou-tcheou les mandarins, tremblants devant l'émeute, au mépris de toute justice, firent publiquement mettre à mort trois chrétiens, le 11 septembre.

De Sou-tcheou, la persécution passa à Song-kiang. A Zocé même, tout près de Chang-haï, on put craindre que la chapelle fût détruite. De nombreuses barques vinrent jusqu'à Zi-ka-wei et à Chang-haï chercher refuge et protection.

D'où venait cet orage ? De hauts mandarins, et Li-Hong-Chang lui-même, n'y avaient-ils pas été pour quelque chose ? C'est fort probable. Si nous avions eu alors pour défendre nos intérêts M. de Rochechouart, l'émeute eût été vite apaisée, mais ceux qui représentaient la France à cette époque

n'avaient ni sa fermeté ni ses hautes vues sur le rôle chrétien de notre pays. C'étaient, à Péking, M. Brenier de Montmorand, ministre de France ; à Chang-haï, M. Godeaux, consul ; ce dernier très timide surtout et connu pour tel. On peut voir, dans la vie de Mgr Ridel par Piacentini, combien l'aida peu et même le desservit notre ministre : il ne se montra pas, par ailleurs, moins incapable dans les affaires du Se-tchoan et de la pagode de Ning-po.

Quand M. Brenier de Montmorand arriva à Chang-haï, le 31 juillet 1876, le P. Hoang venait d'être massacré, et la cause avait été portée à Nan-King. Le ministre promit de se rendre à Nan-king sur le « Talisman » et d'y prendre notre défense en main. Il y passa en effet plusieurs jours et s'entretint longuement avec le P. Seckinger de nos affaires ; mais il ne vit dans toute cette persécution que simples disputes entre Chinois. Il partit ensuite pour Pé-king fort satisfait.

Les missionnaires l'étaient moins. En vain on pressait le tao-tai de Chang-haï, les hauts mandarins : ils répondaient évasivement et laissaient faire. Pourtant peu à peu, en dépit des obstacles, les Pères rentraient dans le Ning-kouo-fou, et les pêcheurs de Ou-si pouvaient reprendre leur travail ordinaire. Tout restait à craindre cependant. Même les proclamations promises et envoyées aux Pères ne furent point affichées, comme les mandarins s'étaient engagés à le faire. Et restaient deux grosses affaires à régler : la cause du P. Hoang et la question des indemnités.

Le Père Chauvin se trouvait assez embarrassé pour la première : des circonstances récentes lui rendaient difficile à plaider l'innocence du Père Hoang et les mandarins étaient ouvertement hostiles. Un de nos ennemis les plus acharnés était chargé de mener le procès. Si notre ministre avait dit un mot, l'affaire eût été vite réglée : il s'en désintéressa, comme ne regardant que les seuls Chinois et non les Français. C'était un étrange oubli de notre protectorat des Chrétiens. Contre toute justice, vers la mi-janvier 1877, dans un jugement hâté par l'approche du nouvel an chinois, le Père Hoang fut trouvé coupable, ses assassins mis en liberté, et un catéchiste du P. Hoang, amené comme témoin, avait la tête tranchée. En vain le Père Chauvin réclama-t-il à Pé-king : le ministre refusa de communiquer les pièces du jugement de Nan-king, pièces qu'il avait entre les mains.

Mêmes difficultés pour la question des indemnités. Les Pères estimaient à 500,000 fr. les dégâts causés à la mission et aux chrétiens. Un premier délégué chinois, envoyé à Ou-hou vers la fin de mars 1877, pour apprécier les pertes subies, commença par déclarer qu'aucune indemnité ne serait donnée. Il ne prenait ses renseignements qu'auprès de nos ennemis et essaya, mais sans y réussir, d'éloigner de lui le P. Seckinger qui connaissait mieux que personne nos propriétés dans le Ning-kouo-fou. Quand il se décida à fixer une indemnité, elle était bien au-dessous de la valeur fixée par les missionnaires.

C'est dans ces circonstances, et alors que, la paix loin d'être faite, les assassins du Père Hoang rentraient triomphants dans le Ning-kouo-fou, que le Père Chauvin voulut chercher refuge auprès de la Ste Vierge. Déjà, en août, on avait fait une neuvaine au Cœur Immaculé de Marie. En avril 1877, le Père, au nom de Mgr Languillat et de toute la mission, se rendit à Zo-cé et là fit vœu de bâtir une église à N.-D. Auxiliatrice dans le Ning-kouo-fou si la paix était rendue.

Ses prières furent entendues. Un an après, les Pères étaient rentrés dans leurs districts, les indemnités obtenues et les titres de propriété de la mission plus certains que jamais. Aussi, le 24 mai 1878, le Père Seckinger, entouré de trois cents chrétiens, bénissait la première pierre de N.-D. Auxiliatrice de Choei-tong. C'est aujourd'hui le Zo-cé de notre mission du Ngan-hoei.

La mission ne cessa dès lors de prospérer entre les mains du Père Chauvin.

Zi-ka-wei prit un développement tout nouveau. Les établissements y surgirent l'un après l'autre. En octobre 1876, on achevait l'Observatoire magnétique. En novembre 1878, l'Observatoire météorologique était agrandi et devenait, sous l'habile direction du Père Dechevrens, un centre d'observations pour tout l'Extrême-Orient. En février 1879, on finissait la chapelle du Carmel. En août 1878, le collège de Zi-ka-wei ouvrait ses vastes salles. En 1882, on commençait le Musée, destiné à recueillir la riche collection du Père Heude.

Celui-ci venait de publier sa *Conchyliologie*. Ce n'était pas le seul ouvrage qui ait fait alors honneur à la mission et à la Compagnie : il nous faut au moins citer le grand ouvrage du Père Zottoli qui commençait à paraître en 1878, le *Dictionnaire chinois-français* en dialecte de Chang-haï du Père Rabouin et les premiers Mémoires sur les typhons, ceux-ci datant de 1879.

Le P. Chauvin n'était pas hostile à la Bonne Presse, et, quand un journal chinois se fonda à Chang-haï, le *Chen-pao*, il fut un de ceux qui soutinrent le plus la création d'un journal chinois catholique. Le *Hoei-pao* est bien son œuvre. Ce ne fut pas sans de longs tâtonnements qu'il put prendre enfin une forme définitive et paraître, mais le Père y mit toute sa patience, et, en 1879, sous le nom d'*I-wen-lo* (transcription de nouvelles utiles), il commençait à porter au loin la vérité, arrêtant la diffusion des erreurs du *Chen-pao*. Dès la fin de son supériorat, le journal paraissait deux fois par semaine et dépassait mille abonnés.

Avant de quitter Zi-ka-wei, rappelons que c'est lui aussi qui fit de T'ou-sé-wé un orphelinat réservé aux seuls enfants des païens.

A Chang-haï également son supériorat vit se créer ou se développer plus d'une œuvre C'est alors que s'éleva, dans un quartier de Hong-K'eu, le si utile hôpital tenu par les Sœurs de St-Vincent de Paul, qu'un cercle catho-

lique fut créé pour les Europeens, que l'église St-Joseph s'orna d'une nouvelle façade, que les Dames Auxiliatrices ouvrirent leur bel établissement en face de la résidence de Yang-king-pang, établissement où tant de jeunes filles, et même des protestantes, ont reçu une éducation chrétienne.

Mais son œuvre de prédilection, celle à laquelle il mit tout son cœur, ce fut le développement de notre collège de St-François-Xavier, collège aujourd'hui transféré à Hong-k'eu, et si prospère sous la direction des Petits Frères de Marie. Il aurait voulu y voir revivre la forme et l'esprit de nos collèges d'Europe, et se réjouissait des beaux développements qu'il prenait. Le P. Provincial d'alors, le R. P. Mourier, l'approuvait, lui aussi, hautement et le P. Socius écrivait en juin 1879 : « Le P. Provincial regarde l'œuvre du collège européen comme une des plus importantes de la mission et la met du premier coup jusqu'au niveau de l'œuvre scientifique. » Le Père Chauvin garda jusqu'à la fin cet amour pour une œuvre si chère à la Compagnie, et c'est ce qui lui faisait suivre avec tant d'intérêt les développements de la toute jeune œuvre l' « Aurore, » embryon d'Université pour les jeunes lettrés chinois.

Nous ne pouvons suivre les développements que prit, en ses six ans de supériorat, le reste de la mission. Il n'y ménagea ni ses courses ni ses fatigues et plus d'une fois il tomba à la tâche. C'est qu'aussi il ne voulait aucun ménagement. Tel missionnaire écrivait, après une visite du Père à Tsong-ming : « Il se levait toujours avant trois heures. Il n'a jamais voulu autre chose qu'une paire de bâtonnets, et depuis Mao-ka-tsen, un couteau : jamais la chaise, mais toujours la brouette ou à pied. Jamais du vin européen ni autre chose européenne, mais tout à la très sobre chinoise. La visite ne nous a coûté que vingt-trois piastres environ. J'en ai été pour mes dépenses et petites friandises achetées pour la visite. » On sait pourtant si ces courses sont fatigantes, et, à cette époque où les résidences étaient moins rapprochées, le service moins bien organisé, elles l'étaient plus encore qu'elles ne le sont de nos jours. Même dans ses courses à cheval, quand tant d'autres jugent la chose impossible, il tenait à ne point remplacer son bréviaire par le Rosaire.

Dieu bénit tant de dévouement. Nous avons vu dans quel état de désolation il avait trouvé le Ning-kouo-fou ; il le laissa florissant : les résidences brûlées se relèvent et le premier pèlerinage du Ngan-hoei lui est dû. Il ne se contenta point du reste des parties déjà occupées dans le Ngan-hoei : le Lou-ngan jusque-là inoccupé, vit arriver ses premiers apôtres, et le vaillant Père Bedon s'avança jusqu'à Po-tcheou au nord du Ngan-hoei, dans cette région qui devait donner des fruits si consolants. A lui aussi est due l'occupation de Ou-hou, aujourd'hui résidence centrale du Ngan-hoei : il vit l'importance de cette position et, grâce à ses encouragements, une maison y fut bientôt construite.

Au Kiang-sou nos missionnaires occupaient depuis quelque temps déjà des postes avancés. Le nord pourtant, à partir de Hoai-ngan, n'avait point encore été évangélisé Population batailleuse, pays souvent dévasté par les brigands, il était difficile de prendre pied dans le Siu-tcheou. En mai 1882, son apôtre, maintenant entouré de si belles chrétientés, fruits de son zèle, y pénétrait.

On est vraiment étonné de voir quels progrès fit la mission sous le supériorat du Père Chauvin, au milieu de tant de difficultés. Et, jusqu'à la consécration de Mgr Garnier, en avril 1879, on peut bien dire que c'est son œuvre à lui, car Mgr Languillat, dans son état de santé, ne pouvait s'occuper de rien.

L'humble supérieur disparaissait pourtant autant qn'il le pouvait. Lorsqu'il fit ses grands vœux, en 1877, c'est à peine si l'on en sut quelque chose. N'ayant point fait de troisième an, il s'était retiré à Zo-cé, en février, pour y faire sa grande Retraite de trente jours, retraite qu'il fit sans prendre un jour de repos. Le 15 août suivant il se trouvait à Nan-king. C'est là qu'il pria le Père Colombel de vouloir bien recevoir ses vœux, en lui remettant les pièces envoyées par le R. P. Général. On n'apprit la chose qu'après : il avait voulu éviter toute manifestation en son honneur.

Quand Mgr Garnier fut nommé Vicaire Apostolique, à la mort de Mgr Languillat, le Père s'effaça de même avec la plus grande simplicité et l'évêque lui rendait ensuite, dans ses lettres aux Supérieurs de la Compagnie, ce témoignage : « Je suis extrêmement reconnaissant de tout ce que le Père Chauvin a fait pour moi : il m'a empêché bien souvent de faire des fautes. »

On ne peut non plus oublier que c'est lui qui retint comme Visiteur de la mission le Père Grandidier. Déjà le Père Fessard y était venu, mais plusieurs questions importantes restaient à régler. Le Père Grandidier ayant été envoyé, en mars 1879, au Tché-ly comme Visiteur, retournait en France en passant par Chang-haï. Le Père Chauvin envoya aussitôt une dépêche au R. P. Général, lui demandant de nommer aussi le Père Visiteur de la mission du Kiang-nan. C'est ainsi que furent réglées plusieurs questions du règlement rendu nécessaire par l'extension de la mission et du clergé séculier. Le Père aimait les situations nettement définies : si elles ne le furent pas complètement dès lors, ce fut du moins un acheminement à ce qui se fit quelques années plus tard. A tout prix il voulait éviter tout ce qui aurait pu être cause de tension ou de désaccord.

Faut-il parler de ses rapports avec les missions voisines? Sa grande charité voulut, aux temps de disette et de misères, aider les provinces du Nord et fit quêter les missionnaires, à cette intention, auprès de leurs chrétiens. Ce fut une joie pour lui de pouvoir envoyer ces aumônes, et les évêques qui les reçurent lui furent profondément reconnaissants de sa charité. Il

écartait avec un soin jaloux tout ce qui aurait pu les blesser même légèrement. Il fit ainsi enlever des *Lettres de Laval* quelques lignes qui lui semblèrent exagérées, et, à Mgr Zanoli qui s'était plaint de la note d'ignorance décernée aux chrétiens de Hou-pé, dans la *Relation de la mission du Kiang-nan 1874-1875*, il voulut donner immédiatement pleine satisfaction. Il fit donc aussitôt imprimer cette rectification : « La charité et la justice nous font un devoir de rétracter ces affirmations écrites d'après des documents inexacts, car nous savons aujourd'hui d'une manière certaine que les chrétiens venus du Hou-pé sont tout aussi instruits que ceux du Kiang-nan, » et la fit coller sur le livre qu'il lui envoyait. Il offrait en même temps à Mgr Zanoli de publier cette rectification dans les *Missions catholiques* Mgr Zanoli répondit fort aimablement qu'il était plus que satisfait de la rectification et qu'elle lui suffisait amplement.

Le temps de son supériorat achevé, le Père Chauvin remit avec joie, en juillet 1882, à son successeur, la R. P. Sédille, le soin de la Mission.

En 1888, on pensa de nouveau à lui pour cette charge qu'il avait si bien remplie, mais son humilité insista pour qu'on la confiât à un autre. Il demeura ainsi recteur de Zi-ka-wei de 1882 à 1893, remplissant souvent à la fois cette charge et celle de Professeur ou d'Instructeur des Pères du troisième an. Homme de bon conseil et de grande droiture auprès duquel on était toujours sûr de trouver bon accueil, religieux aimé de ses Frères, pour lesquels, suivant ses désirs, il était vraiment un père.

Il fut ensuite envoyé, sur sa demande, à Dang-den-ghiao près de Ou-si. Il y resta deux ans. Jamais il n'avait été dans des circonstances qui permettent d'apprendre bien le chinois, aussi ses Instructions étaient-elles presque toujours les mêmes. Ses chrétiens s'en apercevaient bien, mais admiraient ce grand vieilllard qui avait voulu être, avant de mourir, vraiment missionnaire, et qui se tenait toujours à leur disposition.

Après deux ans passés à Tong-ka-dou et deux à Zo-cé où l'on élevait l'Observatoire Astronomique, il revint, en 1901, à Zi-ka-wei, pour y être une dernière fois Instructeur des Pères tertiaires. Sa constitution était déjà fortement atteinte. Cela ne l'empêcha pas de remplir vaillamment son office. S'il n'était pas grand parleur et ne donnait point une large exposition de l'Institut, qu'il avait cependant longuement étudié, comme en témoignent ses notes, il connaissait, en revanche, fort bien la mission, et c'était un homme intérieur, étroitement uni à Dieu.

On peut s'en faire une idée d'après les sept ou huit petits cahiers qu'il a laissés en mourant. Ce sont les résumés, fort courts mais très pleins de choses,de ses conférences et de ses exhortations. L'écriture très fine est toutefois très lisible. Son souci de l'exactitude et de la définition précise s'y voit partout. Perfection, humilité, abnégation, union à Dieu sont les sujets qui y reviennent le plus souvent et y sont étudiés avec le plus d'amour. A peine

une description, à propos du Carmel; à peine un souvenir de sa vie d'autrefois, à l'occasion de la modestie : c'est un mot du colonel de Becdelièvre sur l'allure du Zouave : « Regardez au troisième étage. » Évidemment que ce n'était pas sa modestie, si grave, à lui. « Zouaves par la bravoure, par la gaieté, oui, ajoute-t-il, par la désinvolture, non. »

Mais avec quel soin il corrige ses définitions jusqu'à ce qu'il ait trouvé la formule qui le satisfasse. Et avec quelle vigueur il note les défauts ! Voici par exemple des remarques ajoutées, semble-t-il, pendant qu'il était supérieur :

« *Fausse charité* dans les Supérieurs *trop indulgents*, dans les PP. et les FF. qui *n'osent résister* quand on les invite à *violer les règles*, quand on les invite à *violer* la *justice* et la *charité* même... C'est de la faiblesse, du respect humain, c'est l'amour de la popularité. On ne veut pas être appelé sévère, janséniste.

« Les Supérieurs qui dispensent sans raison, *pour ne pas faire de la peine*. Comparaison du médecin qui emploie toujours les émollients, jamais le fer et le feu.

« *Faux amour des usages* de la Compagnie quand on appelle coutume ce qui n'est qu'un abus.

« *Faux esprit de la Compagnie* qu'on prend dans les actes et les adages des plus imparfaits. »

On a pu trouver le Père Chauvin sévère et trop austère : personne n'a jamais pu l'accuser de manquer de droiture, c'est la marque distinctive de son âme. Sur une feuille où sont notées ses résolutions, on trouve celles-ci, bien caractéristiques :

« Éviter dans les paroles l'exagération et tout ce qui sentirait une affection peu réglée.

« Ne rien affirmer purement et simplement qui ne soit certain.

« Rejeter au plus vite tout sentiment de vaine complaisance.

« Vaincre virilement tout respect humain et toute crainte humaine. »

Chose à laquelle on s'attendrait moins, mais qui n'étonnera point ceux qui le voyaient venir, chaque jour, s'agenouiller devant la « Mater admirabilis » du jardin, c'est entre les mains de la Sainte Vierge qu'il voulait vivre. Cette même feuille en porte un touchant témoignage. Voici ce qu'on y lit dès les premières lignes : « Je ne suis pas à moi mais à Dieu et à Marie. — Je me laisserai, les yeux fermés, manier par Marie, et me tiendrai passivement sous son action, comme un cadavre qui, s'il n'est mû par ailleurs, n'a aucun mouvement. — Je recevrai ce que me donne présentement Marie, m'y tenant, ne cherchant rien de plus — observer soigneusement ma résolution de *conformité* au bon plaisir de la Bienheureuse Vierge. »

La résolution qui suit nous révèle pourquoi, dans ses petits cahiers, il avait noté avec tant de soin en quoi consiste la perfection. La voici :

« Éviter toute imperfection positive ; de plus, entre plusieurs choses proposées à mon choix, faire ce qui, étant donné actuellement les forces de mon corps et de mon âme, est *certainement pour moi* plus parfait, c'est-à-dire ce qui en soi est plus parfait et ne m'est pas *à moi* notablement difficile. »

Ceux qui ont vu le Père de plus près la dernière année disaient hautement : « quand le Bon Dieu le prendra, il sera prêt. » De fait, voyant ses forces décliner, il se préparait à la mort, et souriait de son bon sourire incrédule à ceux qui lui laissaient espérer la guérison. Plusieurs fois il crut que c'était la fin. Il ne pouvait plus rien prendre qu'un peu de pain trempé dans de l'eau chaude. Il avait beau tenter différents régimes, aucun n'allait à son estomac épuisé. Quand une crise avait passé il disait en riant : « ce n'est pas pour cette fois. » Et on le voyait redescendre régulièrement au réfectoire, recevoir chez lui avec son bon air accueillant. Il put encore, bien qu'avec peine, donner la retraite, en janvier, aux prêtres séculiers, et en février, à nos frères coadjuteurs. Ce fut son dernier ministère. Pendant l'été le mal s'aggrava : il lui devint difficile et bientôt impossible de venir au réfectoire. Il passait ses journées sur une chaise longue, recevant avec affabilité ceux qui allaient le voir.

L'estomac se fermant de plus en plus et la faiblesse augmentant, même la messe lui devint difficile. Sa délicatesse le portait à s'abstenir de cette dernière consolation dès qu'il craignait des accidents possibles ; et il fallut l'encourager pour qu'il continuât encore quelque temps.

Le 15 septembre il montait à l'autel pour la dernière fois. Ne pouvant plus prendre que de l'eau, sans forces par conséquent, il tenait pourtant à se lever chaque jour pour dire son bréviaire. Le 20, en la fête de N.-D. des Sept Douleurs, il recevait l'Extrême-Onction. Il se réjouissait, disait-il, « d'aller en un lieu où tous sont parfaits. »

Ce souci de la perfection ne le quittait point. Il n'aurait voulu déranger personne : s'il accepta, pour le veiller, les PP. tertiaires, c'est qu'on lui fit voir là un expériment d'hôpital. Malade bien facile à soigner assurément, s'occupant autant de ses infirmiers que ceux-ci de lui. Il avait recommandé de ne point lui suggérer d'invocation et de le laisser seul avec le bon Dieu dans ces derniers jours. L'on voyait bien en effet, et jusqu'aux dernières heures combien il était détaché de la terre et uni à Dieu. Pourtant, quand des Pères, ignorant ses désirs, lui firent baiser des images de la Sainte Vierge et lui suggérèrent quelques prières il leur en témoignait sa reconnaissance.

La respiration devenait plus pénible, et le Père avait plus de peine à prendre même quelques gorgées d'eau. La nuit du 6 au 7 fut la dernière. On s'apercevait vite, dès qu'on lui parlait de Dieu, qu'il avait toute sa connaissance : lui parlait-on d'autre chose il semblait ne plus comprendre. Vers trois heures du matin une crise d'étouffement put faire craindre que ce ne fût

la fin. Il reprit bientôt sa respiration forte et un peu haletante. A six heures il comprenait encore les paroles qui lui étaient adressées. Son agonie très douce, sans râle, à proprement parler, dura jusqu'à neuf heures et demie du matin. Alors, brusquement, son âme quitta son corps pour paraître devant le Maître qu'il avait loyalement servi. Et il quittait la terre dans cette maison de Zi-ka-wei qui lui devait tant, comme par une dernière délicatesse de la divine Providence à laquelle il s'était pleinement confié.

Le P. Léon Patissier.

LE P. Léon Patissier naquit à Vannes le 15 février 1826.

Une petite notice imprimée à Vannes en 1877, à la mort de son frère Charles, donne des détails intéressants sur sa famille — une famille de soldats. Charles lui-même fut soldat, et le P. Léon lui faisait cette très honorable épitaphe : « Ici repose le corps de Monsieur Charles-Jean-Julien Patissier, chef de bataillon en retraite, membre du conseil municipal de Vannes, officier de la Légion d'honneur, chevalier de S. Grégoire le Grand, décoré de la médaille de la valeur militaire de Sardaigne. — Type d'honneur et de bravoure militaires, ami tendre et dévoué, modèle de piété filiale, Notre-Dame des Anges qu'il invoquait souvent, saint Joseph qui le patronna admirablement, lui méritèrent l'insigne faveur d'être grandement chrétien devant la mort. Gloire à Dieu ! Reconnaissance à saint Joseph ! »

Le chef de bataillon avait pris sa retraite en 1867 à l'âge de cinquante ans. Dès le début de la guerre de 1870, il s'offrait de nouveau à guider les mobiles de Vannes. Il partait avec eux pour Paris le 9 septembre. Avec eux il prit part à la défense jusqu'au bout; et l'on raconte que le 1er janvier 1871, il courut tout Paris pour réunir à sa table les enfants de Vannes ; ce seul trait peint bien le frère de notre Père. — De ces temps héroïques le P. Léon qui était alors à Brest gardait comme dernier souvenir une lettre envoyée par ballon.

Les deux frères avaient fait leurs études l'un à la Flèche, l'autre à Sainte-Anne d'Auray. Le P. Léon disait volontiers dans l'intimité : Ma mère avait voulu faire de son aîné un prêtre en l'envoyant à Sainte-Anne et de moi un soldat en me plaçant à la Flèche. Mais le bon Dieu fit les choses à l'inverse. — Pas complètement à l'inverse dirons-nous: le Jésuite avait gardé de son école de la Flèche un très bon souvenir; il en aimait la discipline, et peut-être tenait-il de cette éducation toute militaire ses habitudes d'ordre, d'exactitude, et aussi cet entrain chevaleresque auquel la méditation du Règne et l'esprit de S. Ignace avaient encore ajouté en le surnaturalisant. Son âme vibrait dès qu'il était question de drapeau et de bataille... Ne peut-on pas croire enfin que quelques-uns des vieux maîtres de jadis, des

saints religieux qui avaient passé là, veillaient d'en haut sur l'enfant, le préparaient à entrer dans une plus noble milice, et lui mettaient au cœur son singulier amour pour la Compagnie ?

Ce qu'a été cette longue vie toute au service de Notre-Seigneur et des âmes, une lettre que lui écrivait le R. P. Provincial (P. Platel) le 26 août 1897 à l'occasion de sa cinquantaine de religion, le disait en quelques lignes qui durent grandement réjouir l'heureux jubilaire ; il l'avait conservée avec plusieurs autres dans un petit carton portant ce titre : *ma cinquantaine.*

« On va fêter votre cinquantaine, *votre centenaire*, comme disent et pensent tous ceux qui apprécient à leur juste valeur les années militantes, si bien remplies, que vous avez passées au service de Notre-Seigneur dans sa Compagnie. Ce me serait joie très douce de prendre une part active aux souhaits qui vont vous être offerts et aux actions de grâces rendues à Dieu pour tous les biens dont cette longue période de votre vie religieuse a été comblée Ne pouvant rentrer en France assez tôt pour me trouver à Tours le 29, du moins je m'unirai de cœur à tout ce qui sera fait ou dit à Notre-Dame d'Oé pour le bon Père Patissier ; je remercierai Notre-Seigneur de vous avoir fait si dévoué et si joyeux, sans un nuage à votre horizon, sans une concession à l'amour du repos, pendant ces cinquante années de souriante jeunesse et de radieuse activité : lui demandant de vous laisser bien longtemps encore au milieu de nous pour la consolation et l'édification de toute la Province. — Au nom de la Compagnie, je vous remercie, mon Révérend et cher Père, de lui avoir été très fidèle et je vous bénis de tout cœur bien affectueusement. Rᵉ Vᵉ servus et frater in Christo. »

Nous ne pouvons suivre partout le vénéré Père, à Brugelette, à Lille, à Metz, à Brest, à Laval... Partout il se montra l'ouvrier infatigable, le soldat joyeux et vaillant, l'homme de foi et d'obéissance jusqu'à l'abnégation complète, un apôtre chez nous et au dehors par son admirable charité, un enfant de Dieu et de la Compagnie par sa merveilleuse simplicité.

A Metz il se faisait linger pendant plusieurs mois pour remplacer nos Frères, sur un désir du Supérieur à peine exprimé.

Ici même à Tours, averti une heure à l'avance, il remplaçait simplement un prédicateur de renom, promis et attendu pour un triduum très suivi. Il aimait à raconter les prétendus signes de déconvenue de l'auditoire à son arrivée dans la chaire, et le petit mot spirituel qui lui avait gagné les réelles sympathies de tout son monde.

Son amour de Dieu et des âmes le rendait absolument infatigable, et l'empêchait même de douter et d'hésiter devant une œuvre apostolique. On pourrait raconter sa vie extérieure et intime, mois par mois, au moyen de ces feuilles très soigneusement tenues où il inscrivait fidèlement les travaux faits et les travaux à faire, les *acta* et les *agenda*, comme aussi les pensées pieuses, ses prières, ses projets, ses désirs ; il garda cette coutume jusqu'au moment

de recevoir l'Extrême-Onction. — Et rien que l'énorme carton où est enfermée de la sorte l'histoire de sa vie donne une idée de tout ce qu'il a fait pour le bon Dieu.

Tant de zèle avec un joyeux entrain avait rendu le vénéré Père extrêmement populaire dans ce pays de Touraine où il passa les vingt-cinq dernières années de sa vie... Le clergé comme les fidèles l'appréciait extrêmement ; nous en recueillons encore les témoignages sur les lèvres des prêtres ; et tel ou tel qui ne semble pas un enthousiaste nous disait de lui : « Oh ! le bon Père ! »

Il n'y a peut-être pas beaucoup de paroises dans le diocèse qu'il n'ait évangélisées une, deux et trois fois : missions, triduums, adorations, 1res Communions ; il était toujours prêt. On nous a raconté que dans telle paroisse (Souzay) son arrivée était une fête : la jeunesse du pays allait solennellement le recevoir à la gare, on se disputait le sac, le parapluie, le manteau — et c'était un cortège triomphal jusqu'à l'église.

Son amour des âmes dépassait bien du reste les limites de la Touraine. Il n'y a pas d'œuvres catholiques de notre temps à laquelle il ne se soit intéressé ; nous avons retrouvé dans ses papiers un bon nombre de lettres des catholiques les plus en vue. Hardi et modeste tout à la fois, il n'hésitait pas à entrer en relations avec tous les hommes d'œuvres : cela restait d'ailleurs son secret et celui de Dieu. Ainsi fut-il en correspondance avec M. de Mun pour les *œuvres des cercles ;* avec les fondateurs et fondatrices de la Garde d'honneur qu'il aidait de sa parole et de ses écrits, organisant avec eux le *Cadran de la Miséricorde ;* avec les promoteurs des derniers *grands pèlerinages* à Paray-le-Monial, ou des *consécrations nationales* au Sacré-Cœur, qu'il conseillait et encourageait. Bien des projets lui furent soumis avant l'exécution, comme il soumettait les siens à l'approbation de ses plus zélés amis.

D'autres œuvres plus ou moins importantes occupaient encore son esprit et son cœur : *Œuvre du chapelet quotidien*, à réciter dans chaque paroisse ; *œuvre des Enfants Adorateurs*, qui, le nom l'indique, devait constituer au St-Sacrement une garde d'honneur enfantine ; *œuvre de la Bouchée de pain*, qui demande à tous de prélever sur chaque repas une part, si minime qu'elle soit, pour les pauvres ; ligue de la *Sainte Messe*, ligue de la *Communion hebdomadaire*, etc., etc.

Il avait enfin *ses œuvres à lui :* et il faut citer en première ligne ses efforts sans cesse renouvelés pour faire donner la confirmation aux enfants avant la première Communion et dès l'âge de raison. Il eut la joie de voir ses arguments approuvés dans des actes pontificaux, et plus d'un évêque se déclarant convaincu passa de la théorie à la pratique. On peut constater dans la correspondance que le Père avait gardée quelle fut son influence à ce point de vue... Sa brochure *de l'Age auquel il convient d'admettre les*

enfants au sacrement de Confirmation devint le sujet de nombreuses conférences ecclésiastiques ; revues et journaux s'en occupèrent, et si plusieurs évêques lui répondirent en faisant valoir des difficultés et des raisons presque toujours extrinsèques à la question, rien ne dut consoler le zélé apôtre comme la lettre du cardinal Coullié, archevêque de Lyon, ou les approbations de son grand et intime ami, Mgr Renou, archevêque de Tours. — Trois éditions de son petit ouvrage s'écoulèrent en peu d'années.

C'était encore une de ses œuvres de choix, que de provoquer une croisade de prières, d'œuvres saintes, et d'efforts généreux chaque fois que revenaient des élections générales dans le pays et l'on sait si cette épreuve se renouvelle fréquemment ! Sans se lasser, le P. Patissier écrivait de nouveau une petite brochure de propagande ; elle porta finalement ce titre : *Le patriotisme chrétien à l'heure presente*... Depuis longtemps il y soutenait cette thèse, qui finit par prévaloir aujourd'hui, que les catholiques et le clergé lui-même ne peuvent se désintéresser des élections ; et plusieurs, qui depuis trois ou quatre ans ont développé ces idées, n'ont eu qu'à puiser dans les humbles brochures du P. Patissier ; ils y ont trouvé les meilleures de leurs citations empruntées à nos évêques ; le Père le faisait remarquer avec joie : — il y voyait une dernière récompense de son travail.

Qu'il soit permis de signaler enfin ses *Paroles d'espérance*. Elles furent les bienvenues pour beaucoup d'âmes ; il les réunissait ou les écrivait avec son « Patriotisme chrétien », au moment même où la police descendait chez lui et le soumettait à toutes les tracasseries que l'on sait. Il avait lui-même alors besoin de les transcrire et de les méditer : elles ont ce caractère particulier qu'elles sont le cri d'espoir d'un soldat qui veut lutter sans trêve et plus que jamais. C'est par là qu'elles ont fait du bien, et qu'elles nous peignent une fois de plus au naturel le vaillant qui les écrivit et les pratiqua jusqu'au bout.

Au zèle des âmes, le P. Patissier joignait une admirable charité, et ce fut peut-être la raison principale des succès de son apostolat. Les prêtres surtout sentirent toujours en lui un ami. Il les aimait et il le leur montrait ; il leur apportait la joie. Et quand il revenait au milieu de nous, après avoir passé de longs jours auprès d'eux, jamais nous n'entendîmes de lui un mot de critique, une parole moins charitable. C'est vraiment un trait particulier de sa haute vertu qu'il faut noter ici. Cet homme nécessairement si répandu au dehors, qui voyait et entendait sans cesse mille et mille choses qu'aucun devoir de discrétion ne l'obligeait à garder pour lui, ne se permit jamais, que je sache, une parole capable de faire de la peine. Il ne manquait pour cela ni de gaité, ni d'entrain, ni même à l'occasion de joyeuse malice. Et c'est sans doute une vertu que la Compagnie garde avec soin, que cette réserve charitable dans les conversations ; des étrangers mêmes en ont pu

faire la remarque. Mais il est bon de la signaler chez l'un de ses enfants quand elle y brille d'un éclat plus rayonnant.

On comprend que cette charité exquise le P. Patissier la gardait encore mieux vis-à-vis de ses frères. Il aimait la Compagnie avec une tendresse d'enfant : de là vient qu'il acceptait d'elle, comme d'une mère, avec une merveilleuse simplicité, les petits plaisirs et gâteries dont elle a le secret de réjouir notre vie. Nul comme lui ne goûtait une fête, un jour de congé, une *gaudiosa :* rien que de voir sa joie en pareille circonstance dilatait les cœurs de ceux qui l'entouraient. Ses bouts rimés qui n'avaient pas grande valeur artistique (il n'y prétendait guère,) sont restés célèbres, non moins que certain jeu de boule où Mgr Renou vint parfois faire sa partie.

Si le Père aimait nos récréations, il aimait plus encore nos coutumes, nos règles, toute la vie de la Compagnie. — Il aimait notre histoire ; il aimait nos saints ; une feuille jaunie par le temps et l'usage fut retrouvée où il avait transcrit les oraisons de tous nos saints et la prière de S. J. Berchmans pour obtenir avec la persévérance et le don de pureté la grâce de bien remplir les ministères de la Compagnie.

Il aimait surtout S. Ignace et S. François-Xavier. Chaque année vers la fin de février il recommençait une *campagne* et semait la prière de la Neuvaine de grâce à des milliers d'exemplaires... Beaucoup de réponses venues des grands et petits séminaires, des communautés, des chrétiens du monde attestaient les fruits obtenus : on y demande de nouvelles feuilles, on y parle de grâces accordées, de guérisons, de conversions. Avec cette neuvaine le P. Patissier aimait encore à propager la dévotion à l'eau bénite de S. Ignace, il obtenait par elle des grâces très consolantes.

C'était enfin une des marques connues de sa charité parmi nous, que la parfaite bonne humeur avec laquelle il acceptait toutes les plaisanteries. On ne l'entendit jamais les relever d'une façon amère ou qui témoignât quelque dépit... et l'on devine pourtant que plus d'une fois elles purent dépasser les bornes que permettent un aimable enjouement d'une part et de l'autre la plus aimable condescendance. A certaines heures le Père devenait un peu le jouet de tous ; il l'acceptait si bien qu'en vérité il semblait y prendre plaisir... On pouvait alors dénaturer chacune de ses paroles, les exagérer, les tronquer de manière à les rendre ridicules, on pouvait même plaisanter de ses œuvres et de ses pensées les plus chères... Il ne répondait qu'en souriant. Surtout il évitait les discussions. Il avait sur tous ces points un programme qu'il s'était fait, plein de bon sens et de surnaturel. Il écrivait en 1892, durant sa retraite sans doute, cette page retrouvée dans ses notes :

« Une pratique de charité,

« Être plus disposé à justifier une proposition obscure du prochain qu'à la condamner. (S. Ignace.)

» Dans le laisser-aller de la conversation, en récréation, il n'est pas rare d'émettre des propositions qui ont échappé à la réflexion. Elles ne renferment du reste rien contre la foi, contre les mœurs. Parfois, l'histoire aurait à revendiquer ses droits ; la science pourrait exiger plus d'exactitude.

» De grâce, ne contredisons pas, ne reprenons pas...

» Une récréation doit être une récréation, non pas un sermon, une classe, une conférence, une leçon... laissons passer, c'est le mieux, le plus sûr ; la charité sera pratiquée, la vérité finalement ne sera pas lésée.

» Dans les discussions gardons-nous bien de soutenir notre jugement avec opiniâtreté. Que de fois l'amour-propre s'en mêle ! Et quand deux amours-propres sont en jeu que devient la vérité ? Chacun veut la tirer de son côté, non pour la défendre, mais pour se défendre soi-même.

» C'est le cas d'appliquer la doctrine des paroles utiles..., aussi et surtout des paroles inutiles. »

Une autre feuille, datée de 1892 *Retraite*, porte également :

« Loi commune de la charité.

« Promptiorem esse debere ad salvandam propositionem proximi quam ad eam condemnandam. »

» A quoi bon reprendre, riposter ? (en dehors des discussions sérieuses, sérieusement faites) v. g. en récréation... Le laisser passer ne compromet ni la vérité, ni l'histoire, ni la foi, ni les mœurs. On plaisante, on dit une naïveté, on exagère... on embellit un fait... La récréation n'est-elle pas une détente ? Laissez dire, on se reposera... Et puis les discussions n'amènent guère la lumière... le pauvre amour-propre est là... Ne pas perdre l'occasion de pratiquer la onzième règle : on passe pour naïf, simple, ignorant... Oh ! la belle science ! Excuser, ne pas s'excuser ! »

« Excuser, ne pas s'excuser ! » comme le Père la possédait cette belle science ! Et l'on pouvait croire, disais-je, qu'il la pratiquait tout naturellement, qu'il avait même quelque plaisir à se laisser taquiner... Mais combien surnaturel ce plaisir !

Sur une troisième feuille, qui contenait sans doute certaines notes à développer dans une ouverture de conscience, il marquait ses difficultés, et il renvoyait au bas de la page à quelques citations de l'*Imitation* :

« Oportet ut discas teipsum in multis frangere, si vis pacem et concordiam cum aliis habere. » (*Im.*, l. 1, ch. 17.)

« Exardesce contra te, nec patiaris tumorem in te vivere : sed ita subjectum et parvulum te exhibe, ut omnes super te ambulare possint et sicut lutum platearum conculcare. » (*Imit.*, l. 3, ch. 13, 5.)

La conclusion est à retenir : « Deo gratias, le 23 août 1899. »

On retrouve dans ces lignes le profond esprit de foi du vénéré Père. C'était encore là en effet l'une des caractéristiques de son âme et de sa vertu : l'esprit de foi. Il le portait partout avec lui. C'était le principe de son

zèle infatigable... de sa charité, de son obéissance parfaite. Une foi profonde animait aussi toutes ses dévotions; le surnaturel était sa vie; il ne lui arrivait jamais de douter de l'efficacité des moyens de grâce; il croyait fermement pouvoir tout obtenir. Et lui qui agissait comme si tout dépendait de lui seul, il priait selon le conseil de S. Ignace comme si Dieu seul devait tout faire, et avec la certitude que Dieu ferait tout. Il invoquait avec confiance S. Antoine de Padoue, et le remerciait d'une manière touchante des moindres choses obtenues; il voulait remettre en honneur le culte de S. François de Paule, un des thaumaturges de la Touraine; mais par-dessus tous les autres S. Martin lui était cher. Chaque jour il faisait un pèlerinage à la basilique et la dernière fois qu'il célébra la fête du saint, le 11 novembre 1903, déjà bien atteint par le mal qui devait nous l'enlever, il doutait si peu de sa guérison qu'il voulut se remettre au réfectoire, au régime commun.

Toutes ses journées étaient à Dieu jusque dans le détail. Combien de feuilles il a laissées portant ce titre « Misericordias Domini in æternum cantabo » — et au-dessous, chaque heure de la matinée et de la soirée, depuis le lever jusqu'au coucher, était inscrite avec une intention particulière; c'était son *cadran de la Miséricorde.* De ses rapports avec le P. Jeantier, le célèbre apôtre de la dévotion aux Sts Anges, le P. Patissier avait encore conservé un attrait spécial à les invoquer, et à les faire honorer. On voit quelle place la prière, simple et confiante, avait dans cette vie; et je ne parle pas de ce que son cœur lui inspirait évidemment à l'égard de S. Joseph, de la T. Sainte Vierge et du Sacré-Cœur de Jésus.

Le même esprit de foi le guidait dans ses rapports avec les âmes; il n'écrivait jamais que dans un but apostolique, pour recommander une œuvre, une dévotion; et d'ailleurs, je l'ai marqué plus haut, il n'hésitait jamais à écrire, ou du moins ne se laissait arrêter par aucun motif humain.

Après avoir rappelé le zèle, la charité très simple et la grande foi du P. Patissier, on ne serait pas complet si l'on ne disait un mot de son originalité. — Ce n'était pas en effet une âme banale que ce missionnaire soldat, on a pu s'en apercevoir. La grâce sans doute lui avait imprimé un cachet spécial de bonté, de vaillance et de générosité. Mais il avait aussi de sa nature des traits bien à lui. Il était gai, plein d'entrain, aimant la plaisanterie, il eût été volontiers un peu *farceur.* On lui a reproché aimablement ce que l'on appelait ses *insinuations :* plaisante manière d'exprimer et d'obtenir ce qu'il voulait. Elle aurait pu passer pour un peu politique aux yeux de qui ne le connaissait point. Ce qui n'était d'abord qu'une façon plaisante, souvent gracieuse de demander, était bien devenu à la longue une sorte d'habitude, mais toujours amusante et dont le Père tout le premier aimait à rire.

Il était servi par une imagination très vive et sentait non moins vivement. De là vient que dans ses petits écrits, il se laissait aller un peu loin

de son sujet parfois, et souvent en dehors de la stricte logique des choses. Il ignorait l'art de composer un livre et d'en ordonner les parties. Ceux à qui il avait humblement recours pour quelques retouches se montrèrent plus d'une fois impitoyables, et il leur en avait une profonde reconnaissance. Il n'était pas non plus styliste, et n'aurait point su tirer de son imagination et de sa sensibilité des descriptions littéraires et des pages très émotionnantes. Mais les dons de son âme se retrouvaient tout entiers dans ses prédications de missions. Alors il avait des idées à lui, des rapprochements et des contrastes inattendus qui devaient saisir les âmes, des comparaisons fort heureuses... Il a laissé la preuve de tout cela dans des notes volumineuses ; ses discours n'étaient pas écrits d'un bout à l'autre, mais toujours le plan l'était en quelques lignes.

C'est qu'en dehors de ses missions le P. Patissier ne perdait point son temps. Tout en menant ses œuvres nombreuses, et préparant de nouvelles prédications, il avait pris au cours de sa longue vie, dans ses lectures, des notes utiles qu'il aimait à relier et qu'il employait au bon moment. Le travail fut jusqu'au bout sa grande vertu — le travail pour les âmes. Il ne reculait devant aucune fatigue pour leur service, et abusait de sa robuste santé pour le bien. C'était devenu chez lui une habitude, tellement qu'à la fin, lorsque réellement il était déjà très malade, il faisait encore des choses devant lesquelles eût reculé un homme vigoureux.

Au commencement de juillet 1903, malgré une pénible indisposition, il allait assister à la procession de S. Martin à Marmoutier — s'y rendait à pied, demeurait debout durant toute la cérémonie, revenait encore à pied ; et en arrivant à sept heures, épuisé de fatigue, repartait sans rien prendre pour aller assister un mourant. Quelques semaines plus tard il allait de nouveau en expédition apostolique, alors qu'il ne pouvait déjà plus se nourrir que de lait pris en petite quantité.

Au commencement de septembre il put faire de longues séances au confessionnal à la retraite ecclésiastique.

C'étaient ses dernières œuvres au dehors : à la fin d'octobre survenaient des vomissements très graves qui ne laissaient plus de doute sur le caractère de la maladie. Le médecin nous dit que le Père ne passerait pas l'hiver : c'était oublier la robuste constitution du malade... Mais à partir de ce moment, sauf quelques visites héroïques à des malades qui étaient moins atteints que lui, le Père dut rester à la maison.

Il n'en continua pas moins à travailler pour les âmes... Il accueillait tous ceux qui venaient le voir, et ses pénitents venaient encore nombreux.

Tout le temps qu'ils ne lui prenaient pas, il le donnait à la composition et à la révision de ses petits ouvrages. Je ne sais pas de chose aussi édifiante que cet acharnement au travail... à quelque heure que je pusse entrer dans sa chambre, je trouvais le Père à sa table, lisant, écrivant, prenant des

notes; il multipliait ses lettres pour lancer ses brochures, se traînait chez ses éditeurs pour presser la besogne; épuisé, il se montrait infatigable. Je pense que durant cet hiver il a bien pu écrire de 1000 à 1500 pages... ces pages portaient souvent un titre, travail de lundi, de jeudi, de vendredi, et indiquaient la tâche accomplie ce jour-là. Et pourtant à chaque visite, le médecin recommandait le repos; la nourriture n'était plus qu'un peu de lait que le Père tenait à prendre avec la communauté, à midi et le soir, par respect pour la vie commune.

Avec ses travaux d'écriture, le Père songeait toujours à des missions, à des prédications... Il se proposait, il se préparait pour tout ministère. Ne voyant que les âmes... il fût parti immédiatement pour commencer un carême si on ne l'eût retenu.

Il alla ainsi jusqu'à Pâques, dévoré de zèle, et semblant ne pas se douter que la fin approchait. Il y eut cependant une alerte au milieu du carême qui le priva de dire la Ste Messe, et fit croire un moment qu'on devrait lui donner l'Extrême-Onction. Le mal ayant été arrêté, le Père continuait à faire des projets, — il préparait un voyage à Paris : c'était pour se reposer, disait-il, mais surtout pour travailler; il devait se mettre en relations avec tous les hommes d'œuvres, écrire sous leur inspiration des tracts et des brochures.

Il notait sur une feuille les personnes qu'il recommandait à Montmartre et à Notre-Dame des Victoires.

Avec sa précision il écrivait aussi, du moins je crois que c'était pour ce voyage de Paris, toutes les choses qu'il devait emporter. Son sac même avait été préparé.

Mais le bon Dieu allait l'appeler... En raison de cette activité, de cette fièvre de travail, et devant tous ces projets d'apostolat et d'avenir, on ne se demandait pas sans quelque inquiétude comment le bon Père accepterait l'idée des derniers Sacrements. Il fallait pourtant y penser et l'avertir, d'autant plus que durant une journée on avait pu craindre un affaiblissement de l'intelligence suivant l'affaiblissement physique.

Ce fut pour celui qui dut prévenir le Père un nouveau motif de bien profonde édification. « Savez-vous, Père, que vous n'êtes pas bien ? — Oh ! assurément, je ne suis pas bien. — Voyez, Père, vous tombez sur le champ de bataille, vous avez travaillé jusqu'au bout. » Une dernière brochure était à l'impression, *Jeanne d'Arc sur les autels*, et le pauvre malade la reçut quelques jours après l'Extrême-Onction; je dis encore quelques mots dans le même sens; le Père me répondit : « Voilà de bonnes choses ! » il n'avait pas manifesté le moindre étonnement, sa figure n'avait pas changé, pas un signe d'émotion. Je lui dis encore : « Cela ne vous fait pas de peine que je vous parle ainsi ? » Sa réponse me fit voir qu'il avait bien compris. « Comment de la peine ! Cela peut faire peine à ces pauvres gens du monde qui

doivent quitter tant de choses auxquelles ils sont attachés. Mais nous, nous allons retrouver tout ce que nous avons aimé, tout ce que nous aimons. »

Le lendemain après la visite du médecin, je repris la conversation de la veille. « Père, le médecin ne vous a pas trouvé bien ; il juge que vous êtes très malade. — Je crois bien ! — Alors, puisque tous les remèdes des hommes sont à peu près inutiles, ne voudriez-vous pas celui du bon Dieu ? — Si vous voulez. — Ne voudriez-vous pas l'Extrême Onction aujourd'hui même ? — Quand vous voudrez. »

Un peu plus tard, le Père me rappela, il avait réglé lui-même tout l'ordre de la cérémonie... Il devait se recoucher vers quatre heures, etc., etc.

A l'heure dite, nous étions tous réunis. Le malade qui avait communié le matin même, voulut encore recevoir le S. Viatique. Il répondait avec calme et piété à toutes les prières. Il nous édifia beaucoup par quelques mots très simples qui venaient bien du fond de son cœur ; et nous dit entre autres choses qu'il voulait avec la grâce de Dieu, nous donner l'exemple d'une vraie mort de Jésuite...

Ce fut bien cela : nous devions encore conserver notre cher malade pendant plus de six semaines. C'était le 10 avril, Dimanche de Quasimodo, aux premières vêpres de la fête de S. Léon, son patron, qu'il avait reçu les derniers sacrements, il ne devait partir pour le ciel que le 1er juin.

Durant tout ce temps, il conserva un calme admirable, une résignation parfaite, une patience qui jamais ne se démentit. Et pourtant les journées et les nuits étaient bien longues, parfois le pauvre estomac était douloureusement embarrassé, le malade avait à supporter une fatigue, un épuisement très pénible et très senti ; plus tard le séjour au lit amena des plaies. Enfin et par-dessus tout j'ai lieu de croire que le bon Père a gardé pendant de longs jours et presque jusqu'à la fin la conviction qu'on ne savait pas le soigner, qu'on ne le nourrissait pas comme on eût pu le faire, et qu'on le laissait mourir de faim. — Durant les mois d'hiver, il n'avait jamais pu accepter l'idée qu'un régime lacté lui fût nécessaire et pût lui suffire... Une remarque qu'il me fit un jour durant ses dernières semaines d'agonie me montra qu'il gardait la même idée. Cependant, enfant d'obéissance, — le mot est bien choisi, car il était d'une obéissance parfaite, et il avait l'abandon et la simplicité d'un petit enfant, — enfant d'obéissance, il ne fit plus aucune réclamation : il accepta tout sans même plus témoigner aucun désir.

Il faudrait noter encore ses dévotions des derniers jours, et leur originalité... Bien avant de s'aliter tout à fait, il occupait de longues nuits d'insomnie à faire de pieux pèlerinages qui le transportaient d'un bout à l'autre du monde ; il se félicitait de pouvoir faire facilement sa méditation, avec beaucoup de consolations ; il la préparait toujours avec grand soin,

bien avant le quart d'heure fixé par la règle gardant en cela une coutume qui pour lui, je crois, datait de très loin ; il disait qu'elle lui avait beaucoup profité. Ce fut certainement une faveur de Notre-Seigneur que malgré sa maladie d'estomac, il ait pu dire la messe jusqu'au jour où les jambes refusèrent de le porter, puis recevoir la communion quotidienne jusqu'à la veille de son départ pour le ciel.

Il avait souvent le soir dans les dernières semaines de lente agonie de touchantes effusions de piété. Ainsi, après avoir baisé plusieurs fois le crucifix, en le tenant à la main, les yeux fixés sur Notre-Seigneur il disait un jour : « Mon Jésus qui avez tant souffert pour moi, je vous renouvelle le sacrifice de ma vie, pour votre plus grande gloire, pour la plus grande gloire de la Sainte Vierge Marie et des saints de la Compagnie. »

Un peu auparavant, répétant la petite prière : Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur, mon esprit et ma vie ! « Ma vie ! ajouta-t-il, elle ne m'appartient pas. » « *Sume et suscipe Domine universam libertatem...* »

Un autre jour on lui disait : « Vous serez bien accueilli ; nos saints vous ouvriront leurs bras. — Eh ! si vous croyez que je fermerai les miens, » répondit-il. — On lui faisait répéter l'invocation à Jésus, Marie, Joseph..., et on lui rappelait qu' « ils ont fondé la Compagnie de Jésus ». « *Nos fundavimus societatem Jesu* », selon le mot d'un ménologe que lui-même aimait jadis à répéter. — « Oui, dit le Père, quel bon coup ils ont fait ce jour-là ! — Ils en ont fait de temps en temps de bien bons. — Ils n'en ont peut-être pas fait beaucoup d'aussi bons. »

Et comme un jour encore on lui suggérait quelques aspirations vers le ciel : « Mon Jésus, donnez-moi votre ciel, — non pas pour me reposer, — mais pour que je puisse vous y mieux aimer !... » il reprenait avec un ton de conviction et un naturel qui ne permettait pas de retenir un sourire... « Oh non ! pas pour me reposer !... »

Il devait pourtant bien aller jouir du repos mérité ce bon et saint travailleur. Le 31 mai, au soir, dernier jour du mois de Marie, le frère infirmier vit que ses yeux s'étaient fixés immobiles sur un point. — Que regardez-vous ? — Je regarde, répondit-il, l'image, gage du salut... il parlait d'une grande image représentant Notre-Seigneur en Croix et fixée un pied de son lit depuis six semaines. C'était une dernière parole d'amour et de confiance après beaucoup d'autres... il s'endormit là-dessus et eut une nuit paisible. Le lendemain au matin, nous remarquions que le sommeil n'était pas naturel... il devait finir par la mort... Quelques minutes après que nous eûmes récité les prières des agonisants le Père rendait son âme au bon Dieu.

C'était le 1er juin, à l'ouverture du mois du Sacré-Cœur, à neuf heures du matin, tandis que les gardes d'honneur rendaient, je crois, un hommage tout particulier au divin Cœur — dévotion qui lui avait été chère. Le lende-

main nous devions célébrer cette Fête-Dieu, qui avait été pour lui la grande fête durant toute sa vie ; chaque année il préparait à Notre-Seigneur des tabernacles de choix pour ce jour des grandes louanges à l'Eucharistie ; et l'année précédente encore, malgré son épuisement, il avait prêché, si je me rappelle bien, à cette date une dernière retraite de première communion !

Les obsèques du P. Patissier furent un petit triomphe pour lui et pour la Compagnie qu'il avait tant aimée... Une foule nombreuse voulut revoir les traits de celui qu'on avait si souvent rencontré par les rues de la ville, toujours occupé de Dieu, souvent plongé dans son bréviaire. On vint le voir dans la petite chambre de l'entrée. Mgr Renou, beaucoup de membres du Chapitre, beaucoup de prêtres de la ville et des environs assistaient à la messe d'enterrement, la grande nef de la cathédrale était pleine ; les hommes s'y pressaient aussi nombreux que les femmes. Spontanément le clergé voulut une messe solennelle de *Requiem*... deux anciens élèves de St-Grégoire, vicaires dans la ville, faisaient les fonctions de diacre et de sous-diacre. — Que de là-haut le *bon Père Patissier*, comme on dit toujours, bénisse et réconforte ses amis de la terre, toujours nombreux en ce pays de Touraine qu'il a tant aimé et si courageusement évangélisé.

Le R. P. Charles Royer

(1846-1903)

(Ancien Supérieur de la mission de Trincomali.)

ALFRED Royer (que plus tard on connut sous le prénom de Charles), naquit à Pont-à-Mousson le 4 octobre 1846. Son père, honorable commerçant, était fidèle aux traditions de la famille, si chrétienne que, dira plus tard M. le curé de Sornéville, elle méritait comme récompense de donner à l'Église un missionnaire.

Entré, en 1859, au petit séminaire, il s'y fit remarquer par cette facilité à tout s'assimiler, qui fut sa qualité distinctive. Musique, lettres, sciences, tout lui était familier, il excellait en tout.

Il avait perdu sa mère en 1850 ; son père s'était remarié ; un de ses oncles le prit avec lui et se chargea de son éducation.

Il fut élève du collège de Saint-Brieuc et termina ses études au lycée de Brest avec le plus grand succès. Presque chaque année le prix d'excellence, et de dix à quatorze nominations. Résultats d'autant plus méritoires que ses efforts n'étaient pas toujours secondés par ses forces. Une maladie, dont les médecins n'espéraient point la guérison, le fit souffrir longtemps et faillit même lui interdire l'accès du sacerdoce.

Une heureuse opération leva l'obstacle ; mais sa santé resta précaire au

grand séminaire de Nancy, où il entra le 2 octobre 1865. Il y acheva cependant ses études avec succès, entouré de l'estime de tous, sans qu'on eût de reproches à lui faire qu'une réserve excessive.

Trop jeune, il attendit, comme maître d'études, au petit séminaire, que l'âge du sacerdoce fût arrivé, fut ordonné prêtre en pleine guerre, le 17 décembre 1870, et, quelques mois après, malgré les efforts qu'on fit pour le retenir, fut nommé maître auxiliaire à la maison des Étudiants, à Nancy.

C'est là que se fit entendre l'appel de Dieu. Sa décision n'étonna point ses confrères. L'un d'entre eux, à qui l'on demandait quelques détails sur ses qualités et ses défauts, répondait : « Vous me demandez de révéler aussi ses défauts. Je vous avoue que j'en serais bien en peine... à moins que c'en soit un de soutenir *mordicus* une idée dont on est sûr. »

En 1873, il entrait au noviciat des Jésuites à Saint-Acheul et attirait déjà l'attention par d'agréables prédications au pèlerinage de Saint-Joseph établi dans cette maison. Deux ans après, nous le retrouvons professeur au collège de Reims. Ses talents vont se perdre ou s'absorber dans la tâche si attachante mais obscure de l'enseignement.

Ce qu'il fut, ses élèves pourraient le dire; mais ces menus incidents du collège n'ajouteraient guère à l'intérêt de cette notice ou à l'honneur du P. Royer. On mettait largement à contribution pour les fêtes scolaires ses talents artistiques et sa complaisance inépuisable.

Il connut avec les joies de l'enseignement les angoisses d'une première dispersion en 1880.

La première fureur de l'ouragan passée, il avait repris à Reims son ministère humble et fécond, quand en 1887 il fut envoyé à Saint-Dizier.

Celui qui l'a le mieux connu, son vénérable Supérieur, M. le chanoine Cousin, résume en ces mots ses neuf ans de travail apostolique au collège de l'Immaculée Conception : « En lui j'ai remarqué le coup d'œil prompt et sûr d'un organisateur intelligent pour bien disposer avec ordre les détails d'une maison et d'une communauté. A cette intelligence vive s'unissait en lui une grande et sincère bonté de cœur ; il sentait les souffrances des autres et jusqu'aux larmes. Il savait préparer et mettre en train tout ce qui donne de la vie à un collège, grâce à cet accent de bonne gaieté et de joyeuse amabilité qui était toujours au fond de son caractère et jaillissait en rire franc, spirituel, qui des yeux passait aux lèvres. »

Quitter ce collège avec lequel il s'était en quelque sorte identifié fut pour lui un déchirement ; mais il l'accepta avec une religieuse sérénité.

* * *

Quand, à la fin de juin 1896, il reçut sa feuille de route pour Ceylan, rien ne fut changé dans la fermeté de son travail, rien ne put faire soupçonner le secret dont il ne s'ouvrit que quelques semaines plus tard.

Et pour lui le sacrifice était plus grand que pour d'autres. Il connaissait son peu d'aptitude pour l'étude des langues ; son âge ajoutait encore aux difficultés naturelles. Puis, l'apostolat dans les pays infidèles, il ne l'avait pas demandé.

Si la peine de la séparation fut grande, il en garda pour Dieu la secrète offrande.

Son premier mot, quand il vit l'un des Pères qui allait être son enfant dans sa nouvelle mission, fut : « Félicitons-nous, mon Père, et plaçons cette grâce sous la garde du Sacré-Cœur ! » Par dévotion pour le Sacré-Cœur, qu'il avait toujours beaucoup honoré, il fit, avant de quitter la France, un pèlerinage à Paray et célébra la sainte Messe à l'autel des apparitions. Abordant à Batticaloa un premier vendredi du mois, il vit dans cette coïncidence une nouvelle délicatesse du divin Maître.

Bientôt les fièvres, le malaise, la chaleur pénible pour son tempérament, lui firent entrevoir la croix que Dieu lui réservait. Les forces revinrent au bout de quelques mois, et avec elles l'entrain, l'activité. Il en était besoin dans cette mission, où le nombre des ouvriers n'avait pas égalé leur zèle. Les écoles à entretenir, à fonder, les paroisses à organiser, de nouveaux centres à créer. La tâche était grande. Et pour la mener à bonne fin, il ne pouvait guère compter sur l'obéissance et la foi des chrétiens. Dès qu'il montra une juste fermeté, ce furent des récriminations, des murmures, une révolte, dont nos lecteurs n'ont pas perdu le souvenir. Il y eut deux mois particulièrement pénibles : les Pères furent assiégés dans le presbytère, menacés du couteau par des furieux ; on médita un schisme, on envoya une délégation à Colombo, pour en ramener le meneur Alvarez.

Enfin, la sage direction du Vicaire apostolique, la patience des Pères, l'indulgence au moment opportun, après la condamnation juridique des séditieux, eurent raison de la rébellion. Les esprits se calmèrent et Batticaloa vit renaître une paix que depuis lors rien n'a troublée.

A ces persécutions s'ajoutaient des deuils de famille. Le P. Outerleys, premier procureur de la Mission, tombait foudroyé par la maladie. Jamais on ne vit mieux la tendresse de cœur du P. Royer. Quand il voulut donner au mourant les derniers sacrements, il ne put proférer une parole, muet de douleur et dut laisser un autre Père administrer au malade l'extrême-onction.

En attendant le successeur du défunt, il prit en main la gestion des finances. Mais, quelque temps qu'il donnât à ces minutieuses questions, il n'oubliait pas les autres branches de l'administration. Les écoles surtout attiraient son attention. Il en avait trouvé treize ; à son départ, il en laissait plus de quarante. C'était sa préoccupation principale : « *Da mihi animas*, écrivait-il, c'est-à-dire donnez-moi des écoles ! » Une école est la clef d'un village. A l'école, le missionnaire parle et fait connaître avec prudence

notre sainte religion. Malheureusement, ces écoles coûtent cher, tant qu'elles ne sont pas adoptées par le gouvernement, et obtenir cette adoption est la source de mille tracas. »

Le P. Royer aimait à se rendre en personne à l'ouverture d'une nouvelle école, et il emportait chaque fois son appareil de photographie. Il jouissait de voir les païens venir à lui, et ne se lassait pas de contempler ces scènes, pour s'exciter à faire plus encore Le vieux préfet des études revivait en lui, quand on l'invitait à présider une séance scolaire.

Par circonstance plus encore que par goût, il devait se faire architecte, entrepreneur. L'église Sainte-Marie s'acheva sous son habile direction. Pour l'orgue envoyé de Boulogne par le P. du Coëtlosquet, il commanda un buffet et en surveilla chaque jour l'exécution. Il monta lui-même les tuyaux, besogne qui le fatiguait tant qu'il dut par prudence l'interrompre.

Il n'oubliait point les malades, chère portion de son troupeau. Chaque jour, il recevait à sa porte, fiévreux, bébés malingres, asthmatiques. A tous, il prodiguait ses soins avec une patience vraiment surnaturelle. On la vit dans tout son jour lors de l'épidémie cholérique, dont nous avons ici même relaté les péripéties. . . . .

Peu à peu s'achevait ainsi son temps de supériorat. Son successeur, quand il fut nommé, comptait garder auprès de lui le P. Royer, dont l'expérience lui eût été précieuse. Et il en avait été ainsi décidé. Mais celui-ci, par suite d'un malentendu, s'embarqua pour l'Europe ; par humilité, il partit presque furtivement, sans faire ses adieux. Aussi ses enfants lui écrivirent-ils, dès qu'ils surent la nouvelle. Dans une de ces lettres, écrite en anglais, *Mariam* répète comme un refrain cette phrase, peut-être tout ce qu'il sait de français : « Mon R. P. Supérieur, portez-moi avec vous à France, s'il vous plaît. » On nous saura gré d'en transcrire une autre, telle qu'elle est sortie de la plume et du cœur de l'auteur :

« Je vous remercie pour votre excellente lettre que j'ai reçue de nos Monseigneur à lundi la 1er décembre J'étais bien triste, je suis bien triste, je serai bien triste. Comme vous me dites par la passée lettre de Colombo je désire de savoir si vous reviendrez ou non. S'il vous plait, écrivez-moi une lettre en Français Comme vous êtes mon Révérend et bien cher Supérieur, je vous prie d'aider moi pour devenir un Jésuite comme je vous demande. Maintenant je suis un plus bon enfant que devant Je ferai des efforts d'être un excellent séminariste comme vous me dites. Cependant si vous ne venez pas ici je vous prie d'appeler moi avec vous. Je donne à Dieu toutes les lounages que je reçois à l'échole. Maintenant avec l'aide de ma Mère sainte Marie et aussi avec l'aide de saint Louis je suis la première enfant à la classe de mathématique et aussi dans la classe d'anglais. J'aime la mathématique bien. A lundi le 16me décembre nous les séminaristes avons un

examen en Latin dans notre excellent Séminaire. Je sais sept cents mots en latin. Je vous écrirez une lettre en Latin après trois mois s'il plaît à Dieu. Je travaille bien à l'échole pour la gloire de Dieu.

« Je dis « Bonjour » pour tous vos amis en France, principalement à votre Supérieur Général que j'aime bien. Je crois que vous direz « Bonjour » à ma part à tous vos amis, mais à votre Supérieur Général principalement et obtenirez sa bénédiction. »

La traversée fut mortelle. A peine le Père était-il à bord que la dysenterie se déclara. Elle le mina pendant tout le trajet. Il aborda épuisé à Marseille. Il traversa les villes où jadis les Jésuites enseignaient, prêchaient. Partout des ruines, qui durent ajouter à sa tristesse. Il était si défait que ses frères ne le reconnaissaient pas. La charité des Jésuites belges lui offrit au noviciat d'Arlon un refuge et des soins que le malade n'eût pas trouvés en France. Il y arriva vers la mi-décembre. Son état ne donnait point encore d'inquiétudes. La dysenterie était vaincue, mais les forces baissaient. Aucun organe n'était atteint ; il se mourait d'épuisement universel.

Le 31 décembre, le Dr Vesselle, de Saint-Dizier, ami intime du P. Royer, mandé par dépêche, venait lui apporter moins les secours de l'art désormais impuissant que les consolations de l'amitié.

Averti du danger, le Père se confessa, communia et demanda l'extrême-onction de lui-même.

Il s'éteignit doucement, le 1er janvier 1903, en prononçant les saints noms de Jésus, Marie, Joseph.

La mission de Ceylan comptait un protecteur de plus au ciel.

V. L.

APPENDICE.

Notice sur les anciens Jésuites massacrés aux journées de septembre 1792,

PAR H. FOUQUERAY.

JACQUES JULES BONNAUD.

SON Éminence le Cardinal Richard, cédant à des demandes chaque jour plus pressantes, a résolu d'instruire la cause des prêtres massacrés à Paris pour la défense de la foi aux journées de septembre 1792 ; à cet effet il a déjà institué le tribunal chargé de faire le procès ordinaire informatif *super fama martyrii, causa martyrii miraculorum seu signorum.* Or,

dans le nombre de ces victimes que le Pape Pie VI n'hésitait pas, un mois après le massacre, à qualifier de *Martyrs*, la Compagnie de Jésus peut être justement fière de compter vingt-deux de ses enfants. Supprimée à l'époque de la Révolution française, elle se perpétuait pourtant en quelque sorte dans les œuvres et les vertus de ses anciens membres ; ceux de ses fils qui tombèrent sous les coups des septembriseurs avaient puisé dans son sein l'orthodoxie qui les signala aux ennemis de l'Église et le courage qui leur fit préférer la mort à un criminel serment. Il est donc bien juste qu'elle mentionne dans ses annales les noms et les actes de ces vaillants défenseurs de la foi. Déjà Crétineau-Joly, dans le dernier volume de l'*Histoire de la Compagnie de Jésus*, leur a consacré quelques lignes. Le Ménologe de l'Assistance de France, à la date des 2, 3, 4 et 5 septembre, les signale à nos hommages et à notre imitation ; mais tous n'y sont point nommés et les détails manquent sur la plupart.

De récentes recherches m'ont permis d'augmenter et de préciser cette page de notre histoire, que je suis heureux d'offrir aux lecteurs des *Lettres de Jersey*. Ce sera en même temps le meilleur moyen de conserver dans la famille le souvenir de nos héros en attendant que le jugement de la cour romaine leur donne une place dans l'histoire de la Sainte Église ([1]).

N'était leur glorieuse mort, les noms de presque tous ces ex-jésuites seraient sans doute tombés dans l'oubli. Sauf Lanfant ([2]) qui eut de son temps la vogue comme prédicateur, Pierre Guérin du Rocher, auteur de l'*Histoire des temps fabuleux*, très attaquée par Voltaire, et Jacques Jules Bonnaud, grand-vicaire de Monseigneur de Marbeuf et auteur de quelques ouvrages de polémique, les autres, tout estimés et influents qu'ils furent chacun dans leur sphère, seraient totalement ignorés de nos jours sans les quelques renseignements biographiques consignés dès la fin du XVIIIe siècle et le commencement du XIXe dans les écrits de l'abbé Barruel et de l'abbé Guileon sur la persécution révolutionnaire. Et là encore, sans parler des inexactitudes, les faits se réduisent à peu de choses sur le passé de nos anciens Jésuites qui, devenus prédicateurs, aumôniers de communauté ou chapelains d'hospice, menèrent la vraie vie apostolique, chargée de mérites devant Dieu mais sans grand prestige aux regards des hommes.

Chacun d'eux cependant aura ici sa notice, plus ou moins longue, suivant l'importance des souvenirs qu'ils ont laissés ([3]).

Celui dont nous parlerons cette fois eut vraiment une physionomie à part ; nous n'en avons malheureusement retrouvé que quelques traits,

1. Nous déclarons nous conformer pleinement au décret d'Urbain VIII en ce qui concerne la vie et la mort de ces victimes de la Révolution.

2. Nous donnons l'ortographe de l'acte de baptême.

3. Il semble inutile pourtant de revenir sur Claude Laporte et sur Nicolas Verron, dont les notices ont été publiées l'une dans les *Études* (20 février 1901), — l'autre dans le *Messager du Cœur de Jésus* (février 1902).

assez pour l'esquisser, assez aussi pour faire regretter la perte des autres qui eussent servi à la reproduire vive et complète ([1]).

Jacques Jules Bonnaud est né au Cap Français, île de St-Dominique, le 27 octobre 1740. Il vint de bonne heure en France et fut élevé au collège des Jésuites de la Flèche. Il avait terminé sa philosophie à dix-huit ans, et entra au noviciat de la Compagnie de Jésus à Paris le 20 décembre 1758. Son noviciat terminé, il fut nommé professeur au collège de Quimper et y resta deux années comme régent de cinquième puis de quatrième.

Il y était en 1762, quand les Parlements expulsèrent les Jésuites de leurs maisons. Dès le mois d'octobre de cette année, il entra au Séminaire St-Firmin, y demeura à peine deux ans et se retira en Flandre vers le milieu de 1764.

Plus tard, devenu docteur en théologie et licencié en droit civil et canon, Jacques Jules Bonnaud se fit agréger au diocèse de Paris où il exerça le saint ministère. Mais ces travaux apostoliques ne l'empêchaient pas d'écrire, sous le voile de l'anonyme, des ouvrages de controverse, fruits de son zèle et de son érudition.

C'est ainsi qu'en 1777 il publia le *Tartufe épistolaire démasqué*, où, sous le pseudonyme de Kokerbourn, il démontrait la supposition des prétendues lettres de Clément XIV, forgées à plaisir par l'ex-oratorien marquis de Caraccioli. En 1779, parut son *Examen critique des Observations sur l'Atlantide de Platon par Bailly*, réponse à un article de l'abbé Creyssent de la Moseille inséré dans le *Journal des Savants* du mois de février de la même année. En 1785, dans son *Hérodote, historien du peuple Hébreu sans le savoir*, il répondit aux critiques de l'*Histoire des temps fabuleux* en défendant le système ingénieux de son confrère Pierre Guérin du Rocher.

Lorsque, vers 1787, les protestants réclamèrent avec tant de force l'*état-civil*, Bonnaud écrivit un important mémoire où il démontrait qu'une telle concession exposerait le trône et la France à de grands malheurs ; il lui donna pour titre : *Discours à lire au conseil en présence du roi par un ministre patriote sur le projet d'accorder l'état civil aux protestants.* Ce qu'on a depuis appelé libéralisme catholique se trouve déjà réfuté là avec vigueur.

Ce dernier ouvrage valut à son auteur la protection du *ministre de la*

1. Voici les sources de cette trop courte biographie = — Archives nationales, MM. 494.
— Une notice manuscrite par le P. Le Lasseur.
— Chausse : *Vie de l'abbé Duplay.*
— Desloge : *Notes historiques sur le Séminaire St-Irénée.*
— Duret : Nouvelles générales et particulières de Lyon. (Manuscrit, à la bibl. municipale de Lyon).
— Vte de Richemont = *Correspondance de l'abbé de Salomon avec le Cardinal Zelada.*
— Guillon : *Les martyrs de la foi*, et *Mémoires pour servir à l'histoire de l'église de Lyon pendant la Révolution.*
— Sommervogel : *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus.*
— Barbier : *Dictionnaire des ouvrages anonymes.*

feuille, Mgr Yves Alexandre de Marbeuf, alors évêque d'Autun, qui le fit nommer aux prieurés de Sermaise et d'Harnicourt. Transféré d'Autun à Lyon en 1788, le même prélat s'empressa de choisir l'ancien jésuite pour vicaire général. Cette position n'était point une sinécure, car Mgr de Marbeuf, grand aumônier de France et chargé de la feuille des bénéfices, ne résidait pas dans son diocèse; il en avait confié l'administration à dix vicaires généraux avec lesquels il correspondait. Parmi eux l'abbé Bonnaud, qui avait élu domicile au Séminaire St-Irénée, ne tarda pas à se faire remarquer par son énergie et sa valeur. Chargé, au milieu de la fermentation générale, d'écrire le mandement de l'archevêque pour le carême 1789, et soucieux de signaler au peuple les dangers de perversion auxquels l'exposaient les erreurs sociales répandues de tous côtés, il ne craignit pas de s'élever avec force contre la persécution naissante : « Un esprit de vertige, y disait-il, s'est emparé de toutes les têtes, des idées nouvelles substituées brusquement aux anciennes maximes ont semé la discorde et la défiance parmi nos concitoyens ; une subversion générale semble menacer toutes les institutions politiques, civiles et religieuses. Le royaume éprouve une crise redoutable. » Puis, dans une prévision trop juste de l'avenir, il appliquait à la France ces paroles prophétiques du chapitre III d'Isaïe : *Dominator Dominus auferet a Jerusalem et a Juda validum et fortem :* voilà que le souverain dominateur enlèvera à Jérusalem et à Juda ses braves, ses guerriers, ses juges et ses prophètes, l'expérience de ses vieillards et la sagesse de ses conseils ; le peuple fera une insurrection, il s'élèvera contre le noble.... Jérusalem penche vers sa ruine, parce que les discours, les pensées et les projets de ses habitants sont dirigés contre le Seigneur. »

Ce mandement fut dénoncé comme incendiaire. A Lyon, où l'on savait que l'abbé Bonnaud en était l'auteur, les partisans des idées nouvelles excitèrent l'agitation dans la populace. Le mardi-gras, de soi-disant patriotes affublés d'ornements d'église vinrent brûler cet écrit sous les fenêtres du Séminaire St-Irénée. L'abbé Duret, dans son journal manuscrit, raconte qu'on l'arracha des portes de l'hôpital.

De son côté, le chef de la nouvelle municipalité, M. Imbert Colomès, osa présenter des observations au vicaire-général sur l'indiscrétion de sa plume; celui-ci répondit avec dignité que l'archevêque de Lyon connaissait son devoir.

L'abbé Bonnaud ne montra pas moins de prudence et de fermeté dans la chambre du clergé de Lyon où, pendant le carême, se fit, au milieu de beaucoup d'intrigues, la rédaction des cahiers et la nomination des quatre députés aux États-Généraux.

En 1791, il était revenu à Paris, et tout en administrant de loin le diocèse de Lyon, en dépit de l'usurpation de l'intrus Lamourette, il se consacra jusqu'à sa mort à la défense de la religion catholique.

Par ses ouvrages d'abord. De ce nombre il faut compter une brochure intitulée : *Découverte importante sur le vrai système de la constitution du clergé décrétée par l'Assemblée nationale*, brochure publiée en 1791 et où il fait voir avec une remarquable érudition que ce système n'est que le pur *Richérisme* tant de fois condamné par l'Église. En 1792, il imprima *Réclamation pour l'Église Gallicane contre l'invasion des biens ecclésiastiques et l'abolition de la dîme ;* — nous y reviendrons tout à l'heure. Puis, nous le savons par une lettre de l'abbé de Salomon au cardinal Zelada, il fut l'auteur des divers écrits qui parurent à cette époque sous le nom de Mgr de Marbeuf. Il y eut en ce genre une *Déclaration*, du mois de décembre 1790, en réponse à la proclamation du département de Rhône-et-Loire concernant l'exécution des décrets sur la constitution civile du clergé. — Un *Avertissement pastoral*, du 8 février 1791, adressé aux électeurs du département sur la nomination d'un évêque métropolitain. — Une *Ordonnance*, du 20 février, concernant les nouveaux directeurs du Séminaire St-Irénée. — Une *Lettre pastorale*, du 4 mai 1791, contre l'insurpation du siège de Lyon, par Lamourette. — Un *Mandement*, du 18 mai 1791, pour la publication du Bref de Pie VI du 13 avril précédent.

Pour juger avec quelle vigueur de principes ces diverses publications pastorales étaient composées, il nous suffira de donner un aperçu de la *Déclaration* du 5 décembre 1790 et de l'*Ordonnance* du 20 février 1791.

Dès le 15 novembre 1790, le département de Rhône-et-Loire avait lancé une proclamation concernant l'exécution des decrets sur la constitution civile du clergé ; on y enjoignait à l'archevêque de résider dans son diocèse et on donnait avis aux curés et aux vicaires, qui n'avaient pas encore prêté serment, que leur traitement serait suspendu jusqu'à ce qu'ils aient rempli ce devoir. A cette proclamation, qui lui fut notifiée le 22 novembre, Mgr de Marbeuf répondit par la plume de l'abbé Bonnaud dans une *Déclaration* en date du 5 décembre suivant. Le prélat commence par protester contre le titre d'*évêque métropolitain du département de Rhône-et-Loire*, que l'autorité civile prétend lui décerner, et il déclare vouloir s'exprimer dans sa réponse en évêque, en archevêque et en primat des Gaules. C'est en cette qualité qu'il exposera la doctrine catholique, apostolique et romaine. Ensuite il définit clairement, en sept propositions, le dogme de la constitution divine de l'Église et son indépendance absolue vis-à-vis du pouvoir temporel ; puis il montre que le serment ne peut être émis sur un objet contraire à la vérité. En conséquence il déclare repousser toutes les entreprises dans lesquelles la puissance civile prétend l'engager.

Cette *Déclaration*, mal accueillie des pouvoirs administratifs de Lyon, fut supprimée par un double arrêté du Directoire et de la Municipalité en date des 5 et 7 janvier 1791.

Obéissants à leur archevêque et à leur conscience, les Sulpiciens, direc-

teurs du séminaire St-Irénée, opposèrent une résistance absolue aux décrets de la Constitution civile. C'est pourquoi, dès le 15 janvier 1791, les officiers municipaux, délégués par le Directoire, vinrent au séminaire procéder au remplacement de ces maîtres estimables et y installer des ecclésiastiques de leur choix, dont le supérieur sera plus tard curé intrus de St-Nizier et mettra par le mariage un terme à sa carrière sacerdotale. Dès que Mgr de Marbeuf fut informé de ces événements, il se hâta d'élever une protestation indignée contre l'odieuse usurpation d'un établissement qui relevait de sa seule autorité, et, si l'on en croit l'abbé de Salomon, ce fut encore le vicaire général Jules Bonnaud qui la rédigea.

L'*Ordonnance de Mgr l'Archevêque de Lyon, Primat des Gaules, concernant les prétendus supérieur, directeurs et professeurs nouvellement installés dans le séminaire St-Irénée* fut rendue à Paris, le 20 février 1791. L'auteur rappelle d'abord les principes méconnus par les nouveaux directeurs de la façon la plus téméraire. C'est en vertu des décrets du saint Concile de Trente que les Évêques ont établi les séminaires et leur ont imposé des règlements ; qu'ils ont droit de veiller au temporel de ces communautés, de les visiter, d'en punir les sujets rebelles. Du pouvoir divin d'enseigner découle pour l'évêque le droit de contrôle sur les leçons des maîtres ; du caractère de son sacerdoce sort le droit de juger des qualités de ceux qui se présentent à l'ordination. Ainsi l'évêque a pleine autorité et sur les maîtres et sur les élèves, de par la source divine du pontificat et les décisions de l'Église universelle. D'où il suit que l'autorité de l'archevêque de Lyon a été absolument foulée aux pieds par les intrus. « Quelle idée, ajoute l'abbé Bonnaud au nom du prélat, — quelle idée se faire d'une coalition de prêtres et religieux qui, sans notre participation sont venus envahir les places de prêtres paisibles et irréprochables, distingués par leurs vertus sacerdotales et par leur succès dans l'éducation de la jeunesse ecclésiastique, tous jouissant du respect, de l'estime et de la confiance de tout le clergé de la ville et du diocèse !... »

Cette vigoureuse ordonnance se terminait par la sentence suivante contre les intrus :

« Nous croyons devoir punir par les censures ecclésiastiques l'insulte faite par les soi-disant supérieur et directeurs de notre séminaire St-Irénée à notre juridiction.

« Par principe de modération nous nous bornons à décerner contre eux une suspense de toutes fonctions sacerdotales... laissons huit jours pour éviter cette censure en abandonnant les places...

« Défendons aux séminaristes d'assister à leurs leçons...

« De plus prononçons la peine de la censure *ab ordine*, c'est-à-dire de toutes les fonctions de l'ordre sacerdotal, dans toute l'étendue de notre diocèse contre les sieurs... prétendus supérieur, directeurs et professeurs,

laquelle censure sera encourue *par le seul fait* dans la huitaine de la notification.

« En conséquence leur faisons défense dans le même délai de prêcher, de confesser et de célébrer le saint sacrifice de la messe et aucun office public, nommément dans la chapelle principale du dit séminaire ou toute autre chapelle privée de la maison, lesquelles nous avons mises et mettons *en interdit*, tant que le dit séminaire sera occupé par les dits prétendus supérieur et directeurs.

« Et dans le cas où ils seraient réfractaires à ce qui est prescrit par notre présente ordonnance, nous nous réservons de leur infliger telle et plus grande peine et censure qu'il appartiendra.

« Donné à Paris, ce 20 février 1791.

✠ Yves ALEXANDRE,
Archevêque de Lyon. »

Ce ne fut pas seulement par ses écrits, mais encore par ses démarches et ses conseils que le vicaire général de Mgr de Marbeuf s'employa à défendre les droits de l'Église. La correspondance de l'abbé de Salomon avec le cardinal secrétaire d'État du Pape Pie VI porte des traces précises du zèle et de l'action que développait alors le futur martyr des journées de septembre.

Pour ne pas s'en tenir à ses propres lumières, dit le Vte de Richemont qui a publié cette correspondance, l'abbé de Salomon, chargé des affaires du Saint-Siège après le départ du Nonce, convoquait chez lui une sorte de petit conseil composé à l'origine de l'abbé Bonnaud, grand-vicaire de l'archevêque de Lyon, et de l'abbé de Montmignon, grand-vicaire de l'évêque de Soissons. Il faisait d'ailleurs le plus grand cas de l'un et de l'autre. C'est ainsi qu'il écrit au Cardinal Zelada en 1791 : « Paris, 24 octobre, onze heures du soir... On vient encore m'interrompre en ce moment pour m'apporter une lettre de l'abbé Bonnaud. Elle me paraît si importante que, quoiqu'il m'écrive en confiance, je ne dois pas manquer de l'envoyer à votre Éminence. Elle mérite d'autant plus l'attention qu'elle vient d'un homme infiniment éclairé, grand-vicaire de Lyon, de confiance de l'archevêque, et qui gouverne le diocèse. Je puis même dire à votre Éminence que *c'est lui qui a fait tous les ouvrages qui ont paru de l'archevêque de Lyon* [1]. »

Cette lettre de l'abbé Bonnaud, qui date, comme celle de l'abbé de Salomon, du 24 octobre, a été retrouvée et publiée en pièce justificative par le Vte de Richemont. Elle vaut la peine d'être étudiée, car elle montre les sentiments élevés de l'ancien jésuite, la pureté de son orthodoxie et

1. Nous soulignons cette phrase qui a une grande importance. Jusqu'ici les auteurs bibliographiques *attribuaient* seulement au P. Bonnaud quelques-unes des œuvres pastorales de Mgr de Marbeuf. On peut maintenant affirmer qu'il composa toutes celles qui parurent avant le 24 octobre 1791.

l'ardeur de son zèle. Ces qualités avaient alors à s'exercer sur un terrain très difficile. Si en 1791 et 1792 la majorité du clergé était uni dans la résistance à la persécution, des divergences sensibles se manifestaient parmi ses membres sur la forme à donner à la défense. Le comité composé d'évêques députés à la Constituante s'était dissous avec cette assemblée ; mais, afin de maintenir à Paris un centre de correspondance et d'union, il fut reconstitué. MM. de Boisgelin, archevêque d'Aix, Du Lau, archevêque d'Arles, Alexandre de Talleyrand, archevêque de Reims ; MM. de Béthisy de Mézières, de Bonnal et de Lastic, évêques d'Uzès, de Clermont et de Couserans, en faisaient partie avec un ou deux autres. L'abbé Bonnaud, tout en approuvant le but de cette commission, lui reprochait sa prétention de vouloir représenter tout l'épiscopat sans en avoir aucune délégation officielle. Il reprochait surtout à l'archevêque d'Aix, qui selon lui en était la tête, de s'être laissé gagner, sans s'en apercevoir, par l'esprit du siècle.

Cette situation lui parut dangereuse, et, à propos d'un retard survenu dans la transmission de plusieurs brefs importants envoyés de Rome à tous les archevêques et évêques de France, il en exprima d'une façon très nette ses griefs et ses craintes au chargé des affaires du Pape, avec d'autant plus de sincérité que sa lettre était toute confidentielle.

« Monsieur l'abbé, lui écrit-il, la confiance que vous voulez bien me témoigner me détermine à vous faire part de quelques observations dont vous sentirez l'importance et qui concernent les affaires de l'Église.

« Vous savez que le Souverain Pontife a accordé des pouvoirs particuliers aux évêques dans ces temps désastreux pour ordonner *extra tempora* et pour la bénédiction des *pierres sacrées*, *saintes huiles* et autres permissions de ce genre. Ces brefs sont datés du mois de *mai*, si je ne me trompe. J'ignore quel est le prélat de l'assemblée nationale à qui ils ont été adressés, mais ce que je sais, c'est que cet évêque n'a pas rempli les vues de Sa Sainteté sur l'usage à faire de ces brefs, car ils sont adressés *archiepiscopis et episcopis Galliæ*, à ce qu'il m'a paru par une copie que j'ai vue par hasard, et depuis le mois de mai, époque de leur date, la majorité de nos évêques n'en a reçu aucune communication de la part de celui qui était chargé de les envoyer aux archevêques et évêques. Vous concevez combien dans ce moment cette négligence est funeste. Comment pouvons-nous, nous grands-vicaires chargés de l'administration de vastes diocèses, tels que Lyon par exemple, subvenir aux besoins urgents de ces églises dans ces jours calamiteux, si dans l'exécution des ordres de Sa Sainteté il y a une négligence aussi étonnante ? Quelques évêques et grands-vicaires qui ont été eux-mêmes demander copie de ces brefs, parce qu'on s'ennuyait d'attendre des mois entiers qu'on les leur envoyât, ont été surpris qu'on leur donnât des excuses aussi peu plausibles sur le retard de la notification de ces pièces expédiées depuis le mois de mai.

« On m'a dit que le Pape venait d'envoyer aussi ici une instruction aux évêques de France concernant la manière de se comporter par rapport aux *baptêmes*, *mariages et sépultures* pendant le temps du schisme. Voilà près de dix jours que cette instruction est arrivée, et aucun évêque ne l'a reçue officiellement du prélat chargé de la remettre. Quelqu'un du corps épiscopal qui en a pris lecture, non sans difficulté, m'a dit que cette pièce était à peu de chose près semblable au projet qu'avaient fait dresser, d'après l'instruction pastorale de M. l'évêque de Langres, quelques évêques de l'Assemblée dernière nationale.

« Comme je sais, — et vous ne l'ignorez pas aussi, — que la majeure partie du clergé du second ordre et plusieurs de nos bons évêques, qui n'étaient pas membres de l'Assemblée et qui étaient en province ou émigrés du royaume, ont été révoltés du système de l'évêque de Langres qui avait pour base de faire invoquer par les catholiques pour leur état-civil, auprès des municipalités, le bénéfice de l'édit des *non-catholiques*, je crains que l'on ait fait croire à Sa Sainteté que le vœu commun des évêques de France approuvait le plan de M. l'Evêque de Langres. Rien n'est plus faux. Je sais que nombre d'évêques n'ont pas voulu adopter le projet de M. l'évêque de Langres, comme ayant pour objet de conseiller aux catholiques une démarche par laquelle ils consentiraient à n'être que *tolérés* en France, idée qui indigne les vrais Français qui soutiennent que la religion catholique est la religion de l'État depuis Clovis. »

Venant ensuite à la prétention de l'Archevêque d'Aix et des prélats du Comité de représenter tout l'épiscopat français, l'abbé Bonnaud ajoute :

« Je crois devoir vous observer que l'on a lieu de s'étonner ici que des trente évêques de l'Assemblée nationale il y en ait cinq à six entre autres qui se soient constitués les représentants de tout le corps épiscopal de France, sans qu'ils y aient été autorisés. Parmi les cent trente évêques du royaume, il n'y en avait que trente qui formaient la députation de l'Assemblée. Or les cent autres, non députés, n'ont donné à ceux de l'Assemblée aucune procuration, aucune commission, même verbale, pour représenter l'église gallicane. Comment se fait-il donc que parmi les évêques députés il y en ait un qui se soit installé comme l'interprète des sentiments de tout le corps épiscopal de France ? Comment se fait-il que, même depuis la clôture de l'Assemblée, quelques-uns de ces évêques ci-devant députés se soient formés en commission particulière pour toutes les affaires de l'Église qui pourraient arriver?

« L'objet sans doute est très bon ; mais cette commission n'est point avouée par le corps épiscopal, qui ne peut être représenté que de son consentement.

« Vous connaissez, Monsieur l'abbé, les six à huit prélats qui constituent cette commission. Vous n'ignorez pas que celui qui s'est ingéré, de son au-

torité privée, dans les fonctions de chef de cette commission, passe avec raison pour être imbu de tous les miasmes de la philosophie nouvelle. Cet archevêque ne pouvant plus se mêler, comme ci-devant, de toutes les affaires et rubriques de l'administration temporelle, a voulu toujours être en activité. Il s'est fait l'*arc-boutant* d'un comité où il domine tout ce qui le compose. Chaque ouvrage émané de ce prélat, philosophe *intus et in ente*, a fait gémir en secret tous les vrais catholiques qui composent le clergé de France. Le ton, le style, les assertions de la lettre écrite par cet archevêque au nom des prélats de l'assemblée, en réponse au bref du Pape du 10 mars, ont fait jeter les hauts cris. Tout le clergé du second ordre avec plusieurs évêques, très attachés au St-Siège, furent également fort mécontents des délais que ce prélat fit naître pour suspendre la publication des brefs des 10 mars et 13 avril. C'est lui qui imagina la clause ridicule insérée dans l'acceptation du bref du 13 avril, que les trente prélats, subjugués parce lui dont je vous parle, eurent la faiblesse d'adopter, quoique le cri général du clergé orthodoxe fût d'accepter purement et simplement le bref, sans aller s'embarquer dans la métaphysique du système des avocats toujours ombrageux sur nos *libertés*, comme si dans ce moment où l'Église de France est dans l'abîme, il était question d'aller pointiller sur nos libertés, que le prélat en question n'a point étudiées et qu'il n'entend point.

« J'ose vous annoncer, Monsieur l'abbé, que si l'on n'y prend garde, l'homme dont je vous parle jouera le même rôle que l'archevêque de Sens, qui s'est servi des affaires ecclésiastiques pour parvenir à son but et qui a fini par trahir et perdre l'Église et l'État. Sa Sainteté ne peut trop se tenir en garde contre tout ce qui émane de cet homme qui se plie et se replie comme un serpent. Elle ne doit pas regarder comme le sentiment de tous les évêques de France ce que ce prélat donne pour tel, *à moins* qu'il *ne soit revêtu de la signature de chaque évêque en particulier*. Le Souverain Pontife doit aussi se prémunir contre tous les émissaires ecclésiastiques envoyés à Rome de la part, soit directe, ou indirecte, de ce prélat : *latet anguis in herba*. J'ai de fortes raisons de soupçonner que cette mission a pour objet d'empêcher le Pape de se servir du glaive de l'excommunication que redoute l'archevêque de Sens, qui adroitement se sert de l'influence de l'archevêque d'Aix avec lequel il a toujours eu des relations, si non franches, du moins politiques et toujours analogues aux événements. Ce dernier, pour mieux en imposer, a envoyé à Rome un ecclésiastique de nom et très respectable par ses vertus et son mérite. Cet abbé reçoit une impulsion, qu'il ne soupçonne pas, de la part de gens qui, sous un extérieur de catholicité, sont butés par toutes les censures qui viennent de Rome, et qui ont sur cette matière des principes schismatiques qu'ils affectent de ne pas avouer. »

Après avoir signalé, avec cette rude franchise, ce qui lui semblait abus et

danger, le vicaire général de Lyon se permet d'indiquer les remèdes. Il était de ceux qui les voulaient prompt et énergiques :

« Je pense, dit-il, qu'il y a deux moyens pour déjouer tous ces manèges ourdis par le philosophisme qui malheureusement s'est insinué dans tous les ordres de la hiérarchie plus ou moins. Le premier serait que Sa Sainteté, sans recourir à la commission formée par l'archevêque d'Aix, et qui n'est pas avouée du corps épiscopal, voulût bien vous adresser tous les brefs et toutes les pièces qu'elle destinerait pour l'Église de France, en vous chargeant de les envoyer directement aux dix-huit métropolitains du royaume. Cette marche est plus simple et sujette à moins d'inconvénients, comme le prouve ce qui est arrivé déjà pour les deux brefs des 10 mars et 13 avril qui ont essuyé des accrocs, et pour les derniers pouvoirs envoyés aux Evêques au sujet du schisme. Par là on évitera d'exposer les brefs du Pape à passer par la *coupelle* (sic) de l'archevêque d'Aix, l'âme de la commission, lequel ne pourra plus tergiverser par les délais qu'il a suscités, sous prétexte du temps nécessaire pour la traduction et l'impression de ces brefs.

« Le second moyen serait que Sa Sainteté exécutât le projet ou la menace qu'elle avait annoncée d'excommunier les évêques intrus, sans avoir égard à tout ce que la malveillance ou la politique pourrait lui faire de représentations pour détourner Sa Sainteté. Aux grands maux il faut les remèdes extrêmes. D'ailleurs quelle règle plus sûre que la conduite de l'Église ? Il n'y a pas une hérésie, un schisme, dont les auteurs n'aient été frappés du glaive spirituel.

« Au moins les évêques d'Autun, de Lydda et de Babylone doivent être excommuniés, comme les causes qui ont ouvert la porte au schisme affreux qui nous désole.

« Le retard du St-Père à prendre la voie de l'excommunication embarrasse plusieurs évêques qui, avant l'arrivée du bref du 13 avril, avaient menacé dans leurs instructions pastorales les usurpateurs respectifs de leurs sièges d'exécuter contre eux les peines comminatoires ou *a jure* prononcées contre les schismatiques ou les intrus. Les évêques dépossédés se compromettraient vis-à-vis des constitutionnels, si ces menaces s'exhalaient en fumée. Cette considération mérite une attention profonde pour l'honneur de la Sainte Église.

« Sur tous les articles dont je viens d'avoir l'honneur de vous entretenir, Monsieur l'abbé, je me réfère à nos conférences particulières où je vous ai ouvert mon cœur avec franchise, sachant combien vous êtes zélé pour la foi catholique et la confiance dont Sa Sainteté et son digne ministre, Son Éminence Monseigneur le Cardinal Zelada, vous honorent, confiance justifiée par vos qualités et vos excellents principes. Les observations que je vous fais ici sont à peu près les mêmes que celles dont j'ai entretenu Monseigneur le Nonce, pour lui donner les renseignements dont il avait besoin dans les

circonstances. Il était important qu'il connût le caractère des personnages et les différents mobiles qui les poussaient. En général, le clergé de France est très attaché à la foi et au St-Siège, mais malheureusement l'esprit du siècle, les systèmes des novateurs ont mis dans quelques têtes un petit vernis philosophique. Dans tous les temps presque tous les hommes se sont mis à l'unisson des opinions de leur siècle, souvent sans s'en apercevoir. En outre, ici, l'engouement pour nos *libertés*, que les jurisconsultes ont exagérées et qui nous ont conduit insensiblement au point où nous sommes, ont barbouillé les idées de plusieurs de nos prélats les plus respectables, tels que l'archevêque d'Arles qui a des lumières et l'évêque de Clermont, qui est pieux, mais dont l'archevêque d'Aix s'est servi adroitement dans plusieurs occasions. Vous savez combien le bon évêque de Clermont a fait de mal, parmi les curés de province, avec la formule de serment qu'il avait imaginée et dont heureusement nous vînmes à bout d'arrêter les effets dangereux. Il avait de bonnes intentions, mais sa piété peu éclairée, d'après le système moderne, ne voyait partout que le concours de la puissance civile, ce talisman qui depuis cinquante ans a causé tant de prestiges et tant de maux à la religion en France.

« Je confie, Monsieur l'abbé, à votre souveraine direction tout ce que je vous mande ici; vous en ferez l'usage que vous inspirera votre sagesse. Je vous assure que toutes les réflexions que je vous fais ici ne me sont dictées que par le plus pur attachement au vrai bien de l'Église, aux intérêts de laquelle je sacrifie depuis de longues années tout mon temps et toute mon existence, sans avoir égard à aucune considération humaine. Aussi mes sentiments font, dans nos malheurs, toute ma consolation devant Dieu.

« Quant à l'ouvrage que les évêques *constitutionnels* viennent de faire paraître, pour faire pendant de l'*exposition des principes* publiée par les évêques légitimes, je suis persuadé que le St-Père ne balancera pas de foudroyer ce corps de doctrine des intrus qui ont eu l'audace de joindre à leur production hétérodoxe, intitulée *Accord des vrais principes*, une *Lettre au Pape* pleine d'hypocrisie et d'audacieuses imputations contre les vrais évêques. Cette lettre mérite également une vigoureuse condamnation. Sa Sainteté ne daignera sûrement pas répondre directement aux schismatiques qui lui ont adressé l'ouvrage et la lettre par le canal, dit-on, de M. de Montmorin. Il sera digne du chef de l'Église de ne répondre à ces intrus, qui font enfin personnellement leur profession de foi, que par un bref adressé aux archevêques et évêques de France. Lamourette, intrus de Lyon (ex-lazariste congédié de sa congrégation), a eu l'insolence de dire dans la prétendue *instruction pastorale* du 16 juillet de cette année *que le Pape est hérétique et que son jugement contre la constitution civile du clergé favorise toutes les entreprises de l'impiété*. Ce blasphème contre le vicaire de Jésus-

Christ fait horreur. Comment différer de retrancher du corps de l'Église ces scélérats d'intrus?

« Agréez les asssurances du respectueux dévouemnnt avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur l'abbé, votre très humble et très obéissant serviteur,

L'abbé Bonnaud,
Vicaire général de Lyon,
prévôt de l'église métropolitaine d'Embrun.

« Paris ce 24 octobre 1791.

« P. S. Je vous confie, Monsieur, les réflexions contenues dans cette lettre sous le sceau du secret et de l'amitié. »

Sur la question de l'excommunication, les sentiments étaient très divisés. Le chargé des affaires du St-Siège partageait les idées de l'abbé Bonnaud : quelques évêques aussi demandaient une Bulle d'excommunication contre les évêques intrus et les assermentés; d'autres n'étaient pas d'avis d'en venir à cette sentence suprême (1).

Après avoir « lu avec la dernière attention tout ce que l'abbé de Salamon lui avait marqué au sujet des évêques et de la commission établie à Paris, » après avoir « réfléchi de même sur la lettre de l'abbé Bonnaud, » après avoir balancé les instances qu'il recevait de différents côtés, pour voir quelle serait la volonté générale (2), » Pie VI pesa mûrement toutes choses, puis, suivant les traditions de Rome, il se tint entre les opinions extrêmes et prit une décision qui conciliait les exigences de la justice avec les droits de la miséricorde. Par le Bref du 19 mars 1792, il n'excommunia point immédiatement les constitutionnels mais leur accorda deux délais, de soixante jours chacun, pour se rétracter. Ce Bref dut apporter un moment de soulagement aux angoisses de l'abbé Bonnaud.

Lui ne cessait point de combattre sur la brèche. Trois mois après avoir donné au chargé d'affaires du St-Siège ces directions précises et fortes, mentionnées dans la longue lettre du 24 octobre 1791, il lui communiquait, avant de le publier, un ouvrage qu'il venait de composer contre la confiscation des biens de l'Église. Il l'avait d'abord intitulé : *Réclamation du second ordre.* L'abbé de Salamon, à la date du 6 février 1792, l'annonce au Cardinal Zélada en termes élogieux pour l'auteur : « J'ai reçu, lui écrit-il, une lettre de l'abbé Bonnaud, homme de grand mérite, qui dirige entièrement toutes les démarches de M. l'Archevêque de Lyon et qui gouverne d'ici tout le diocèse d'une manière fort distinguée. Il s'empresse d'envoyer à Sa Sainteté un excellent ouvrage que j'ai vu en manuscrit, et qui est encore sous

1. *Correspondance de l'abbé de Salamon*, p. 34. — Lettre de Zélada à Salamon, 2 nov. 1791.
2. Lettre de Zélada, 16 nov. 1791.

presse; mais je lui avais fait entrevoir que les premières feuilles, en attendant les autres, feraient plaisir au Pape. C'est le premier ecclésiastique, après le St-Père qui l'a dit dans ses Brefs, qui ait osé dire que nous enlever nos biens était un sacrilège, que les biens temporels appartiennent à l'Église, que dans tous les temps, dans toutes les religions possibles, le clergé a eu des biens et des immunités. Voilà du courage. Aussi quand ce digne ecclésiastique me consulta, je lui dis : hâtez-vous de faire imprimer. »

Le 13 février suivant, l'abbé de Salamon pouvait adresser à Rome d'autres feuilles du livre sous presse : « Voilà, écrit-il à ce sujet, la suite de l'ouvrage de l'abbé Bonnaud. Après une conférence que nous avons eue ensemble, j'ai pensé, à cause du corps épiscopal, qu'il fallait en changer le titre et qu'au lieu de mettre *réclamation du second ordre*, il fallait y substituer : *Réclamation pour le clergé de France.* Je pense que Votre Éminence approuvera ma réflexion. Raison de plus pour ne parler à Rome de l'ouvrage que lorsque j'en enverrai des exemplaires complets. »

De fait, l'ouvrage de l'abbé Bonnaud fut imprimé sous le titre de *Réclamation pour l'église Gallicane contre l'invasion des biens ecclésiastiques et l'abolition de la dîme :* « C'est le langage pur des conciles et des savants, écrit l'abbé de Salamon à la date du 14 mai; cependant le comité des évêques s'oppose vigoureusement à sa publication. Ils se sont même permis de défendre à l'imprimeur de le vendre. »

Ces prélats, dont sur ce point et plusieurs autres les vues ne concordaient pas avec celles de l'auteur, approuvaient à peu près le fond de son livre, mais ils en trouvaient la publication inopportune, ce qui faisait dire à l'abbé de Salamon : « Voilà toujours ces temporisations, ces palliatifs, ces faiblesses qui ont tout perdu. Au reste, ajoutait-il, l'archevêque de Lyon et beaucoup d'autres approuvent fort cet ouvrage vraiment savant. » Puis un autre jour il défend l'auteur auprès du Cardinal Secrétaire d'État : « Les évêques du comité avancent que cet ouvrage donne les immunités pour être de droit divin, mais ce n'est pas l'abbé Bonnaud qui le dit lui-même, c'est le langage de plusieurs conciles généraux, notamment de celui de Trente. Ils disent ensuite qu'il donnera une grande défaveur aux assignats et que cela soulèvera contre le clergé, mais est-ce bien là le langage que doivent tenir des évêques (1) ? »

Le vicaire-général de Lyon avait fait pour l'impression de son travail 3000 liv. de frais; il était de toute justice qu'il fût indemnisé par ceux qui s'opposaient au débit de son livre. Les évêques du comité, pour cette raison sans doute et aussi pour que l'ouvrage ne se répandît pas dans le public, achetèrent l'édition entière. Plus tard cependant on parvint à obtenir enfin leur consentement à la publication (2).

1. Lettre du 21 mai 1792.
2. *Correspondance de l'abbé de Salamon*, p. XXXII, note.

Quand éclatèrent les tragiques événements de juin et août 1792, l'abbé Bonnaud, qui les avait pour ainsi dire annoncés dans le fameux mandement du carême 1789, ne dut pas en être surpris. Fidèle à son poste de combat, il se trouva dans la capitale au milieu de la tempête révolutionnaire. Ouvertement adversaire de l'impie constitution civile, trop fervent défenseur de l'orthodoxie romaine et du siège apostolique pour être oublié des persécuteurs, il fut arrêté et emprisonné comme prêtre réfractaire. Courageux dans les convictions de sa foi jusqu'en face de la mort, il refusa le serment et fut massacré le 2 septembre par les égorgeurs salariés qui s'abattirent ce jour-là sur le couvent des Carmes, transformé d'abord en prison, puis devenu l'arène sanglante d'un glorieux martyr.

PIERRE GUÉRIN DU ROCHER.

Pierre-Guérin est né à Sainte-Honorine-la-Guillaume, dans le diocèse de Séez, le 1er mars 1731 (1). Il était l'aîné de sept enfants dont quatre furent prêtres. Lui-même et son frère Robert, tous deux jésuites, devaient couronner leur vie sacerdotale par le triomphe du martyre (2).

Élève du collège de la Compagnie de Jésus à Caen, il y remporta de brillants succès comme le témoignent les prix qu'il y obtint et qui furent longtemps conservés dans sa famille (3).

Après sa rhétorique, le 10 septembre 1745, il entra au noviciat des Jésuites à Paris. Ce temps d'épreuve terminé, il fut appliqué à l'étude de la philosophie puis destiné au professorat. Je le trouve professeur de grammaire et ensuite d'humanités à Bourges (4) ; de rhétorique à Nevers ; d'humanités puis de rhétorique à Rouen, où il fut, à ce dernier titre, *juge-né* des *Palinods* de cette ville (5).

En 1756-57, il revint à Paris au collège Louis-le-Grand, d'abord comme répétiteur au pensionnat, achevant en même temps son cours de philosophie, puis, les quatre années suivantes comme étudiant en théologie. En 1760, il était prêtre, et la persécution, qui dispersa les Jésuites en 1762, le trouva professeur de philosophie à Bourges (6).

C'était un religieux de grand talent et sur lequel ses supérieurs fondaient de belles espérances. Voici comment ils le jugeaient : *ingenium optimum ; judicium bonum ; prudentia magna ; profectus in litteris eximius ; talentum ad studia quæcumque reconditiora et ad linguas ; naturalis complexio temperata.*

1. Archives paroissiales.
2. Blin, *Les martyrs de la Révolution dans le diocèse de Séez.*
3. *Ibid.*
4. Catalogues S. J.
5. Joseph-André Guiot, *Les trois siècles palinodiques.*
6. Catalogues. S. J.

A la dispersion des maisons de son ordre, Pierre Guérin, s'il faut en croire l'abbé Guillon ([1]), aurait parcouru l'Italie et l'Allemagne et se serait arrêté en Pologne où il aurait enseigné les langues orientales et professé le droit canonique.

Revenu en France, il se rendit célèbre par son *Histoire véritable des temps fabuleux*, *ouvrage qui en dévoilant le vrai que les Histoires fabuleuses ont travesti ou altéré*, *sert à éclairer les antiquités des peuples et surtout à venger l'histoire sainte.*

Les trois premiers volumes parurent en 1776 et 1777. Voici en quels termes un docteur de Sorbonne, l'abbé Asseline, qui fut plus tard évêque de Boulogne, rendit compte de la première partie de cet ouvrage :

« J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde des sceaux, un manuscrit intitulé : *Histoire véritable des temps fabuleux. Première Partie : les temps fabuleux de l'Histoire de l'Égypte dévoilés par l'histoire sainte.* Le savant auteur de cet ouvrage lève enfin le voile qui couvrait depuis si longtemps les antiquités égyptiennes. Dans cet amas de fables, dont on a composé l'histoire des premiers âges d'une nation célèbre, il fait apercevoir les traces précieuses de la vérité et découvre le fondement respectable sur lequel porte ce bizarre édifice. En prouvant que ces fables sont une altération continuelle des événements racontés dans l'ancien Testament, il force les historiens de l'Égypte, Hérodote, Manéthon, Diodore, etc... à rendre hommage à Moïse et aux autres écrivains sacrés, à déposer en leur faveur, à devenir en quelque sorte leurs garants, et montre la fausseté de tant d'imputations qu'ont faites à nos saints livres ceux qui se sont aveuglés jusqu'à croire que la main des hommes pourrait détruire l'œuvre de Dieu. — En Sorbonne, ce 6 mars 1776. »

Les trois premiers volumes de l'*Histoire des temps fabuleux* portaient un coup très rude aux ennemis de la religion ; ils renversaient le système hasardé de Voltaire dans sa *Philosophie de l'histoire* et dans ses *Questions sur l'Encyclopédie.* Celui-ci fut donc des premiers à les attaquer ; mais parmi les adversaires on vit aussi des hommes comme Anquetil-Duperron, Joseph de Guignes et l'abbé J.-B. Duvoisin.

Feller, dans son *Journal*, prit parti pour Pierre Guérin ; de même Linguet dans ses *Annales politiques.* L'abbé de Cambis soutint ce système dans sa thèse de licence à la Sorbonne, et Jaques-Jules Bonnaud, nous l'avons vu, se déclara en 1786 pour l'ouvrage de son confrère dans un livre intitulé : *Hérodote, historien du peuple Hébreu sans le savoir* ([2]).

Malgré les critiques, dit l'abbé Guillon, Pierre Guérin préparait peu à peu la continuation de son grand ouvrage tout en se donnant à l'exercice du saint ministère.

1. Guillon, *Les Martys de la Foi.*
2. Voir la notice précédente.

« Tous ceux qui ont connu ce digne auteur, — écrit l'abbé Barruel, — trouvaient en lui quelque chose de plus admirable encore que ses vastes connaissances. C'était, avec tant de science, une modestie et une humilité qui faisaient en quelque sorte chercher le savant caché sous le voile de la simplicité. Une âme gagnée à Dieu par ses catéchismes lui était mille fois plus chère que toute cette grande réputation, dont il jouissait et qu'il semblait seul ignorer d'avoir méritée. Dans les conversations communes, on l'eût pris pour l'homme le plus ordinaire. Il fallait de l'art, il fallait surtout qu'il ne s'aperçût pas qu'on cherchait à l'admirer, pour faire ressortir l'étendue de ses connaissances. Lorsqu'on y avait réussi, en jetant le discours sur quelque objet de la savante antiquité, ce qui étonnait le plus c'était d'entendre les discussions profondes couler de sa bouche comme la science de sa source, mais avec le même ton, la même facilité que s'il eût été question des objets du temps le plus familier. »

D'après l'abbé Guillon [1], Louis XVI, juste appréciateur de son talent, lui aurait assuré une pension sur sa cassette. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il eut la charge de supérieur de la Maison des Nouveaux Convertis, charge à laquelle était attaché un bon traitement. Il en profita pour contribuer à l'éducation de ses neveux [2].

En 1789, il songea, comme tant d'autres ecclésiastiques, à quitter la capitale : « Vous ne reconnaîtriez pas Paris, écrit-il à son oncle à la date du 8 novembre ; je n'y reste que parce qu'il ne faut pas abandonner cette petite maison [3]. »

Les lettres de son frère Robert nous apprennent qu'il y fut assez tranquille et qu'en janvier 1792 il y avait encore « sa place lucrative ». Mais, la persécution augmentant, son refus de prêter serment et sa vie toute sacerdotale le désignèrent aux ennemis de la religion. Il fut arrêté le 13 août dans sa maison des Nouveaux Convertis avec son frère et un prêtre de leurs parents, M. Delalande.

Dans une relation inédite [4], un témoin oculaire, l'abbé Boullangier, alors procureur du séminaire St-Firmin déjà transformé en prison, raconte comme il suit l'arrivée de ces prêtres et leur incarcération :

« A trois heures (du soir) du même jour, on entendit encore les hurlements du matin, mais avec bien plus de force. C'était une cinquantaine d'hommes, armés de bayonnettes et de piques, qui amenaient au milieu d'eux comme une conquête superbe tous les prêtres de la maison des Nouveaux Convertis, à la tête desquels était le supérieur, homme vénérable par son âge, ses vertus, et connu sous le nom de l'auteur d'un ouvrage immortel : l'*Histoire*

1. Guillon, *Les Martyrs de la foi*, au mot P. Guérin.
2. Blin, *op. cit.*
3. Lettres inédites.
4. Cette relation a été trouvée dans les papiers de l'abbé Barruel conservés à la bibliothèque de la rue des Postes.

des temps fabuleux. Il avait sa soutane et son manteau long, comme s'il eût voulu montrer à tous les spectateurs combien il se croyait honoré d'être le chef d'une compagnie aussi respectable que l'est celle de tous ceux qui confessent ou défendent la foi de Jésus-Christ. Avec M. Guérin du Rocher marchaient tous les prêtres de sa maison, parmi lesquels se trouvait un chanoine de St-Victor (M. Bernard), qui eût pu, comme chanoine, se soustraire à la mort glorieuse qui l'attendait. Ces deux messieurs étaient encore accompagnés des prêtres insermentés de la Pitié, du sacristain, des anciens maîtres d'école de cet hôpital... Les prêtres et les laïques furent réunis à messieurs de St-Nicolas (1), et tous furent conduits dans les logements qui leur avaient été préparés par messieurs de St-Firmin. Ces logements étaient les chambres de deux galeries du bâtiment neuf. On mit à chaque bout une sentinelle armée d'une pique ou d'un fusil ayant sa bayonnette, et, au milieu de la galerie, un troisième garde ayant le sabre à la main. Il était défendu de descendre d'une galerie à l'autre. Le procureur du séminaire et ceux qui avaient l'honneur de servir ces messieurs pouvaient seuls communiquer avec eux pour leurs besoins... Lorsqu'ils se plaignaient de l'injustice de leur détention, on leur répondait qu'on les avait incarcérés pour les soustraire à la fureur du peuple, comme s'il eût fallu pour cela les priver de leurs effets, et les traiter avec tant de rigueur dans le lieu même où l'on prétendait les avoir rassemblés pour leur avantage. »

On peut deviner, par ces quelques détails, quelle fut la vie de ces courageux prêtres jusqu'au moment de leur martyre. Celui qui nous les a transmis, l'abbé Boullangier, dut son salut à un garçon boucher qui, dans la soirée du 2 septembre, après le massacre des Carmes, vint à plusieurs reprises le supplier de sortir immédiatement de St-Firmin où les septembriseurs s'apprêtaient à venir le lendemain.

Plusieurs notes, ajoutées à la relation des faits dont il avait été le témoin, contiennent des renseignements sur le massacre du 3 septembre. Bien qu'il ne s'y trouve rien de particulier à Pierre Guérin, nos lecteurs nous sauront gré de les relater. De ses derniers moments, en effet, nous ne connaissons que ce mot de l'abbé Barruel (2) : « On rapporte qu'il fut la première victime qui tomba sous le fer des bourreaux. Ceux-ci lui ayant demandé ce qu'il préférait, la mort ou le serment : — la mort, s'écria-t-il ; — il fut à l'instant renversé d'un coup de sabre et précipité dans la rue. »

Que le supérieur des Nouveaux Convertis ait été ou non la première victime, peu importe ; nous savons par les listes officielles qu'il a suc-

1. Il s'agit des prêtres de St-Nicolas du Chardonnet incarcérés à St-Firmin le même jour à 8 h. du matin. Leur supérieur, René-Marie Andrieux, était un ancien jésuite. Il fut massacré le 3 septembre. Nous donnerons sa notice une autre fois.

2. *Histoire du clergé pendant la Révolution.*

combé ([1]). Les notes du récit Boullangier vont nous apprendre dans quelles circonstances :

« Notes particulières pour St-Firmin.

« Pendant la nuit du 2 au 3 septembre quatre personnes, sur quatre-vingt-dix environ qui étaient au Séminaire St-Firmin, parvinrent les unes à sortir en sautant par dessus des murs et des toits, les autres en se cachant dans de vieux greniers où elles demeurèrent deux jours sans oser se montrer et sans aucun secours.

« Le 3, à cinq heures et demie du matin, les brigands arrivèrent. Ils parcoururent d'abord la maison et amenèrent avec eux tous ceux qu'ils rencontrèrent à l'exception cependant de cinq prêtres : MM. Dromond, professeur émérite du collège du Cardinal Lemoine, de Létang, Lafontaine, prêtre de Saint-Nicolas, Bouchard et Desmoulins, prêtres de la même communauté, qu'ils mirent sous la sauvegarde de la loi (preuve que tous ces massacres ont été bien médités avant leur exécution). Les sans-culottes firent sortir les martyrs dans la rue. Le peuple ne voulut point qu'on les immolât devant lui. Ils rentrèrent donc. M. François, supérieur du Séminaire, fut conduit au comité où MM. les administrateurs firent tous leurs efforts pour le soustraire à la rage de ses bourreaux ; mais tout fut inutile : M. François n'était pas compris dans l'exception. On le précipita par la fenêtre dans la rue où des femmes, armées de massues avec lesquelles on bat le plâtre, achevèrent de tuer cet homme vraiment précieux pour la religion et qui ne leur avait jamais fait que du bien. Les autres furent égorgés dans le même instant ; quelques-uns furent précipités et assommés comme M. François. M. Gros, curé de la paroisse, eut la tête coupée. M. Pottier fut horriblement massacré et prêcha ses bourreaux tant qu'il eut un souffle de vie. Un des maîtres d'école de la Pitié demanda le temps de réciter un *Pater ;* il lui fut refusé. L'abbé Caupène, qu'on avait pris tremblant la fièvre dans son lit, fut jeté par la fenêtre de sa chambre sur le pavé. A chaque victime qu'on immolait les cris de *Vive la nation !* se faisaient entendre. Tous les martyrs furent ensuite dépouillés, jetés dans une voiture comme on jette le bois ; des hommes étaient montés sur les cadavres qu'ils tenaient sous leurs pieds, comme des tigres, et les conduisaient ainsi dans les carrières toujours en criant : *Vive la nation !* »

ROBERT FRANÇOIS GUÉRIN DU ROCHER.

Robert François Guérin du Rocher, frère du précédent, est né dans la paroisse du Repas, diocèse de Séez, le 23 octobre 1736.

Peu de détails ont été conservés sur sa jeunesse. Il fut mis assez tard au

1. *État du nombre des prêtres réfractaires détenus à St-Firmin et péris le 3 septembre 1792.*

collège des Jésuites de Caen ; dans l'une de ses lettres (du 8 mars 1787) il exprime le regret de n'avoir pu profiter plus tôt de leurs leçons. Il dut d'ailleurs occuper un des premiers rangs dans sa classe, car sa famille a longtemps conservé un prix de discours et un prix de vers latins obtenus par lui, et sur un exemplaire des *Pensées ingénieuses des Pères de l'Église*, par le P. Bouhours, on lit cette attestation élogieuse : *Francisco Roberto Guérin, in Schola Rhetorices primam imperatoris sedem merito occupanti DD.* Signé *L. F. Corthier Societatis Jesu.*

Sa rhétorique terminée, il entra au noviciat des Jésuites de Paris le 25 septembre 1752, prononça ses premiers vœux le 26 septembre 1754, puis fit deux ans de philosophie au collège Louis-le-Grand. Il fut ensuite nommé au collège de Nevers où il passa quatre ans comme professeur, montant chaque année d'une classe depuis la cinquième jusqu'à la seconde inclusivement. En quittant la chaire d'Humanités, il fut envoyé au collège de la Flèche avec le titre de répétiteur, puis l'année suivante, 1761-62, il fut de nouveau destiné à l'enseignement des Humanités au collège d'Eu ([1]).

Il n'avait donc pas encore commencé sa théologie quand les Jésuites furent chassés de leurs maisons par les arrêts du Parlement de Paris.

Au dire de ses supérieurs, c'était un religieux de talent, de bon jugement, de tempérament un peu mélancolique et montrant les meilleures dispositions pour la littérature.

Après la suppression de la Compagnie de Jésus, il lui conserva toute sa piété filiale, continuant à vivre dans la pratique des vertus religieuses et dans l'exercice des œuvres apostoliques. Sur cette vie, que devait couronner une mort glorieuse, je glanerai quelques renseignements dans une vingtaine de lettres de Robert à sa famille, providentiellement arrachées à la destruction.

J'ignore où il termina ses études ecclésiastiques et où il reçut le sacerdoce. Je le retrouve seulement déjà prêtre et dans les missions du Levant. En 1774, il y est curé de Thessalonique : « La mission dont j'étais chargé, écrit-il à la date du 8 mai, était fort pauvre. C'était un miracle qu'elle pût se soutenir et j'en étais tout étonné moi-même. » En cette même année 1774, des malheurs soudains s'ajoutèrent à cette pénible situation ; le missionnaire raconte lui-même que « frappé comme d'un coup de foudre » il lui fallut se jeter sur le premier vaisseau qu'il rencontra « sans argent, sans provisions, sans habits même.... J'ai été, ajoute-t-il, quatre mois entiers sur mer et j'ai voyagé près d'un mois par terre. Je n'ai subsisté que d'emprunts et ils sont considérables. »

Il nous a été impossible de découvrir d'où était venu ce coup de foudre. Tout ce que nous savons c'est que, de retour en France, Robert Guérin alla à Paris. Malgré le désir de revoir sa famille, il dut d'abord s'occuper de payer ses dettes, puis de placer un jeune grec, de noble race, attaché à la

1. Catalogues S. J. Et, *Recueil des arrêts du Parlement relatifs aux Jésuites.*

mission de Thessalonique, « un ange pour l'esprit, écrit-il, la vertu, l'innocence, la beauté même » et dont le salut aurait été fort exposé s'il était resté au pays. Par charité, et en dépit de sa propre indigence, le généreux missionnaire l'avait emmené avec lui ; une fois à Paris, il fit partager à son frère Pierre sa sollicitude pour ce jeune prince, et tous deux cherchèrent à lui procurer une éducation capable de lui ouvrir une carrière honorable.

En même temps Robert Guérin, qui ne voulait pas être à charge aux siens, s'ingéniait à trouver des ressources. Il adressa un mémoire à la cour, où, après avoir exposé qu'il avait été plusieurs années au service du roi — apparemment dans sa mission de Thessalonique — et s'y était épuisé de forces, il demandait que l'on eût égard à ce qu'il avait fait pour la nation. Il comptait entre autres sur la protection du comte de Vergennes qu'il avait connu ambassadeur à Constantinople et qui en ce moment revenait de Suède pour entrer dans le ministère (1).

Pendant que de leur côté ses parents formaient des projets pour lui, il songeait à mettre à profit son talent de littérateur et l'expérience de ses longs voyages pour composer un ouvrage plein « de remarques intéressantes. » Il lui fallait pour cela être loin des distractions de la famille et à portée d'une bibliothèque, c'est-à-dire à Paris ; il espérait avoir de quoi y vivre, si du moins la cour lui rendait justice.

L'ouvrage qu'il projetait est peut-être celui qui parut en 1792 sous le titre : *Lettre d'un missionnaire apostolique, curé dans le Levant, à Monseigneur l'archevêque de Paris, touchant l'état présent de la Religion parmi les Grecs.* C'est une in-8° de 30 pages. Sans doute les travaux du saint ministère, auxquels nous allons le voir occupé, ne lui permirent pas de faire davantage sur cette matière.

Je ne sais s'il obtint alors quelque gratification ou quelque place à Paris, ni si ce fut à cette époque qu'il dirigea le monastère de la Visitation de la rue du Bac, fait mentionné, sans date, dans une notice sur le P. Grou placée au commencement de son ouvrage l'*Intérieur de Jésus et de Marie.*

En 1780, l'ancien missionnaire de Thessalonique est à St-Avit-lès-Chateaudun. Un passage d'une de ces lettres, datée de ce lieu le 21 octobre de cette année, laisse à entendre qu'il avait quelque charge à l'Abbaye, peut-être celle de chapelain. L'Abbesse était alors Mme Marguerite-Françoise de Pierre de Fontenailles ; cette maison, raconte Robert Guérin, était pleine de ferveur et de piété, et la Supérieure ne se distinguait que par la vertu. Seul le bonheur de vivre auprès d'une communauté fervente le retenait à St-Avit, car loin d'y être à l'aise, il se trouvait à ce moment — ce sont ses propres termes — dans une « situation aussi gênante et laborieuse et aussi peu assurée que celle des domestiques (2). »

1. Lettre du 11 juillet 1774.
2. Lettre du 21 octobre 1780.

Vers la même époque son père mourut ; c'était un homme de foi simple, d'une grande probité et d'une rare bonté pour les pauvres, au témoignage de Robert. Celui-ci à l'occasion de ce deuil donna une nouvelle preuve de son détachement. Lui, pourtant déjà si à l'étroit, écrivit en effet à l'un de ses frères, curé de St-Vigor, près Falaise : « On prétend que tous nos biens sont ruinés ou perdus ; j'en suis bien fâché pour vous autres à qui je prends le plus vif intérêt, pour moi je n'y pense pas et je me trouve disposé à renoncer à tout droit sur la terre, quelque assuré qu'il puisse être. Je suis trop pauvre en comparaison de ceux qui ont près de mille francs par an, mais pourvu qu'on obtienne une petite place en paradis, qu'importe ? Mes vrais amis... m'avertissent de penser à l'avenir : le conseil est sage, mais principalement en ce qui regarde l'éternité (1). »

Ici-bas il se contentait de vivre dans l'exercice de cette pauvreté qu'il avait vouée autrefois dans la Compagnie de Jésus.

Dans sa détresse même il aimait à se dépouiller pour les autres des cadeaux qu'on lui faisait : « Ainsi, l'on rapporte, écrit le Chanoine Blin dans ses *Martyrs de la Révolution au diocèse de Séez* (2), qu'étant venu au Repas vers 1780 célébrer le mariage de sa sœur, il affecta péniblement toute sa famille par son extrême dénuement. Son frère, à force d'instances, lui fit accepter six chemises. Mais à peine le saint religieux fut-il parti de la maison paternelle qu'il les distribua aux pauvres. Arrivé à Falaise, ville située seulement à cinq lieues du Repas, il ne possédait plus rien... Le seul présent de noces qu'il avait fait à sa sœur était un ruban de soie blanche sur lequel on voit l'inscription suivante : *Mesure de la vraie ceinture de la Sainte Vierge gardée dans l'église du Château royal de Loches. Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour votre serviteur, Robert Guérin du Rocher, prêtre, 1780.* »

Saint-Avit ne le posséda pas bien longtemps, car le 6 juin 1782, il écrit de Paris à sa famille que l'archevêque lui a donné dans la capitale « une place bonne, paisible et peu fatigante ». Il ne dit pas laquelle ; c'était probablement celle qu'il occupera longtemps à l'Hôpital Général, d'où il date ses lettres depuis le mois d'août suivant. Il était aumônier à la Salpêtrière (3) et garda cette charge jusque vers 1791 (4). Il avait sous sa direction un millier de femmes de plusieurs catégories : « Je suis chargé, écrit-il, de cent quinze pécheresses fouettées et marquées, et de six cents autres qui ne valent guère mieux. Je confesse aussi dans l'Hôpital, et outre les femmes âgées je dirige une nombreuse troupe de jeunes filles pleines d'innocence et de dévotion, ce qui fait un singulier contraste (5). »

1. Lettre du 21 octobre 1780.
2. P. 77, 78.
3. La Salpétrière était une des dépendances de l'Hôpital Général.
4. Lettres, *passim*. Brossart, *Histoire du Serment*.
5. Lettre du 19 juin 1786.

*

Ses lettres nous apprennent qu'en 1782, à la naissance du Dauphin, il demanda la grâce de quelques-unes des malheureuses internées à la Salpétrière ([1]).

Cette place n'avait pas cependant modifié beaucoup l'état précaire de sa fortune, et nous le voyons en 1786 ([2]) attendre et espérer une pension de l'évêque d'Autun auprès duquel les ministres du roi l'avaient appuyé.

Parfois, dans ses loisirs, il se livrait à la littérature. A cette époque (1786) il concourut pour les *Palinods* de Rouen. Sa pièce fut couronnée ([3]) et lui fit décerner une médaille de bronze ([4]). C'était une ode grecque, de forme pindarique, en l'honneur de la Vierge Immaculée ([5]). D'ailleurs il n'écrivait point par ambition de la gloire humaine : « cela m'intéresse peu à l'âge où je suis, dit-il au sujet de cette récompense, l'éternité est ce qui m'occupe le plus ([6]). »

Nous n'avons pu découvrir s'il obtint la pension de l'évêque d'Autun, mais la protection des ministres ne lui fut pas inutile, car à la date du 25 novembre 1786, dans une lettre à son frère, il se dit « commensal de la maison du roi » et parle de l'honneur qu'il a d'être « aumônier de madame la comtesse et de ses compagnes. » Il y avait alors plusieurs comtesses à la cour ; n'ayant trouvé que cette seule allusion dans les débris de la correspondance de Robert Guérin, il est impossible de dire exactement celle dont il s'agit. Cette fonction sans doute était très honorable pour lui, mais ne lui rapportait guère ; il l'avoue dans la même lettre : « je n'ai ici-bas, comme on dit, que ma pauvre vie et rien de plus. »

Cependant quand vint 1789, en voyant la tournure des événements, il se félicita de l'asile que la Providence lui avait ménagé à l'Hôpital Général ([7]). Alors, du reste, il regardait l'avenir sans trop de pessimisme : « On a eu plus de peur que de mal, écrit-il à la date du 3 octobre de cette année... Dieu a voulu nous donner de grandes et salutaires leçons ; il nous a préservés de malheurs horribles ; malgré la disette de pain il nous a garantis de mortalité ; il nous a accordé une récolte abondante au sujet de laquelle nous récitons à la messe la collecte *pro gratiarum actione*... Espérons tout de sa bonté inépuisable et infinie. Prions que les choses continuent à s'arranger. Prêtres et laïques se sont empressés de contribuer au bon ordre. J'ai pris moi-même un titre et un office pour cela. Moyennant ce zèle pour le pauvre peuple,

---

1 Lettre du 4 août 1782.

2. Lettre du 19 juin.

3. *Ibidem*.

4. Blin, *op. cit.*

5. Guiot, *Les trois siècles palinodiques*.

6. Le P. Sommervogel signale encore parmi les œuvres de Robert Guérin, un poème : *Architectura, carmen nunc primum editum*, qui se trouve dans les *Poemata Didascalica* (1813, t. III). D'après le même auteur, R. Guérin aurait collaboré avec le P. Grou à la composition d'un *Traité historique et dogmatique de la vraie religion*, dont les matériaux passèrent à l'abbé Bergier ou furent détruits.

7. Lettre du 3 octobre 1789.

il sera soulagé et ne périra pas de misère. Mon confessionnal m'attirant de continuelles occupations [1] de la part d'un millier ou plus de filles innocentes et pieuses, de femmes de toute espèce, bonne et mauvaise, je vais actuellement me borner à ce pénible travail, à ce reste de fonctions du ministère. Prions Dieu pour tous. Je souhaite ardemment le bonheur de tous. Il faut qu'on en soit persuadé, car je suis sorti assez librement lorsqu'on prenait le plus de précautions à l'égard de chacun. Durant la fameuse et mémorable semaine, où tout Paris s'est mis sous les armes, on m'a laissé passer les portes comme à un bon et brave prêtre qui ne peut nuire à qui que ce soit. »

Un mois plus tard, le 5 novembre 1789, ses craintes deviennent plus vives. Bien qu'il se déclare « à l'abri des voleurs dans une maison où rien ne paraît capable de les attirer » il se reconnaît « dans des circonstances où le meilleur parti et le plus sûr est de se borner à prier Dieu pour notre chère patrie. Tel est, ajoute-t-il, le devoir et le ministère des prêtres du Dieu de paix. » Et plus loin, jetant un regard à la fois sur son passé et sur son avenir, il écrit : « Depuis bien des années mon sort est digne de compassion ; j'ai toujours été à l'étroit, et, ce qu'il y a de plus fâcheux, environné de misérables dont les cris plaintifs me déchirent les oreilles... Au reste, ne me regardez pas comme un homme vraiment malheureux. Je serais fâché d'être opulent ou oiseux. La vie passe rapidement. On est charmé, à l'âge où je suis, de n'avoir pas cherché ni goûté les plaisirs de ce monde. Quand l'éternité approche, bienheureux celui qui a méprisé les biens périssables de cette vallée de larmes. La terre mérite bien maintenant ce nom. J'espère que vous la verrez un jour moins inondée de maux de toutes sortes. C'est la grâce que je demande au Seigneur pour vous. Demandez-lui pour moi un heureux terme de ma carrière, qui me semble extrêmement longue lorsque je réfléchis sur l'espace que j'ai parcouru. Que m'en reste-t-il ? ce qui reste d'un songe ! »

Le terme de cette carrière, toute de détachement, ne devait venir que trois ans plus tard, et ce devait être la prison et le martyre.

Durant l'année 1790, lui et son frère Pierre, alors Supérieur de la Maison des Nouveaux Convertis, furent relativement tranquilles. Robert en remercie la Providence et paraît regarder cette grâce comme une récompense des motifs surnaturels avec lesquels il a travaillé à la Salpêtrière : « j'ai travaillé par religion dans cet hôpital, écrit-il aux siens, et il se trouve que c'est un des plus stables asiles pour les ecclésiastiques ; on ne le pensait pas, il y a un an.... Ne songez donc à mon sort que pour en bénir Dieu qui fait tout bien [2]. »

Cet asile même allait bientôt lui manquer. Sa tranquillité fut d'abord

1. Il avait parfois des séances de neuf heures au confessionnal. (Lettre du 14 avril 1790.)
2. Lettre du 20 avril 1790.

troublée, disent les lettres de Robert Guérin, « par deux procès qui ont pensé bouleverser l'archevêché et le diocèse avec l'hôpital..... Par la miséricorde de Dieu tout a bien réussi; .... mais la maison, dont je suis en partie chargé, se ressent de ces troubles effroyables. Personne n'y parle plus d'assassiner les prêtres qui ne consentiront pas aux désordres, mais les âmes vertueuses, les enfants sages ne sont pas remis de leurs frayeurs; la piété languit d'une [façon] affligeante. J'attends ce que cela deviendra. D'ailleurs notre aîné et moi, témoins de ce qui se passe, nous songeons souvent à chercher en province un asile, comme ont fait quantité d'ecclésiastiques. Le soin de sa maison [1] et mon emploi, plus important, nous ont retenus. La divine Providence ne me laisse pas dépourvu de toute ressource. J'ai quelques louis devant moi. J'ignore s'il me reste un gîte [2]. »

En fait de *louis* il ne devait pas en avoir beaucoup, puisque cinq mois avant d'écrire cette lettre, obéissant à un décret de l'Assemblée du 5 février 1790, qui enjoignait à tout possesseur de bénéfices ou de pensions sur les bénéfices, les économats ou le clergé, d'en faire la déclaration, il déclara devant la municipalité de Paris que, en qualité d'ancien Jésuite, il jouissait d'une pension de six cents livres, réduite à quatre cent vingt livres par les retenues sur les économats [3]. Peut-être avait-il en outre un traitement comme prêtre de la Salpêtrière et une gratification du roi; mais tout cela était alors bien aléatoire. Aussi le voyons-nous, en novembre 1790, se confier aux bras du bon Dieu : « Je ne suis assuré de rien dans ce temps où tout change, écrit-il à l'un des siens. Je ne sais si cette maison ne sera pas démembrée. Quoi qu'il en soit, la divine Providence, qui ne m'a jamais abandonné, me fournira des ressources. Comptons tous sur cette assistance paternelle du Bon Dieu qui nous a mis au monde. »

A quelque temps de là, il était obligé de quitter la Salpêtrière. Je ne sais pour quelle raison, mais je suis porté à croire que ce fut pour ne pas prêter le serment de la Constitution civile du clergé. En effet, par un arrêté du 7 janvier 1791, la municipalité de Paris décida de comprendre les desservants des Hôpitaux au nombre des ecclésiastiques qui devaient s'y soumettre. Par ailleurs dans l'*Histoire du Serment*, imprimée en 1791 [4], Brossard cite Robert Guérin parmi les prêtres des Hospices qui ne voulurent pas remplir cette criminelle formalité. Or celui-ci, à la date du 17 février 1791, n'est déjà plus à la Salpêtrière, car il écrit alors à sa famille : « Les administrateurs des Hôpitaux m'ont assuré mon repos et mon traitement jusqu'à l'automne

1. La maison des Nouveaux Convertis.
2. Lettre du 1er août 1790.
3. Archiv. nationales, D. XIX-32, n° 506.
4. *Histoire du Serment à Paris* suivie de la liste de ceux qui ne l'ont pas prêté et d'observations critiques sur le tableau des jureurs, etc... Paris, 1791, in-8°. Bibl. nat. Ld³ 163. L'auteur est l'abbé Brossard, l'un des Directeurs du Séminaire St-Louis.

par justice et par reconnaissance. Je suis bourgeois (*sic*) (1) à l'hospice des Capucins, rue St-Jacques, à eux appartenant. Je travaillerai volontairement, autant qu'il sera possible, et Dieu sait si je pourrai seulement ouvrir la bouche. »

Un document, trouvé aux Archives nationales, laisse à entendre que le paiement de cette dette de reconnaissance envers les prêtres de la Salpêtrière leur était à tous bien utile; ce document est justement de l'automne 1791 : c'est une lettre adressée le 2 septembre, par un monsieur Cousin aux commissaires du Comité ecclésiastique de l'Assemblée nationale (2). La voici dans son entier : « Messieurs, les prêtres qui étaient attachés ci-devant à la Salpêtrière se trouvent aujourd'hui dans une affreuse position; ils manquent absolument de tout : je prends la liberté de réclamer en leur faveur, je ne dirai pas votre bienfaisance, mais votre humanité. Je joins ici le mémoire qu'ils m'ont remis pour vous. Vous y verrez, Messieurs, à quoi ils se bornent : chacun de ces ecclésiastiques serait au comble de ses vœux s'il pouvait obtenir deux cents livres une fois payées. Leurs besoins sont ou ne peut pas (*sic*) plus pressants; en conséquence, j'ai cru devoir vous prier de vouloir bien accueillir leur demande qui d'ailleurs vous paraîtra sûrement aussi modérée que juste. — COUSIN (3). »

Quelle qu'ait été la réponse à cette lettre, Robert Guérin se trouvait au début de l'année 1792, assez à l'aise pour pouvoir faire encore un peu l'aumône et pour passer à l'étranger si les circonstances l'y obligeaient : « Quoique je n'aie pas songé à épargner au milieu d'un tas de personnes nécessiteuses, écrit-il à la date du 18 janvier, je ne suis point dans le besoin. J'ai même de quoi faire un voyage en Italie et y vivre quelques années, si je le juge à propos (4). »

La fin de sa lettre, la dernière que nous ayons retrouvée, et écrite à son oncle au début de la sanglante année 1792, mérite d'être citée, car on y lit ses craintes, ses consolations et ses espérances : « Je ne vous veux rien marquer au hasard de me tromper et de vous induire en erreur, comme font les nouvellistes. Tenez-vous-en à ma dernière missive. On n'insulte pas les bons prêtres ici, quoiqu'il y ait des calvinistes mal intentionnés. Les vierges consacrées à Dieu font la gloire de la religion par leurs vertus admirables ; les ecclésiastiques vertueux se perfectionnent; les mauvais, qui font bande à part, scandalisent sans retenue. L'histoire de l'Église, depuis environ 1750, sera pleine de traits héroïques. Ce que nous voyons remonte jusque-là. Espérons que nous jouirons d'un heureux calme après bien des tempêtes. »

Robert Guérin était de ceux qui devaient tracer de leur sang ces « traits

1. Il veut dire sans doute qu'il n'y est pas à titre d'ecclésiastique.
2. Ce M. Cousin est probablement le professeur du collège royal qui écrivit, en 1790, un mémoire sur l'Hôpital de la Salpêtrière.
3. Archiv. nat. D. XIX. 89, n° 719.
4. Lettre du 18 janvier 1792.

héroïques » de l'histoire de l'Église. Il refusa le serment. Il fut arrêté le 13 août avec son frère à la maison des *Nouveaux Convertis* dont celui-ci était le Supérieur, et tous deux furent enfermés au Séminaire St-Firmin comme prêtres réfractaires.

Le savant auteur des *Trois siècles palinodiques* (1), Joseph André Guiot, qui mourut curé de Bourg-la-Reine en 1807, raconte dans son ouvrage qu'au moment du massacre des prêtres de cette prison Robert Guérin se tenait caché dans une armoire; il ne put cependant échapper aux recherches des meurtriers et mourut comme son frère le 3 septembre 1792, victime de sa fidélité à Jésus-Christ.

JACQUES FRITEYRE-DURVÉ.

Né à Marsac près d'Ambert en Auvergne, le 18 avril 1725, il était le cinquième enfant de Damien Friteyre et de Jeanne Artaud. A l'âge de cinq ans, il perdit son père. Sept ans après, il entrait en troisième au collège des Jésuites à Billom : il en fut un des élèves les plus distingués. Il avait fait déjà deux années de philosophie lorsque, à l'âge de dix sept ans, il fut admis dans la Compagnie de Jésus au noviciat de Toulouse le 30 août 1742. Il prononça ses premiers vœux le 31 août 1744, puis fut employé pendant plusieurs années à l'enseignement de la grammaire et des belles-lettres dans divers collèges de la Compagnie. Ainsi nous le trouvons professeur de grammaire à Perpignan (1744-45), puis à Carcassonne (1745-1747) et professeur d'humanités et de rhétorique à Montauban (1748-49). Ensuite, durant quatre ans (1751-1755), il suivit les cours de théologie au collège de Tournon. Ordonné prêtre, et sa théologie terminée, il fut nommé professeur de philosophie dans ce même collège où il enseigna pendant deux ans. Il fut alors (1757-58) envoyé à Toulouse pour se préparer, par une troisième année de probation, à sa profession solennelle des quatre vœux (2).

Ses supérieurs ont tracé de lui ce portrait : « *ingenium bonum ; judicium bonum ; prudentia et experientia magna ; profectus magnus in humanioribus, philosophia, theologia ; talentum ad concionandum et ad theologiam ; complexio melancholica.* »

D'après un document, conservé à la Bibliothèque nationale dans les manuscrits Joly de Fleury, le Père Friteyre après la dispersion des Jésuites aurait été, en 1764, aumônier dans un monastère de religieuses à Paris, puis en 1767 résidait dans son diocèse d'origine, à Marsac près Ambert. Il s'occupait à donner des missions dans le pays. A ce moment, la persécution

1. Ouvrage déjà cité.

2. Les sources où nous avons puisé les éléments de cette notice sont : *Catalogues de la Compagnie de Jésus.* — *Bibliothèque nationale, Mss. Joly de Fleury 1626.* — *Archives nationales, D. XIX-32, n° 510.* — *Ménologe de la Compagnie de Jésus, 2 septembre.* — *Notice manuscrite par P. Le Lasseur.* — Pommeyrol : *Un martyr et un bourreau.* Clermont, 1873, in-8°.

contre les Jésuites ayant redoublé, il se vit forcé de se retirer dans les États du Pape, et, comme la peste sévissait dans le diocèse d'Orange, il s'empressa d'y accourir avec son compatriote, le P. Victor deFéligonde, pour se mettre au service des moribonds. La suppression de la Compagnie ayant été décrétée en 1773, il put rentrer dans le royaume et il vint à Paris où son talent oratoire le fit bientôt connaître ; l'abbé Barruel le déclare même un des meilleurs prédicateurs de la capitale. En 1775, il fut un des seize anciens Jésuites qui y prêchèrent le Jubilé avec tant de fruits que les philosophes en furent effrayés. En 1776, et plusieurs fois depuis, il prêcha avec succès le carême à la cour. Le chapitre de Paris le fit monter dans la chaire de Notre-Dame pour le carême de 1777. Louis XVI lui donna plusieurs pensions sur sa cassette et le,nomma au mois d'août 1782,chanoine de St-Paul à St-Denis [1]. Mais, dès l'année suivante, l'ancien Jésuite résigna sa prébende à Esprit Jacques d'Arlay, puis en 1784 il se retira chez les Eudistes, comme pensionnaire, dans léur maison de la rue des Postes [2].

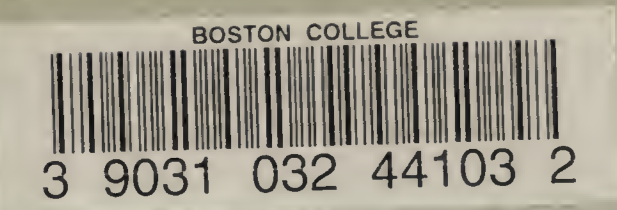
Lorsque la Constitution civile du Clergé eut été décrétée par l'Assemblée nationale, Jacques Friteyre ne quitta point Paris. Quand la persécution devint plus pressante il se déguisa, dit-on, en colporteur pour continuer d'assister les âmes, surtout celles des moribonds abandonnés. Après le 10 août 1792, il fut poursuivi avec acharnement et erra quelque temps dans Paris, changeant chaque jour de domicile. Arrêté vers la fin du mois au milieu de son ministère de charité, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire : « un tribunal, répondit-il avec intrépidité, je n'en reconnais qu'un pour me juger, le tribunal de Dieu. » Requis de prêter serment, il refusa. On voulut l'effrayer : « Que je serais heureux, dit-il, de donner ma vie pour la religion et pour le triomphe de l'Église. » Écroué au couvent des Carmes de la rue Vaugirard, il fut, au massacre du 2 septembre, une des premières victimes. Un de ses compatriotes, qu'il reconnut, lui fendit la tête d'un coup de hache et l'acheva à coups de crosse de fusil. Cet homme, qui avait été chantre dans sa paroisse, y revint et se vanta de son crime. Mais, grâce sans doute aux prières du saint martyr, il se convertit à la mission donnée en 1820 et fit, quelques années après, une mort chrétienne.

H. Fouqueray.

(A suivre.)

1. Ainsi l'indique la notice mss. du P. Le Lasseur. Ne serait-ce pas plutôt de N.-D. d'Estrées près St-Denis ?

2. Il y a aux Archives nationales (D. XIX-32, n° 510), la déclaration de titres et pensions que le P. Friteyre fit le 12 février 1790, conformément à un décret de l'Assemblée. On y voit qu'il demeurait alors « Vieille rue du Temple, paroisse St-Gervais » ; qu'il jouissait « d'une pension de 1500 liv. sur l'Archevêché d'Auch, sujette à la retenue des trois dizièmes montant à 450 liv. » puis d'une gratification sur les Économats de 450 liv. « qui lui a été accordée en 1783 en qualité d'ancien Jésuite. »



ON CÉDERAIT LES OUVRAGES SUIVANTS :

Camille de Rochemonteix, S. J. Les Jésuites et la Nouvelle-France. — 3 vol. in-8° brochés, neufs.

du Lac, S. J. Jésuites. 3me édition.

Mercier, S. J. Vie de la R. M. Thérèse de S. Joseph, ancienne supérieure du Carmel de Tours. — 1 vol. in-8°, broché.

J. B. Boucher. Vie de la Bienheureuse Marie de l'Incarnation (Mlle Acarie). — In-8°, Paris, 1800.

Selectae Indiarum Epistolae nunc primum editae. — Florentiae, 1887, in-8° (Lettres des missionnaire S. J. du XVIe siède).

André Baudrillart. Saint Paulin de Nole. — « Les Saints ». 2me édition, neuf.

Aristotelis opera. — Berlin, 1870. T. V. Aristotelis qui ferebantur librorum fragmenta. — Scholiorum in Aristotelem supplementum. Index Aristotelicus (de Bonitz). — 1 vol. in-4°.

Pierre Janet et **F. Raymond.** — Névroses et idées fixes. — 2 vol. in-8°. Alcan, 1898.

DIVERS NUMÉROS DES REVUES SUIVANTES :

Letters and Notices (Rochampton).
Woodstock letters.
Lettere edificanti des provinces italiennes.
Lettres de Vals, de Nold, d'Uclès.
Missions belges.
Chine, Ceylan, Madagascar

en échange desquels on recevrait volontiers des numéros de ces publications similaires pour en compléter les collections.

S'adresser à M. le Bibliothécaire

St-Aloysius' House. St-Hélier.

Jersey.

